

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark brown color, framing the central text.

Haine

Holt, Anne

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Anne HOLT

Haine

POLICIER



Inspecteur de police, reporter à la télévision norvégienne, avocat spécialisé dans les affaires d'enfants et ministre de la Justice : le parcours d'Anne Holt et sa connaissance du milieu criminel d'Oslo donnent à ses romans policiers toute leur richesse. C'est avec *La Déesse aveugle* qu'elle débute sa carrière de romancière en 1993, puis elle reçoit en 1994 le prix Riverton qui, en Norvège, couronne le meilleur roman policier de l'année, pour *Bienheureux ceux qui ont soif*, et en 1995 le prix des Libraires pour *La Mort du démon*. Trois de ses romans, ayant pour personnage principal Hanne Wilhelmsen, inspecteur du commissariat d'Oslo, ont été portés à l'écran. *Une erreur judiciaire*, *Cela n'arrive jamais*, *Madame la Présidente* et *Haine* mettent en scène deux enquêteurs : Vik et Stubø.

Anne Holt

HAINE

ROMAN

*Traduit du norvégien
par Alex Fouillet*

Le Serpent à Plumes

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

Pengemannen

© Anne Holt, 2009

ISBN 978-2-7578-2207-4

(ISBN 978-2-268-06998-2, 1^{er} publication)

© Éditions du Rocher,

Le Serpent à Plumes, 2010, pour la traduction française

*Pour Ann-Marie,
en souvenir de quinze heureuses années
d'amitié et de collaboration.*

PREMIÈRE PARTIE

NOËL 2008

L'enfant invisible

C'était la vingtième nuit de décembre.

L'un de ces samedis soir si faussement prometteurs avait glissé en douce vers le dernier dimanche de l'avent. Les gens vadrouillaient toujours entre les restaurants et les bars, tout en maudissant les violentes chutes de neige qui avaient attaqué Oslo à l'improviste quelques heures plus tôt. La température avait ensuite grimpé à trois degrés au-dessus de zéro, et tout ce qui restait de cette ambiance de Noël, c'étaient une boue grise sur des plaques de verglas et des lacs de neige fondue.

Une enfant se tenait immobile au milieu de Stortingsgaten.

Elle était pieds nus.

« Quand les nuits rallongent, chantait-elle à mi-voix, et quand le froid s'installe... »

Sa chemise de nuit était jaune clair, ornée de coccinelles sur la poitrine. Les jambes qui dépassaient sous le vêtement étaient fines comme des baguettes chinoises, les pieds plantés dans la neige fondante. Cette enfant fluette et à moitié nue avait si peu sa place dans le tableau urbain nocturne que personne ne l'avait encore remarquée. La saison des réceptions précédant les fêtes de fin d'année atteignait son apogée, et chacun avait assez de quoi s'occuper. Une gosse à moitié nue fredonnant en pleine nuit dans une rue de la capitale devenait tout à fait invisible, comme dans un des livres que la petite fille avait chez elle, où de passionnants animaux d'Afrique se dissimulaient dans des dessins de paysages norvégiens, incrustés dans l'écorce et le feuillage, presque impossibles à distinguer car ils n'étaient pas dans leur milieu naturel.

« Alors la petite maman souris dit... »

Tout le monde était sorti s'amuser, mais bien peu y étaient arrivés. Devant chez le joaillier Langgaard, une femme contemplait son propre vomi, appuyée à la vitrine armée. Un coulis de framboises rouge profond à moitié digéré coulait entre des restes de côtes de porc et de boulettes de viande hachée, de neige fondue et de sable de déneigement. Un groupe de jeunes hommes cria quelques couplets satiriques boiteux à son intention, depuis le trottoir opposé. Ils traînaient un collègue épuisé entre eux le long du Théâtre national, sans se préoccuper de la chaussure qu'il avait perdue. Devant chaque

débit de boissons, des groupes de fumeurs frissonnaient dans le froid. Un vent salé venu du fjord parcourait les rues et se mêlait aux odeurs de tabac consumé, d'alcool et de parfum écoeurant. L'odeur d'une nuit dans une grande ville de Norvège juste avant Noël.

Mais personne ne remarquait la petite fille qui chantait à mi-voix dans la rue, pile entre deux rails de tramway luisants.

« ... et maman souris... et maman souris... »

Elle était bloquée là.

« ... et maman souris... »

Le tram numéro 19 quitta son arrêt à cent mètres de là en direction du palais royal. Tel un lourd traîneau chargé de gens qui ne savaient pas trop où ils allaient, il accéléra lentement dans la pente faible en direction de l'hôtel Continental. Certains savaient à peine d'où ils venaient. Ils dormaient. D'autres évoquaient d'une voix pâteuse des afters potentiels, davantage à boire d'autres gonzesses avec qui tenter sa chance avant qu'il ne soit trop tard. D'autres encore braquaient un regard vide sur la chaleur lourde qui se répandait sur les vitres comme une opacité grise et humide.

Un homme à l'entrée du Theater café leva les yeux des onéreuses chaussures qu'il avait choisies pour la soirée, pensant que la neige se ferait attendre encore un peu. Il avait les pieds trempés, et les raies de sel seraient compliquées à faire partir une fois que les chaussures auraient enfin séché.

Il fut le premier à voir l'enfant.

Sa bouche s'ouvrit pour un cri de mise en garde. Avant d'avoir pu prendre son souffle, il fut poussé dans le dos et dut faire de gros efforts pour rester debout.

« Kristiane ! Kristiane ! »

Une femme en costume folklorique trébucha dans son ample jupe. Par réflexe, elle saisit l'homme aux souliers Enzo Poli abîmés. Il n'avait pas encore recouvré son équilibre. Ils tombèrent tous les deux.

« Kristiane », pleurait la femme tout en essayant de se relever.

Le tram donna de vigoureux coups de cloche.

Son conducteur, qui clôturait un double service épuisant, venait d'apercevoir la petite fille. Un hurlement de métal contre métal résonna quand il freina de son mieux sur les rails mouillés et gelés.

« ... alors la petite maman souris dit à sa marmaille... », chantait Kristiane.

Le tramway n'était plus qu'à six mètres d'elle, et il roulait encore, quand la mère parvint à se remettre sur ses jambes. Elle fila sur la chaussée dans sa jupe à moitié déchirée, se tordit le pied, parvint à rester debout et cria de nouveau :

« Kristiane ! »

Par la suite, certains diraient que l'homme qui surgit du grand

néant ressemblait à Batman. Le cas échéant, c'était à cause de son ample manteau. Car il était en réalité trapu et un peu trop gros, et chauve. Étant donné que tous les yeux étaient tournés vers l'enfant et sa mère éperdue, personne ne vit cet homme se glisser avec une prestance remarquable devant le tramway bruyant. Sans ralentir, il entoura la fillette d'un bras et l'emporta avec lui. Il avait à peine dégagé des rails que le tramway s'arrêtait sur les traces presque invisibles de la gosse. Un morceau de basque pris dans le pare-chocs de la motrice flottait faiblement dans le vent.

La ville poussa un soupir de soulagement.

On n'entendait plus aucune voiture, les rires et les cris se turent. Le carillon du tramway se calma. Plus personne ne parlait, comme si les gens ne parvenaient pas à croire pour de bon que ça s'était bien terminé. Le conducteur du tramway était figé sur son siège, les mains levées à son visage, les yeux grands ouverts. Même la mère de la petite fille semblait pétrifiée à quelques mètres de là, dans ses beaux habits déchirés, les bras ballants.

« Si personne ne tombe dans le piège », continuait à chanter Kristiane sans regarder l'homme qui la portait.

Quelqu'un se mit à applaudir doucement. D'autres se joignirent à lui. Le son enfla, et la femme en costume folklorique parut se réveiller.

« Ma petite ! » cria-t-elle tandis qu'elle courait vers sa fille. Elle l'arracha aux bras du type et la serra contre sa poitrine. « Ne refais jamais ça ! Promets à maman que tu ne referas jamais, jamais, une chose pareille ! »

Inger Johanne Vik leva un bras, sans réfléchir ni lâcher sa fille. Le visage de l'homme n'exprima rien quand la main atteignit sa joue avec force. Sans se soucier du dessin rouge et brûlant laissé par les doigts de la femme, il fit un sourire en coin, une lente et profonde révérence à l'ancienne mode, se retourna et disparut.

« ... mais y fait bien attention, chantait la gosse, tout le monde fêtera de nouveau Noël ensemble !

— Pas de problème ? Tout va bien ? »

Un flot constant de personnes en tenue de cérémonie sortait du Continental. Tout le monde parlait en même temps. Les gens sentaient qu'il s'était passé quelque chose, mais fort peu comprenaient quoi. Certains évoquaient un piéton renversé, d'autres une tentative d'enlèvement sur la petite Kristiane, la curieuse nièce de la mariée.

« Ma beauté, pleurait la mère. Il ne faut pas faire ce genre de chose !

— La dame était morte, répondit Kristiane. J'ai froid. »

La mère se dirigea vers l'hôtel, à petits pas hésitants pour ne pas tomber. La mariée l'attendait à la porte. Son haut sans bretelles était

couvert de paillettes blanches. De la soie grasse tombait en plis lourds sur ses hanches fines et vers ses pieds, enveloppés dans une paire de chaussures brodées de perles d'une blancheur toujours aussi étincelante. La personne centrale de cette soirée était belle comme il se doit, son maquillage parfait. Sa coiffure était aussi impeccable qu'au début du repas de noces, plusieurs heures plus tôt. La nuance de la peau dénudée de ses épaules pouvait suggérer qu'elle avait fait passer le voyage de noces avant le mariage. Elle ne paraissait même pas avoir froid.

« Comment ça va ? demanda-t-elle avec un sourire en caressant la joue de sa nièce au moment où sa sœur passait.

— Tata, sourit Kristiane. Tata mariée ! Comme tu es belle !

— On ne peut pas en dire autant de ta mère », murmura la mariée.

Seule Kristiane l'entendit. Inger Johanne ne gratifia pas sa sœur d'un regard. Elle avança à pas lourds vers la chaleur. Elle voulait remonter dans sa chambre, se mettre sous l'édredon avec sa fille, peut-être un bain, un bain chaud, sa petite était gelée et devait être réchauffée. Elle trébuchait et avait du mal à respirer. Même si à quatorze ans, Kristiane pesait à peine plus qu'un enfant de dix ans, sa mère cédait sous son poids. Sa jupe de bunad était tellement de travers qu'elle marchait dessus tous les deux pas. Ses cheveux coiffés en couronne tressée s'étaient détachés. L'idée de la coiffure venait d'Yngvar, et elle avait été assez stressée durant les heures précédant la cérémonie pour s'y conformer. L'espace de quelques minutes, elle s'était sentie comme Brünhilde dans une représentation de l'entre-deux-guerres.

Un type costaud arriva en courant du premier étage.

« Que s'est-il passé ? Que s'est... Elle va bien ? Et toi ? »

Yngvar Stubø essaya d'intercepter sa femme. Elle l'écarta d'un feulement, dents serrées :

« Quelle idée stupide ! Nous sommes à dix minutes de la maison, en taxi. Dix minutes !

— Qu'est-ce qui est stupide ? Qu'est-ce qu'on... Laisse-moi la porter, Inger Johanne. Ta robe est fichue, et ce serait...

— Ce n'est pas une robe ! C'est un bunad ! Ça s'appelle une jupe ! Et c'était ton idée ! Cette coiffure affreuse, cet hôtel, et que Kristiane vienne ! Elle aurait pu être tuée ! »

Les larmes la submergèrent, et elle relâcha petit à petit sa fille. Le colosse la prit doucement, et ils remontèrent ensemble. Plus personne ne parlait. Kristiane continuait à chanter, d'une voix fluette et pure :

« Hop-là, hop-là, tra-la-la, le soir de Noël, tout le monde s'amusera ! »

« Elle dort, Inger Johanne. Le médecin a dit qu'elle allait bien. Aucune raison de rentrer à la maison maintenant. Il est... »

L'homme jeta un coup d'œil au téléviseur muet, à travers lequel l'hôtel souhaitait toujours la bienvenue à Mme et M. Yngvar Stubø.

« Trois heures et quart. Il est presque trois heures et demie du matin, Inger Johanne.

— Je veux rentrer.

— Mais...

— Nous n'aurions jamais dû accepter cette proposition. Kristiane est trop petite.

— Elle a bientôt quatorze ans, répliqua Yngvar en se frictionnant le visage. Qu'une même de quatorze ans participe aux noces de sa tante, on ne peut pas dire que ce soit irresponsable. En fait, c'était très généreux de la part de ta sœur de nous offrir la suite et le baby-sitting.

— Tu parles d'un baby-sitting ! cracha-t-elle dans un nuage de fines gouttes de salive.

— Albertine s'est endormie, soupira Yngvar. Elle s'est allongée pour dormir sur le canapé quand Kristiane a fini par tomber. Qu'aurait-elle dû faire d'autre ? C'est pour ça qu'elle était là, Inger Johanne. Kristiane connaît Albertine. Nous ne pouvions pas nous attendre à ce qu'elle fasse autre chose que ce qu'on lui demandait. Qu'elle emmène Kristiane après le dessert et qu'elle monte dans la chambre. C'était un accident malheureux, il faut que tu l'acceptes.

— Un accident ? C'est un accident qu'une gosse comme... comme Kristiane parvienne à franchir une porte d'hôtel verrouillée sans que personne le remarque ? Que la baby-sitter, que Kristiane ne connaît d'ailleurs pas si bien que ça puisqu'elle continue à l'appeler "la dame", dorme d'un sommeil si profond que Kristiane a cru qu'elle était *morte* ! Que la même parte le nez au vent dans une ville pleine de monde ? Des gens bourrés ! Et puis aille se perdre dans une rue en pleine nuit, sans vêtements, sans chaussures et sans... »

Elle se cacha le visage dans les mains et éclata en gros sanglots. Yngvar se leva de son siège et se laissa tomber sur le bord du lit à côté d'elle.

« On va se coucher ? demanda-t-il à voix basse. Tout aura l'air moins sinistre demain. Ça s'est quand même bien passé, dans l'ensemble. On peut s'en réjouir. Allons-nous coucher. »

Elle ne répondit pas. Son dos arrondi tremblait à chaque nouvelle inspiration.

« Maman. »

Inger Johanne s'essuya le visage à toute vitesse et se tourna vers sa fille, un large sourire sur les lèvres.

« Oui, ma chérie ?

— De temps en temps, je suis invisible. »

Des ricanements et des rires leur parvinrent depuis le couloir. Quelqu'un hurla « Santé ! », et une voix masculine exigea qu'on lui dise où était cette foutue machine à glaçons.

Inger Johanne s'allongea prudemment sur le lit. Elle caressa les fins cheveux blonds de Kristiane en gestes lents, et colla sa bouche à l'oreille de l'enfant.

« Pas pour moi, Kristiane. Tu n'es jamais invisible pour moi.

— Oh si, répliqua Kristiane avec un petit rire. Pour toi aussi. Je suis l'enfant invisible. »

Et avant que sa mère ait eu le temps de protester, tandis que le carillon de l'hôtel de ville annonçait qu'une autre heure s'était écoulée en ce vingtième jour de décembre, Kristiane s'endormit d'un sommeil de plomb.

Une chambre avec vue

Au moment où le carillon de l'hôtel de ville sonnait trois heures et demie, il décida que trop, c'était trop.

Debout près de la fenêtre, il regardait ce qu'il y avait à voir.

Pas grand-chose.

Dix heures plus tôt, la neige tombait dru sur Oslo, et rendait la ville propre et lumineuse. Dans le silence vide de son bureau, il s'était plongé si intensément dans son travail qu'il n'avait pas remarqué le changement de temps. La ville était sombre et floue sous lui. Même s'il ne pleuvait pas, l'air était si humide que les gouttes coulaient le long de la vitre. La forteresse d'Akershus n'était qu'une ombre diffuse de l'autre côté du bassin portuaire. Il n'y avait que les vagues d'écume grise et indolente pour indiquer que l'espace noir entre Rådhuskaia et Hurumlandet était fait de fjord et de mer.

Mais les lumières étaient belles ; réverbères et lanternes se changeaient en petites étoiles scintillantes à travers la fenêtre mouillée.

Tout était prêt sur le bureau.

Les cadeaux de Noël.

Une croisière aux Caraïbes pour son frère, sa sœur et leurs familles. Sur l'un des bateaux de sa compagnie, d'accord, mais c'était quand même un beau cadeau.

Un bijou pour sa mère, qui fêterait son soixante-neuvième anniversaire le 24 au soir, et ne se lassait jamais des diamants.

Un hélicoptère radiocommandé et un nouveau snowboard pour son fils.

Rien pour Rolf. Ils étaient d'accord là-dessus, et c'était une source constante de regrets.

Et vingt millions à des bonnes œuvres.

C'était tout.

Les cadeaux personnels n'avaient pas pris beaucoup de temps. Il avait suffi d'une petite demi-heure chez son bijoutier attitré d'Amsterdam, en novembre, un tour dans un centre commercial de Boston la même semaine, et vingt minutes à son PC pour envoyer une sympathique petite carte cadeau à ses belles-familles, cette nuit. Des photos alléchantes de la Martinique et d'Aruba abondaient sur le site Internet de la compagnie. Le résultat était satisfaisant, juste assez

personnalisé par la présentation du plat-bord du MS Princess Ingrid Alexandra dans la brise solaire qu'il offrait à sa famille.

C'était l'argent destiné aux bonnes œuvres qui lui avait pris du temps.

Marcus Koll Jr. mettait toute son âme dans chaque don. Distribuer de beaux cadeaux, c'était sa façon à lui de s'offrir quelque chose pour Noël. Ça lui faisait toujours du bien, et ça lui rappelait son grand-père. Le vieil homme, qui avait été la plus proche représentation de Dieu pour le jeune Marcus, lui avait un jour posé la question suivante : Un homme aide dix personnes dans le besoin, et il s'en vante. Un autre homme aide une seule personne dans le besoin, mais le garde pour lui et n'est jamais remercié. Lequel des deux est le meilleur ?

Le gamin de dix ans répondit l'homme numéro un, et dut défendre sa position. Marcus n'en démordait pas : le but du donateur n'était pas déterminant. C'était le résultat qui comptait. Dix, c'était mieux qu'un. Le vieil homme avait longuement argumenté pour le contraire. Jusqu'à ce que Marcus change d'avis, à l'âge de quinze ans. Le grand-père avait fait de même. La discussion s'était poursuivie jusqu'à la mort de Marcus Koll Sr. Il avait quatre-vingt-treize ans, et laissait derrière lui une vie bien ordonnée dans un dossier vert frappé du logo de la NSB. Les papiers montrèrent que depuis qu'il était adulte, il avait donné vingt pour cent de ses revenus. Pas dix, comme c'était la tradition pour les travaillistes, mais vingt. Un cinquième du salaire du grand-père avait été son cadeau aux plus démunis que lui.

Marcus Jr. passa tout en revue le jour de l'enterrement de son grand-père. Ce fut un voyage dans le temps à travers les événements les plus noirs du vingtième siècle. Il y avait là des quittances de transferts de fonds à de pauvres veuves de guerre, à des enfants juifs ensuite. À des réfugiés hongrois en 1956. L'association pour la protection de l'enfance Redd Barna avait reçu une petite somme chaque mois sans interruption depuis 1959, et le grand-père avait apporté sa généreuse obole aux actions humanitaires consécutives à la plupart des catastrophes depuis 1920. Des naufrages de l'entre-deux-guerres au tsunami en Asie du Sud-Est, en passant par la famine au Biafra. Il était mort quatre jours après le raz-de-marée, le 31 décembre 2004, mais avait eu le temps de se traîner au bureau de poste de Tøyen pour envoyer cinq mille couronnes à Médecins Sans Frontières.

Ça n'avait pas dû être simple pour ce conducteur de locomotive affligé d'une femme au foyer et de cinq enfants qui engendrèrent le moment venu quatorze petits-enfants, de rogner sur son salaire, puis sur sa pension de retraite, année après année. Mais il ne s'en vanta jamais. Les sommes étaient transférées depuis les guichets de divers bureaux de poste, tous situés assez loin de son appartement dans un immeuble de brique de Vålerenga, pour ne pas être reconnu. Le

donateur était toujours fictif, mais son écriture le trahissait.

Le grand-père n'avait pas aidé une personne sans en tirer la moindre reconnaissance ; il en avait aidé des milliers.

Comme son petit-fils.

Les contributions du jeune Marcus Koll à des associations caritatives et à la recherche étaient certes d'une dimension toute différente de celles de son grand-père. C'était la moindre des choses. Il gagnait plus en quelques semaines que son aïeul tout au long de sa vie. Il se figurait malgré tout que la joie de donner était la même pour l'un comme pour l'autre, et que l'énigme morale de son grand-père n'avait pas de réponse véritable. Partager, ce n'était une question de noblesse pour aucune des deux versions de Marcus Koll. Il s'agissait tout simplement d'être satisfait de sa propre vie. Et de même que le grand-père s'était accordé l'once de vanité de révéler à son petit-fils ce qu'il avait fait, quand tout avait été terminé et une fois le débat mort pour de bon, le petit-fils tenait une comptabilité minutieuse de ses donations. Elles étaient effectuées en toute discrétion, par le biais de plusieurs intermédiaires qui empêchaient le destinataire d'identifier l'expéditeur réel. Les sommes venaient de lui, pas de l'une de ses sociétés. Elles avaient été comptabilisées et imposées avant qu'il ne les transmette en suivant des tours et des détours connus de lui seul. Et personne d'autre que le cadet de Marcus Koll, huit ans dans deux mois, ne saurait dans un avenir plus ou moins lointain ce que son père avait fait chaque nuit du dernier dimanche de l'avent depuis qu'il avait trente-cinq ans.

Ça lui apportait en général la tranquillité, le calme dont il avait besoin.

Son cœur battait trop vite.

Il fit des allers et retours dans la pièce. Elle n'était pas très grande, et trahissait bien mal l'opulence générée derrière le vieux bureau en chêne. Certes, Marcus Koll Jr. avait son bureau sur Aker brygge, ce qui avait représenté une adresse prestigieuse quelques crises financières plus tôt, mais le quartier avait perdu de sa superbe. Ça lui convenait.

Il leva une main à sa poitrine et essaya de respirer à fond. Ses poumons avaient leur propre volonté, ils cherchaient l'air, beaucoup trop vite, de façon beaucoup trop superficielle. Il était cloué au sol. Impossible de bouger : il allait bientôt mourir. Il ressentait des picotements dans le bout des doigts. Ses lèvres étaient engourdis, et il avait l'impression que sa langue était grosse et sèche. Il devait respirer par le nez, mais ses narines étaient bouchées. Il avait cessé de respirer et n'avait plus que quelques secondes à vivre.

Il se vit comme il l'avait lu, et comme il l'avait fait à de si nombreuses reprises par le passé. Il était sorti de son propre corps, et voyait un peu en biais et d'au-dessus un quadragénaire courtaud qui

avait des poches sous les yeux. Il arrivait à sentir sa propre peur.

Une violente vague de chaleur le submergea et lui permit de s'arracher. Il tituba jusqu'à son bureau et sortit un sac en papier du tiroir supérieur. Il chiffonna l'ouverture entre le pouce et l'index de la main droite et plaqua le sachet contre sa bouche, et se mit à respirer avec autant de calme et de régularité que possible.

Le goût métallique dans sa bouche ne disparaissait pas.

Il jeta le sachet et posa son front contre le carreau.

Pas malade. Il n'était pas malade. Son cœur n'avait aucun problème, même s'il ressentait une pointe de douleur sous l'omoplate gauche et dans le bras, le bras gauche, en y réfléchissant. Non, pas de douleur à cet endroit.

Ne les cherche pas.

Respire.

Ses mains lui donnaient l'impression d'être couvertes de vermine, et il n'osait même pas les secouer pour les chasser. Sa tête était légère, étrangère, comme si elle ne lui appartenait plus. Les idées se succédaient à un rythme si effréné qu'il ne les reconnaissait pas. Des fragments d'images et des phrases déconnectées se tournaient les unes autour des autres, toujours plus vite, en une sorte de manège qui le fit chanceler. Il essaya de se remémorer une recette, une pizza, une pizza à la feta et aux brocolis, une pizza américaine qu'il avait déjà préparée un millier de fois et dont il ne se rappelait rien.

Pas malade. Pas d'hémorragie cardiaque. Pas de nausée. Il était en bonne santé.

C'était peut-être le cancer. Il avait mal du côté droit, le côté du foie, le côté du pancréas, le côté du cancer, de la maladie et de la mort.

Il rouvrit lentement les yeux. Une petite partie de sa conscience savait qu'il était en bonne santé. Il devait se concentrer là-dessus. Pas sur des recettes oubliées et sur la mort. L'humidité du verre posa son empreinte glaciale sur son front, et fit jaillir les larmes.

Il respirait mieux. Son poulx, qui avait tout d'abord battu sur ses tympanes, contre sa poitrine, le bout de ses doigts et si fort dans son aine que c'en était douloureux, s'était calmé.

Oslo n'avait pas changé, de l'autre côté de la fenêtre, hors de cette pièce tournée vers le port, le fjord et les îles. Marcus Koll Jr. venait de céder une fortune à des bonnes œuvres, et il n'aspirait qu'à ressentir la chaleur que lui procurait toujours le dernier dimanche de l'avent. La joie apaisée à l'idée de Noël, des cadeaux, de son fils qui se réjouissait d'être bientôt en vacances, de sa mère toujours vivante qui gueulait et n'entendait pas raison. D'avoir payé comme il le devait, que tout soit comme il fallait. Il voulait penser à la vie qui n'était pas encore terminée, si seulement il réussissait à ne pas respirer trop vite.

Se calmer. Se calmer pour de bon.

Son regard tomba sur un noctambule, l'un des rares qui errait encore sur le quai, sans but manifeste. Il était bientôt cinq heures en ce dimanche matin. Tous les débits de boissons avaient fermé. L'homme en bas était seul. Sa démarche était chaloupée, et il avait du mal à tenir debout sur le revêtement glissant. Soudain, il effectua quelques pas désordonnés et dansants, empoigna son bonnet comme si c'était une prise fixe, et tomba du bord du quai.

En un clin d'œil, tout fut changé. Son cœur redevint celui qu'il n'avait cessé d'être. La pression sur sa poitrine disparut. Marcus Koll se redressa et plissa les yeux. C'était comme si ses membranes se lissaient d'un coup. Sa langue rétrécit, sa bouche avait juste le bon degré d'humidité. Ses idées se succédaient de nouveau dans un ordre bien défini, logique. Il calcula à toute vitesse le temps qu'il lui faudrait pour sortir du bureau, descendre et parvenir au bord du quai. Avant d'avoir terminé ce calcul, il vit des gens arriver au pas de course. Cinq ou six hommes, dont un gardien Securitas, criaient si fort qu'il les entendait d'où il était, cinq étages plus haut et derrière un triple vitrage. Le type en uniforme descendait déjà sur une échelle le long du quai.

Marcus Koll se retourna et décida de rentrer chez lui.

Alors seulement il remarqua à quel point il était fatigué.

S'il se hâtait, il pourrait dormir trois heures avant que le gamin ne réclame son dû. On était dimanche, malgré tout, et Noël n'était pas loin. Il restait sans doute de la neige de la veille sur les hauteurs autour de la ville. Ils pourraient faire de la luge. Du ski, peut-être, s'ils allaient assez loin dans les Nordmarka.

La dernière chose que fit Marcus Koll avant de partir, ce fut ouvrir la petite boîte de pilules blanches oblongues dans son tiroir supérieur. Elles étaient sûrement périmées. Il en fit tomber une dans le creux de sa main. Un court instant plus tard, il la remit en place, revissa le couvercle, rangea la boîte et verrouilla sa table de travail.

C'était terminé, pour cette fois.

Les sirènes approchaient déjà.

* * *

« Les flics arrivent ? Ce sont eux ? Est-ce qu'on a appelé une ambulance ? Ces sirènes, c'est la police, nom de Dieu ! Appelez une ambulance ! Aidez-moi, ici ! »

Le gardien Securitas était suspendu par un bras au bord du quai. L'un de ses pieds appuyait sur une traverse glissante, cinquante centimètres à peine au-dessus du niveau de l'eau. L'autre se balançait, dans une tentative désespérée pour maintenir en équilibre son corps

lourd et musclé.

« Attrape-moi, enfin ! Attrape mon blouson ! »

Un jeune garçon s'allongea à plat ventre dans la boue neigeuse et saisit à deux mains la manche du gardien. Ses yeux brillaient. Il lui manquait deux mois pour avoir dix-huit ans, mais une espèce de courte barbe sombre bienvenue lui avait permis d'aller de bar en bar pendant toute la nuit sans qu'on lui pose la moindre question. Il était fauché, et s'en était à peu près tenu aux bières qu'il avait pu chiper. À présent, il se sentait tout à fait frais et dispos.

« Ce n'est pas celui-là, râla-t-il en raffermissant sa prise. Celui qui est tombé est plus loin !

— Quoi ? ! Hein ? »

Le gardien Securitas regarda le corps qu'il essayait en vain de sortir de l'eau. Il tenait fermement le col du blouson, mais la silhouette dans les vêtements était inanimée et lourde comme du plomb, sous une capuche rabattue et attachée sous le menton.

« Au secours ! cria-t-on plus loin dans l'eau. Aidez-moi ! Je... »

Les cris se noyèrent.

Le jeune à la barbe naissante lâcha le gardien. « Cramponne-toi ! cria-t-il. Je m'occupe de l'autre ! » Il se redressa, quitta ses chaussures et sa doudoune et sauta sans hésiter dans l'eau. Il creva de nouveau la surface à l'endroit où il avait vu le type ivre mort.

« Ils sont deux ? Il y en a deux qui sont tombés ? Tu les as vus ? Vous les avez vus ? »

Le gardien gueulait, toujours suspendu par un bras au bord du quai. L'autre main tenait ce qui était à n'en point douter un corps. Une tête tournée, deux bras et un blouson sombre. Il pesait un poids dingue. Un poids effroyable. Le gardien avait mal aux bras, et ne sentait plus ses doigts.

Il ne lâchait pas.

Le jeune homme qui venait de plonger cherchait à reprendre sa respiration. Le premier choc sourd dû au froid avait cédé la place à un picotement douloureux si violent que ses poumons menaçaient de se mettre en grève. Il battait si fort des jambes dans l'eau que la moitié de son buste émergeait. Sous lui, il ne voyait que les profondeurs, sans couleur.

« Là ! cria un policier à bout de souffle depuis le bord du quai. Juste derrière toi ! »

Le jeune homme se retourna. Plus par réflexe que parce qu'il voyait quelque chose, il attrapa. Ses doigts se refermèrent autour de Dieu sait quoi, et il tira. Le demi-noyé creva la surface en hurlant, comme s'il avait commencé à crier sous l'eau. Le secouriste avait empoigné ses cheveux. Le noctambule soûl essaya de se libérer, en même temps qu'il grimpa sur le jeune homme, et ils disparurent tous

les deux. Lorsqu'ils réapparurent quelques secondes plus tard, le plus âgé était sur le dos, les bras écartés et les jambes à la surface. Il hurlait de douleur sous la prise constante du secouriste, qui se raffermissait au lieu de se relâcher, tandis que celui-ci s'enroulait quatre fois une ligne autour de l'autre bras, sans se demander d'où elle venait.

« Tu tiens bien ? cria le policier en haut. Tu tiens ? »

Le jeune essaya de répondre, mais sa bouche s'emplit d'eau. De la main au bout de la corde, il fit quand même signe.

« Tire, gémit-il d'une voix à peine audible avant d'avaler encore un peu d'eau. Tire... »

Jamais de sa vie il n'avait imaginé que le froid pouvait être aussi violent. L'eau infiltrait chaque pore de sa peau. Des aiguilles de givre l'assaillaient de partout. Ses tempes le faisaient souffrir comme si quelqu'un essayait de les incruster dans son cerveau, et il avait l'impression d'avoir les sinus pleins de glace. Il ne sentait plus ses mains, et dans un instant de panique pure, il crut que ses testicules avaient disparu. Son entrecuisse le brûlait, une intense chaleur se propageait de son aine vers ses cuisses.

Ses mouvements se ralentirent. Ses yeux lui paraissaient morts. On avait dû les éteindre. Tout n'était plus que mouillé, froid et sombre. Il ne devait pas s'être écoulé plus d'une minute depuis qu'il avait plongé. Pourtant, il pensa que ce serait sa dernière expérience : perdre ses roustons dans les profondeurs d'une mer gelée à cause d'un con d'arsouille sur Aker brygge.

Tout à coup, il fut hors de l'eau.

Il était allongé par terre, sur une couverture semblable à une feuille de papier aluminium, et quelqu'un essayait de lui ôter ses vêtements.

Il agrippa son pantalon à deux mains.

« Relax, réagit un policier ; ce devait être celui qui lui avait envoyé la ligne. Il faut qu'on t'enlève tes fringues mouillées. Du personnel médical spécialisé ne va pas tarder, ils vont t'aider.

— Mes claouis, gémit le jeune homme. Mes doigts, ils... »

Il se tourna. Deux policiers, il y en avait à présent partout, étendaient une personne sur le sol à quelques mètres de là. Le corps ruisselait d'eau, et il ne bougeait pas. A peine l'avaient-ils posé qu'un brancardier arriva en courant avec une civière à roulettes. Le plus âgé des policiers le repoussa lorsqu'il voulut aider à déplacer le cadavre une fois de plus.

« Il est mort. Occupe-toi des vivants.

— *Fuck*, gémit le jeune en essayant de se lever. Il est cané ? Il n'a pas réussi ?

— Ce n'est pas lui que tu as secouru, répondit calmement le policier tout en essayant de lui faire quitter ses vêtements. De toute

façon, ça aurait été trop tard. Il est là-bas, le tien. Celui qui a remis son bonnet. »

Il secoua la tête en ricanant. Ses gestes étaient rapides, et le jeune casse-cou avait enfin compris que ses organes génitaux étaient à leur place. Sans plus opposer de résistance, il se laissa déshabiller. Trois policiers bouclaient la zone à l'aide de ruban plastique rouge et blanc, et l'un d'eux finit par tirer une espèce de bâche sur le corps allongé sur la civière.

« Di-di-dis donc, toi, commença l'homme au bonnet en approchant. Tu-tu-tu av-vas pré... vu de me scalper, hein ? »

Il était encore habillé. On lui avait jeté une couverture autour des épaules. Le bonhomme ne faisait pas que claquer des dents ; tout son corps tremblait à tel point que l'eau jaillissait des touffes de cheveux qui pointaient de sous son bonnet trempé.

Le jeune homme ne se rappelait pas avoir vu de bonnet.

« J'ai-j'ai sauvé le bo-bo-bonnet, bégaya l'autre avec un large sourire. Je-je-je n-ne l'ai p-p-pas lâché !

— Pousse-toi, soupira le policier. Va-t'en là-bas ! » ordonna-t-il en tendant un doigt vers l'ambulance garée en biais sur le quai, qui jetait sa lumière bleue intermittente sur ce fouillis d'hommes en uniforme.

« Q-q-qui c'est, llllà ? demanda le type sans se démonter, avec un regard appuyé vers le corps sur la civière. J-j-je n-ne l'ai-l'ai p-p-pas vu, dans 1-1'eau !

— Allez arrête... Arne ! Arne, mets ce gars dans l'ambulance, il n'est même plus capable de tenir debout. »

Le type frigorifié fut conduit sans ménagement au véhicule de secours.

« Il aurait pu te remercier, grogna le policier en faisant signe à un ambulancier de le rejoindre. C'était balèze de se jeter comme ça dans l'eau. J'en connais qui n'auraient pas osé. Par ici ! »

Il se leva et posa la main sur l'épaule d'un type en uniforme jaune phosphorescent.

« Occupe-toi de notre héros, sourit-il. Réchauffe-le !

— Je vais chercher un autre brancard. Deux secondes... »

Le jeune secoua la tête et tenta de se lever. Il était nu sous une couverture noire, et quelqu'un lui avait enfilé une paire de chaussures de sport beaucoup trop grandes sans qu'il le remarque. L'ambulancier le saisit sous le bras en le voyant chanceler.

« Ça va aller, murmura le jeune homme en resserrant la couverture autour de lui. Qu'est-ce que j'ai froid, putain !

— Je crois qu'on va aller chercher un brancard, hésita le conducteur. Juste...

— Mais non. »

Le jeune partit en titubant vers l'ambulance. Il était presque arrivé

au bord du quai lorsqu'il s'arrêta un instant. Les rafales salées du fjord lui firent soudain comprendre à quel point il était passé près de la mort. Il se mit à pleurer. Honteux, il releva la couverture devant ses yeux. Il dut faire une petit pas de côté pour conserver son équilibre, mais se prit les pieds dans la couverture et trébucha. Pour éviter de tomber, il saisit l'objet le plus proche qu'il trouva. Ce fut la bâche sur la civière.

Tout allait de travers.

Il ne pouvait pas y avoir plus de cinq minutes qu'il avait remonté Aker brygge. Seul, mécontent et sans argent pour se payer le taxi du retour. Au cours de ces trois cents malheureuses secondes, il avait nagé dans l'eau glaciale, été certain de mourir, sauvé un homme de la noyade, été félicité par la police et manqué de mourir gelé. Dans le même intervalle de temps, deux ambulances et trois véhicules de police amenant six policiers en uniforme étaient arrivés sur place. Ce qui était assez incompréhensible compte tenu du peu de temps écoulé. En outre, le gardien Securitas avait appelé cinq de ses collègues postés dans les immeubles de bureaux alentour dès qu'il était remonté sur le quai, et la police avait pris la responsabilité du corps sans vie qu'il agrippait.

Une trentaine de personnes en état d'ébriété plus ou moins avancé grouillaient au beau milieu de ce désordre d'hommes – et une seule femme – en uniforme, sans se soucier outre mesure des cordons de la police. Ce tableau dramatique attirait comme du papier tue-mouches ceux qui devaient encore être dans le secteur un dimanche matin aux petites heures. Et puisqu'il ne s'était pas écoulé cinq minutes depuis que le calme avait cessé de régner sur Aker brygge, la police n'avait pas encore très bien compris le lien entre le gardien, le jeune nageur, l'ivrogne et le cadavre que deux policiers s'évertuaient à tirer des flots. Pour cette raison, et peut-être aussi parce qu'un des leurs était tombé à la flotte dans l'agitation autour de la mise à sec du cadavre, seuls deux policiers avaient eu le loisir de jeter un coup d'œil plus attentif au corps. L'un d'eux, un jeune officier, vomissait à dix ou quinze mètres du ruban de la police, cassé en deux, sans que personne le remarque. L'autre avait recouvert le cadavre, et expliquait à voix basse la situation au responsable de l'opération quand le jeune homme à la barbe naissante perdit l'équilibre, d'épuisement pur.

Il partit à la renverse. Sa couverture glissa. Un court instant, il veilla plus à ne pas apparaître nu qu'à parer sa chute, et empoigna donc la bâche à deux mains en basculant. La couverture s'était prise de l'autre côté du brancard, qui commença à se renverser. Pendant quelques secondes, il sembla que le poids du cadavre allait suffire à éviter la grosse catastrophe, mais le jeune ne lâcha pas prise. Il heurta le bitume, seulement vêtu de ses chaussures de sport beaucoup trop

grandes. L'arrière de son crâne atteignit le sol gelé avec un claquement sourd. La douleur lui fit pousser un grand cri, et il sombra quelques secondes.

En reprenant conscience, ce qui le frappa tout d'abord, ce fut l'odeur.

Il y avait quelque chose sur lui, qui allait l'étouffer, ça lui coupait le souffle en dégageant une puanteur crue de viande avariée et d'égouts. Il entendit un cri, et eut la présence d'esprit d'ouvrir les yeux. Le cadavre lui était retombé dessus, en parfaite symétrie avec son propre corps, comme pour un baiser mortel, et il regardait droit dans l'ouverture du capuchon.

Là, il y avait ce qui en toute logique devait être une tête.

Elle se trouvait quand même dans la capuche d'une doudoune.

Dans le rapport de police rédigé plusieurs heures plus tard, il figurerait que la police ne savait toujours pas que le cadavre avait mariné dans la mer environ un mois. Le même rapport affirmerait que c'était sans aucun doute les vêtements qui avaient empêché le corps de se disloquer. Cliniquement, le cadavre serait décrit comme « très gonflé, en décomposition partielle », et l'auteur du rapport de conclure en quelques mots qu'on ne pouvait pas préciser avec certitude s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. Les vêtements confirmaient pourtant la première hypothèse.

Le jeune homme qui avait passé son samedi soir à traquer les coups à boire et les nanas, et qui s'était jeté sans hésitation dans le fjord en plein hiver pour sauver la vie d'une autre personne s'évanouit pour la seconde fois. Cette fois, sa perte de connaissance dura plus longtemps. Lorsqu'il se réveilla, il était dans un lit de l'hôpital d'Ullevål, et sa mère était assise à côté de lui. Il se mit à pleurer dès qu'il la vit. Il sanglota comme un enfant et se cramponna aux bras chauds et réconfortants de sa mère, en essayant de refouler les dernières choses vues et vécues avant qu'une obscurité bénie l'arrache aux griffes du monstre marin : Un poisson apparut soudain dans l'un des trous de la masse informe, à peu près là où il avait jadis dû y avoir un œil. Un tout petit poisson argenté, pas plus gros qu'un anchois, avec des yeux noirs et des nageoires frétilantes. Ils se dévisagèrent, le jeune homme et le poisson, avant que ce dernier ne quitte d'un coup de queue la tête morte pour tomber dans la bouche hurlante du jeune homme.

Pour aller voir un ami

« À partir de maintenant, nous mangerons toujours du poisson pour le réveillon de Noël. »

Yngvar Stubø attrapa la tête de la morue dans son assiette, et en aspira l'œil qu'il mâcha avec un air pensif. Sa belle-mère, assise en face de lui à la table ovale, pinça la bouche en tournant la tête, sourcils haussés. Son mari avait déjà plus que son compte côté boisson. Il pointa couteau et fourchette sur son gendre.

« C'est un bon gars, ça ! Un vrai mec mange toujours tout dans le poisson !

— Puisque vous en parlez... commença son épouse, les côtes de porc sont un plat de réveillon traditionnel dans la famille depuis...

— Je suis désolée, maman ! »

Inger Johanne Vik poussa un soupir et posa ses couverts.

« C'était une erreur, OK ? Une erreur idiote et assez innocente ! Tu ne peux pas oublier ces côtes de porc ? Le Moyen-Orient est à feu et à sang, la crise financière fait des ravages, et il faut que tu fasses toute une histoire parce que Strøm-Larsen avait paumé ma commande ? Tout le monde à cette table aime la morue, maman, ce n'est quand même pas si foutrement...

— Ce genre de vocabulaire est tout à fait déplacé dans ta bouche, ma fille. Par ailleurs, je n'ai encore jamais vécu l'expérience d'un oubli chez Strøm-Larsen. Je fais mes courses chez le meilleur boucher de la ville depuis ta naissance, et je...

— Maman ! Tu ne... »

Inger Johanne ferma la bouche, se força à sourire et regarda sa cadette Ragnhild. Elle aurait bientôt cinq ans, et regardait avec curiosité son père qui dévorait le second œil.

« C'est bon, papa ?

— Mmm... bizarre, intéressant et bon.

— Quel goût ça a ?

— Le goût d'œil de poisson, répondit Kristiane en donnant des coups réguliers de fourchette dans son assiette. Ça va de soi. Œil de poisson dans un caleçon.

— Ne fais pas ça, gronda la grand-mère. Tu ne veux pas être la gentille petite-fille à mamie et arrêter ce vacarme ?

— Certaines personnes trouvent que le poisson, c'est bon, reprit

Ragnhild. Et certains poissons trouvent que les gens, c'est bon. C'est équitable. Les requins, par exemple. Est-ce que les requins réveillent, papa ? Est-ce qu'on leur sert des petites filles au repas, avant de les laisser voir leurs cadeaux ? »

Elle éclata de rire.

« Il n'y a pas que les requins qui mangent les gens », précisa Kristiane. Comme d'habitude, l'humour de sa sœur lui échappait complètement.

Comme par miracle, elle paraissait n'avoir gardé aucune séquelle physique des événements de ce samedi, hormis un reniflement et un nez bouché. Il était plus malaisé de dire l'impact psychologique que cet épisode avait eu chez elle. Jusqu'à présent, elle n'en avait pas dit le moindre mot. Le seul petit changement qu'Inger Johanne avait cru remarquer durant les quatre jours qui avaient suivi les noces de sa sœur, c'était que ses périodes de récitation d'un texte appris par cœur étaient plus longues que d'habitude. Comme toujours, Yngvar voyait la chose sous un angle positif : la petite était aussi dans une phase qui lui faisait poser davantage de questions. Elle raisonnait. Elle était curieuse, pas simplement répétitive.

« De nombreuses espèces de poissons ont une alimentation composée, énonça-t-elle avec lenteur, les yeux rivés sur un point très, très éloigné. Dans certaines circonstances, ils se serviront en chair humaine s'ils en ont la possibilité.

— Parlons plutôt de choses plus agréables, proposa la grand-mère. Qu'est-ce qui vous ferait le plus plaisir, après ?

— Tu le sais bien, mamie. Il y a longtemps que nous t'avons remis notre liste. Le mort qu'ils ont sorti du bassin portuaire ce week-end, par exemple, le soir où maman s'est mise en colère contre moi parce que je... »

Inger Johanne lança un coup d'œil suppliant à Yngvar.

« Mamie a raison, intervint-elle très vite devant l'absence de réaction. C'est le réveillon de Noël, et nous pouvons parler de...

— Il était resté super-longtemps dans l'eau, poursuivit Kristiane avant de déglutir et de regarnir sa fourchette. C'était dans le journal. Et à ce moment-là, on devient tout gonflé. Un vrai ballon. C'est parce que le corps humain est salé, et il attire l'eau autour de lui. On appelle ça l'osmose. Quand deux liquides d'osmolarité différente, donc de salinité différente, sont séparés par une membrane semi-perméable, comme par exemple les cellules d'un être humain, l'eau passe au travers pour rétablir... »

La grand-mère était livide. Le grand-père avait la bouche grande ouverte, mais la referma avec un claquement sonore.

« Cette même, ricana-t-il. Tu es une bonne fille, toi.

— C'est très impressionnant, déclara Yngvar avec calme avant de

s'essuyer la bouche dans une gigantesque serviette en papier. Mais papy et mamie ont raison. La mort, ce n'est pas le sujet de conversation que l'on...

— Mais Yngvar, l'interrompit sa belle-fille, est-ce que ça veut dire qu'un cadavre va gonfler encore plus s'il est dans l'eau douce plutôt que dans la mer ?

— Qu'est-ce que c'est, un cadavre, maman ? »

Ragnhild avait chipé la tête de la morue dans l'assiette de son père. Elle se la plaça devant le nez, se façon à voir par les orbites vides.

« Hou-ou-ou ! gronda-t-elle. C'est quoi, un cadavre ?

— Un cadavre, c'est une personne morte, répondit Kristiane. Et quand les morts restent super longtemps dans la mer, ils sont mangés. Par les crabes et les poissons.

— Et les requins, compléta la petite sœur. Surtout par les requins.

— Le cadavre avait été dévoré ? s'enquit le grand-père avec un intérêt manifeste. Le journal n'en parlait pas. C'est une des affaires dont tu t'occupes ? Dis voir, Yngvar ! À ce que j'en ai compris dans *Aftenposten* aujourd'hui, on ne sait toujours pas qui c'est.

— Non, c'est la police d'Oslo qui s'en charge, et je ne sais rien d'autre que ce qu'ont écrit les journaux. Comme tu le sais, je travaille à Kripas, conclut-il avec un sourire crispé. Nous aidons rarement la police d'Oslo sur autre chose que l'aspect technique. Et les avis de recherche. La coopération internationale. Ce genre de choses. Comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, je crois. Et maintenant, on change de sujet. OK ? »

Yngvar se leva d'un coup et se mit à débarrasser. Le silence se fit autour de la table. Seul le son d'assiettes et de couverts qui rejoignaient le lave-vaisselle se mêlait aux voix assourdies des petits chanteurs qui passaient à la télévision dans l'appartement en dessous. Inger Johanne fut prise de dégoût à l'égard des restes de poisson qu'elle mettait à la poubelle.

Comme d'habitude, elle était sortie au tout dernier moment pour aller chercher les côtes de porc. Quand elle était arrivée chez le boucher Strøm-Larsen ce matin-là vers dix heures, ils étaient en rupture de stock. Personne n'avait entendu parler de la commande qu'elle jura avoir passée par téléphone plus de deux semaines plus tôt. Les vendeurs s'excusèrent et exprimèrent leur sympathie pour elle dans cette situation pour le moins pénible, mais ils n'avaient plus de côtes de porc. Le propriétaire ne put s'empêcher de la réprimander à mots couverts : le repas de Noël devrait être dans le réfrigérateur bien avant le début du réveillon. L'idée de servir des côtes de porc bon marché achetées chez Rema ou Maxi lui avait paru encore plus aberrante que celle de servir de la morue.

« J'aurais dû acheter cette saleté de porc chez Rimi, malgré tout, et jurer que ça venait de chez Strøm-Larsen, chuchota-t-elle à Yngvar au moment où elle glissa la dernière assiette dans la machine. Elle n'a presque rien mangé !

— C'était idiot de sa part, répondit Yngvar sur le même ton. Calme-toi.

— Pouvons-nous aérer un peu ? demanda soudain la mère d'une voix de stentor. Ce n'est pas à cause de la morue, bien sûr, c'est aussi bon que sain, mais le parfum des côtes de porc rôties, c'est le parfum de Noël !

— Ça va bientôt sentir le café, répliqua Yngvar d'un ton joyeux. On le prend sur le dessert, hein ? »

En dessous, les petits chanteurs entonnaient *Deilig er jorden*. Ragnhild se joignit à eux et fila vers le téléviseur pour l'allumer.

« Pas de télé maintenant, Ragnhild ! »

Inger Johanne essaya de sourire en passant la tête au coin de la courte cloison de leur cuisine ouverte.

« On ne regarde pas la télé le 24 décembre au soir, tu sais. Et encore moins en mangeant.

— Personnellement, je trouve que c'est une excellente idée, protesta la grand-mère. De toute façon, ce dîner a commencé beaucoup trop tôt. C'est agréable d'écouter les petits chanteurs d'abord. L'esprit de Noël est si présent dans ces voix magnifiques. Les sopranos mâles sont l'une des plus jolies choses que je connaisse. Viens, Ragnhild, tu vas aider mamie à trouver la bonne chaîne. »

Un verre de vin rouge claqua sur le sol de la cuisine.

« Pas de mal, pas de mal ! » cria Yngvar en riant et en faisant plein de bruit.

Inger Johanne fila dans la salle de bains.

« L'âme pèse vingt et un grammes, déclara Kristiane.

— Ah, c'est vrai ? »

Le grand-père remplit à ras bord son verre d'aquavit, pour la cinquième fois.

« Oui, répondit Kristiane, très sérieuse. Quand on meurt, on devient plus léger de vingt et un grammes. Mais on ne peut pas la voir. Dam-di-ram-ram.

— La voir ?

— L'âme. On ne voit pas qu'elle s'en va.

— Kristiane, gronda Yngvar depuis la cuisine. Je suis sérieux : arrête. Nous ne parlons plus de mort et de ces choses-là, OK ? En plus, cette histoire de poids de l'âme, ce sont des bêtises. Ce n'est qu'un concept religieux. Tu veux du thé avec du miel pour ton dessert ?

— Dam-di-rum-ram, chanta Kristiane d'une voix monocorde.

— Oh non... »

Inger Johanne était revenue de la salle de bains. Elle s'accroupit à côté de sa fille.

« Regarde-moi, ma chérie. Regarde-moi. »

Elle posa un doigt léger sous le menton de l'enfant.

« Yngvar t'a demandé si tu voulais du thé. Du thé avec du miel. Tu en veux ?

— Dam-di-ram-ram.

— Ce n'est pas très avisé de donner du thé à cette gosse quand elle est dans ce... dans cet état, si ? Viens voir mamie, on va écouter les petits garçons ! Viens ici, ma fille, viens ! »

À l'abri des regards de sa belle-mère dans la cuisine, Yngvar fit signe à Inger Johanne en articulant sans bruit les mots :

« Ne t'en fais pas. Fais comme si tu ne l'entendais pas.

— Dam-di-rum-ram, répétait Kristiane.

— Tu auras ce que tu veux, chuchota Inger Johanne. Ce que tu veux plus que tout. »

Inger Johanne savait que ça ne servait à rien. C'était Kristiane qui décidait de l'endroit où elle voulait être. Durant ces quatorze années avec cette enfant si près d'elle qu'elle avait parfois du mal à distinguer la frontière qui les séparait, elle n'avait toujours pas trouvé ce qui faisait passer la gosse d'un état à l'autre. Ils avaient appris certains modèles, que ce soit Yngvar, Isak, le père de Kristiane, ou elle. Des routines et des habitudes, les aliments à éviter et ce qui lui réussissait, les médicaments qu'ils avaient essayés et s'étaient accordés pour dire qu'ils étaient sans effet. Ils avaient jalonné certains chemins qui rendaient plus simple la vie avec Kristiane. Mais la plupart du temps, sa fille errait dans son propre paysage, en suivant sa propre carte et un bon vouloir incompréhensible.

« Maman t'aime plus que tout », chuchota Inger Johanne. Ses lèvres chatouillèrent l'oreille de sa fille, et elle sourit.

« Papa va venir, lança-t-elle.

— Oui, papa va venir bientôt. Quand il aura mangé chez papé et mamé, il viendra voir sa petite fille. »

Son regard était tout à fait inexpressif. Les deux yeux semblaient bouger indépendamment l'un de l'autre, et Inger Johanne eut peur. D'habitude, ils étaient justes posés sur une chose que personne d'autre ne voyait.

« La dame était...

— Elle s'appelle Albertine, l'interrompt Inger Johanne. Albertine dormait.

— Il faisait très froid. Je ne te trouvais pas, maman.

— Mais moi, je t'ai trouvée. À la fin. »

Inger Johanne se concentrait si fort sur l'enfant qu'elle n'avait pas remarqué sa mère. Elle sentit d'abord son parfum, quelque chose que

lui avait offert sa sœur, et qui coûtait plus cher que la consommation annuelle d'Inger Johanne en cosmétiques et produits d'hygiène personnelle.

Va-t'en, essaya-t-elle de dire de tout son être. Elle arrondit le dos et fit un tout petit pas sur le côté, sans se relever.

« Kristiane, appela la mère d'une voix calme et déterminée. Viens voir mamie. Nous allons d'abord ouvrir le paquet rouge avec un ruban rose, il est pour toi. Dedans, il y a un coffret. Quand tu ouvriras ce coffret et un autre couvercle à l'intérieur, tu trouveras un microscope. Comme tu le voulais. Je vais te tendre la main, comme ça... »

Inger Johanne n'avait pas décollé les mains de la cuisse menue de Kristiane.

« Microscope, répéta Kristiane. Du grec micron, petit, et *skopein*, regarder.

— C'est exact, approuva la grand-mère. Allez, viens. »

Les petits chanteurs ne chantaient plus. Ragnhild éteignit la télé. Le voisin du dessous l'imita. Une odeur de café leur parvenait depuis la cuisine, et au dehors, le monde était silencieux comme il ne l'était que pendant cette unique soirée dans l'année, quand les églises étaient vides, quand les cloches ne sonnaient plus et que plus personne ne cherchait à rejoindre ou quitter quelqu'un ou quelque chose.

La main longue et fine de la grand-mère se glissa dans celle de Kristiane.

« Mamie, sourit la fillette. Je veux mon microscope. »

Mais c'était Inger Johanne qu'elle regardait. Sans vaciller, et ça ne changea pas avant qu'elle finisse par suivre bien sagement sa grand-mère jusqu'au canapé pour ouvrir un paquet dont elle connaissait déjà le contenu.

Inger Johanne se redressa en mouvements raides.

Un souffle inconnu de bonheur l'atteignit, avant de disparaître sans qu'elle ait eu tout à fait le temps de reconnaître ce que c'était.

* * *

Pour Eva Karin Lysgaard, le bonheur était un concept tangible.

Il était dans la foi en Jésus-Christ. Chaque jour depuis sa rencontre avec le Sauveur pendant une promenade dans les bois quand elle avait seize ans, elle avait éprouvé la sensation joyeuse de Sa présence. Elle Lui parlait, toujours, et obtenait souvent des réponses. Même dans le chagrin – qu'une femme de soixante-deux ans avait connu, bien sûr – Jésus était auprès d'elle, avec Son réconfort. Son soutien et un amour infini.

Il était bientôt onze heures, le soir de Son anniversaire.

Eva Karin Lysgaard avait passé un accord avec Jésus. Un pacte ;

avec son mari, Erik, et avec son Seigneur. Au moment où l'existence leur avait paru le plus sombre à elle et à Erik, ils avaient trouvé une issue à tout ce qui était difficile. Ce n'était pas le chemin le plus simple, il leur avait fallu du temps pour le trouver, et ça devait rester pour toujours une affaire entre elle, Erik et le Sauveur.

Elle y était. En chemin.

La pluie que le vent poussait depuis Vågen était salée. Des lumières douces luisaient encore derrière beaucoup de fenêtres des petites maisons pittoresques ; pour la plupart des gens, le réveillon n'était pas encore terminé. Elle trébucha sur un pavé en tournant dans Forstandersmauet, mais se rétablit sans difficulté. Elle avait de la buée sur ses lunettes, et du mal à y voir clair. Ça n'avait pas d'importance. C'était son itinéraire, elle était déjà passée là un très grand nombre de fois.

Surprise, elle s'arrêta un court instant.

C'étaient des pas qu'elle entendait, derrière elle.

Elle marchait depuis déjà vingt minutes et n'avait pas vu âme qui vive hormis un chat dans une cour et les oiseaux marins qui poussaient leurs cris pitoyables au-dessus de Vågen.

« Évêque Lysgaard ? »

Elle se tourna vers la voix.

« Oui ? » sourit-elle.

Il y avait quelque chose dans la voix de l'homme, quelque chose d'étranger. Dur, peut-être. Différent, en tout cas.

« Qui êtes-vous ? Puis-je vous aider ? »

Au moment où il l'atteignit de son couteau, elle se rendit compte qu'elle s'était trompée. Durant les seize secondes entre l'instant où elle comprit qu'elle allait mourir et celui où elle cessa de vivre, elle n'offrit aucune résistance. Elle ne dit rien et se laissa tomber dans la rue, sous l'homme. L'homme au couteau. Il ne la concernait pas. C'était elle qui s'était trompée. Pendant toutes ces années où elle avait cru que Jésus était à ses côtés, dans sa foi vaniteuse qu'il avait pardonnée et acceptée, elle avait vécu sur un mensonge trop gros pour pouvoir continuer à vivre avec.

Et à l'instant de sa mort, quand il n'y eut plus rien à voir et quand toute sensation d'existence disparut, elle se demanda ce que Lui, qui vivrait éternellement, n'avait pas accepté ; si c'était le mensonge ou le péché.

Ça revenait au même, songea-t-elle.

Avant de mourir.

* * *

« L'enfant Jésus ne peut quand même pas avoir 2008 ans, bâilla

Ragnhild. Personne ne vit éternellement !

— Non, répondit Yngvar. En fait, il est mort assez jeune. On fête Noël parce que c'est à ce moment-là qu'il est né.

— Alors on devrait avoir des ballons. Il n'y a pas de vraie fête d'anniversaire sans ballons. Tu crois que l'enfant Jésus aimait les ballons ?

— Il n'y en avait pas, à l'époque. Mais il faut que tu dormes, ma petite. Il est bientôt une heure ! En réalité, on est déjà le 25.

— Record personnel ! s'écria Ragnhild. Une heure, c'est plus tard que onze heures ? »

Yngvar hocha la tête et reborda la môme pour la quatrième fois en deux heures.

« Dors, maintenant.

— Comment une heure, ça peut être plus tard que onze heures, quand un c'est un petit nombre et onze un grand ? Je pourrais me coucher aussi tard pour le réveillon du 31 ?

— On verra. Dors, maintenant ! »

Il déposa un baiser sur son nez et alla vers la porte.

« Hé, papa...

— Tu vas dormir. Papa va se mettre en rogne si tu ne te couches pas. Tu comprends ? »

Il effleura l'interrupteur, et la pièce se retrouva dans la lueur rougeâtre d'une chaîne de petits cœurs lumineux autour d'une fenêtre
« Mais papa, juste une chose...

— Quoi donc ?

— En fait, c'est un peu bête que ce soit Kristiane qui ait eu le microscope. Elle va l'abîmer, c'est tout.

— Peut-être. Mais c'est ce qu'elle voulait.

— Pourquoi je n'ai pas eu de micro...

— Ragnhild ! *Je vais me fâcher !* Couche-toi immédia... »

Le froufrou de l'édredon l'interrompit.

« Bonne nuit, papa. Je t'aime. »

Yngvar sourit et tira la porte.

« Je t'aime aussi. A demain. »

Il se glissa dans le couloir. Kristiane était endormie depuis longtemps, mais le son d'une plume atteignant le sol pouvait la réveiller. En passant devant sa porte, il retint son souffle. Puis sursauta.

Le téléphone ? A une heure du matin le 25 décembre ?

En deux bonds, il fut à la porte du salon pour étouffer le vacarme au plus vite. Par bonheur, Inger Johanne l'avait devancé. Elle discutait à voix basse près du sapin, qui était dans un triste état après que Jack, le corniaud jaune sale de Kristiane, avait piqué une crise et l'avait renversé dans un tumulte d'échelles de Jacob et de guirlandes

électriques. Sa belle-mère avait déposé un gros os emballé sous tous les autres paquets ; on ne pouvait donc pas reprocher grand-chose à l'animal.

« Le voici » conclut Inger Johanne en lui tendant le téléphone.

Elle avait cette expression navrée qui lui filait toujours un coup au ventre. Il écarta les bras en un geste d'excuse et saisit le combiné.

« Ici Stubø. »

Inger Johanne se mit à errer dans la pièce. Ramassa un jouet ici, un livre là. Les reposa à des endroits où ils n'avaient rien à faire. Déplaça un poinsettia et renversa de la terre sur la nappe. Elle alla ensuite à pas lents dans la cuisine, où elle n'eut pas le courage de vider le lave-vaisselle pour y mettre le reste de la pile d'assiettes et de couverts sales. Elle était épuisée, et décida plutôt de boire les dernières gouttes de la bouteille de vin rouge offerte par sa sœur. A en croire sa mère, elle valait plus de trois mille couronnes, ce qui revenait à donner de la confiture aux cochons, puisqu'Inger Johanne compléta le verre avec un vin italien bon marché en cubi, sur le plan de travail.

« Super, lança Yngvar. À demain. Viens me chercher à six heures. »

Il mit un terme à sa conversation.

« Six heures, gémit Inger Johanne. Alors que pour une fois, on avait la possibilité de dormir un peu ? »

Elle but une grosse gorgée et s'assit dans le canapé.

« Ça a été une soirée très agréable, répondit Yngvar en se laissant tomber à côté d'elle. Ton père était à la fois gentil et énervant, comme d'habitude. Ta mère... ta mère...

— A été infecte avec moi, gentille avec Ragnhild, douée avec Kristiane et arrogante avec toi. Et adorable avec Isak quand il a fini par arriver. Comme toujours. Qui est mort ?

— Quoi ?

— Le boulot, répondit Inger Johanne avec un mouvement de tête vers le téléphone sur la table basse.

— Ah, une affaire délicate.

— Quand le boulot t'appelle pendant la nuit de Noël, je suppose que c'est délicat. De quoi était-il question ? »

Yngvar attrapa le verre d'Inger Johanne et le porta à sa bouche avec une telle brusquerie qu'il avait une paire de moustaches rouges lorsqu'il le reposa. Puis il se ressaisit, regarda l'heure et partit en courant dans la cuisine. Inger Johanne l'entendit cracher dans l'évier.

« Il faudra peut-être que je puisse conduire demain, expliqua-t-il en s'essuyant avec sa manche quand il revint. En tout cas, il faudra que j'arrive à penser clairement.

— Tu penses toujours clairement. »

Il sourit et se rassit. La table basse était toujours couverte de

papier cadeau, de verres, de tasses à café et de bouteilles de soda. Avec une délicatesse insoupçonnable chez un homme aussi colossal, il glissa ses pieds dans le fouillis et croisa les jambes.

« Eva Karin Lysgaard, répondit-il en buvant une gorgée d'une bouteille de Farris rapportée de la cuisine. Elle est morte.

— Eva Karin Lysgaard ? L'évêque ? *L'évêque* Lysgaard ? »

Il hocha la tête.

« Comment ? Je veux dire, puisqu'on t'appelle toi, il doit s'agir d'un crime, non ? Elle a été assassinée ? L'évêque Lysgaard, assassinée ? Comment ? Et quand ? » Yngvar but encore un peu et se frictionna le visage, comme si ça devait lui éclaircir l'esprit.

« Je n'en sais pour ainsi dire rien. Ça s'est passé il y a... »

Il jeta un rapide coup d'œil à sa montre.

« Un peu plus de deux heures. Elle a été tuée à l'arme blanche, c'est tout ce que je sais. Bon, on ne sait pas si c'est un couteau qui l'a tuée, mais la cause provisoire du décès semble être une blessure profonde dans la région du cœur. En plus, elle a été tuée dans la rue. Dehors, donc. C'est à peu près tout ce que je sais. En principe, la police du Hordaland n'aurait pas dû nous demander notre aide dans une affaire pareille, en tout cas pas tout de suite. Mais ça va... Bon. En tout cas, je pars demain, avec Sigmund Berli. »

Inger Johanne se redressa et reposa son verre de vin. Après un instant de réflexion, elle le repoussa un peu plus loin sur la table.

« Fichtre ! » Ce fut tout ce qu'elle trouva à dire.

Ils se turent un moment. Inger Johanne ressentit un souffle froid sur sa peau, qui lui donna la chair de poule. Eva Karin Lysgaard. L'évêque emblématique, douce, de Bjørgvin. Assassinée. Le soir de Noël. Inger Johanne essaya de poursuivre un raisonnement, mais son cerveau tournait à vide.

Pas plus tard que samedi dernier, le jour de ce satané mariage, l'évêque Lysgaard faisait l'objet d'un portrait de quatre pages dans *Magasinet*. Inger Johanne n'avait pas eu le temps de lire les journaux ce jour-là, mais en voyant la cover-story, elle avait acheté *Dagbladet* pour avoir l'article. Elle n'avait pas encore eu le temps de le lire.

Tout à coup, elle s'étira par-dessus l'accoudoir et fouilla dans la corbeille à journaux.

« Ici ! lança-t-elle en posant le magazine sur ses genoux. "L'évêque sans fouet". »

Yngvar l'entoura d'un bras. Ils se penchèrent ensemble sur l'hebdomadaire. La photo de la première page montrait une femme entre deux âges. Elle avait des yeux en forme d'amande, mais qui pointaient vers le bas, ce qui lui donnait l'air triste même quand elle souriait. Ses iris étaient brun soutenu, presque noirs, sous de gros sourcils sombres et des cils qui paraissaient encore anormalement

longs malgré les rides entourant les yeux.

« Assez belle femme, murmura Yngvar en s'apprêtant à tourner la page.

— Pas belle, en réalité. Spéciale. Particulière. Elle a l'air aussi gentille qu'elle en donnait l'impression quand... elle était vivante. »

Inger Johanne ne détachait pas ses yeux de la photo. Yngvar émit un long bâillement.

« Excuse-moi, murmura-t-il en secouant la tête avec force. Mais il va falloir que je profite du peu de sommeil que je trouverai. En fait, on devrait ranger avant d'aller se coucher, parce que sinon, tu te taperas tout toute seule demain, et ça peut...

— Dehors, l'interrompt Inger Johanne. Tu m'as dit qu'elle avait été tuée dehors ? Dans la nuit de Noël ?

— Oui. Comme par un miracle divin, c'est une patrouille de police qui l'a retrouvée. L'une des rares qui circulaient cette nuit. Elle était étendue sur la chaussée. De ce point de vue, on a un gros avantage. Pour une seule et unique fois, on dirait que la presse n'a pas eu vent d'une affaire criminelle dans les deux minutes. Ça ne sera pas dans les journaux de demain non plus.

— Les journaux sur Internet sont aussi terribles, murmura Inger Johanne sans arracher son regard à la photo de l'évêque de Bjørgvin. Pires, d'ailleurs. En plus, tu as la radio et la télévision. Pour une affaire comme celle-là, ça n'a aucune espèce d'importance que personne ne travaille. Mais pourquoi dois-tu y aller, en fin de compte ? La police de Bergen a toutes les compétences pour enquêter sur ce genre d'affaire, non ? »

Yngvar sourit.

En vérité, Kripas n'était plus ce qu'elle avait été. D'une espèce d'élite des enquêteurs rassemblée sous l'appellation populaire de Mordkommisjonen près de cinquante ans plus tôt, la Centrale de police criminelle s'était petit à petit développée en organisation plus vaste disposant de compétences de pointe en matière d'investigations tactiques et surtout techniques. L'organisation se voyait confier des missions de plus en plus fournies et nombreuses, aussi bien sur le plan national qu'international. Jusqu'au passage au millénaire suivant, ils demeurèrent surtout pour le public une entité d'assistance de la police ordinaire pour des affaires assez importantes. Surtout les meurtres. Mais les temps évoluant, la criminalité en fit de même. En 2005, Kripas fut formellement dissoute pour renaître sous le nom d'Unité nationale pour la lutte contre le crime organisé et autres formes graves de criminalité. Le sigle en serait UNPLLCLOEAFGDC. Les protestations contre ce nouveau nom furent légion, et on ne fit pas que sous-entendre que ça ressemblait à l'onomatopée peu appétissante d'un vomissement. Les employés finirent par remporter le combat, et

Kripos put voir avec optimisme se profiler son cinquantième anniversaire, en février 2009, sous son ancien nom qui sonnait si bien.

Mais les missions étaient différentes, et elles allaient le rester, comme l'indiquait le nom rejeté.

Les unités de police à travers le pays étaient plus importantes, plus fortes et bien plus compétentes. Le grand paradoxe de la lutte contre le crime organisé voulait qu'une criminalité plus présente et plus professionnelle implique des forces de police plus nombreuses et plus qualifiées. Même les petits commissariats se retrouvèrent face à de plus en plus d'affaires de meurtre, et accrurent leur degré de compétence. Ils se débrouillaient seuls. En tout cas pour la partie tactique de l'enquête.

Yngvar approcha sa bouche tout contre l'oreille d'Inger Johanne.

« Mais je suis si bon, tu sais. »

Elle sourit à contrecœur.

« Et en plus, ça va faire un schproum pas possible, ajouta-t-il en bâillant. J'imagine que le moral n'est pas au beau fixe, là-bas. Et s'ils me veulent, ils m'auront. »

Il se leva et jeta un coup d'œil découragé dans la pièce.

« On s'attaque au plus gros ? »

Inger Johanne secoua la tête.

« Qu'est-ce qu'elle faisait dehors ? demanda-t-elle d'une voix lente.

— Quoi ?

— Pourquoi était-elle dehors, tard dans la nuit de Noël ?

— Aucune idée. Pour aller voir un ami, peut-être.

— Mais...

— Inger Johanne... Il est tard. Je ne sais pour ainsi dire rien de cette affaire, hormis que je dois m'attendre à partir pour Bergen bien trop tôt demain. C'est insensé de spéculer là-dessus à partir du peu d'informations que nous avons. Et tu le sais très bien. Rangeons, ou allons-nous coucher.

— Nous coucher », répéta Inger Johanne en se levant.

Elle passa à la cuisine chercher une bouteille de Farris, et décida de prendre *Magasinet* dans le lit avec elle. Demain était un autre jour.

« Il y a un problème ? s'enquit Yngvar en la voyant immobile au milieu de la pièce, figée.

— Non, je suis juste très... triste. »

Elle leva les yeux, surprise.

« Bien sûr que c'est triste, répondit Yngvar en posant une main sur sa joue.

— Non, pas vraiment. Je ne suis... Je *ne me laisse pas* affecter par les affaires dont tu t'occupes. Mais cette évêque, là, elle avait toujours l'air si... si gentille. »

Yngvar sourit et l'embrassa avec douceur.

« S'il y a une chose que toi et moi savons mieux que personne, commença-t-il en lui prenant la main, c'est que les gentils aussi peuvent être assassinés. Allez, viens. »

Ce fut une nuit sans sommeil. Quand le jour la rattrapa enfin, Inger Johanne avait lu l'article sur l'évêque Eva Karin Lysgaard à tant de reprises qu'elle le connaissait par cœur.

Sans que ça aide le moins du monde.

Un homme

Rien n'aidait. Rien n'aiderait plus jamais. Ils avaient proposé de rester auprès de lui, bien sûr. Comme si c'était d'eux qu'il avait besoin. Comme si la vie allait redevenir l'espace d'un instant supportable parce que des inconnus restaient chez lui, dans son fauteuil à elle ; le fauteuil jaune usé placé en biais devant la télé, à côté d'un panier tressé contenant un tricot à moitié fini.

Ils lui avaient demandé s'il avait quelqu'un.

Il avait eu quelqu'un. Quelques heures plus tôt, il avait Eva Karin. Toute sa vie il avait eu Eva Karin, et à présent, il n'avait plus personne.

Son fils, lui rappelèrent-ils. Ils posèrent des questions sur son fils. S'il voulait le prévenir, ou s'ils devaient prendre l'affaire en main. C'est ainsi qu'elle le formula, celle qui s'était assise dans le fauteuil d'Eva Karin. Prendre l'affaire en main. Comme s'il s'agissait d'une affaire. Comme s'il restait quelque chose à prendre en main.

Il ne ressentait aucune douleur. La douleur, c'était quelque chose qui faisait mal. La douleur était douloureuse. Tout ce qu'il était encore en mesure de ressentir, c'était l'absence d'existence. Un vide qui lui faisait observer ses propres mains comme si elles appartenaient à quelqu'un d'autre. Il serra si fort le poing droit que ses ongles entaillèrent la paume. Il n'y avait de douleur nulle part, aucune existence, rien qu'un énorme néant sans couleur là où Eva Karin n'était plus.

Même Dieu l'avait abandonné, il le comprenait, à présent.

Le temps s'était arrêté.

* * *

Sa montre s'était arrêtée. Elle secoua la main avec colère, et comprit qu'il était beaucoup plus tard qu'elle l'aurait souhaité. Elle devait faire rentrer les gamines et leur mettre leurs beaux vêtements sans que Kristiane se braque.

Elle alla jusqu'à la fenêtre.

Sur la pelouse devant la maison, derrière la haie le long de Hauges vei, Ragnhild et Kristiane avaient rassemblé assez de gelée blanche pour construire le plus petit bonhomme de neige au monde. Il

mesurait à peine dix centimètres de haut, mais même du premier étage, Inger Johanne voyait qu'il avait été affublé d'un chapeau en feuille de chêne jaunie et d'une bouche faite de tout petits cailloux.

Inger Johanne croisa les bras et s'appuya au cadre de fenêtre. Comme d'habitude, c'était Ragnhild qui construisait et dirigeait. Kristiane était debout, droite comme un piquet, tout à fait immobile. Bien qu'Inger Johanne ne puisse pas distinguer les mots depuis sa place, elle entendit que sa plus jeune fille parlait sans discontinuer, comme devant le public le plus attentif qui soit.

Et c'était peut-être le cas.

Inger Johanne sourit en voyant Ragnhild se lever d'un coup à côté de sa petite œuvre, et se mettre à chanter. Sa voix portait maintenant jusqu'à l'intérieur. *Vivre, c'est aimer* déferla sur le voisinage. Où la gosse avait-elle appris cette chanson ? Ce devait être Kristiane qui avait proposé qu'elle la chante au moment de mettre la dernière touche à un bonhomme de neige.

Une silhouette attira l'attention d'Inger Johanne. Un homme, semblait-il, et Inger Johanne ne savait pas d'où il était arrivé. Lui ne semblait pas savoir avec certitude où il allait. Pour une raison inconnue, ça la mit mal à l'aise. Bien sûr, dans le coin, il y avait des gosses qui surgissaient de nulle part, mais les adultes qui parcouraient les rues de ce quartier résidentiel avaient toujours un but. Elle en reconnaissait beaucoup après plusieurs années dans ce petit tronçon de rue.

Le type avançait lentement, les mains dans les poches. Il portait un bonnet bien enfoncé sur son front, et son écharpe lui masquait le bas du visage. Pourtant, quelque chose dans sa démarche informa Inger Johanne qu'il n'était plus tout jeune.

Elle secoua de nouveau le bras gauche. La montre n'avait pas redémarré, ce devait être la pile. Elle allait se détourner de la fenêtre lorsque l'homme s'arrêta près des poubelles.

Leurs poubelles.

Inger Johanne sentit la peur l'envahir, comme elle le faisait toujours quand elle n'avait pas l'entier contrôle sur Kristiane. Pendant quelques secondes, elle ne sut pas si elle devait descendre à toute vitesse ou suivre ce qui se passait. Sans l'avoir décidé, elle resta immobile.

Il leur parlait peut-être.

En tout cas, les deux petites regardèrent l'homme, et même si Ragnhild avait le dos tourné, les mouvements de ses bras trahirent qu'elle lui parlait. Il répondit et lui fit signe d'approcher. Ni l'une ni l'autre ne bougea. Ragnhild fit un pas en arrière.

Inger Johanne partit en courant.

Elle traversa l'appartement à toute allure, sortit du salon et fila

dans le couloir, en passant dans l'annexe qui était devenue la salle de jeux des gamines. Elle courut, manqua de glisser dans l'escalier et arriva dans le froid sans chaussures ni pantoufles.

« Kristiane ! cria-t-elle en essayant de donner à sa voix une tonalité habituelle. Ragnhild ! Vous êtes là ? »

En contournant la maison, elle les vit.

Ragnhild s'était de nouveau accroupie devant le petit bonhomme de neige. Kristiane avait aperçu un oiseau ou un avion. En tout cas, elle regardait en l'air, et sans se préoccuper de sa mère, elle tira la langue pour attraper au vol quelques-uns des légers flocons de neige qui avaient commencé à tomber.

L'homme avait disparu.

« Maman ! la sermonna Ragnhild. C'est défendu de sortir en chaussettes ! »

Inger Johanne regarda ses pieds.

« Zut, sourit-elle. Maman n'a pas de tête ! »

Ragnhild éclata de rire et pointa sur elle une petite pelle rouge.

Kristiane continuait à attraper les flocons de neige.

« Qui était ce monsieur ? demanda Inger Johanne d'une voix aimable.

— Quel monsieur ? »

Ragnhild lécha la morve qui coulait dru de chaque narine.

« Celui qui vous a parlé. Celui qui... »

— Le connais pas, l'interrompit Ragnhild. Regarde notre beau bonhomme de neige ! Sans un seul gramme de neige !

— Il est adorable. Maintenant, il faut rentrer, toutes les deux. On reçoit pour Noël, vous savez. Que vous a-t-il demandé ?

— Dam-di-rum-ram, fredonna Kristiane en souriant vers le ciel.

— Rien, répondit Ragnhild. On va fêter Noël ? Papa sera là ?

— Non, il est à Bergen, tu sais. Mais il a bien fallu qu'il dise quelque chose, ce type ? J'ai vu qu'il...

— Il a juste demandé si nous avions passé un bon Noël, la coupa Ragnhild. Tu n'as pas les pieds gelés, maman ?

— Si. Allez, venez, maintenant, toutes les deux. Venez, j'ai dit ! »

Étrangement, Kristiane se mit en marche. Inger Johanne prit Ragnhild par la main et suivit.

« Qu'as-tu répondu ? voulut-elle savoir.

— J'ai dit que c'était un Noël super-chouette et tout et tout.

— Est-ce qu'il a... A-t-il essayé de te faire venir vers lui ? »

Elles arrivèrent dans l'allée de graviers et longèrent le mur de la maison vers l'escalier. Kristiane parlait toute seule, mais elle avait l'air heureuse.

« Ouiii... hésita Ragnhild. Mais ce qu'on a appris, maman, c'est qu'on ne doit jamais aller vers des inconnus. Ou avec eux ou ce genre

de chose.

— Tout à fait exact. Bien, ma petite. »

Les orteils transis de froid d'Inger Johanne n'allaient pas tarder à tomber. Elle fit la grimace en quittant le gravier pour poser le pied sur l'escalier de pierre glaciale.

« Il m'a demandé si j'avais eu de chouettes cadeaux, déclara soudain Kristiane en poussant la porte qu'un courant d'air avait refermée derrière Inger Johanne. Rien qu'à moi, pas à Ragnhild.

— Ah ? Comment sais-tu que c'était à toi qu'il posait la question ?

— Parce qu'il l'a dit. Il a dit... »

Elles s'arrêtèrent toutes les trois. Kristiane eut cet étrange regard, comme tourné en dedans, comme si elle consultait des archives à l'intérieur de sa tête.

« Vous êtes là, les filles ? Vous avez passé un bon Noël ? Et toi, Kristiane, tu as eu de chouettes cadeaux ? »

La voix était morte, et le silence retomba.

« Je vois, répondit enfin Inger Johanne en se forçant à sourire. C'était très gentil de sa part. Maintenant, il faut mettre ses beaux vêtements, vite. Nous allons voir papé et mamé, Kristiane. Papa ne va pas tarder à venir nous chercher.

— Ah... »

Ragnhild se laissa tomber sur le derrière et se mit à pleurnicher :

« Pourquoi Kristiane a son papa avec elle alors que moi, je n'ai pas le mien ?

— Papa doit travailler, j'ai dit. Et tu t'amuses toujours bien chez les grands-parents de Kristiane.

— Veux pas ! *Veux pas !* »

La même s'esquiva et commença à redescendre l'escalier sur le ventre, bras tendus en avant, comme si elle nageait. Inger Johanne l'attrapa par le bras et la releva, en un geste un peu plus dur qu'elle l'aurait souhaité. Ragnhild hurla.

La seule chose que parvenait à penser Inger Johanne, c'était que la mémoire de Kristiane lui jouait des tours.

« Je veux mon papa ! brailla Ragnhild en essayant d'échapper à sa mère. Papa ! Mon papa ! Pas le bête papa de Kristiane !

— On ne parle pas comme ça dans notre famille, feula Inger Johanne en faisant passer la porte à Kristiane et en traînant la cadette derrière elle. Tu comprends, ça ? »

Ragnhild cessa soudain de pleurer, très étonnée par l'accès de fureur de sa mère. Elle se mit à rire.

Mais Inger Johanne ne pensait qu'à une chose : la mémoire de Kristiane ne se trompait jamais. Jamais.

« Nous pouvons tous nous tromper. Ne te mets pas dans des états pareils pour autant. »

Marcus Koll Jr. sourit à son fils, qui déchirait le mode d'emploi en petits morceaux.

« Viens plutôt ici, on va tirer ça au clair ensemble. »

Le gamin ronchonna un moment, avant de venir jeter le petit livret sur la table basse. L'hélicoptère était toujours sur la table, à moitié monté.

« Rolf a promis de m'aider, grogna le jeune homme en faisant la moue.

— Tu sais comment peuvent être les clients de Rolf...

— Riches, chiants et accompagnés de vilains petits clébards, oui ! »

Son père essaya de dissimuler un sourire.

« Bon, bon. Quand un bouledogue anglais décide que ses petits vont sortir le jour de Noël, ils doivent sortir à ce moment-là. Vilains ou pas.

— Rolf dit que les bouledogues sont complètement dégénérés. Qu'ils ne savent même pas mettre bas.

— Qu'ils ne *peuvent* pas mettre bas.

— Ça devrait être interdit. C'est de la maltraitance sur animaux.

— Bien d'accord. Fais voir ! »

Il ramassa les instructions et les feuilleta en allant vers l'énorme table. Il avait demandé à un traducteur assermenté de lui traduire le livret, pour que le montage soit plus simple pour le gamin. La maquette devant lui était si grosse que pendant un instant, il le regretta. Même en dépit du talent exceptionnel du gosse pour la mécanique, c'était un peu exagéré. L'employé du magasin à Boston avait précisé que l'âge recommandé pour ce jouet était de seize ans, en premier lieu parce qu'il pesait presque un kilo et représenterait un danger pour l'entourage dès qu'il serait en l'air.

« Mmm, fit le père en grattant sa barbe naissante. Je ne comprends pas trop.

— C'est le rotor, le problème, répondit son fils. Regarde, papa ! »

Les doigts fiévreux essayèrent d'assembler les pales, mais quelque chose clochait. L'adolescent abandonna bien vite et posa le rotor en morceaux en poussant un gémissement. Son père lui ébouriffa les cheveux.

« Un peu de patience, petit Marcus ! De la patience ! C'est ça qu'on aurait dû t'offrir à Noël, tu sais.

— Ne m'appelle pas comme ça, je t'ai dit. En plus, ce n'est pas moi qui me trompe, il y a un problème avec ce mode d'emploi. »

Marcus Koll tira une chaise, s'assit et sortit ses lunettes de la poche de sa veste. Le gamin s'assit en vitesse à côté. Ses cheveux blonds et

bouclés chatouillèrent son père lorsqu'il se pencha sur le livret. Un léger parfum de savon et de biscuits épicés le fit sourire, et il ne put s'empêcher de vouloir serrer le gamin dans ses bras, tout contre lui, sentir la bonne chaleur de ce fils qu'il s'était procuré malgré tout et tout le monde.

« Tu es ce que j'ai de mieux, murmura-t-il.

— Mais oui, mais oui, chef. Qu'est-ce que ça veut dire, ça, là ? *Passez la plus longue tige à travers la roue dentée au bas de la pale de rotor 4.* Mais il n'y a qu'une seule tige ! Pourquoi y a-t-il écrit "la plus longue", alors ? Et où est cette bête roue dentée ? »

Le soleil de décembre jetait une douce lumière blanche dans le salon. Dehors, il faisait froid et clair. Des cristaux de givre recouvraient encore les arbres, comme si on les avait passés à la bombe de laque pour Noël. Au loin entre les branches blanches de l'autre côté de la fenêtre, il voyait le fjord d'Oslo, gris-bleu et paisible, sans le moindre signe de vie. Le crépitement du feu de cheminée se mêlait aux ronflements des deux setters anglais couchés dans le même énorme panier près de la porte. Un parfum de dinde commençait à s'échapper de la cuisine ; une coutume sur laquelle Rolf avait insisté quand il avait fini par se laisser convaincre d'emménager avec eux cinq ans plus tôt.

La vie de Marcus Koll Jr. était un cliché, et il adorait ça.

A la mort de son père neuf ans plus tôt, juste avant le trente-cinquième anniversaire de Marcus Koll Jr., celui-ci avait tout d'abord refusé l'héritage paternel. Georg Koll n'avait jamais rien transmis d'autre à son fils qu'un bon nom. C'était celui du grand-père, et ça lui avait permis de faire comme si son père n'existait pas, à l'époque où il était gamin et ne comprenait pas que papa ne puisse pas le voir certains week-ends. Dès l'âge de douze ans, il avait commencé à comprendre que sa mère n'avait pas touché la prestation compensatoire à laquelle elle avait droit pour lui et ses deux cadets. À quinze ans, il se décida à rompre tout contact avec son géniteur. Ce gars-là avait gaspillé ses chances. Cette année-là, Marcus reçut cent couronnes dans une carte double pour son anniversaire, envoyées par la poste et accompagnées de cinq mots que son père n'avait jamais écrits. Il devint adulte quand il remit l'argent dans l'enveloppe et renvoya le tout à l'expéditeur.

Rompre les liens fut une opération d'une simplicité étonnante. Ils se voyaient si peu que leurs deux ou trois rencontres annuelles ne lui manquèrent pas. Sur le plan sentimental, il avait choisi un autre père : Marcus Koll Sr. À partir du moment où il commença à admettre que son véritable père n'avait pas souhaité avoir d'enfant et ne changerait jamais, il se sentit soulagé. Libéré.

Et il ne voulait pas de l'héritage.

Qui était colossal.

Georg Koll avait gagné beaucoup d'argent dans l'immobilier, au cours des années soixante et soixante-dix. Bien avant le krach immobilier lié à la dernière crise financière du vingtième siècle, la majeure partie de sa fortune avait été transférée dans des secteurs plus sûrs. Les qualités qui lui faisaient cruellement défaut en tant que père et soutien de famille, il les compensait plus qu'assez quand il s'agissait de faire fructifier de l'argent. Au contraire de beaucoup d'autres, il avait mis à profit les années fric pour sécuriser ses investissements, et pas pour les risquer sur d'hypothétiques profits à court terme.

A sa mort, Georg Koll laissa derrière lui une assez grosse compagnie de bateaux de croisière, six immeubles en centre-ville très bien exploités et un portefeuille de titres choisis avec soin qui avait garanti presque à lui seul ses revenus respectables sur les cinq dernières années. De toute évidence, la mort l'avait surpris : il n'avait que cinquante-huit ans, il était mince et sportif, et une attaque cérébrale féroce l'avait terrassé une fin de soirée d'août, alors qu'il rentrait du bureau. Puisqu'il ne s'était pas remarié et qu'il ne fut pas possible de trouver de testament, sa fortune entière revint à Marcus Koll, sa sœur Anine et son petit frère Mathias.

Marcus n'en voulait pas une seule couronne.

A quinze ans, il avait retourné l'argent sale de son père, et à vingt, il avait reçu une réponse. Une lettre. Son père avait entendu dire que son fils aîné était homosexuel. Marcus avait parcouru la page, et compris tout de suite où son père voulait en venir. Qu'il prenne clairement ses distances avec sa vie, c'était une chose ; une disposition pas inhabituelle à la suite des événements de 1984. Que son père, qui n'avait jamais cru en aucun dieu, dépeigne malgré tout l'avenir de Marcus en accord avec les descriptions les plus noires de Sodome et Gomorrhe, c'était pire. En outre, il faisait allusion à une nouvelle et épouvantable peste venue des États-Unis, qui ne frappait que les homosexuels mâles. On allait vers une mort douloureuse, avec des cloques et des abcès comme aux plus grandes heures de la peste noire. Naturellement, Georg Koll ne croyait pas qu'il s'agissait là d'un châtement décidé par des puissances supérieures. Non, c'était la nature elle-même qui s'en chargeait. Cette maladie mortelle était une manifestation de la sélection naturelle ; dans quelques générations, les gens comme lui auraient été éradiqués. À moins qu'il ne se ressaisisse. Une vie d'homosexuel, ce serait une vie sans famille, sans sécurité, sans devoirs ni bonheur d'être un bon et utile citoyen. Jusqu'à ce que son fils l'admette et puisse assurer avoir changé d'avis, il était déshérité. Puisque la réserve héréditaire pour ses propres enfants était dérisoire à côté de la fortune totale de Georg Koll, la menace n'était pas infondée. Ce qui ne faisait ni chaud ni froid à Marcus. Il brûla la

lettre et essaya d'oublier tout ça. Et quand l'héritage tomba quinze ans plus tard, en 1999, il apparut que le père, se croyant immortel, avait omis de rédiger un testament.

Marcus n'en démordait pas : il ne voulait pas de l'argent de son père quoi qu'il en soit.

Il ne céda que quand son grand-père, qui ne parlait par ailleurs jamais de son fils aîné Georg, le convainquit qu'il était le seul de la fratrie capable de reprendre sur le plan professionnel la fortune de son père. Son frère était professeur, sa sœur assistante dans une librairie. Pour sa part, Marcus avait un diplôme en économie politique, et devant l'insistance de ses deux cadets de fonder une nouvelle société avec l'ensemble de la succession de leur père, société qu'ils posséderaient de concert et que Marcus dirigerait et gérerait, il finit par se laisser persuader.

« Vois ça comme une bonne blague, avait ricané Mathias. Ce salaud a rogné sur le pognon pour maman et pour nous pendant toute sa vie, et c'est malgré tout nous qui allons vivre grassement sur ce qu'il a tenu à distance au prix d'efforts si considérables. »

Ironique, avait fini par penser Marcus. Une délicieuse ironie.

« Papa, s'impacienta petit Marcus. Qu'est-ce qui est écrit, ici ? Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Marcus Koll répondit par un sourire absent, et cessa de regarder la colline, le fjord et le ciel blanc. Il avait faim.

« Là, murmura-t-il en mettant en place une toute petite vis. Comme ça, tout le rotor est terminé. Alors on peut faire comme ça... Tu veux ? »

Le gamin hocha la tête et glissa les quatre pales.

« On a réussi, papa ! On a réussi ! On sort le faire voler ? On le fait tout de suite ? »

Il saisit la télécommande d'une main et l'hélicoptère complet dans l'autre, avec prudence, comme s'il n'arrivait pas à croire tout à fait que les pièces tenaient ensemble.

« Il fait trop froid. Beaucoup trop froid. Je te l'ai dit hier, il faudra peut-être attendre plusieurs semaines avant de pouvoir le sortir.

— Mais papa...

— Tu as promis, petit Marcus. Tu as promis de ne pas faire d'histoire. Appelle Rolf, plutôt, pour lui demander s'il rentrera avant le déjeuner ? »

Le gamin hésita un instant, avant de poser ses affaires sans rien dire. Un sourire soudain illumina son visage.

« Mamie et tous les autres arrivent ! », cria-t-il avant de sortir en courant.

La porte claqua derrière lui. L'écho mourut, et il n'y eut bientôt plus que le faible ronflement des chiens impassibles et le crépitement

de l'âtre pour emplir l'énorme salon. Les yeux de Marcus s'attachèrent sur le feu, puis firent le tour de la pièce.

Sa vie était un vrai cliché.

La maison sur la colline.

Grande, mais un peu à l'écart de la rue, n'offrant que son étage supérieur à la vue des passants. Il avait décidé de supprimer les lambris ridicules sur les murs extérieurs quand il avait acheté la propriété. Tout comme la tourbe sur le toit et le morceau de bois brut encadré par des têtes de dragons qui proclamait qu'on est content de partir, mais ravi de rentrer, sur le portail devant les garages. Juste avant de s'y installer, Rolf était entré dans leur vie, à petit Marcus et à lui. Il se tordit de rire la première fois qu'il vit la scène, et refusa tout net d'emménager avant que Marcus lui promette de garder ce que cette propriété avait d'original et pour le moins rustique.

Nous sommes une famille standard *with a twist*, riait Rolf de leur quotidien.

Un peu plus riches que la plupart, pensait souvent Marcus, mais il n'en dit jamais rien.

Rolf ne pensait pas à l'argent. Il pensait à sa vie de famille, avec petit Marcus au milieu d'un tas énorme d'oncles et de tantes, de cousins et de cousines, la grand-mère, les amis qui allaient et venaient. Il y en avait presque toujours dans la maison sur la colline. Il pensait aux chiens et à l'immuable semaine de chasse à l'automne, avec des amis, de vieux amis, les garçons avec qui Marcus avait grandi et qui ne l'avaient jamais quitté. Rolf riait toujours beaucoup de leur vie heureuse, banale, correcte.

Rolf était toujours d'excellente humeur.

Tout était devenu comme Marcus l'avait espéré.

Il avait même réussi à tourner vers le bien l'argent de son père. Il l'avait condamné à la perdition et l'avait cru perdu. Paradoxalement, en tirant un trait sur l'avenir de son fils, Georg Koll lui en avait offert un. Les premières années sauvages étaient derrière, et Marcus avait évité la maladie qui avait emporté sans prévenir beaucoup de gens qu'il connaissait, dans la douleur, la honte et souvent la solitude. Il en était très reconnaissant, et en brûlant la lettre de son père, il décida que Georg Koll se tromperait. En tout, dans les grandes largeurs. Marcus allait devenir ce que son père n'avait jamais été : un homme.

« Papa ! »

Le gamin entra en courant dans le salon et écarta les bras.

« Tout le monde arrive ! Rolf a dit que le clebs avait trois chiots et que tout allait bien et qu'il rentrait et qu'il se réjouissait de...

— Bon, bon. »

Marcus rit et se leva pour suivre le gosse dans le hall. Il entendit plusieurs voitures dans la cour, les invités arrivaient.

Une fois à la porte du salon, il s'arrêta et se retourna.

Le doute qui le grignotait depuis plusieurs semaines avait enfin disparu. Il était doué d'un bon instinct, et avait gagné une fortune en s'y fiant. Pendant plusieurs semaines au début de l'été 2007, il avait lutté contre un besoin intense de revendre toutes ses actions. Il avait accumulé les nuits blanches penché sur des analyses et des rapports, mais le seul signe trahissant que quelque chose ne tournait pas rond, c'était la stagnation sur le marché immobilier américain. Quand la première dévaluation des paquets d'obligations liées aux emprunts à risques des subprimes survint, il se décida en une nuit. En trois mois, il vendit pour plus d'un milliard d'actions américaines, avec de grosses plus-values. Quelques mois plus tard, il pouvait se réveiller en pleine nuit par pur soulagement. La fortune resta à la DnB NOR jusqu'à ce que les rentes commencent à plonger.

À présent, Marcus investissait dans l'immobilier, à une époque où tout était bon marché.

Dans quelques années, les gains liés aux reventes seraient colossaux.

Marcus devait se protéger, et protéger les siens.

Il avait raison en cela. C'était son devoir.

Georg Koll avait quitté l'au-delà encore une fois pour essayer de détruire la vie de Marcus, et il n'en avait pas le droit. C'était aussi simple que ça.

* * *

« J'ai le droit ? »

Yngvar Stubø fit un signe de tête vers un fauteuil jaune devant le téléviseur. Erik Lysgaard ne réagit pas. Assis dans un fauteuil identique mais un peu plus sombre, il regardait droit devant lui, les mains sur les genoux.

Alors seulement Yngvar remarqua le tricot et les longs cheveux fins presque invisibles accrochés à la têtère sur le dossier du fauteuil. Il tira une chaise de sous la table et s'assit dessus.

Il respirait mal. Un soupçon de gueule de bois le tourmentait depuis qu'il s'était levé à cinq heures et demie, et il avait soif. Le vol entre Gardermoen et Bergen avait été un cauchemar. Certes, l'avion était vide, rares étaient les amateurs pour un vol Oslo-Bergen le 25 décembre à 7 h 25, mais les turbulences avaient été fortes, et il avait trop peu dormi.

« Ce n'est pas un interrogatoire, expliqua-t-il, à défaut de mieux. On s'en occupera plus tard, avec la police. Quand vous... »

Quand vous irez mieux, allait-il dire, mais il se retint.

Le salon était clair et agréable. Ni moderne ni démodé. Certains

meubles avaient bien servi, comme les fauteuils à oreilles devant la télé. La salle à manger aussi semblait être un héritage. Le salon, en revanche, autour de l'angle de cette pièce en L, était crème et profond, garni de coussins colorés. Yngvar avait vu le strict équivalent dans la brochure d'un magasin de meubles que Kristiane voulait à tout prix lire au lit. Sur tout un mur en longueur, on avait construit des étagères autour des fenêtres. Elles étaient chargées de titres informant que le couple Lysgaard s'intéressait à beaucoup de choses et parlait plusieurs langues. Une grosse œuvre dont la couverture portait un titre écrit en caractères cyrilliques était posée sur la petite table basse entre les deux fauteuils. Les tableaux étaient si proches les uns des autres sur le mur qu'il était difficile de se faire une idée de chaque toile. La seule qui attirait immédiatement l'attention, c'était une copie du *Christ* de Henrik Sørensen, un messie blond aux bras ouverts. Ce n'était peut-être même pas une copie. Il paraissait authentique, et pouvait être l'une des nombreuses ébauches ayant précédé l'original qui se trouvait à l'église de Lillestrøm.

Le principal point de repère, c'était quand même une énorme crèche sur le buffet. Elle devait faire plus d'un mètre de large, et peut-être cinquante centimètres de hauteur et de profondeur. Elle était dans une espèce de caisse vitrée sur le devant, comme une scène vivante. L'enfant Jésus était allongé sur un lit de paille entre des anges et de minuscules pasteurs, des moutons et les rois mages. Une lampe brillait au fond de la misérable écurie, dissimulée avec une telle habileté qu'on eût dit que Jésus avait une auréole.

« Ça vient de Salzbourg », déclara Erik Lysgaard si abruptement qu'Yngvar sursauta.

Puis il se tut de nouveau.

« Je ne voulais pas être indiscret, se défendit Yngvar avec un sourire prudent. Mais c'est... très émouvant. »

Le mari leva les yeux pour la première fois.

« C'est aussi ce que dit Eva Karin. Emouvant, dit-j ! elle de cette crèche. »

Il émit un petit ronflement, comme s'il essayait de ne pas pleurer. Yngvar rapprocha un peu sa chaise.

« Beaucoup de gens... commença-t-il à mi-voix avant de réfléchir un instant. Beaucoup de gens vont venir ces jours-ci pour dire qu'ils savent ce que vous ressentez.

Pourtant, ce sera le cas pour très peu d'entre eux. Même ; si la plupart des gens de notre âge... »

Yngvar devait avoir dix ans de moins qu'Erik Lysgaard.

« ... ont déjà perdu un proche, c'est très différent dans le cas d'un crime. Non seulement quelqu'un disparaît sans crier gare, mais on se retrouve avec plein de questions. Un crime de cet ordre... »

Je n'ai pas la moindre idée du genre de crime que c'est, songea-t-il tout en parlant. Pour voir les choses sous un angle très formel, on n'avait encore rien affirmé de façon définitive.

« ... est une offense contre bien plus de gens que la victime. Ça peut mettre au tapis n'importe qui. C'est...

— Excusez-moi. »

Le fils d'Erik, Lukas Lysgaard, ouvrit la bouche pour la première fois depuis qu'il avait accueilli Yngvar pour le faire entrer au salon. Il avait l'air épuisé et son visage était marqué par les larmes, mais il paraissait se maîtriser. Jusque-là, il était resté assez silencieux à côté de la fenêtre la plus éloignée du jardin. Il fronça les sourcils et avança de quelques pas.

« En fait, je crois que papa n'a pas besoin de réconfort. Pas venant de vous, en tout cas, avec tout le respect que je vous dois. Papa et moi aimerions surtout avoir le droit d'être seuls. Quand nous avons accepté cet interrogatoire... »

Il se corrigea sur-le-champ :

« ... cette conversation qui *n'est pas* un interrogatoire, c'était bien entendu parce que nous voulons aider la police de notre mieux. Compte tenu des circonstances. Comme vous le savez, je suis prêt à me soumettre à un interrogatoire de police aussi vite que vous le voulez, mais en ce qui concerne papa... »

Le père se raidit dans son fauteuil. Se redressa, cilla avec force et leva la tête.

« Que voulez-vous ? » demanda-t-il en regardant Yngvar droit dans les yeux.

Idiot, songea le policier à propos de lui-même.

« Je suis désolé, commença-t-il. Bien sûr, j'aurais dû vous laisser tranquilles. Seulement... Pour une fois, nous n'avons pas les médias sur le dos. Pour une fois, il aurait été possible de prendre un tout petit peu d'avance sur ces gens-là. »

Il pointa un pouce par-dessus son épaule, comme si une ribambelle de journalistes occupaient déjà les marches.

« Mais j'aurais dû m'en douter. Il aurait fallu vous laisser tranquilles aujourd'hui. Bien sûr. »

Il se leva et ramassa son manteau sur le dossier d'une chaise. Erik Lysgaard le regardait, ébahi. Sa bouche était entrouverte, et une ride lui barrait le front, juste au-dessus de ses épaisses lunettes à grosse monture noire.

« Vous n'avez pas de question ? demanda-t-il d'une voix éteinte.

— Si. Tout plein. Mais encore une fois : ça attendra. Je peux passer aux toilettes avant de partir ? »

Les derniers mots furent adressés à Lukas.

« Dans le couloir, seconde porte à gauche », murmura-t-il.

Yngvar fit un petit signe de tête à Erik Lysgaard et alla vers la porte. À mi-chemin, il se retourna.

Hésita.

« Juste une chose, commença-t-il en se grattant la joue. Pourrais-je vous demander pourquoi l'évêque Lysgaard était seule dans la rue à onze heures le soir de Noël ? »

Un étrange silence s'ensuivit.

Le fils regarda son père, mais il n'y avait aucune question dans son regard. Juste une expression vide, patiente, comme s'il connaissait déjà la réponse ou la trouvait inintéressante. De son côté, Erik Lysgaard posa les mains sur les accoudoirs, se renversa en arrière et prit une profonde inspiration avant de regarder Yngvar bien en face.

« Ça ne vous regarde pas.

— Quoi ? »

En dépit des circonstances, Yngvar se mit à rire.

« Que dites-vous ?

— J'ai dit que ça ne vous regardait pas.

— Très bien. Je crains que nous ne devions... »

Le silence revint.

« Nous en parlerons plus tard », ajouta-t-il enfin. Il leva une main à l'attention du veuf et quitta la pièce.

La réponse aussi surprenante qu'absurde lui avait fait oublier l'espace d'un instant à quel point sa vessie était pleine. En refermant la porte derrière lui, il sentit que ça pressait.

« Dans le couloir, seconde porte à droite », grommela-t-il pour lui avant de poser la main sur la poignée et d'ouvrir la porte.

Une chambre. Pas grande, dix mètres carrés peut-être. Rectangulaire, avec une fenêtre dans la largeur, à l'opposé de la porte. Dessous, il y avait un lit simple bien fait, aux draps couleur lilas. Un vêtement était plié sur l'oreiller. Chemise de nuit, supposa Yngvar en inspirant par le nez.

Tout sauf une chambre d'amis.

Le parfum douxereux du sommeil se mêlait à une senteur discrète, presque imperceptible.

Il devait fermer la porte et trouver les toilettes.

Il n'y avait pas de bureau dans la chambre, rien qu'une grosse table de chevet garnie d'une pile de livres et d'une lampe. Au-dessus, Yngvar vit quatre photos de famille encadrées sur une étagère. Il reconnut très vite Erik et Lukas, ainsi qu'un vieux tirage en noir et blanc représentant selon toute vraisemblance la petite famille, de nombreuses années plus tôt, quand Lukas était petit, dans un bateau sous le soleil estival.

Un tableau dans les tons de rouge vif était accroché au mur entre l'armoire et le lit, et quelques vêtements étaient posés sur le dossier

d'une chaise en bois au pied du lit. Les rideaux étaient épais, sombres, et tirés.

C'était tout.

« Hé ! Vous vous êtes trompé ! »

En un bond, Yngvar ressortit dans le couloir. Lukas Lysgaard fit un large geste en arrivant à toute vitesse vers lui.

« Qu'est-ce que vous fabriquez ? Vous fouinez dans la maison ? Qui vous a donné la permission de...

— Dans le couloir, seconde porte à droite, vous avez dit. Je voulais simplement...

— Seconde porte à *gauche* ! Ici ! précisa Lukas en faisant de grands gestes vers la porte en face.

— Oh, je suis désolé. Je ne voulais pas...

— Pourriez-vous vous dépêcher ? J'aimerais être seul avec mon père. »

Lukas Lysgaard devait avoir environ trente-cinq ans. Un homme à l'apparence banale, avec des épaules exceptionnellement larges. Il était brun, se dégarnissait, et ses yeux étaient sans doute bleus. C'était difficile à dire, ils étaient petits et dissimulés derrière des lunettes dont les verres reflétaient la lumière d'un plafonnier.

« Ma mère dormait mal, de temps à autre, expliqua-t-il quand Yngvar eut ouvert la bonne porte. À ce moment-là, elle aimait bien pouvoir lire. Pour ne pas déranger mon père... »

Il fit un signe de tête vers la petite chambre.

« Je vois », sourit Yngvar en entrant dans le cabinet de toilette.

Il prit tout son temps.

Il aurait payé cher pour voir cette chambre encore une fois. Il regrettait de ne pas avoir été plus sur ses gardes. Remarqué davantage. Par exemple, il ne se souvenait pas du genre de vêtements vus sur le dossier de la chaise, beaux vêtements portés pour le réveillon ou habits de tous les jours. Il ne se rappelait pas non plus quels livres étaient sur la table de nuit. Il n'y avait aucune raison de croire qu'un membre de cette famille ait eu la moindre implication dans le meurtre d'une épouse et mère en apparence adorée. Pourtant, Yngvar Stubø savait mieux que beaucoup de gens que la solution d'une énigme criminelle se trouvait souvent chez la victime elle-même. Ce pouvait être des choses inconnues de ses proches. Ou un détail quelconque, que ni la victime ni personne d'autre n'avaient remarqué.

Mais ça pouvait être très important malgré tout.

En tout cas, une chose était sûre, songea-t-il en se reboutonnant avant de tirer la chasse d'eau : Eva Karin Lysgaard devait avoir d'énormes problèmes pour dormir si elle cherchait refuge dans cette petite chambre quand elle n'arrivait pas à trouver le sommeil. Une

meilleure explication, c'était que les deux époux faisaient chambre à part.

Il se lava les mains, s'essuya avec soin et ressortit dans le couloir.

Lukas Lysgaard était là. Sans un mot, il ouvrit la porte.

« On attend de vos nouvelles, lâcha-t-il sans tendre la main à Yngvar.

— Bien sûr. »

Yngvar enfila son manteau et sortit dans le petit tambour. Il allait leur souhaiter de joyeuses fêtes de fin d'année, mais heureusement, il parvint à se retenir à temps.

L'inconnu

« Joyeuses fêtes de fin d'année, alors. Amusez-vous bien ! »

L'inspecteur principal Silje Sørensen grimpa les marches en petite foulée, tout en faisant signe à un collègue qui s'était arrêté pour discuter en sortant du grand commissariat presque désert. Tous les services au public étaient fermés hormis police secours. Un officier lui adressa un signe de tête en bâillant depuis son côté de la paroi vitrée, au moment où elle passait à toute vitesse l'espèce de sas d'entrée au numéro 44 de Grønlandsleiret.

« Les gosses sont dans la voiture, cria-t-elle en guise d'explication. Je vais juste chercher mes skis, ils sont dans mon bureau parce que... »

Le collègue était déjà sorti. Silje Sørensen était arrivée au bon étage. A bout de souffle, elle tourna dans son couloir, et ralentit en arrivant à la porte de son bureau. Elle se débattit un instant avec ses clés. Elles étaient gelées après avoir passé vingt-quatre heures dans la voiture. De plus, elle avait beaucoup trop de clés sur le même anneau, dont au moins la moitié pour des portes dont elle avait oublié depuis longtemps où elles étaient. Elle trouva enfin la bonne et entra.

Jadis, l'architecte avait remporté un prix pour l'hôtel de police. C'était difficile à comprendre. Une fois passée l'entrée étroite, on essayait de vous faire croire que c'étaient l'air et la lumière qui comptaient. Le foyer gigantesque s'élevait sur de nombreux étages, entouré de galeries en fer à cheval anguleux. Les bureaux, en revanche, étaient de petites alvéoles connectées à de longs couloirs oppressants. Silje Sørensen avait toujours une impression de renfermé et d'étouffement en dépit de ses efforts pour aérer.

Depuis l'extérieur, on avait l'impression que le bâtiment n'avait pas bien encaissé le passage des saisons, et penchait maintenant en s'agrippant à la butte entre la prison d'Oslo et l'église de Grønland. Au cours de ses quinze années dans la police, Silje Sørensen avait vu la commune, l'État et d'enthousiastes amoureux de la ville essayer de redorer le blason du quartier. Mais le beau parc médiéval se trouvait trop loin pour embellir un peu cet hôtel de police fatigué. L'Opéra n'était qu'un toit blanc en biais à peine discernable depuis la fenêtre de bureau de Silje Sørensen, derrière des immeubles sales, sous un couvercle de gaz d'échappement.

Elle eut soudain envie d'ouvrir la fenêtre, mais le temps pressait.

Son regard fila sur son bureau. Elle tenait la pièce dans un ordre strict, contrairement à ce qu'elle faisait partout ailleurs. La corbeille archipleine de courrier entrant tout au bout de sa table de travail lui avait donné mauvaise conscience quand elle avait quitté le bureau vendredi avant Noël. La corbeille des choses à partir était vide, et elle se sentit très mal à l'idée du stress qui l'accueillerait à son retour de vacances.

Au milieu de sa table, elle vit un dossier qu'elle ne reconnut pas. Elle se pencha dessus et lut le Post-it jaune collé sur le rabat.

Insp princ Sørensen.

Ci-joints qqes documents conc. Haxvre Ghani, prob. né le 16/12/1991.

Merci de prendre contact le plus vite possible avec moi.

*Insp princ Harald Bull, tel 937*****/231******

Les gosses s'énerveraient et se braqueraient si elle restait trop longtemps. D'un autre côté, ils étaient chacun sur une Nintendo DS quand elle les avait laissés dans la voiture, garée illégalement et moteur allumé. Ils avaient eu leurs jeux hier, l'intérêt de la nouveauté n'était pas encore éteint, et elle pouvait espérer que ce ne serait pas trop grave malgré tout.

Elle s'assit sans avoir retiré son manteau, et ouvrit le dossier.

La première pièce était une photo. Elle était en noir et blanc, gros grain, avec un fort contraste. Il pouvait s'agir d'un agrandissement de photo d'identité, mais elle n'aurait pas satisfait aux nouvelles exigences en matière de photos de passeport. Le garçon, car c'était davantage un garçon qu'un homme adulte, avait les yeux à moitié fermés. Sa bouche était ouverte. Les personnes interpellées pouvaient avoir l'idée de faire des grimaces durant les séances photo pour être moins faciles à reconnaître. Pourtant, pour une raison inconnue, elle ne pensait pas que le jeune homme se soit donné des airs. Elle comprit que la photo avait été prise à la hâte, et que le photographe n'avait pas eu le courage d'en prendre une autre.

Hawre Ghani n'avait rien signifié de particulier.

N'avait pas été assez important.

La photo la touchait.

Le jeune homme avait la bouche luisante, comme s'il s'était pourléché. Il y avait un côté enfantin et vulnérable dans sa lèvre supérieure, très arquée. La peau était lisse autour de ses yeux, et ses joues n'avaient aucune trace de système pileux. Seule la vague ombre de moustache sous un nez si gros qu'il faisait presque obstacle au reste du visage indiquait qu'il s'agissait d'un individu déjà bien avancé dans la puberté. Il y avait une espèce de disproportion générale et puérile

dans tout le visage. Comme chez un chiot. Un rapide calcul mental lui apprit que Hawre Ghani venait d'avoir dix-sept ans.

En tournant les pages, elle comprit qu'il n'avait pas vécu assez longtemps pour ça malgré tout.

Bien que Silje Sørensen travaillât depuis de nombreuses années à la Criminelle et aux Mœurs, et qu'elle ait vu plus qu'elle le croyait possible quand elle était à l'école de police, elle eut un mouvement de recul en regardant la photo suivante. Ce qui devait être un visage était encadré par le tissu sombre d'une capuche. Tous les traits caractéristiques étaient effacés, la peau bouffie n'avait plus la bonne couleur. L'une des orbites était vide, béante, l'autre à peine visible. La lèvre supérieure du cadavre avait à moitié disparu dans une déchirure irrégulière où apparaissaient quatre dents blanches et une en argent. Elle pensa en tout cas que la dent était en argent ; sur la photo, elle produisait plutôt un contraste sombre et illogique avec le reste de la dentition d'une blancheur éclatante.

Elle tourna rapidement quelques pages.

L'avant-dernier document de ce dossier fin était un rapport rédigé par un inspecteur de l'unité, étranger de la police. Elle n'avait jamais entendu parler de lui. Le rapport était daté du 23 décembre 2008.

Deux jours plus tôt.

*Le soussigné est passé à l'hôtel de police ce matin pour remettre deux étrangers en situation irrégulière au centre de rétention de Trandum. Devant les cellules, j'ai surpris la conversation de deux collègues à propos d'un corps non identifié retrouvé dans le bassin portuaire au matin du dimanche 20 décembre. L'un d'eux a mentionné que le cadavre avait une dent en argent à la mâchoire supérieure. J'ai réagi tout de suite, puisque cela fait six semaines que j'essaie en vain de retrouver le demandeur d'asile kurde Hawre Ghani, mineur, dans le cadre de sa demande de titre de séjour en Norvège. Au cours d'une bataille entre bandes rivales à Oslo City en septembre (par ailleurs enregistrée en propre sous le numéro 98****37***/08), Hawre Ghani a eu l'incisive supérieure droite cassée. Il a été interpellé à la suite de l'événement, et je l'ai moi-même accompagné chez le dentiste, ce jour-là. L'intéressé souhaitait une dent en argent au lieu d'une couronne blanche, et à ce qu'on en sait, la demande a été acceptée en collaboration avec la protection de l'enfance, le bureau d'aide aux demandeurs d'asile et le dentiste mentionné.*

Puisqu'il n'a toujours pas été retrouvé d'avis de recherche pouvant correspondre à la découverte du cadavre dans le port d'Oslo, je demande aux responsables de cette affaire de prendre attache avec le dentiste Dag Brå, au centre de Tåsen, téléphone 2229****, pour comparaison de la dentition du corps avec ses photos/archives.

Silje Sørensen passa à la dernière page du dossier.

C'était une copie d'une page manuscrite, adressée à Harald Bull :

Salut Harald !

A cause des fêtes, j'ai fait une vérification rapide et fort peu scientifique du conseil des SIP, aujourd'hui 24 décembre. Le docteur Brå a accepté de me rencontrer à son cabinet ce matin. Je lui ai montré quelques photos que j'avais prises moi-même des dents du défunt (enlevé quelques clichés pris sur Aker brygge dimanche matin, mauvaise qualité, mais ça valait le coup d'essayer). Il les a comparées avec ses notes et les radios, et conclut provisoirement que le défunt est sans doute le demandeur d'asile kurde évoqué. Une copie de tous les documents de cette affaire a été envoyée à l'institut médico-légal. Je compte sur une confirmation/infirmation au tout début de l'année prochaine. Peut-être même avant le 1^{er} janvier, si les forces positives sont avec nous. Je rédigerai un rapport là-dessus dès mon retour au bureau. Maintenant, je veux des VACANCES !

Joyeux Noël !

Bengt.

PS : j'ai eu la médecine légale hier. Des éléments peuvent indiquer que le défunt a été assassiné à l'aide d'un objet semblable à un garrot. Celle avec qui j'ai discuté m'a dit que c'était miraculeux que la tête tienne encore au reste du corps. On devrait peut-être envisager de transmettre cette affaire à la brigade criminelle sans plus tarder.

D.S.

Silje Sørensen referma le dossier et se renversa dans son fauteuil. Elle transpirait. La bonne humeur ressentie en arrivant était comme évaporée, et elle regrettait de ne pas avoir laissé ce dossier tranquille.

Elle ressentait à présent un besoin impérieux de le rouvrir, rien que pour regarder le jeune homme ; ce gamin kurde orphelin, sans racines ni domicile fixe, avec sa dent en argent et ses joues bien lisses. Malgré le grand nombre de fois où elle était tombée sur ces enfants, et Dieu savait que c'était beaucoup trop fréquent, elle ne parvenait pas à prendre du recul. Le soir, quand elle passait voir ses deux fils qui prétendaient être trop grands pour qu'on vienne les embrasser pour leur souhaiter bonne nuit, mais qui ne pouvaient pas dormir sans qu'elle ait rebordé la couette autour d'eux, il lui arrivait parfois de ressentir ce qui pouvait faire penser à de la culpabilité.

Peut-être même de la honte.

Un coup d'avertisseur déchira le silence et fit manquer un battement à son cœur. Elle ouvrit la fenêtre à la volée et regarda vers le rond-point entre l'entrée et police secours.

« Maman ! Maman, tu en as pour longteeeeemps ? »

Le cadet hurlait par la fenêtre. Silje Sørensen sentit la colère monter. En gestes rapides, elle rangea le dossier Hawre Ghani sur le dessus de la pile entrante, avant d'arracher le Post-it portant le numéro de Harald Bull et de le glisser dans sa poche.

En refermant la porte et en trotinant vers le foyer dans l'espoir qu'elle arriverait assez tôt pour empêcher son fils de hurler de nouveau, elle avait complètement oublié la raison de son passage au bureau en ce début d'après-midi du 25 décembre, en allant dîner chez ses beaux-parents.

Les skis.

Ils n'avaient pas bougé de derrière la porte du bureau. Quand Silje Sørensen se rendit enfin compte qu'elle les avait oubliés, il était trop tard.

* * *

Il n'était pas encore trop tard, conclut le rédacteur adjoint. Le générique partirait dans deux minutes, mais puisque c'était de toute évidence une affaire en or, ils arriveraient sans mal à avoir un petit message du studio sur une photo de l'évêque vers la fin de l'émission. Il tapa à toute vitesse un message au producteur.

« Ecris un message à Christian, maintenant, ordonna-t-il à la jeune remplaçante. Très court. Et vérifie avec la NTB que c'est correct. On n'a pas besoin d'annonces de décès erronées, même par une journée pauvre en informations.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ? voulut savoir Mark Holden, l'un des poids lourds de la NRK en matière de politique intérieure. Qui est mort ? »

Il arracha le papier des mains de la remplaçante et le lut en une demi-seconde avant de le fourrer dans la main de la jeune femme. Elle n'eut pas le temps de comprendre qu'il le lui avait chipé puis rendu.

« C'est affreux, déclara Mark Holden sans le moindre soupçon de sympathie dans la voix. Elle ne pouvait pas être très vieille. Soixante ans ? Soixante-deux ? Quelque chose comme ça. De quoi est-elle morte ?

— Ce n'est pas mentionné, répondit le rédacteur adjoint d'un air absent. Je n'ai pas entendu dire qu'elle était malade. Mais pour le moment, il faut que je me concentre sur cette émission. Si tu pouvais... »

Il fit signe au reporter bien plus âgé que lui de dégager. Son regard était braqué sur l'un des nombreux moniteurs dans la grande pièce. Le générique défila. Toutes les headlines arrivaient dans l'ordre. Les présentateurs étaient mieux habillés que d'habitude, en cette période de Noël.

Le rédacteur adjoint se renversa dans son fauteuil et posa les pieds sur la table.

« Tu es toujours là ? demanda-t-il à la jeune femme. L'idée, c'était d'apporter le message concernant ce décès aujourd'hui, pas la semaine prochaine ! »

Alors il remarqua que les yeux de la remplaçante débordaient. Sa main tremblait. Elle inspira d'un coup et se força à sourire.

« Bien sûr, murmura-t-elle. Je le fais tout de suite.

— Tu la connaissais ? »

Il n'y avait toujours aucune chaleur dans la voix de Mark Holden. Juste une curiosité ancrée très profond, le besoin quasi automatique de poser des questions sur tout et à tout le monde.

« Oui. Elle et son mari sont des amis de mes parents. Mais c'est aussi que... »

Sa voix se brisa.

« Elle est... elle était très populaire », hésita le rédacteur adjoint.

Il mordit dans un crayon à papier et planta ses pieds au sol.

« Laisse-moi... commença-t-il en tendant une main vers la petite note. Laisse-moi écrire ce message, et tu commences à rédiger un papier sur les photos d'archives pour l'émission de neuf heures. Une minute. À peu près. OK ? »

La fille hocha la tête.

« L'évêque de Bjørgvin, Eva Karin Lysgaard, est décédée brutalement hier, 24 décembre, à l'âge de soixante-deux ans. »

Le rédacteur adjoint dictait tout haut tandis que ses doigts couraient sur le clavier.

« L'évêque Lysgaard était originaire de Bergen, et a été aumônier étudiant avant d'officier en prison. Elle a été pasteur à la paroisse de Tjensvoll, à Stavanger. En 2001, elle a été nommée évêque, et s'est démarquée comme une... »

Il hésita, émit quelques claquements de lèvres et recommença tout à coup à écrire :

« ... médiatrice au sein de l'Église, surtout entre les deux fronts dans le débat enflammé sur l'homosexualité. Eva Karin Lysgaard était quelqu'un d'apprécié dans sa ville natale, ce qui a été on ne peut plus manifeste lors de la messe qu'elle a célébrée dans le stade de Brann après la première victoire de l'équipe de Bergen en championnat de Norvège depuis quarante-quatre ans, en 2007. Elle laisse un veuf, un fils et trois petits-enfants.

— C'est nécessaire de mentionner ce match de football ? demanda Mark Holden. Ça ne fait pas très sérieux dans un contexte pareil...

— Que si, répondit le rédacteur adjoint avec un large sourire avant d'envoyer son message au producteur d'une simple pression sur une touche. Ça se fait. Mais dis voir, Mark... »

Mark Holden avait la main plongée dans un énorme saladier

rempli de Twist.

« Mmm ?

— De quoi est-ce qu'on meurt, à cet âge ?

— Allez, arrête, maintenant. De n'importe quoi, bien sûr. Aucune idée. Bizarre que ça ne soit pas précisé. Pas de "après une longue maladie" ou un truc du genre. Attaque cérébrale, je suppose. Infarctus. Je ne sais pas.

— Elle n'avait que soixante-deux ans...

— Oui, et alors ? On peut mourir bien avant. En ce qui me concerne, je bénis chaque jour qu'il m'est donné de vivre sur cette terre ! En tout cas si j'ai un peu de chocolat de temps en temps. »

Mark Holden ne trouvait pas un seul bonbon qui lui plaise. À côté du saladier, il y avait trois morceaux de réglisse rejetés et deux chocolats à la noix de coco.

« Tu as pris les meilleurs », grommela-t-il sur un ton mauvais.

Le rédacteur adjoint ne répondit pas. Il s'était décomposé sur Dieu sait quoi, et mordit si fort le crayon que le bois craqua. Ses yeux étaient posés sur le moniteur devant lui, sans qu'il paraisse suivre vraiment.

« Hé ! cria-t-il soudain à l'attention de la jeune remplaçante. Beate ! Viens voir ! »

Elle hésita un instant avant de se lever de son poste et d'obéir.

« Quand tu auras terminé la petite chose pour l'émission de neuf heures, commença-t-il en la pointant de son crayon fichu, tu passeras deux ou trois coups de fil, OK ? Trouve de quoi cette bonne femme est morte. Je renifle... »

Son nez se plissa comme celui d'un lapin.

« ... une story. Peut-être.

— Appeler après ? Aussi tard, un 25 décembre ? »

Le rédacteur adjoint poussa un gros soupir sonore.

« Tu veux devenir journaliste, ou pas ? Allez. Au boulot. »

Beate Krohn n'exprima rien.

« Tu as dit que tes parents la connaissaient, serina-t-il. Appelle-les, enfin ! Appelle qui tu veux, mais trouve de quoi l'évêque est morte, OK ?

— OK », murmura la jeune femme en réponse, en frémissant à l'avance.

* * *

Inger Johanne n'hésitait jamais à proprement parler. Mais c'était très, très difficile de se mettre au travail. Depuis qu'elle avait passé son doctorat de criminologie au printemps 2000, elle avait réalisé deux nouveaux projets. Après avoir concouru avec le mémoire

Violences sexuelles, une étude comparative des conditions de croissance et des premières expériences chez les auteurs de crimes sexuels et contre les propriétés, elle obtint une bourse post-études qui lui permit d'écrire un mémoire presque aussi vaste sur les erreurs judiciaires norvégiennes. Ragnhild était arrivée vers la fin de ce projet. Yngvar et elle s'étaient mis d'accord : elle resterait deux ans à la maison avec la gamine. Mais avant la fin de son congé, elle avait mis en branle le projet suivant. Une étude sur les prostituées mineures, leur histoire, leurs conditions de vie et les possibilités de réinsertion.

Cet été, la direction des services de police lui avait confié une mission.

C'était Ingelin Killengreen en personne qui l'avait appelée. De toute évidence, la directrice des services de police avait reçu des signaux politiques clairs pour que les crimes haineux soient ajoutés à l'agenda.

Le problème, c'est que ce genre de criminalité n'existait pour ainsi dire pas.

Elle existait, bien entendu.

Mais pas dans les chiffres. Pas sur le plan statistique. La direction des services de police, en collaboration avec la police d'Oslo, avait déjà lancé un état des lieux de toutes les plaintes déposées en 2007, où le mobile du crime ou du délit était lié à l'appartenance raciale ou ethnique, à la religion ou aux orientations sexuelles de la victime. Le rapport définitif n'allait pas tarder, et Inger Johanne avait déjà vu l'essentiel des documents.

Les chiffres étaient presque négligeables.

En 2007, on avait enregistré dans toute la Norvège trois cent quatre-vingt-dix-neuf cas de criminalité motivée par la haine. Plus de trente-cinq pour cent de ces affaires étaient en réalité des erreurs de codage dans le registre pénal de la police. En d'autres termes, seules un peu plus de deux cent cinquante affaires impliquaient un crime haineux.

En une année complète. Dans une société de presque cinq millions d'habitants.

En comparaison du nombre total de plaintes, deux cent cinquante-six affaires représentaient un chiffre si infime que ce n'était pas intéressant.

Mais ça l'était, en tout cas hors du paysage policier. Puisque chaque agression motivée par la haine était une agression de trop, puisque les chiffres officiels concernant ce type de criminalité devaient de toute évidence être importants, et puisque la coalition de gouvernement rouge et verte envisageait d'aborder les élections de l'automne 2009 avec dans sa manche l'atout à destination de toutes sortes de minorités qui hurlaient chaque fois qu'un pédé se faisait

tabasser en ville, ou que la synagogue de St. Hanshaugen était souillée ou vandalisée, Inger Johanne s'était vue confier la mission d'effectuer des recherches plus approfondies sur ce phénomène.

La tâche était formulée de façon si vague qu'elle avait passé l'automne entier à définir et borner le travail qu'elle avait devant elle. Par ailleurs, elle avait commencé la collecte des données plutôt nombreuses de l'étranger. En premier lieu les États-Unis, mais aussi plusieurs pays européens classaient et traitaient depuis longtemps ces infractions particulières. La matière de son étude grossissait sans qu'elle ait encore bien saisi ce qu'elle devait faire et où elle voulait en venir.

Puis la crise financière était arrivée.

Avec tous les milliards publics.

Certains secteurs de la recherche norvégienne croulaient sous les moyens. Étant donné que la police aussi était favorisée à travers les nombreuses mesures visant à conserver une certaine cadence et à empêcher l'effondrement économique, Inger Johanne se retrouvait avec une tirelire quatre fois plus grosse que quelques semaines plus tôt. Ça lui offrait de nouvelles possibilités, entre autres pour abuser de jeunes chercheurs et des assistants scientifiques. En même temps, ces moyens posaient de nouveaux problèmes. Elle était sur le point de définir un cadre pour son projet quand il avait fallu reprendre la partie à zéro.

C'était pénible, et elle avait toujours du mal à démarrer.

Mais elle était contente.

Le soir était tombé. Kristiane avait été exceptionnellement conciliante chez les parents d'Isak, et Ragnhild s'était animée dès que les deux gosses avaient eu chacune un gros sac de friandises de Noël. Puisque Kristiane devait rester chez ses grands-parents pour passer trois jours avec son père, Ragnhild avait insisté pour rester elle aussi. Comme d'habitude, Isak avait exhibé un large sourire et répondu que ça ne posait aucun problème. Il avait sans doute admis depuis longtemps la même chose qu'Yngvar et Inger Johanne : Kristiane était plus calme, dormait mieux et était plus heureuse avec Ragnhild dans les parages.

La maison était silencieuse. Les voisins d'en dessous avaient dû partir. Quand Inger Johanne était rentrée vers huit heures, tout le rez-de-chaussée était plongé dans les ténèbres. Elle était passée de pièce en pièce pour donner de la lumière, en laissant toutes les portes ouvertes ; le clebs avait l'habitude d'errer d'une pièce à l'autre si on ne l'enfermait pas chez Kristiane, le soir. Le son tramant des pattes et le bon bruit sourd chaque fois que Jack trouvait une position plus agréable lui faisaient toujours se sentir moins seule les rares fois où elle pouvait l'être. Elle finit par prendre son PC portable dans le salon,

s'installer confortablement dans le canapé avec le PC sur les genoux, et elle se mit à surfer sur Internet sans se concentrer pour de bon, tout en sirotant un verre de vin. Elle venait de décider d'aller voir sur ordspill no pour jouer à une espèce de Scrabble quand le téléphone sonna.

« Salut, c'est moi. »

Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas été aussi heureuse d'entendre sa voix.

« Salut, mon amour. Comment ça va, là-bas ? »

Yngvar émit un petit rire.

« Je mets des bâtons dans les roues de la police locale, j'ai fait le con en allant voir le veuf chez lui quelques heures après qu'on lui a appris la mort de sa femme, je me suis déjà chicané avec le fils de la victime, je crois, et en plus, j'ai beaucoup trop mangé ce midi et je me sens mal. »

Elle rit à son tour.

« Ça n'a pas l'air terrible. Où loges-tu ? »

— A l'hôtel SAS de Bryggen. Chouette chambre, ils m'ont filé une suite quand ils ont compris d'où je venais. On ne peut pas dire que ce soit plein, ici, à Noël.

— Ils savaient *pourquoi* tu étais là ?

— Non. C'est miraculeux. Il s'est écoulé vingt-quatre heures depuis que l'évêque Lysgaard a été retrouvée morte, et pas un seul enfoiré de journaliste n'en a eu vent. Ça doit être toute la bouffe de Noël qui les a terrassés.

— Ou l'aquavit. Ou tout simplement, la police de Bergen est plus douée pour la fermer que les collègues d'Oslo. D'ailleurs, je viens de voir le journal de la nuit. Il y avait une petite chose sur le décès lui-même. Mais aucune précision. »

A l'autre bout du fil, elle entendit un bruit indiquant qu'Yngvar se défaisait de sa cravate. Elle en fut touchée ; elle le connaissait assez bien pour discerner ce genre de chose à travers un téléphone.

« Attends un peu, répondit-il. Je vais juste quitter mes chaussures, et enlever cette saleté de corde que j'ai autour du cou. Là. Comment ça s'est passé, de votre côté ? Ça a été la foire, de tout ranger ce matin, avec les gosses dans les pattes et tout et tout ? Tu dois être morte de fatigue. Je suis désolé de...

— Ça s'est très bien passé. Comme tu le sais, une nuit blanche, ça ne me pose pas de problème. Les enfants sont sorties jouer quelques heures dans le jardin, et ce n'était pas si terrible que... »

Elle avait essayé de refouler le souvenir de l'inconnu pendant tout l'après-midi et la soirée. Mais une bouffée d'angoisse la traversa, et elle se tut.

« Allô ? Inger Johanne ? »

— Oui, oui, je suis là.

— Il y a un souci, ma chérie ? »

Yngvar ne ferait que se débarrasser du problème. Il pousserait l'un de ses soupirs résignés et l'enjoindrait de ne pas avoir tout le temps si peur pour les mêmes. Yngvar ne comprendrait presque pas qu'Inger Johanne ait été choquée parce qu'un inconnu complet connaissait le nom de sa fille. De plus, le type était si bien enveloppé dans un manteau, un bonnet et une écharpe qu'il pouvait s'agir d'un voisin, affirmerait-il si elle lui narrait l'épisode, et ce petit froid infâme se glisserait entre eux et lui interdirait de dormir, seule, sans autre bruit que le halètement et les flatulences constantes de Jack.

« Aucun, répondit-elle en essayant de faire passer un sourire dans sa voix. Hormis que tu n'es pas là, peut-être. Je suis seule avec Jack. Ragnhild a voulu rester chez les parents d'Isak.

— C'est super. Isak est généreux, quand même. Il...

— Comme si tu n'étais pas aussi gentil avec sa fille à *lui* ! Comme si...

— Relax, chérie. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je suis heureux que ça ait été une bonne journée pour vous, et que tu aies la soirée pour toi. Ça n'arrive pas souvent, c'est le moins qu'on puisse dire. »

Elle posa le PC sur la table basse et serra un peu mieux le plaid autour d'elle.

« Tu as raison, concéda-t-elle avec un vrai sourire. En fait, c'est assez délicieux d'être seule. En dehors de Jack, bien sûr. D'ailleurs, il doit y avoir un problème avec son alimentation. Il pète, c'est infernal. »

Yngvar rit.

« Que fais-tu ?

— Je travaille un peu. Je surfe un peu. Je bois un peu de vin. Je me languis de toi.

— Bon programme, tout ça. Hormis le boulot. On est le 25 décembre ! Je pensais arrêter pour aujourd'hui. Je suis claqué, tu n'as pas idée. Demain, j'espère pouvoir interroger le fils de l'évêque. Dieu seul sait comment ça se passera, il ne peut déjà pas me sentir.

— Mais si. Tout le monde t'aime bien, Yngvar. Étant donné que tu es le tout meilleur policier du monde, ça se passera très bien, va. »

Yngvar rit de nouveau.

« N'exagère pas, et ne le dis pas aux mioches ! Un peu avant Noël, nous faisons la queue chez Maxi, quand Ragnhild s'est levée dans le caddie et a clamé que son papa était le tout, tout, tout... je crois qu'elle l'a dit dix fois... meilleur policier. Dur. Les gens ont rigolé.

— Mais elle a raison, répliqua Inger Johanne avec un nouveau sourire. Tu es le tout meilleur plein de choses au monde.

— Sornettes. Bonne nuit.

— Bonne nuit, mon amour. »

La voix d'Yngvar disparut. Inger Johanne regarda le téléphone un instant, comme dans l'espoir qu'il serait toujours là pour la réconforter en lui disant que le bonhomme près de la clôture n'était pas dangereux, en fin de compte. Puis elle se leva sans hâte, reposa le téléphone et alla jusqu'à la fenêtre. Une lune nouvelle pendait de travers au-dessus de la maison voisine. Il y avait toujours de la gelée blanche. Le froid s'était fixé sur Oslo, mais le ciel était dégagé, jour après jour, et avait offert les couchers de soleil les plus spectaculaires tout au long de la semaine. Le peu de flocons tombés ce matin-là constituaient une couche mince sur le sol. Il n'y avait plus de nuages, il faisait sombre, et Inger Johanne se sentait enfin prête à dormir.

* * *

Une femme regardait par la fenêtre et ne savait pas si elle parviendrait à redormir un jour. Elle dormait peut-être déjà. Tout était irréel et étrange, comme dans un rêve. Elle était née dans cette maison, dans cette chambre. Elle avait toujours vécu ici, et regardé par cette fenêtre dont les meneaux en croix partageaient la vue en quatre coins du monde, comme l'avait prétendu son père par plaisanterie quand elle était petite et croyait tout ce qu'il disait. À présent, tout était distordu et déformé. Elle était habituée à la pluie sur le carreau, il pleuvait souvent, presque toujours, il pleuvait à Bergen, elle pleurait et n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle voyait. La vie était taillée en morceaux. La vue depuis la petite maison ne lui appartenait plus.

Elle avait attendu vingt-quatre heures, une longue nuit et une journée encore plus longue, dans une incertitude ingérable. Tout comme sa vie avait suivi un cours décidé par des circonstances hors de son contrôle, ces interminables heures d'attente avaient été une chose qu'elle devait accepter. Il n'y avait eu aucune échappatoire. Pas avant que la femme à la télé ne lui raconte ce qu'elle savait déjà en se réveillant en sursaut dans son fauteuil devant l'écran, vingt-cinq heures plus tôt, en proie à une angoisse qui lui nouait la gorge et faisait trembler ses mains.

Car elle avait déjà attendu.

Elle avait attendu toute sa vie, et s'y était habituée.

Cette fois, tout avait été différent. Elle avait ressenti la certitude de quelque chose qui ne pouvait pas être vrai, qui ne devait pas l'être, mais qu'elle savait pourtant parce qu'elle avait vécu longtemps, très longtemps ainsi : complètement seule.

On sonna à la porte, à une heure si avancée et de façon si

inattendue que la femme laissa échapper un petit cri.

Elle ouvrit et le reconnut. Une éternité les séparait de leur dernière rencontre, mais ses yeux n'avaient pas changé. Il pleurait, comme elle, et demandait à entrer. Elle ne voulait pas. Ce n'était pas lui qu'elle voulait voir. Elle ne voulait voir personne.

En le laissant entrer et en refermant la porte derrière lui, elle pria Dieu d'avoir le droit de se réveiller.

S'il te plaît, cher Dieu. S'il te plaît. Laisse-moi me réveiller, maintenant.

* * *

« Mais personne n'est réveillé à cette heure, enfin ! »

Beate Krohn regardait avec découragement le rédacteur adjoint. Minuit approchait. Ils étaient seuls dans la rédaction entre des moniteurs silencieux où les images défilaient à toute vitesse et dans le bourdonnement des PC et de la ventilation. On avait accroché quelques décorations de Noël. Un ruban à paillettes rouges ici, une guirlande de petits drapeaux norvégiens là. Un sapin déplumé occupait un coin de la pièce, coiffé d'une étoile de guingois. La plupart des chocolats et des biscuits proposés en réconfort pour ceux qui devaient travailler à Noël avaient été mangés. Il y avait des papiers et des vieux journaux partout.

« Et tes parents ? »

Il ne renonçait pas. Il avait allumé une cigarette, une entorse si catégorique à toutes les règles qu'elle en fut impressionnée, à son corps défendant.

« Ils dorment aussi. En plus, je les terroriserais si j'appelais à cette heure. On a des principes comme ça, dans la famille. Pas avant sept heures et demie le matin, et pas après dix heures le soir. À moins que quelqu'un soit mort.

« Mais c'est le cas !

— Pas comme ça, je veux dire... »

Il l'interrompit en tirant une grosse bouffée de sa cigarette, avec un geste impatient de la main.

« Maintenant, tu vas voir comment on fait, ricana-t-il, la cigarette coincée entre les dents. Regarde, et apprend. »

Ses doigts coururent sur le mobile, et il le leva à son oreille droite.

« Allô, Jonas ! Ici Sølve. »

Silence pendant trois secondes.

« Sølve Borre, nom de Dieu ! À la NRK, tiens ! Où es-tu ? »

Beate Krohn avait lu un jour que la façon la plus banale d'entamer

une conversation téléphonique avec un mobile, c'était de s'enquérir de l'endroit où était son correspondant. Par la suite, elle avait mis un point d'honneur à ne jamais poser la question.

« Allez, écoute, maintenant, Jonas. L'évêque Lysgaard est morte hier au soir, comme tu l'as sans doute appris. Ce doit être... »

Il fut interrompu et profita de l'occasion pour tirer une autre bouffée.

« Sûrement, sûrement. Mais je veux juste qu'on trouve de quoi elle est morte. Comme ça, par intérêt. J'ai une impression, tu comprends, une... »

Pause.

« Mais tu ne peux pas en appeler un, alors ? Il y en a bien un qui te doit un service. Tu ne peux pas... »

Il fut de nouveau interrompu. Le nuage de fumée autour de lui était si dense que Beate Krohn craignit que l'alarme ne se déclenche. Elle recula d'un pas pour que l'odeur n'imprègne pas ses vêtements.

« Super, Jonas. Super ! Rappelle-moi ! On se fout de l'heure ! »

Il raccrocha.

« Et voilà ! lança-t-il en recommençant à taper sur le clavier. Viens ici, je vais t'apprendre quelque chose. Regarde ce message. »

Beate se pencha en hésitant par-dessus son épaule et lut le message de l'agence nationale de presse informant que l'évêque Lysgaard était morte. Il n'avait pas changé depuis la dernière fois qu'elle l'avait vu.

« Tu vois quelque chose de bizarre ? voulut savoir le rédacteur adjoint.

— Non. »

Elle toussota et se détourna.

« Je ne sais pas du tout combien de messages similaires j'ai lus dans ma vie, reconnu-il sans se démonter. Un bon paquet. Ils sont presque identiques à la virgule près. Un peu solennels dans la forme, mais à part ça, sans grand contenu. Mais ils sont presque toujours un peu plus informatifs. "Untel est mort de façon inattendue à son domicile." "XX nous a quittés après une courte maladie." "Untel est mort dans un accident de voiture à Drammen, hier soir." Des choses comme ça. »

Ses doigts dessinèrent tant d'apostrophes en l'air que la cendre tomba sur son clavier, déjà si usé que les lettres étaient presque complètement effacées.

« Alors qu'ici, montra-t-il, ici, il n'y a que "l'évêque Eva Karin Lysgaard est morte hier au soir. Elle avait soixante-deux ans..." et j'en passe et blablabla.

— Ça n'a peut-être pas de *signification* particulière, insista-t-elle.

— Oh non, répondit le rédacteur adjoint sans se départir de son

large sourire. Vraisemblablement pas. Mais il faut vérifier, tu sais. Comment crois-tu qu'un gars comme moi est devenu journaliste à la NRK avant d'avoir vingt-deux ans, et sans la moindre éducation ? »

Il pointa un doigt éloquent sur son nez.

« Je l'ai en moi, tu sais. »

Le téléphone sonna. Beate Krohn le regarda avec étonnement, comme si le rédacteur adjoint venait de lui faire un tour de prestidigitation.

« Ici Sølve, aboya-t-il en lâchant son mégot dans une bouteille de Farris. Très bien. C'est ça. »

Il se tut pendant quelques secondes. Son expression moqueuse disparut. Ses yeux se plissèrent. Il attrapa un stylo et prit quelques notes illisibles en marge d'une page de journal.

« Merci, reprit-il enfin. Merci, Jonas. *Owe you big time*[1], OK ? »

Pendant un instant, il contempla son téléphone. Puis il leva tout à coup les yeux, méconnaissable.

« L'évêque Lysgaard a été assassinée, énonça-t-il d'une voix lente. Bordel, elle a été butée le soir même de Noël.

— Comment... commença Beate Krohn en s'affaissant dans un fauteuil. Comment sais-tu... Avec qui as-tu discuté ? »

Le rédacteur adjoint se renversa dans son fauteuil de bureau et la regarda bien en face.

« J'espère que tu auras appris quelque chose, ce soir, murmura-t-il. Et la chose la plus importante de toute qu'il faut que tu retiennes, c'est ceci : en tant que journaliste, tu n'es rien sans de bonnes sources. Travaille dur et longtemps pour les avoir, et ne les perds jamais. Jamais. »

Beate Krohn essaya de ne pas rougir, en vain.

« Et maintenant, poursuivit le rédacteur adjoint avec un sourire désarmant en allumant une autre cigarette, maintenant, on va commencer à téléphoner pour de vrai. Maintenant, on va *vraiment* réveiller les gens ! »

Petites clés, grandes pièces

« Oups ! s'exclama Yngvar Stubø en pilant à la porte. Je vous ai réveillé ? »

Lukas Lysgaard cilla et secoua la tête.

« Oh non, bredouilla-t-il. Enfin, si. Je n'ai presque pas dormi la nuit dernière, alors je m'étais assis, et... » Il leva la tête et fit un sourire pâlot. Yngvar avait du mal à le reconnaître. Ses épaules larges pointaient vers le bas. Ses cheveux commençaient à graisser, et la peau pendait sous les yeux, en poches sombres. Un vaisseau avait claqué dans son œil gauche ; le regard était rouge sang.

« Je comprends », répondit Yngvar avant de tirer une chaise de l'autre côté de la table.

Lukas Lysgaard haussa les épaules. Yngvar ne sut pas comment l'interpréter : si ce qu'il comprenait n'avait aucune importance, ou si c'était une façon de s'excuser de s'être endormi.

« Les lions sont lâchés, annonça Yngvar en s'asseyant. De toute façon, que la presse l'apprenne n'était qu'une question de temps. »

Son interlocuteur acquiesça.

« Vous les avez déjà eus ? » demanda Yngvar avec un coup d'œil à sa montre, qui indiquait qu'il serait bientôt huit heures et demie.

L'autre hocha la tête, en un geste plein de mollesse. « En tout cas, je vous sais gré d'être venu, reprit Yngvar avec un large geste d'un bras. Je vois que mon collègue a déjà expédié les aspects administratifs. Est-ce qu'on vous a offert quelque chose à boire ? Café ? De l'eau ?

— Non merci. Pourquoi êtes-vous venu à Bergen, en réalité ?

— Moi ?

— Oui.

— Que voulez-vous dire ? »

Lukas se pencha en avant et appuya les coudes sur la table.

« Vous travaillez pour Kripos. »

Yngvar hocha la tête.

« Kripos n'est plus ce qu'elle était.

— Non... »

Yngvar ne voyait pas où le jeune homme voulait en venir.

« À ce que j'en sais, Kripos est maintenant une unité nationale de lutte contre la criminalité organisée. Vous croyez que c'est la mafia

qui a tué ma mère ?

— Non, non, non ! »

Pendant un instant, Yngvar le prit au sérieux. Un sourire sans joie, presque imperceptible, le fit se raviser.

« Toutes les forces positives sont jetées dans cette affaire, expliqua-t-il en attrapant un thermos de café, avant de se servir. Et certains considèrent que j'en fais partie. Comment va votre père ? »

Pas de réponse.

« En tout cas, j'ai pensé vous donner quelques informations, d'abord », poursuivit Yngvar en poussant un petit dossier sur la table.

Lukas Lysgaard ne fit pas mine de vouloir l'ouvrir.

« Votre mère est morte d'un coup de couteau. Le cœur a été touché. Ce qui implique qu'elle est morte très vite. »

Yngvar observa le visage de son interlocuteur, à la recherche de signe indiquant qu'il devait arrêter.

« Elle n'a pas d'autre blessure, hormis quelques égratignures sans doutes dues à la chute. On n'a pas l'impression non plus qu'elle ait résisté.

— Elle avait... »

Lukas leva un poing devant sa bouche et toussota.

« Elle avait soixante-deux ans. On ne peut pas s'attendre à ce qu'elle fasse le poids en face d'un meurtrier. »

Il toussa de nouveau, avant de se dépêcher d'ajouter :

« Ou d'une meurtrière. J'imagine que ça existe aussi.

— Sans plus de doute. »

Yngvar acquiesça et se passa une main sur la joue, en se demandant s'il devait récupérer le dossier. Le silence entre eux dura un peu trop longtemps. Ce fut pénible, et Yngvar remarqua que les dispositions peu amicales de Lukas avaient à peine changé en vingt-quatre heures. Il avait les yeux rivés sur la table, les bras croisés.

« Ma femme est criminologue, reprit tout à coup Yngvar. Juriste, par la même occasion. En plus, elle a fait des études de psychologie. »

Lukas leva la tête, au moins. Une ride de surprise apparut au-dessus de son nez.

« Elle est beaucoup plus jeune que moi », ajouta le policier.

Ni le témoin le plus entêté ni le suspect le plus hostile ne parvenait à rester de marbre quand Yngvar se mettait à parler de sa famille sans crier gare. Ça paraissait si dénué de professionnalisme que la personne interrogée ressentait de l'agacement, de la surprise ou tout bonnement de l'intérêt.

« Elle dit parfois... »

Yngvar leva sa tasse et but une grosse gorgée sonore.

« Elle préférerait que ses proches succombent à une maladie longue et douloureuse plutôt que de les voir assassinés, même si ça va

très, très vite. »

À peine l'avait-il dit qu'il ressentit cet aiguillon bien connu de mauvaise conscience à l'idée d'abuser d'Inger Johanne en lui prêtant des points de vue qu'elle n'avait pas du tout. Ça disparut quand il vit la réaction de Lukas.

« Qu'est-ce qu'elle... Que voulez-vous dire ? C'est affreux de souhaiter ce genre de chose à quelqu'un que l'on aime, et...

— N'est-ce pas ? Je ne vous le fais pas dire. Sa position, c'est pourtant que la famille de la victime d'un crime fait à coup sûr l'objet d'une enquête minutieuse, par la suite, et que ça peut représenter une épreuve de taille. Quand quelqu'un meurt pour une toute autre raison... »

Yngvar tendit ses deux paumes devant lui.

« ... ça s'arrête là. La famille est inondée de sympathie, et on ne pose pas la moindre question. Au contraire, mon épouse prétend que les décès naturels ont un effet atténuant sur toutes sortes de secrets de famille. Quand le défunt a été victime d'un meurtre, en revanche... »

Il secoua la tête avec bonhomie et glissa une clé imaginaire dans une serrure invisible.

« À ce moment-là, tout doit apparaître au grand jour. C'est son avis. Non que je sois d'accord avec elle, encore une fois, mais elle n'a pas tout à fait tort. Vous ne trouvez pas ? »

Lukas plissa les yeux vers lui, sans manifester ni accord ni désaccord. Yngvar le regardait sans ciller.

« Je suppose, commença soudain Lukas en se penchant vers lui par-dessus la table, que ce que vous essayez de me dire, c'est qu'il y a des secrets dans ma famille qui pourraient expliquer pourquoi on a poignardé ma mère en pleine rue ! »

Sa voix monta dans les aigus vers la fin de la phrase... « Que c'est de sa faute à elle, en quelque sorte ! Que ma mère, la femme la plus gentille, la plus attentive... »

Sa voix se brisa, et il se mit à pleurer. Yngvar était silencieux, sa tasse de café dans la main droite et un stylo en équilibre entre l'index et le majeur de sa main gauche.

« Maman n'avait aucun secret, déclara Lukas, désespéré, en se passant le dos d'une main sur les yeux. Pas ma mère. Pas elle. »

Yngvar gardait le silence.

« Papa et maman s'aimaient plus que tout au monde, poursuivit Lukas. Ils ont très certainement eu leurs querelles, eux comme tous les autres, mais ils se sont mariés à dix-neuf ans. Ça fait... »

Il émit un hoquet pendant qu'il faisait le calcul.

« Ça fait plus de quarante ans, ça ! Ils étaient mariés depuis plus de quarante ans, et vous prétendez qu'il devait y avoir tout un tas de secrets entre eux ! C'est... c'est... »

Yngvar prit quelques notes rapides dans son bloc avant de le faire tomber. En le ramassant, il le posa face contre la table.

« C'est insolent, termina Lukas d'une voix éteinte. D'insinuer que maman ait pu avoir... »

— Je suis désolé si vous m'avez trouvé insolent. Ce n'était pas du tout voulu. Mais ce n'est pas inintéressant que vous mettiez tout de suite en avant le mariage de vos parents quand j'évoque en passant le fait que dans nos vies à tous, il y a des expériences qu'on ne souhaite pas partager avec les autres. Des choses qu'on a faites, ou qu'on a omis de faire. Qui nous ont peut-être valu des ennemis. Qui ont blessé d'autres personnes. Ça ne veut pas nécessairement dire que... »

Il ne termina pas sa phrase, dans l'espoir qu'elle était assez dénuée de sens.

« Papa et maman n'avaient pas d'ennemis, répondit Lukas avec un effort manifeste pour se ressaisir. Au contraire, on considérerait maman comme une intermédiaire, un porte-parole de la réconciliation. Aussi bien dans son sacerdoce que dans sa vie privée. Elle ne m'a jamais dit que quelqu'un pouvait en vouloir à sa vie. C'est... »

Il déglutit et se passa plusieurs fois la main dans les cheveux.

« En ce qui concerne papa... »

Il inspira, comme un halètement.

« Papa a toujours été dans l'ombre de maman. »

Sa voix se modifia tandis qu'il relâchait en douceur sa respiration. Il eut soudain l'air résigné. Il donnait l'impression de se parler à lui-même.

« Ça va de soi. Maman avec sa carrière, et papa qui n'est jamais allé plus loin qu'un niveau licence. Il ne... »

Il se tut.

« Comment se sont-ils connus ? demanda Yngvar d'une voix calme.

— Au lycée. Ils étaient dans la même classe.

— *High school sweethearts*, murmura Yngvar avec un petit sourire.

— Oui. Maman a eu la vocation à seize ans. Elle venait d'une famille ouvrière tout ce qu'il y a de plus banal. Son père travaillait chez BMV.

— En Allemagne ? s'étonna Yngvar en feuilletant le dossier devant lui.

— Non, BMV, pas BMW. Bergen Mekaniske Verksted[2]. Il était membre du NKP et athée convaincu. Maman était la première de toute sa famille à entrer au lycée. Son père a eu du mal à encaisser que sa fille étudie la théologie, mais en même temps, il était terriblement... fier d'elle. Malheureusement, il est mort avant de la voir ordonnée évêque. Ça aurait... »

Il haussa les épaules.

« Papa, en revanche, venait d'un milieu académique moyen. Mon grand-père... paternel, donc, était professeur d'histoire, d'abord à l'université d'Oslo. Es sont partis pour Bergen quand papa avait huit ou dix ans. Ma grand-mère était professeur aussi. Ce n'était pas courant, à cette époque, que les femmes... »

Il s'interrompt.

« Vous savez », termina-t-il.

Yngvar attendit.

« Par de nombreux aspects, papa est perçu comme un... comment dire ? Une mauviète ? »

Il prononça le mot dans un hoquet, et les larmes se remirent à couler.

« Ce qu'il n'est en aucune façon. C'est un père fantastique. Intelligent et cultivé. Plein de sollicitude. Mais il n'a jamais réussi à... tout faire... être comme... Vous savez, ses parents attendaient beaucoup de lui. Ils espéraient beaucoup. »

Il sanglota et se passa une main sur la bouche.

« Papa est plus un méditatif que l'était maman. Sur le plan religieux, il est... plus strict, d'une certaine façon. Le catholicisme le fascine au plus haut point. S'il n'y avait pas eu le poste de maman et ses prises de position, il se serait sans doute converti il y a longtemps. Cet automne, maman est allée à un congrès œcuménique à Boston, et papa l'a accompagnée. Il est allé voir toutes les églises catholiques de la ville, sans exception. »

Lukas hésita un instant.

« Il est plus sévère vis-à-vis de lui-même que maman. Il ne s'est sûrement jamais très bien remis d'avoir déçu ses parents. Il est fils unique, vous comprenez. »

Il prononça ces derniers mots comme si c'était censé tout expliquer.

« C'est aussi votre cas, à ce que je vois. »

Yngvar regarda ses papiers, retourna son bloc et nota quelques phrases courtes.

« Oui.

— Vous avez... vingt-neuf ans ? »

Yngvar fut surpris en regardant la date de naissance. La veille, il avait pensé que le fils de l'évêque était au milieu de la trentaine.

« Oui.

— Vos parents étaient donc mariés depuis quatorze ans quand vous êtes né.

— Ils ont étudié longtemps. Maman, en tout cas.

— Et ils n'ont jamais eu d'autres enfants ?

— Pas que je sache. »

La vigilance était revenue. Yngvar fit un sourire désarmant et se

hâta de demander :

« Quand vous dites qu'ils s'aimaient beaucoup, sur quoi vous basez-vous ? »

Le jeune homme eut l'air sincèrement surpris.

« Ce que je... Que voulez-vous dire ? Ils se le montraient des centaines de fois chaque jour ! poursuivit-il sans attendre de réponse. Leur façon de discuter, les expériences qu'ils partageaient, tout ça... Bon sang, qu'est-ce que c'est que cette question ? »

Son regard était presque effrayant, avec cet œil droit rouge sang grand ouvert. Tout à coup, il se figea et cessa de respirer.

« Il y a un problème ? demanda Yngvar au bout de quelques secondes. Lukas Lysgaard ! Quelque chose ne va pas ? »

Lukas laissa lentement l'air s'échapper de ses poumons.

« Une migraine, répondit-il à voix basse. Je commence juste à avoir des troubles de la vision. »

Sa voix était monocorde, et il clignait sans arrêt des yeux.

« J'ai une lueur dans la moitié de... »

Il leva une main et la posa comme un cache entre son œil droit et son œil gauche.

« Ça veut dire que dans environ vingt-cinq minutes, je vais avoir un mal de crâne si épouvantable qu'on ne peut pas le décrire. Il faut que je m'en aille. Que je rentre chez moi. »

Il se leva si vivement que sa chaise bascula. Pendant un instant, il perdit l'équilibre et s'appuya contre le mur. Yngvar regarda l'heure. Il avait sacrifié toute cette journée à cet entretien, qui avait à peine commencé. D'accord, il en avait déjà appris assez pour se faire une idée, mais la frustration de devoir interrompre était presque impossible à dissimuler. Ça n'avait aucune importance. Lukas Lysgaard paraissait perdu pour ce monde.

« Je vais vous faire reconduire, murmura-t-il. Y a-t-il autre chose que je puisse faire pour vous ? »

— Non. Rentrer. Maintenant. »

Yngvar alla chercher le manteau de Lukas à une patère au mur. Le jeune homme ne sembla même pas penser à l'enfiler. Il le prit et le traîna derrière lui en marchant d'un pas saccadé vers la porte. En quelques pas rapides, Yngvar l'avait devancé.

« Je vois que vous n'allez pas bien, commença-t-il en posant la main sur la poignée. Alors nous allons remettre le reste de cette conversation à un moment plus opportun. Mais malheureusement, je dois vous poser une question. D'ailleurs, vous l'avez déjà entendue hier. » Son interlocuteur n'exprimait rien. Il donnait presque l'impression de ne plus savoir qu'Yngvar était dans la pièce.

« Que faisait votre mère dans la rue, si tard dans la nuit de Noël ? »

Lukas Lysgaard leva la tête. Il regarda Yngvar bien en face, se purlécha et déglutit bruyamment. Il lui en coûtait beaucoup de se préparer aux douleurs qui arrivaient, il le savait.

« Je ne sais pas. Je n'ai pas la moindre idée de ce que faisait maman dehors.

— Elle se promenait souvent le soir ? Avant d'aller se coucher ? Je veux dire, était-ce habituel qu'elle... »

Lukas le regardait toujours droit dans les yeux.

« Il faut que je rentre, répondit-il d'une voix rauque. Maintenant. Je ne sais pas du tout pourquoi elle était sortie et ce qu'elle faisait. Faites-moi reconduire. S'il vous plaît. »

Tu mens, songea Yngvar en ouvrant la porte. *Je vois que tu mens.*

« Je dis la vérité ! » protesta Lukas Lysgaard au moment de sortir en titubant dans le couloir.

* * *

« Tu ne serais même pas capable de mentir si on te payait pour ça ! rit Line Skytter en ramenant ses jambes sous elle sur le canapé.

— Allez, arrête ! répondit Inger Johanne en éprouvant avec surprise une légère vexation. Je suis spécialiste du mensonge, tu sais !

— Ceux des autres, oui. Pas les tiens. Si tu avais acheté des côtes de porc chez Rimi et dit à ta mère qu'elles venaient de chez Strøm-Larsen, ton nez se serait allongé jusqu'à Sognsvann. Une bonne idée d'avoir opté pour la morue.

— Mais pas assez bonne pour maman, grommela Inger Johanne dans son verre de vin.

— On s'en fout de ça, soupira Line. Ta mère est adorable. Douée avec les mêmes, et gentille comme pas permis. Un peu... incontinent sur le plan émotionnel, c'est tout. Ce qu'elle pense, il faut que ça sorte tout de suite, tu vois ? Oublie. *Skål !* »

Inger Johanne leva à peine son verre et ramena ses jambes. Sa meilleure et plus ancienne amie était apparue à la porte une heure plus tôt, avec deux bouteilles de vin et trois DVD dans un sac. Une pointe d'agacement avait tourmenté Inger Johanne pendant quelques minutes ; au fond, elle se réjouissait de passer encore une soirée seule sur son PC. Elles étaient maintenant installées chacune à son extrémité de l'énorme canapé, et Inger Johanne ne se souvenait pas de la dernière fois qu'elle s'était détendue à ce point.

« Seigneur, ce que je suis vannée. »

Son sourire se changea en long bâillement.

« Je ne le sens pas avant de me détendre.

— Il ne faut pas t'endormir ! On va voir... »

Elle parcourut la pile de DVD posés sur la table basse.

« *Ce qui se passe à Vegas d'abord. Ashton Kutcher, là, il est super mignon. Et pas le droit d'être critique. Maintenant, on s'amuse !* »

Elle envoya un coup de pied à Inger Johanne, qui secoua la tête d'un air las.

« Combien de temps tu gaspilles à ce genre de chose, en fait ?

— Ne sois pas si coincée. Tu vas aimer, toi aussi !

— Ça ne pose pas de problème si je regarde les actualités d'abord ? Pour être encore un peu ancrée dans la réalité avant d'aller nager dans ta soupe sucraillée, là ? »

Line rit et leva de nouveau son verre pour marquer son assentiment.

Inger Johanne alluma le téléviseur à l'aide de la télécommande et tomba sur les dernières secondes du générique. Comme elle s'y attendait, le premier titre était : *L'évêque Eva Karin Lysgaard tuée en pleine rue – La police n'a toujours pas de piste dans cette affaire.*

« Quoi ? ! s'exclama Line, bouche bée, avant de se redresser sur le canapé. Elle a été tuée ? Bon sang de bonsoir, qu'est-ce que... »

Elle déplia les jambes, posa son verre et se pencha en avant, les coudes sur les genoux.

« C'est dans les journaux et la radio en parle depuis ce matin de bonne heure, répliqua Inger Johanne en montant le son. Où étais-tu passée ?

— Au ski, répondit Line Skytter. J'ai entendu hier au soir qu'elle était morte, mais pas qu'elle avait été... Chut ! »

L'humeur de Christian Borch était aussi sombre que ses vêtements.

« *La police confirme aujourd'hui que l'évêque de Bjørgvin, Eva Karin Lysgaard, a été assassinée dans la soirée du 24 décembre. On avait annoncé hier la mort de l'évêque Lysgaard, mais les circonstances du décès n'ont été officialisées que ce matin.* »

L'image quitta les studios pour montrer une Bergen sous la pluie, où un reporter résumait l'affaire ; autant dire deux minutes de néant.

« C'est pour ça qu'Yngvar est parti ? » demanda soudain Line en se tournant vers Inger Johanne.

Elle hocha très légèrement la tête.

« *D'après ce que nous avons pu apprendre, la police n'a toujours aucune piste dans cette affaire.*

— Ce qui veut dire qu'ils ont tout un tas d'indices, rétorqua Inger Johanne. Mais ils ne savent pas dans quelle direction ils pointent. »

Line la fit taire. Elles regardèrent en silence tout le reportage, qui dura presque douze minutes. Cette longueur remarquable n'était pas due qu'à la pénurie habituelle d'informations au moment des fêtes. Ça, c'était tout à fait particulier. On le voyait à tous les interviewés, que ce soit dans la police, l'Église, le milieu politique ou la population ; tout le monde était marqué d'une façon que les Norvégiens ne

montraient pas volontiers. La voix de beaucoup de gens les trahissait. Certaines personnes éclataient en sanglots pendant l'interview.

« C'est presque comme quand le roi Olav est mort, fit observer Line en éteignant le poste.

— Eh bien... Lui est mort de vieillesse, dans son lit.

— D'accord, mais... l'ambiance, si tu veux. Qui donc pouvait projeter de tuer une bonne femme pareille ? Elle était tellement... gentille. Si bonne ! »

Inger Johanne se souvint qu'elle avait réagi à l'identique, quarante-huit heures plus tôt. Eva Karin Lysgaard avait donné l'impression d'être quelqu'un de bien. Mais elle avait aussi eu des qualités évidentes de diplomate. Sur le plan théologique, elle se trouvait à peu près au milieu du paysage bariolé de l'Église norvégienne. Elle n'était ni radicale ni conservatrice. Sur la question de l'homosexualité, qui ravageait l'Église depuis de nombreuses années et tirait de plus en plus la Norvège vers une constitution sans confession, elle avait été l'architecte essentielle du fragile accord de paix : il devait y avoir de la place pour les deux points de vue. Elle n'avait pour sa part aucune objection à consacrer des homosexuels. En même temps, elle s'était battue pour que ses opposants aient le droit de refuser la même chose. L'évêque Lysgaard semblait ouverte et tolérante, en représentant typique des partisans d'une Église d'État large et populaire. Ce qu'elle n'était pas. Au contraire, elle avait des scrupules forts vis-à-vis de l'autonomie plus qu'approximative de l'Église, et ne laissait guère passer d'occasion d'argumenter son point de vue.

Toujours aimable. Toujours calme, et avec un sourire insondable qui arrondissait les angles de quelques répliques acérées qui pouvaient lui échapper les rares fois où même Eva Karin Lysgaard s'engageait un peu trop.

Il était le plus souvent question du débat sur l'interruption volontaire de grossesse.

Eva Karin Lysgaard était extrémiste sur un seul et unique point : elle était opposée à l'avortement. De façon pleine et absolue, quelles que soient les circonstances. Même à la suite d'un viol ou en cas de danger de mort pour la mère, elle ne tolérait jamais une intervention visant à supprimer une vie. Pour l'évêque Lysgaard, l'œuvre de Dieu était inviolable. Les voies du Seigneur impénétrables, et un œuf fécondé avait le droit de vivre si Dieu en avait décidé ainsi.

Curieusement, elle était respectée pour son point de vue, dans un pays où le débat sur l'avortement s'était éteint depuis 1978. Le plus souvent, les seuls qui avaient continué à faire vivre le combat contre l'interruption volontaire de grossesse étaient considérés comme des conservateurs ridicules, et – en tout cas aux yeux de l'individu lambda

— comme des espèces d'extrémistes. Même les féministes se modéraient au contact d'Eva Karin Lysgaard. En s'en tenant à ce point à ses principes, elle faisait une distinction nette entre avortement et libération de la femme.

C'était pour elle une question de sainteté de la vie, pas de sexe.

« Je me demande ce qu'elle a vécu dans les bois, reprit soudain Inger Johanne.

— Dans les bois ? Je croyais qu'elle avait été tuée dans la rue ?

— Mais oui, je ne parlais pas du meurtre, mais de cette fois...

Magasinet a fait son portrait, samedi. Tu l'as vu ? »

Line secoua la tête et se resservit en vin.

« On a passé tout le week-end au chalet. On a fait plein de ski, mais on n'a pas lu du tous les journaux. »

De toute façon, tu ne le fais pas, où que tu sois, songea Inger Johanne avant de poursuivre avec un sourire :

« Elle a dit qu'elle avait rencontré Dieu dans les bois, quand elle avait seize ans. Il s'est passé quelque chose de tout à fait particulier, a-t-elle raconté, sans vouloir dire quoi.

— Ce n'est pas Jésus qu'on rencontre ?

— Quoi ?

— Je croyais, répondit Line, que quand quelqu'un se convertissait, on disait qu'il "rencontrait Jésus".

— Dieu ou Jésus, grommela Inger Johanne, je ne vois pas ce que ça change. »

Elle se leva d'un coup et alla dans la chambre. Quand elle revint, elle rapporta *Magasinet* et l'ouvrit à la page de l'interview avant de se rasseoir.

« Tiens, lança-t-elle en prenant une inspiration. *J'étais dans une situation assez difficile. On l'est souvent à l'adolescence. Les choses grossissent beaucoup pour nous à ce moment-là. Je n'ai pas dérogé à la règle. C'est alors que j'ai rencontré Jésus.*

— Ha ! s'exclama Line. J'avais raison !

— Chut. *Que s'est-il passé réellement ?* Bon, c'est le journaliste qui pose la question. »

Inger Johanne lança un coup d'œil rapide à Line pardessus ses lunettes avant de lire la suite :

« *C'est une histoire entre Dieu et moi, rit l'évêque tandis que des rides du sourire dans lesquelles on pourrait se cacher apparaissent sur son visage. Nous avons tous nos pièces secrètes. C'est comme ça. Et il en sera toujours ainsi.* »

Elle replia le magazine.

« Maintenant, je veux voir un Film, déclara Line.

— Nous avons tous nos pièces secrètes, répéta Inger Johanne en observant le portrait en gros plan d'Eva Karin Lysgaard sur la

couverture.

— Pas moi, répliqua Line d'une voix enjouée. On regarde *Ce qui se passe à Vegas* d'abord, ou on passe directement à *Le diable s'habille en Prada* ? En fait, je ne l'ai pas encore vu, et je ne me lasse pas de Meryl Streep.

— Tu as bien deux ou trois pièces secrètes, toi aussi, Line. »

Inger Johanne ôta ses lunettes et se frotta les yeux avant d'ajouter :

« Tu as juste perdu les clés qui les ouvrent.

— Pas impossible, admit Line sans se départir de sa bonne humeur. Mais ce qu'on ne sait pas, on n'en souffre pas, tout le monde le sait !

— Là, tu te trompes dans les grandes largeurs », répondit Inger Johanne. Elle leva un bras sans force vers *Le diable s'habille en Prada*. « C'est justement ce que nous *ne savons pas* qui nous fait souffrir. »

Le marché de la vanité

Le pire de tout, ça avait été de ne pas savoir, songea Niclas Winter. Il vivait depuis si longtemps au bord de la faillite qu'un désintérêt certain de l'acheteur lui avait fait recommencer à boire un peu trop, un peu trop souvent. Sans parler de tout ce qu'il avait consommé d'autre pour garder le contrôle de ses nerfs. En réalité, il avait arrêté depuis longtemps de prendre cette merde. Ça lui émoussait les sens et le rendait paresseux. Plat. Improductif.

Pas comme il voulait que ce soit.

Quand la crise financière avait frappé de tous côtés à l'automne 2008, elle n'avait pas eu le même effet en Norvège que dans beaucoup d'autres pays. Avec plusieurs milliards en banque et une caisse à outils politique pleine à craquer, le gouvernement rouge et vert pouvait prendre des mesures si coûteuses et solides que personne n'aurait pu l'imaginer quelques mois plus tôt. La nation pompait l'argent en mer du Nord depuis assez longtemps pour avoir l'air presque invulnérable après le séisme économique aux Etats-Unis. Le marché immobilier en Norvège, auparavant aussi gonflé que réchauffé, connut pourtant une mauvaise période au début de l'automne. Mais il avait déjà repris ses esprits. En tout cas, il y avait des signes de vie. Le nombre de faillites avait plus que doublé ces derniers mois, mais beaucoup de gens pensaient que ce n'était qu'une épuration salutaire d'entreprises non viables. Le chômage enflait dans l'industrie du bâtiment, ce que l'on prenait au sérieux, bien sûr. Pourtant, c'était une part de l'économie qui s'en sortait en grande partie grâce à la main d'œuvre immigrée. Polonais, Baltes et Suédois présentaient la particularité sympathique de rentrer chez eux quand il n'y avait plus de travail ; en tout cas ceux qui n'avaient pas compris qu'il y avait pas mal de pognon à grappiller à travers les services sociaux. Par ailleurs, un nombre suffisant d'économistes estimaient, en tout cas en comité fermé et dans le silence le plus complet, qu'un taux de chômage d'environ quatre pour cent n'était pas mauvais pour la flexibilité dans l'ensemble du personnel.

En général, la SA Norvège continuait à avancer, peut-être pas comme avant, mais en tout cas en évitant les conséquences aussi importantes que catastrophiques pour le pays et le peuple. Les gens achetaient toujours de la viande, ils avaient toujours besoin de

vêtements pour eux et leur progéniture, s'accordaient un peu de vin le week-end, comme d'habitude, et allaient aussi souvent au cinéma que par le passé.

C'étaient les marchandises de luxe qui ne trouvaient plus autant d'acheteurs.

Et pour une raison inconnue, on considérait l'art comme une marchandise de luxe.

Niclas Winter arracha le capuchon d'aluminium autour du goulot de la bouteille de champagne achetée le jour où sa mère était morte. Il essaya de se souvenir s'il lui était déjà arrivé d'ouvrir ce genre de bouteille. Au moment où il se battait avec le muselet, il en arriva à la conclusion que c'était la première fois. Certes, il avait bu des quantités considérables de ce noble breuvage français, surtout ces dernières années, mais toujours aux frais des autres.

La mousse jaillit, et il versa en riant le vin pétillant et crépitant dans un gobelet en plastique au bord de son établi surchargé. Il posa la bouteille à même le sol, pour plus de sécurité, et leva le verre à sa bouche.

Son atelier de trois cents mètres carrés, un ancien entrepôt, baignait dans la lumière du soleil. Pour quiconque hormis lui, le désordre devait paraître complet dans cette pièce gigantesque, éclairée par le toit et de grandes fenêtres en ogive dans le mur sud-est. Niclas Winter, en revanche, exerçait sur l'ensemble un contrôle parfait. Il y avait un poste de soudure et des fers à souder, des PC et de vieilles toilettes, des câbles de la mer du Nord et la moitié d'une épave de voiture. L'atelier aurait représenté un paradis terrestre pour n'importe quel préadolescent curieux. Qui, de toute façon, n'aurait jamais réussi à entrer. L'artiste Niclas Winter avait trois phobies : les gros oiseaux, les vers de terre et les enfants. Il en avait assez bavé pour traverser sa propre enfance, et il ne supportait pas de se la voir rappeler par des gosses qui jouaient, faisaient du bruit et s'amusaient. Son atelier se trouvait à deux cents mètres seulement d'une école primaire, mais c'était un fait regrettable avec lequel il avait plus ou moins appris à vivre. À cela près, le local était parfait, le loyer peu élevé, et la plupart des mômes gardaient leurs distances depuis qu'il avait affiché une pancarte « Attention au chien » illustrée de la photo d'un doberman sur la porte.

La pièce était à peu près rectangulaire, environ seize mètres sur dix-huit. Tout le fouillis était concentré le long des murs ; un cadre de bric-à-brac et de choses plus utiles autour d'une grande zone dégagée au milieu de la pièce. Elle était toujours propre et vide, exception faite de l'installation sur laquelle travaillait Niclas Winter. Contre l'un des murs latéraux, il avait en outre rangé quatre installations bientôt terminées, mais qu'il n'avait encore montrées à personne.

Il but une gorgée de champagne, qui était un peu trop doux et pas assez frais.

C'était la meilleure chose qu'il ait faite.

L'œuvre s'appelait *I was thinking of something blue and maybe grey, Darling*[3] et avait été achetée par StatoilHydro.

Un monolithe de mannequins se dressait au centre de la sculpture. Ils étaient enlacés les uns dans les autres, comme l'original du parc Vigeland, mais à cause de la rigidité des mannequins dans tout ce qui n'était pas genoux, coudes, hanches et épaules, la colonne haute de six mètres était hérissée d'excroissances. Des têtes au bout de cous presque brisés, doigts et pieds aux ongles peints pointaient bêtement vers l'extérieur. Un fil de fer barbelé en argent entourait l'ensemble. De l'argent véritable, bien entendu. Rien que cet accessoire lui avait coûté une vraie petite fortune. En approchant, on voyait que les mannequins nus et morts portaient des montres de prix au poignet, et que presque chacun d'eux avait un collier autour du cou. Les mannequins avaient été privés de sexe, au sens propre, quand il les avait achetés. Il n'y avait que la largeur des épaules et le manque de poitrine pour distinguer les hommes des femmes, ainsi qu'un renflement imprécis au niveau de l'entrejambe. Niclas Winter était venu à leur secours. Il avait acheté tant de godemichés sur un site d'articles érotiques qu'il avait pu bénéficier d'une ristourne conséquente, et il les avait greffés aux mannequins asexués. Les godes étaient vantés comme « naturels », mais Niclas Winter savait très bien que c'étaient des fadaises. Ils étaient énormes. Il les rendit encore plus remarquables en les passant tous à la bombe de peinture fluorescente.

« Parfait », murmura-t-il avant de vider son verre d'un trait.

Il recula de quelques pas et pencha la tête sur le côté.

L'exposition précédente de Niclas Winter avait eu un succès retentissant. Trois installations d'extérieur avaient occupé Rådhuskaia pendant quatre semaines. Les gens étaient ravis. Les critiques aussi. Il avait pu tout vendre. Pour la première fois de sa vie, il était sur le point de s'affranchir de sa dette. Le meilleur, c'était quand même que StatoilHydro, qui avait déjà acheté *Vanity Fair*, reconstruction, avait commandé *I was thinking...* sur la base d'une esquisse. À deux millions de couronnes. Il avait reçu un demi-million à titre d'avance, mais cette somme – et bien plus – avait déjà disparu dans les matières premières.

Puis ces enfoirés avaient changé d'avis.

Il n'était pas expert en droit contractuel, et lorsque poussé par la fureur, il alla voir un avocat avec la lettre reçue en octobre, il comprit que l'heure était venue de se trouver un agent. StatoilHydro était dans son droit plein et entier. Le contrat comportait une clause d'annulation. Niclas Winter n'avait fait que survoler le document avant de le signer, ivre de bonheur.

Dans le climat financier actuel, écrivaien-ils dans cette lettre en guise d'excuse. Message malheureux aux employés et aux propriétaires, continuaient-ils plus bas. Modération. Une certaine réserve dans la consommation non essentielle.

Bla bla bla. Et merde.

Cette foutue lettre était arrivée quatre jours avant la mort de sa mère.

Alors qu'il était auprès d'elle, les dernières heures, davantage pour sauver les apparences que parce qu'il ressentait un réel chagrin, tout fut retourné. Niclas Winter quitta la chambre de sa mère défunte à l'hospice Lovisenberg le sourire aux lèvres, avec un nouvel espoir et devant une énigme qu'il lui fallait résoudre.

Il y était arrivé.

Il avait fallu du temps, bien sûr ; sa mère avait été si peu claire qu'il lui avait fallu des semaines et des semaines pour parvenir au bon bureau. Entretemps, il avait beaucoup stressé et fait quelques boulettes. Mais c'était fait. Le rendez-vous était prévu pour le premier jour ouvré de janvier, et l'homme qu'il devait rencontrer ferait de Niclas Winter un homme très riche.

Il se resservit en champagne et but.

Cette très légère ivresse lui faisait du bien, et son œuvre était terminée. StatoilHydro n'avait pas été au rendez-vous, mais il y aurait d'autres acheteurs. Avec l'argent qui allait maintenant être à lui, il pourrait accepter d'exposer à New York à l'automne suivant. Il pourrait arrêter tous ces petits boulots sans intérêt qui lui pompaient ses forces et sa créativité. Il mettrait aussi un terme définitif aux stupéfiants. Et à la boisson. Il pourrait travailler vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sans le moindre souci.

Niclas Winter était presque heureux.

Un son, lui sembla-t-il entendre. Un cliquetis presque imperceptible.

Il se tourna. La porte était verrouillée, et il n'y avait personne à cet endroit. Il but davantage. Un chat sur le toit, peut-être. Il leva les yeux.

Quelqu'un l'empoigna. Il ne comprit rien quand une main se referma sur son visage, en forçant sa bouche à s'ouvrir. Lorsque l'aiguille d'une seringue pénétra dans sa joue gauche, il fut plus surpris qu'effrayé. La pointe avait touché la langue, et la douleur lorsqu'elle atteignit la membrane délicate et que la seringue se vida fut si intense qu'il cria enfin. Il avait toujours un homme derrière lui, qui lui bloquait les mains. Une chaleur intense se propagea à toute vitesse depuis sa bouche, et il éprouva des difficultés à respirer. L'inconnu le rattrapa au moment où il tomba. Niclas Winter sourit et essaya de cligner des yeux pour faire disparaître la pellicule qui

nappait son regard comme de la graisse. Il ne pouvait plus respirer. Ses poumons ne fonctionnaient plus.

Il remarqua à peine qu'on retroussait la manche gauche de son pull. La nouvelle aiguille s'enfonça dans l'artère bleue au creux de son coude.

On était le 27 décembre 2008, et il était 11 h 33 du matin. Au moment de mourir, âgé de trente-deux ans et à la veille d'une percée internationale en tant qu'artiste, Niclas Winter souriait toujours de surprise.

* * *

Ragnhild Vik Stubø partit de son rire le plus franc. Inger Johanne lui renvoya un sourire, ramassa les dés et les jeta de nouveau.

« Tu n'es pas très bonne au Yahtzee, maman !

— Malheureuse au jeu, heureuse en amour, tu sais. Je m'en consolerai. »

Les dés atterrirent et montrèrent deux un, un trois, un quatre et un cinq. Inger Johanne hésita un instant avant de laisser les un et de lancer les dés une dernière fois.

Le téléphone sonna.

« Ne triche pas pendant mon absence », ordonna-t-elle d'une voix qui se voulait sévère, en se levant.

Son mobile était dans la cuisine. Elle appuya sur le bouton vert.

« Ici Inger Johanne.

— Salut. C'est moi. »

Elle ressentit une pointe d'irritation en constatant qu'une fois de plus, Isak ne se présentait pas. Yngvar devait être le seul à pouvoir penser qu'elle reconnaîtrait tout de suite sa voix. Il y avait quand même plus de dix ans qu'ils avaient divorcé, Isak et elle. Il était le père de sa fille aînée, d'accord, et ils étaient tous heureux de pouvoir coopérer. Il n'était cependant plus un membre de la famille proche, même s'il se comportait encore en tant que tel.

« Salut, répondit-elle d'une voix éteinte. Merci d'avoir raccompagné Ragnhild hier. Comment va Kristiane ?

— Moui, c'est pour ça que j'appelle. Tu dois... Promets-moi de ne pas... »

Inger Johanne sentit la peau entre ses omoplates se crisper.

« Quoi donc ? demanda-t-elle devant son hésitation.

— Bon, donc... Je suis au centre commercial de Sandvika. Je devais échanger quelques cadeaux de Noël, et puis... Kristiane et moi. Le problème, c'est que... Si tu t'énerves, ça n'arrangera pas les choses. »

Inger Johanne tenta d'avaler sa salive.

« Qu'est-il arrivé à Kristiane ? » demanda-t-elle en se forçant à conserver une voix grave.

Dans le salon, elle entendait Ragnhild jeter les dés, sans relâche.

« Elle a disparu. Enfin, pas disparu, non. Mais je... je ne la retrouve pas. Je devais juste...

— Tu as... Tu as *perdu* Kristiane ? À *Sandvika* ? ! »

Elle imagina l'énorme centre commercial, le plus grand de toute la Scandinavie, sur trois niveaux, avec plus de cent magasins et tant d'issues qu'elle en eut le tournis. Elle s'appuya au plan de travail de la cuisine.

« Détends-toi, Inger Johanne. J'ai prévenu la direction, et ils la recherchent. Tu as une idée du nombre de gosses qui se perdent là-bas chaque jour ? Un sacré paquet ! Elle est sans doute dans une boutique. Si je t'appelle, c'est pour savoir si elle apprécie particulièrement un ou plusieurs magasins, ici...

— *Bordel, tu m'as paumé ma gosse !!* »

Inger Johanne hurla, sans se soucier de Ragnhild. La petite fille fondit en larmes, et Inger Johanne essaya de la consoler à distance sans cesser sa conversation téléphonique.

« Bon, c'est quand même *notre* gosse, objecta Isak à l'autre bout du fil. Et elle n'est pas...

— Ragnhild, ce n'est pas grave. Maman a juste eu peur. Attends-moi, j'arrive. »

La petite fille était inconsolable. Elle hurla et lança les dés par terre.

« Je ne veux pas être perdue, maman !

— Essaie le magasin de peluches, feula Inger Johanne dans l'appareil. Là où tu peux fabriquer ton ours en peluche. Il est au bout de la galerie entre l'ancienne partie du centre et la nouvelle.

— Maman ! Maman ! Qui est-ce qui m'a perdue ?

— Chut. Maman arrive. Personne ne t'a perdue, tu vois bien. *J'arrive !* »

Les derniers mots furent grondés dans l'appareil.

« N'éteins pas ton mobile. Je suis là dans vingt minutes. Appelle-moi s'il y a du nouveau. »

Inger Johanne raccrocha, glissa le mobile dans sa poche, courut dans le salon, ramassa sa fille cadette et la réconforta de son mieux tandis qu'elles traversaient à toute vitesse l'appartement vers l'escalier de sortie.

« Personne ne va te perdre, tu vois bien. Il n'y a aucune raison d'être triste. Maman est là !

— Pourquoi as-tu dit que quelqu'un m'avait pe-pe-perdue ? »

Ragnhild sanglotait, mais elle s'était un peu calmée.

« Tu n'as pas compris, mon trésor. Ce sont des choses qui

arrivent. »

Elle ralentit en atteignant les marches, et descendit calmement.

« On va aller faire un petit tour. Au centre commercial de Sandvika.

— Sandvika, répéta Ragnhild en souriant entre ses larmes.

— C'est ça.

— Qu'est-ce que je vais avoir ?

— Tu ne vas rien avoir, ma chérie. Nous allons simplement... Nous allons juste chercher Kristiane.

— Kristiane revient demain, protesta la gosse. Ce soir, on devait regarder le cinéma à la télé en mangeant du pop-corn, rien que toi et moi.

— Enfile tes bottes. Vite, s'il te plaît. »

Son cœur battait la chamade. Elle haleta et s'engouffra dans sa veste en se forçant à sourire.

« On prend ton blouson. Allez, viens.

— Je veux mettre un bonnet ! Et des moufles ! Il fait froid dehors, maman.

— Là, répondit Inger Johanne en tirant quelque chose de l'étagère. Tu pourras t'habiller dans la voiture. »

Sans même verrouiller la porte d'entrée, elle prit la main de sa fille et descendit les marches en courant, puis continua au même rythme dans l'allée de graviers vers la voiture, garée juste devant, fort à propos.

« Ça fait mal, se plaignit Ragnhild. Maman, tu serres trop fort ! »

Inger Johanne avait le tournis. Elle reconnaissait la peur ressentie la toute première fois qu'elle avait pris Kristiane dans ses bras. Parfaite, avait affirmé la sage-femme. Belle et en bonne santé, avait approuvé Isak. Mais Inger Johanne n'était pas folle. Elle baissa les yeux sur sa fille née une demi-heure plus tôt, qui ne faisait pas le moindre bruit, et qui avait en elle quelque chose qui ne tarderait pas à faire tomber Inger Johanne en petits morceaux.

« Grimpe ! ordonna-t-elle avec une sévérité excessive en ouvrant la portière arrière. Je vais t'attacher. »

Son téléphone sonna. Elle ne comprit pas tout de suite où elle l'avait rangé, et palpa d'abord ses poches de blouson.

« C'est ton derrière qui sonne, expliqua Ragnhild en montant dans la voiture.

— Oui ? souffla Inger Johanne dans l'appareil quand elle l'eut tiré de sa poche revolver.

— Je l'ai retrouvée, rit Isak dans le lointain. Elle était au magasin de jouets, comme tu le pensais, et elle va très bien. Un type s'est occupé d'elle, ils discutaient bien gentiment quand je suis arrivé. »

Inger Johanne s'appuya à la voiture et essaya de respirer à fond.

Un violent soulagement à l'idée que Kristiane avait été retrouvée fut soudain terni par ce que disait Isak.

« Quel type ?

— Quel... Hein ? Je t'appelle pour te dire que Kristiane est entre de bonnes mains, comme je le pensais, et tu t'attaches à...

— Tu sais que les centres commerciaux sont des eldorados pour pédophiles ? »

Ses mots se transformèrent en ombres de vapeur grise dans l'air glacial.

« Tu ne m'attaches pas, maman ?

— Attends un peu. Quel genre...

— Non, enfin, Inger Johanne ! Je ne l'accepterai pas. »

Isak Aanonsen ne se fâchait que très, très rarement. Même quand Inger Johanne s'était levée du canapé, tard un soir remontant à une éternité, et avait déclaré qu'elle ne pensait pas que leur couple pût encore être sauvé, et qu'elle s'était déjà procuré les papiers nécessaires à leur séparation, Isak avait essayé de voir le bon côté des choses. Il était resté seul un moment dans le salon, pendant qu'Inger Johanne allait se coucher en pleurant. Une heure plus tard, il avait frappé à la porte de la chambre.

Il avait déjà compris qu'ils n'étaient plus le proche confident l'un de l'autre. C'était Kristiane le plus important, assura-t-il. Kristiane serait toujours la chose la plus importante pour eux deux, et il ne demandait qu'à arriver à un accord à propos des aspects pratiques autour de leur fille avant de se coucher. Au point du jour, ils étaient parvenus à un arrangement. Depuis, il s'y était tenu avec loyauté, et elle pouvait compter sur les doigts d'une main les fois où il avait montré durant toutes ces années le moindre signe de colère.

À présent, il était furieux.

« C'est de l'hystérie ! Le gars qui discutait avec Kristiane était un type tout à fait banal qui, semble-t-il, avait remarqué quel genre de... quel genre de même elle est. Il était gentil, et Kristiane lui a souri en lui faisant au revoir quand on est partis. Maintenant, elle est avec moi et... »

Inger Johanne entendait le classique dam-di-rum-ram de Kristiane en bruit de fond. Elle se mit à pleurer. Sans bruit, comme pour ne pas perturber Ragnhild encore plus.

« Excuse-moi, chuchota-t-elle dans le micro. Excuse-moi, Isak. Je suis sincère. Mais j'ai eu une trouille affreuse.

— Moi aussi, répondit-il après une courte hésitation, de sa voix aimable bien connue. Mais tout s'est bien passé. Je crois qu'il vaut mieux pour elle que je la ramène dès aujourd'hui. Qu'en penses-tu ?

— Merci. Merci beaucoup, Isak. Je sens que j'apprécierai beaucoup de l'avoir avec moi.

— J'aurai sa compagnie une autre fois.

— Tu pourrais peut-être rester aussi, proposa Inger Johanne sans y avoir réfléchi.

— Avec vous ? Bien sûr ! Super. »

En un éclair, elle vit les yeux bleu foncé se changer en fentes minces sur son visage jamais rasé, quand il affichait cet étrange sourire en coin dont elle avait jadis été si amoureuse.

« Je suis là dans une petite heure. Tu veux que je fasse des courses, puisqu'on est là ?

— Non, merci. Venez, tous les deux. Venez. »

La conversation fut interrompue.

Une puissante lassitude s'empara d'elle. Elle posa les deux bras sur le toit de la voiture. Le métal était si froid que sa peau se rétracta. Elle devait peut-être parler à Isak du type dans le jardin, le 25. Si elle lui expliquait que ses craintes n'étaient pas tout à fait injustifiées, qu'elle avait de bonnes raisons de s'inquiéter, que le bonhomme avait su comment Kristiane s'appelait, bien qu'aucune des gosses ne le connaissent, si elle...

Non.

Elle se redressa et essuya ses larmes du dos de la main.

« Viens, sourit-elle à sa fille en se penchant vers elle. On ne va pas à Sandvika, en fin de compte. Ce sont Isak et Kristiane qui viennent.

— Mais on devait regarder un film et jouer au cinéma ! s'indigna Ragnhild. Rien que toi et moi !

— On pourra tout aussi bien le faire avec les autres. Ça va être super chouette. Allez, viens. »

La môme se libéra à contrecœur du rehausseur et descendit de voiture.

En remontant l'allée de graviers, Ragnhild s'arrêta tout à coup et posa les poings sur les hanches.

« Maman ! commença-t-elle sur un ton sévère. D'abord, il a fallu qu'on se dépêche pour partir au centre commercial de Sandvika. Et puis il a fallu rentrer. D'abord, on devait jouer au cinéma, toi et moi, et d'un coup, Isak et Kristiane doivent venir. Yngvar a parfaitement raison.

— En quoi ? sourit Inger Johanne en passant une main sur la tête de sa plus jeune fille.

— Quand il dit que tu as parfois un mal fou à te décider. Mais tu es la meilleure maman du monde pour ça. La meilleure super-maman du monde et tout et tout. »

* * *

L'inspectrice principale Silje Sørensen, de la police criminelle

d'Oslo, avait bu deux tasses de chocolat à la crème, et elle avait mal au cœur.

Les photos devant elle n'arrangeaient pas les choses.

Cette année-là, le réveillon de Noël était tombé en semaine, un jour optimal pour ceux qui souhaitaient les plus longues vacances possibles. Le 23 tombant un mardi, beaucoup de gens avaient pris le lundi juste avant, qui aurait dû être ouvré, et faisaient le pont avec le mardi. Les 25 et 26 étaient des jours fériés, et aujourd'hui, le 27, on était samedi. Journée de travail pour le secteur tertiaire, donc, mais pour les plus dénués de scrupules, les fêtes 2008 offraient la possibilité de prendre deux semaines sans interruption, puisque ça n'avait aucun intérêt d'aller bosser alors que les 31 décembre et 1^{er} janvier boufferaient la moitié de la semaine suivante.

La Norvège tournait à quart de régime, mais pas Silje Sørensen.

La vision de l'énorme pile de courrier entrant le 25 décembre l'avait mise de fort mauvaise humeur. En fin de compte, il fut aisé de faire comprendre à la famille que le mieux pour tout le monde, c'était qu'elle travaille une journée supplémentaire.

Ou c'était peut-être le souvenir de Hawre Ghani qui accaparait son attention, quoi qu'elle essaie de faire.

Elle passa rapidement en revue les photos du cadavre, sortit celle représentant le jeune homme vivant ainsi qu'un autre document, puis referma le dossier.

Le 25 dans l'après-midi, elle avait appelé l'inspecteur principal Harald Bull, comme il le lui avait demandé. Le bonhomme montra un intérêt relatif à discuter travail le jour de Noël. En disant « le plus tôt possible », il pensait au 5 janvier. Bien que les budgets affectés aux heures supplémentaires aient été dépassés depuis longtemps cette année-là, ils s'accordèrent pour confier à l'inspecteur Knut Bork la mission de se renseigner sur le passé du demandeur d'asile kurde. L'inspecteur Bork était jeune, célibataire et ambitieux, et Silje Sørensen fut impressionnée par le rapport qu'il avait rédigé ce matin-là et qu'elle trouva sur son bureau.

Ses yeux couraient sur les pages.

Hawre Ghani était arrivé en Norvège un an et demi plus tôt, à l'âge supposé de quinze ans. Sans parents. Etant donné qu'il n'était en possession d'aucun papier d'identité, les pouvoirs publics norvégiens émirent bientôt des doutes quant à son âge réel.

En dépit de la controverse autour de sa date de naissance, il fut placé en foyer à Ringeby. Il y retrouva d'autres personnes dans le même cas que lui : des demandeurs d'asile seuls, mineurs. Il fugua au bout de trois jours. Depuis, il avait à peu près toujours été en cavale, exception faite de quelques jours en détention préventive chaque fois que ce gamin des rues n'était pas assez rusé.

Il y avait un an qu'il avait basculé dans la prostitution.

À en croire des rapports épars, il se vendait cher, souvent, et à n'importe qui.

À une reprise au moins, Hawre Ghani avait dévalisé un client, ce qui fut découvert par hasard. Il avait volé une paire de Nike Shox noires au magasin Sportshuset de Storo. Un gardien Securitas s'empara de lui, le plaqua au sol et resta assis sur sa victime jusqu'à l'arrivée de la police trois quarts d'heure plus tard. Pendant sa fouille en préventive, Hawre Ghani était en possession d'un portefeuille Montblanc beige contenant carte de crédit, papiers et reçus au nom d'un journaliste sportif de renom. Celui-ci n'avait pas la moindre intention de porter plainte, déclarait sèchement l'inspecteur Bork dans son rapport, mais certains collègues connaissant le milieu de la prostitution confirmèrent que le jeune homme et la victime du vol y étaient bien connus.

À un moment donné, on avait essayé de relier Hawre à un Kurde nord-irakien jouissant d'un titre de séjour provisoire mais pas de la possibilité de faire venir sa famille. L'homme, qui vivait de charité en Norvège depuis plus de dix ans et parlait un norvégien parfait, travaillait à mi-temps comme éducateur à Gamlebyen. Jusque-là, il avait rencontré un grand succès dans ses projets parmi les enfants d'immigrés turbulents. Pour Hawre, ça s'était moins bien passé. Au bout de trois semaines, le gamin avait entraîné quatre copains dans une série de vols dans les caves du Vestkant, essayé de vider un distributeur de billets au pied-de-biche, et volé une Audi TT vieille de quatre ans qui avait terminé en morceaux.

Silje Sørensen regardait la photo de ce garçon immature affublé d'un nez impressionnant. Ses lèvres étaient celles d'un gosse de dix ans. Sa peau était lisse.

Elle était peut-être naïve.

Bien sûr qu'elle était naïve, même après toutes ces années dans la police, où ses illusions avaient éclaté comme autant de bulles de savon à mesure qu'elle montait dans la hiérarchie.

Mais ce gosse *était* jeune. Impossible de dire avec certitude s'il avait quinze ou dix-sept ans, mais la photo avait été prise à son arrivée en Norvège, et elle pouvait jurer qu'il lui faudrait attendre encore un moment sa majorité.

En tout cas, maintenant, ça n'avait plus d'importance.

Elle reposa sans hâte la photo, tout au bord de son bureau.

Elle y resterait jusqu'à ce qu'elle y voie plus clair dans cette affaire. S'il était exact que quelqu'un avait assassiné Hawre Ghani, comme l'indiquaient les éléments découverts jusque-là, elle trouverait de qui il s'agissait.

Hawre Ghani était mort, et personne ne s'était inquiété pour lui

de son vivant.

En tout état de cause, quelqu'un allait au moins s'inquiéter de sa mort.

* * *

« Ne vous inquiétez pas pour moi, lança Yngvar Stubø au type qu'il voulait congédier. J'ai déjà bu trois tasses de café aujourd'hui, et ça ne me ferait aucun bien de continuer. »

Lukas Lysgaard haussa les épaules et s'assit dans l'un des deux fauteuils à oreilles jaunes. Celui de son père. Yngvar ne s'abaissait toujours pas à occuper celui d'Eva Karin, et tira la même chaise que la dernière fois.

« Vous avez avancé ? demanda Lukas sans que sa voix ne trahisse un intérêt particulier.

— Comment va votre tête ? » voulut savoir Yngvar.

Le jeune homme haussa de nouveau les épaules, avant de se passer une main dans les cheveux et de fermer les yeux très fort.

« Mieux. Ça va, ça vient.

— C'est ce que font souvent les migraines, à ce qu'on m'a dit. »

Une horloge sonna deux coups lents. Yngvar résista à la tentation de comparer avec sa propre montre, il était sûr qu'il était plus tard que ça. Il sentait un faible courant d'air sur sa nuque, comme si une fenêtre était entrebâillée. Il flottait une odeur de bacon et d'autre chose qu'Yngvar ne parvint pas à définir avec certitude.

« Pas grand-chose de neuf, j'en ai peur. »

Yngvar se pencha en avant sur sa chaise et posa les coudes sur les genoux.

« Une grosse quantité d'indices ont été envoyés pour être analysés de plus près. Il y a de fortes chances qu'on puisse trouver des traces biologiques sur le lieu du crime. Puisque c'est la police qui l'a retrouvée, et selon toute vraisemblance très peu de temps après le meurtre, nous espérons que nous avons sécurisé les indices de la meilleure façon possible.

— Mais vous ne savez pas qui l'a fait ? »

Yngvar se surprit à hausser les sourcils.

« Non, bien sûr que non. Il reste...

— Les journaux spéculent tous azimuts. Ils disent que des sources dans la police affirment qu'ils traquent un dingue. L'une de ces "bombes à retardement"... »

Ses doigts percèrent l'air.

« ... que les psychiatres relâchent beaucoup trop tôt. Des demandeurs d'asile, plutôt. Des Somaliens, ce genre de chose.

— Il est possible que nous recherchions un malade, bien sûr. Tout

est possible. Malgré tout, à ce stade de l'enquête, il est important de ne pas se laisser enfermer dans une seule théorie.

— Si cette patrouille est arrivée si vite sur les lieux, l'assassin n'a pas pu aller très loin. J'ai lu aujourd'hui dans le journal qu'il ne s'est écoulé que dix minutes ou un quart d'heure entre le meurtre et le moment où on l'a retrouvée. Le soir de Noël, il ne devait pas y avoir tant de monde que ça. Qui traîne dans la rue en fin de soirée, je veux dire. »

Il parut soudain regretter ses propos, et saisit un verre de liquide jaune ; du jus d'orange, supposa Yngvar.

« Non, concéda Yngvar. Votre mère, par exemple.

— Écoutez, commença Lukas en vidant son verre. Bien entendu, je comprends de quoi les choses ont l'air. Je donnerais tout ce que j'ai pour savoir ce que maman faisait dehors à cette heure le 24 décembre. Mais je ne le sais pas, OK ? Je ne sais pas ! Nous... c'est-à-dire, ma femme et nos trois enfants, nous passons un Noël sur deux avec ses parents, et l'autre avec les miens. Cette fois, c'étaient mes beaux-parents qui venaient nous voir. Maman et papa étaient seuls. J'ai demandé à papa, bien sûr, Seigneur... »

Il fit la grimace.

« Je lui ai posé la question, et il a refusé de répondre.

— Je comprends, concéda Yngvar. Je comprends. C'est pour ça que j'aimerais beaucoup vous poser quelques questions là-dessus.

— Je vous en prie, répondit Lukas avec un geste las.

— Votre mère aimait-elle se promener ?

— Quoi ?

— Elle aimait marcher ?

— Tout le monde aime... Oui. Oh oui, elle aimait bien.

— Le soir ? Pas mal de gens prennent l'habitude de sortir prendre un peu l'air avant d'aller se coucher. Votre mère faisait-elle partie de ces gens-là ? »

Pour la première fois depuis leur première rencontre trois jours plus tôt, le jeune homme eut l'air de réfléchir pour de bon.

« Il y a longtemps que je n'habite plus avec eux, finit-il par répondre. J'ai eu... Nous avons vingt ans, ma femme et moi, quand notre premier enfant est né. Nous nous sommes mariés l'été qui a suivi notre sortie du lycée, et... »

Il s'interrompit, et un sourire passa sur son visage gonflé par les larmes.

« Vous n'avez pas perdu de temps, constata Yngvar. Je croyais que ça n'arrivait plus, ces choses-là.

— Papa et maman, surtout papa, n'étaient pas du tout d'accord pour que nous emménagions ensemble sans être mariés. Puisque nous étions convaincus que ça... Mais vous vouliez savoir si maman avait

l'habitude de sortir le soir. »

Yngvar fit un petit hochement de tête, et tira un bloc de la poche de sa veste avec autant de discrétion qu'il le put.

« En fait, elle avait cette habitude. En tout cas quand j'habitais encore avec eux. Quand elle était prêtre, elle allait souvent voir les paroissiens après son travail. C'était une... elle faisait beaucoup de visites, maman. Il pouvait lui arriver de sortir le soir, comme ça, et de ne rentrer qu'une fois que j'étais endormi. En revanche, je ne me souviens pas qu'elle soit allée voir quelqu'un pendant... la nuit de Noël. »

Il haussa les épaules.

« C'était assez sympa de sa part d'aller voir les gens qui avaient besoin d'elle le soir. Elle avait peur de l'obscurité, vous savez.

— Peur de l'obscurité, répéta Yngvar. Très bien. Mais elle aimait donc se promener en soirée. Ici, à Bergen, donc. Après votre retour, vous voulez dire ?

— Non... c'est-à-dire... Quand maman a été nommée évêque, j'étais adulte. Pas sûr qu'elle soit allée voir tant de monde que ça ces derniers temps. En tant qu'évêque, je veux dire. »

Il poussa un gros soupir et saisit son verre. En s'apercevant qu'il était vide, il se mit à le faire tourner dans sa main. Son genou gauche tremblait, comme s'il avait des fourmis dans les jambes.

« Quand j'étais plus jeune, je ne m'occupais pas trop de ce qu'ils faisaient le soir. C'était plutôt l'inverse, pourrait-on dire. »

Le sourire était authentique, cette fois.

« J'imagine que j'étais comme la plupart des jeunes. Je dépassais les bornes. J'avais même une copine. A la vérité, je n'y ai jamais réfléchi, mais maman avait peut-être cette habitude de faire un petit tour avant d'aller se coucher. À Stavanger aussi. Mais quand nous sommes ici – moi et ma famille, donc – elle ne le fait pas.

— Vous habitez à Os, n'est-ce pas ?

— Oui. Ce n'est qu'à une bonne demi-heure d'ici. Sauf à l'heure de pointe, ça peut prendre des heures. Mais on vient souvent les voir. Et ils viennent aussi régulièrement. Comme elle ne se promène jamais le soir quand elle est chez nous, ou quand nous sommes ici...

— Excusez-moi de vous interrompre, mais vous passez la nuit sur place ? Quand vous êtes là-bas ?

— Quelquefois. En général, non. Mais les mêmes y dorment souvent. Papa et maman s'en sortent très bien avec eux. Le soir de Noël et pour ce genre de grandes occasions, on dort toujours là-bas. On boit un peu, il faut dire.

— Ils ne sont pas abstinents, vos parents ?

— Non. En aucune façon.

— Que voulez-vous dire ?

— Quoi ? Je veux dire... Ils apprécient un verre de vin rouge pendant le repas. Papa boit volontiers un whisky quand ils vont à une soirée. Des gens tout ce qu'il y a de plus banal, en fait.

— Arrivait-il à votre mère de boire avant d'effectuer ces promenades ? »

Lukas Lysgaard poussa un soupir exagéré.

« Écoutez ! s'emporta-t-il. Je vous dis que ce n'est pas du tout clair pour moi non plus ! D'un côté, je me dis que maman aimait bien se promener en soirée. Mais en même temps, je sais qu'elle avait peur du noir. C'est vrai. Tout le monde se moquait d'elle à cause de cette phobie, puisque si quelqu'un devait se sentir en sécurité pour avoir Dieu à ses côtés, c'était bien elle. Et Sa présence, on la sent toujours... »

Il fit une petite grimace en prononçant ces derniers mots, puis se renversa dans son fauteuil et posa son verre vide.

« Je peux jeter un coup d'œil dans la maison ? demanda Yngvar.

— Euh... oui. Non, je veux dire... Papa est dans ma famille, et c'est un peu déplacé que vous fouilliez dans ses affaires sans qu'il vous en ait donné lui-même la permission.

— Je ne fouillerai pas, sourit Yngvar en montrant ses deux paumes. Pas du tout. Je jette juste un coup d'œil rapide. Comme je l'ai déjà dit à maintes reprises, c'est important pour moi de me faire une idée aussi précise que possible des victimes dans les affaires sur lesquelles je travaille. C'est pour ça que je suis ici. A Bergen, je veux dire. Je vais essayer d'avoir une image plus complète de votre mère. Voir sa maison, ça m'aidera un peu. Ça ne devrait pas poser de problème. Alors ? »

Lukas haussa encore une fois les épaules. Yngvar l'interpréta comme un assentiment et se leva. En glissant son bloc dans sa poche, il demanda à Lukas de lui servir de guide.

« Comme ça, je ne ferai pas bêtise, sourit-il. Pas comme la dernière fois. »

La demeure de Nubbebakken était ancienne, mais bien entretenue. L'escalier montant au premier était étonnamment étroit et assez sobre par rapport au reste de la maison. Lukas le précédait, et il le mit en garde contre une saillie dans le plafond.

« C'est leur chambre », expliqua-t-il en ouvrant une porte.

Il s'arrêta, la main sur la poignée, en barrant un peu le passage. Yngvar comprit le message et ne fit que se pencher en avant pour voir à l'intérieur.

Un lit double, fait.

Le dessus de lit était composé de morceaux de tissus de couleurs variées, et apportait une touche de chaleur dans cette grande pièce, plutôt dépouillée. Il y avait des piles de livres sur les tables de chevet,

et un journal posé au pied du lit, côté porte. *Bergens Tidende*, à ce qu'en vit Yngvar. Un gros tableau était suspendu au mur pile en face du lit, représentant des motifs abstraits dans les tons de bleu et mauve. Derrière la porte, de sorte qu'Yngvar ne le vit que dans le miroir entre les grandes fenêtres, il y avait une penderie spacieuse.

« Merci. » Yngvar hocha la tête et se redressa.

Le reste du premier étage se composait d'une salle de bains refaite peu de temps auparavant, deux chambres assez anonymes dont l'ancienne chambre de Lukas, ainsi qu'une grande salle de travail où chacun des époux disposait d'un bureau de belle taille. Yngvar mourait d'envie d'aller voir les papiers d'un peu plus près. L'hospitalité de Lukas atteignait cependant ses limites, et il fit donc plutôt un signe de tête vers l'escalier. En allant dans cette direction, ils passèrent devant une petite porte. Une clé en fer forgé était glissée dans la serrure, et Yngvar supposa qu'elle ouvrait sur l'escalier du grenier.

« Pourquoi habitent-ils ici ? voulut savoir Yngvar en redescendant.

— Quoi ?

— Pourquoi n'habitent-ils pas au palais épiscopal ? À ce que j'en sais, l'évêché de Bjørgvin a ses locaux dans un palais épiscopal à Landåslien.

— C'est la maison d'enfance de mon père. Ils ont voulu habiter ici quand nous sommes rentrés à Bergen. Quand maman est devenue évêque, papa a insisté pour revenir ici. C'était une condition, je crois, pour qu'il accepte. Que maman devienne évêque, je veux dire. »

Ils étaient redescendus dans le grand couloir devant le salon.

« Mais ce n'est pas réglementé, ce genre de chose ? insista Yngvar. A ma connaissance, on a le devoir de...

— Écoutez, l'interrompit Lukas en serrant la base de son nez entre le pouce et l'index. Ça a fait toute une histoire pour y arriver, mais je n'en sais rien. Je suis crevé. Vous pouvez poser la question à quelqu'un d'autre ? S'il vous plaît ?

— Très bien, répondit Yngvar très vite. Je vais vous laisser tranquille. J'ai juste besoin de jeter un œil dans cette pièce. »

Il montra la petite chambre découverte par erreur quelques jours plus tôt.

« *Feel free* », grommela Lukas en tendant une main ouverte vers la porte.

C'est en entrant dans la pièce qu'Yngvar se rendit compte que Lukas ne s'était pas mis dans le passage. Au contraire, le fils de l'évêque était retourné dans le salon, et Yngvar était seul. Il jeta un coup d'œil rapide autour de lui.

Les rideaux étaient tirés, et l'odeur de sommeil n'était plus aussi lourde. La pièce était plus fraîche que dans son souvenir, et les

vêtements qu'il avait vus sur le dossier de chaise avaient disparu.

À part ça, rien ne semblait avoir changé.

Il se pencha pour lire les titres aux dos des livres sur la table de nuit. Une grosse biographie du héros de la guerre Jens Christian Hauge, un roman policier d'Unni Lindell et un vieil exemplaire relié cuir de *L'Éveil de la glèbe* en assez piteux état.

Yngvar ne bougeait plus. Tous ses sens étaient en éveil. C'est dans cette pièce qu'elle avait passé ses nuits, il en était certain. Il ouvrit la porte de la penderie. Jupes et robes alternaient dans une moitié avec des chemisiers et des corsages bien repassés, l'autre moitié étant occupée par des étagères. Étagère à culottes, étagère à collants. Une pour les pantalons et une pour les ceintures et sacs à main de soirée. Une tout en bas pour tout ce qui n'avait pas de place définie ailleurs.

On ne garde pas ses vêtements de tous les jours dans une chambre d'amis, songea Yngvar en refermant l'armoire sans bruit.

Le découragement s'empara de lui, comme si souvent quand il entraînait en surfant dans les vies d'autres personnes sur la vague d'une tragédie.

« Vous avez bientôt terminé ? cria Lukas.

— Oh oui », répondit Yngvar en laissant son regard parcourir la pièce une dernière fois. Puis il sortit dans le couloir.

« Merci. »

Arrivé à la porte, il se retourna et tendit la main pour prendre congé.

« Je me demande quand ça passera, murmura Lukas sans paraître vouloir lui serrer la main. Toutes ces choses pénibles.

— Ça ne passe jamais, répondit Yngvar en laissant retomber sa main. Pas complètement. »

Lukas Lysgaard laissa échapper un sanglot.

« J'ai perdu ma première femme et ma fille adulte, poursuivit Yngvar à mi-voix. Il y a plus de dix ans. Un accident domestique banal, stupide. Je ne pensais pas qu'il était possible de souffrir autant. »

Le visage de Lukas se métamorphosa. L'expression hostile et défensive disparut, et il posa les mains sur sa nuque, l'air perdu.

« Excusez-moi, murmura-t-il. Excusez-moi. Perdre un enfant... Je suis désolé. Je passe mon temps à...

— Vous n'avez pas à vous excuser, l'interrompit Yngvar. Le chagrin, ce n'est pas relatif. Le vôtre est assez grand comme ça. Et dans quelque temps, vous apprendrez à vivre avec. Ça va s'éclaircir, Lukas. La vie a une tendance bénie à se réparer elle-même.

— Ce n'était que ma mère. Vous, vous avez perdu...

— Il m'arrive encore de me réveiller la nuit en croyant qu'Elisabeth et Trine sont toujours là. Ça dure une seconde, peut-être

deux, avant que je comprenne où je me trouve sur l'axe du temps. Et la douleur que je ressens à cet instant, à cet endroit, est la même que le jour de leur mort. Mais ça dure beaucoup moins longtemps, évidemment. Une demi-heure plus tard, je dors de nouveau sur mes deux oreilles. »

Il fit un petit sourire.

« Mais à présent, il faut que j'y aille. »

Le froid brut l'assaillit lorsqu'il sortit sur le petit escalier de pierre. La pluie tombait en biais, et il remonta le col de son manteau tout en allant vers le portail, sans se retourner.

La seule chose à laquelle il avait encore le courage de penser, c'était qu'une des photos sur les étagères de la prétendue chambre d'amis avait disparu. Le 25, il y avait quatre cadres. Il n'en restait plus que trois. Une photo de Lukas enfant, sur les genoux d'Erik. Une de la famille au complet dans un bateau. La dernière montrait un jeune Erik très sérieux, affublé de la casquette de l'étudiant. Le pompon jeté sur l'épaule. La casquette de travers.

Au moment où Yngvar ouvrit le portail, avec une grimace en entendant le son déchirant émis par les gonds, il se demanda s'il avait fait une erreur d'appréciation en omettant de demander à Lukas ce que la dernière photo était devenue.

D'un autre côté, il ne faisait presque aucun doute qu'il n'aurait pas obtenu de réponse de toute façon.

En tout cas pas une réponse plausible.

* * *

C'était incompréhensible que quiconque pût croire à des histoires pareilles.

Le portable sur les genoux, Inger Johanne surfait au petit bonheur. Elle était passée sur les pages du *New York Times* et du *Washington Post*, mais elle avait du mal à se concentrer. Au moins, sur la page du *National Enquirer*, elle put s'amuser un peu.

Ragnhild dormait déjà d'un sommeil de plomb, et Isak était occupé à coucher Kristiane. Sans l'apprécier pour de bon, Inger Johanne se surprit à souhaiter qu'il resterait. Pour se changer les idées, elle releva son courrier électronique. Trois nouveaux messages apparurent dans sa boîte de réception. Deux publicités exaspérantes, dont une pour des produits amincissants à base de krill et de griffe d'ours. Plus un message provenant d'un expéditeur qu'elle ne se rappela qu'au prix de quelques efforts de réflexion.

Karen Ann Winslow.

Inger Johanne se souvenait de Karen Winslow. Elles avaient étudié ensemble à Boston, deux mariages et une éternité plus tôt. C'était à

l'époque où Inger Johanne croyait encore qu'elle allait devenir psychologue, et ne se doutait pas qu'elle ferait bientôt fi de cette prestigieuse formation au bénéfice d'un cours du FBI qui lui coûterait presque la vie.

Elle ouvrit le mail envoyé depuis une adresse personnelle, qui ne trahissait pas où travaillait Karen.

Chère Inger ! Tu te souviens de moi ? Ça fait longtemps ! On a passé un super moment quand on étudiait, et j'ai souvent pensé à toi. Comment vas-tu ? Mariée ? Des enfants ? Donne-moi vite des nouvelles.

J'ai tapé ton nom sur Google, et j'ai trouvé cette adresse. J'espère que c'est la bonne.

Je suis invitée à un mariage en Norvège le 1^{er} janvier. Un bon ami épouse une cardiologue norvégienne. Les noces ont lieu dans une petite ville, Lillesand, pas loin d'Oslo. Tu habites toujours là-bas ?

Inger Johanne constata que la perception américaine démontrée par Karen dans son « pas loin » serait taillée en pièces sur la route aussi tortueuse que dangereuse qui descendait dans le Sørland.

Il faudra que je voyage sans mon mari et mes trois enfants (deux filles et un fils, des gosses formidables !) à cause d'autres activités familiales. J'arrive à Oslo trois jours avant la cérémonie, et je ne demande qu'à te voir ! C'est possible ? On a des tas et des tas de choses à se raconter. Donne-moi des nouvelles dès que possible. Je logerai au Grand Hôtel, au fait, dans le centre d'Oslo.

Grosses bises

Karen

En tout cas, elle ne se trompait pas dans la localisation de l'hôtel, se dit Inger Johanne en refermant le mail. Puis elle ouvrit la page de Google et tapa le nom complet de Karen dans le cartouche de recherche.

Deux cent six résultats.

De toute évidence, il y avait au moins deux Américaines portant le même nom, car bon nombre des articles concernaient une écrivaine de livres pour enfants âgée de soixante-trois ans. Si sa mémoire était bonne, Karen allait commencer à étudier le droit l'automne où Inger Johanne partait pour Quantico. Si elle ne se trompait pas, elle avait accompli des études brillantes. Beaucoup de résultats concernaient aussi une avocate travaillant pour un cabinet de l'Alabama nommé American Poverty Law Center, APLC. Cette Karen Ann Winslow, dont un survol rapide de quelques articles informait qu'elle avait le même âge qu'Inger Johanne, avait mené entre autres une campagne contre F

État du Mississippi pour faire fermer les grands centres pénitentiaires pour criminels mineurs, après avoir prouvé des violations sérieuses des droits les plus élémentaires des enfants.

En parcourant le site Internet, Inger Johanne se souvint qu'elle y était déjà allée. Ce cabinet d'avocats faisait partie des tout premiers en matière de poursuite des crimes haineux. En plus de proposer une assistance gratuite à des victimes démunies, surtout des Afro-Américains, ils menaient une campagne de grande ampleur au bénéfice des pauvres et des exclus. Ils étaient de plus derrière une enquête impressionnante visant à dresser un état des lieux des groupes haineux sur l'ensemble du grand continent américain.

Inger Johanne parcourut tout le site. Elle ne trouva aucune photo des employés. Par mesure de sécurité, supposa-t-elle. Après dix minutes de lecture, elle fut convaincue que l'avocate Karen Ann Winslow, de l'APLC, et son ancienne copine de fac ne faisaient qu'une.

« Parfait, murmura-t-elle.

— Bien d'accord, approuva Isak en se laissant tomber dans le fauteuil pile en face d'Inger Johanne. Les deux mêmes dorment, et si tu le permets, je jette un œil dans ton frigo pour voir ce que je peux en tirer. »

Inger Johanne ne leva même pas les yeux de son PC. Elle était revenue sur Outlook.

« Vas-y, grommela-t-elle. Ces saucisses ne m'ont pas trop nourrie. »

Chère Karen !

Merci beaucoup pour ton mail. Bien sûr que je veux te voir ! J'habite à Oslo, et tu es plus que la bienvenue si tu veux passer quelques jours avec nous. Je dois te prévenir, cependant : j'ai été gratifiée de deux filles qui ne sont pas une mince affaire.

Ses doigts couraient sur les touches. Inger Johanne ne réfléchissait pas, il semblait exister une ligne directe entre ses mains et tout ce qu'elle avait vécu en plus de dix-sept ans. Comme si rien ne devait être peaufiné, pesé. Elle ne raisonnait pas, elle ne faisait que raconter. Elle parla des enfants, d'Yngvar, de son travail. Karen Winslow était très loin, de l'autre côté de l'océan. Son ancienne copine ne connaissait personne ici, et elle n'avait pas de questions à se poser. Inger Johanne parla de sa vie de chercheuse, de ses projets, de la crainte de ne pas être une assez bonne mère pour une fille que personne d'autre qu'elle ne comprenait. Même pas elle, pour être honnête. Elle écrivit sans retenue, à une fille avec qui elle avait jadis été jeune et libre.

Ça lui faisait presque l'effet d'une confession.

« Voilà ! annonça Isak en posant une énorme assiette devant elle.

Spaghettis carbonara avec un petit apport personnel. Tu n'avais pas de bacon, alors ce sera du jambon. Tu n'avais pas d'œufs, alors j'ai fait une petite sauce à base de bleu. Tu n'avais même pas de spaghettis, alors ce seront des tagliatelles. Et puis il y a tout un tas d'ail haché à peine cuit sur le dessus. Pas trop des spaghettis carbonara, donc. »

Inger Johanne huma l'air.

« Ça sent drôlement bon, déclara-t-elle sans enthousiasme. Il y a du vin dans l'armoire d'angle, si tu veux ouvrir une bouteille. Moi, je prendrai de l'eau gazeuse. Tu vas en chercher une bouteille ? »

Les yeux rivés sur l'écran, elle se mordilla la lèvre inférieure, d'un air absent.

Sans hésiter, elle sélectionna tout le texte sauf les trois premières lignes, et pressa la touche *Suppr.* avant de conclure le court message qui restait :

Donne-moi les détails de ton séjour dès que tu pourras. J'ai vraiment hâte de te revoir, Karen. Vraiment !

Bien à toi

Inger

« À qui écris-tu avec autant d'énergie ? » demanda Isak en posant les pieds sur la table, avant de mettre son assiette sur sa poitrine et de commencer à bâfrer.

Ses manières à table l'avaient toujours exaspérée.

Il n'en avait pas.

Il empoigna son verre de vin rouge plein à ras bord et but sans avoir vidé sa bouche.

« Tu manges comme un porc, Isak.

— A qui écris-tu ?

— Une amie, répondit-elle d'un ton sec. Une très ancienne amie. »

Elle referma le portable, le posa et se pencha vers son assiette. C'était aussi bon que le parfum le laissait supposer. Ils ne prononcèrent plus un seul mot jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien.

* * *

Le verre de pjolter était vide.

Les pjolters, c'était la faiblesse de Marcus.

Presque personne de sa génération ne connaissait le concept, et ses copains fronçaient le nez avec dégoût en le voyant mélanger dans un haut verre un whisky hors de prix avec de l'eau gazeuse. Le pjolter, c'était la boisson attitrée de son grand-père. Un tous les vendredis soir à huit heures, après le bain et le shampoing hebdomadaires. Marcus Jr. avait bu le premier le jour de sa confirmation. Le goût était brut,

mais il avait avalé. Les hommes buvaient des pjolters, d'après son grand-père, et c'est ainsi que cette boisson désuète était devenue l'attribut de Marcus.

Il envisagea de s'en faire un autre, mais changea d'avis.

Rolf était sorti. Un cheval de dressage avait mal à l'articulation de l'antérieur gauche, et après l'avoir payé un million et demi de couronnes, le propriétaire ne se voyait pas trop attendre la réouverture de la clinique, le 5 janvier. Les horaires de Rolf étaient au mieux indicatifs, au pire mensongers. Au moins deux fois par semaine, il recevait des appels en soirée et devait ressortir.

Le petit Marcus dormait.

Les clebs s'étaient calmés pour la nuit, et la maison était silencieuse.

Il essaya d'allumer la télé. Une sourde agitation lui interdisait de savoir s'il voulait se coucher ou regarder une série télévisée. *Cold Case*, peut-être. Quelque chose dans le genre. N'importe quoi, mais qu'il puisse se changer les idées.

L'appareil était mort. Il tapa la télécommande contre sa cuisse, essaya de nouveau. Rien. Les piles, selon toute vraisemblance. Marcus Koll bâilla et décida d'aller se coucher malgré tout. Relever son courrier électronique, se brosser les dents, se coucher.

Il quitta le salon d'un pas traînant, traversa le hall et entra dans son bureau. Le PC était allumé. La boîte de réception ne contenait rien d'intéressant. En gestes las, il ouvrit la page Internet de *Dagbladet*. Rien d'intéressant là non plus. Il fit défiler la page.

Artiste controversé retrouvé mort.

Le titre dansait devant ses yeux.

Son index pila sur la roulette de défilement. Il remonta.

Artiste controversé retrouvé mort.

Son cœur se mit à battre la chamade. Sa tête s'envola.

Pas maintenant. Pas une autre crise.

Ce n'était pas la panique qui s'emparait de lui.

Il se sentait fort. Prêt. Il commença à lire.

Quand il eut terminé, il se déconnecta et éteignit le PC. Sortit un petit tournevis du tiroir de son bureau. Il s'accroupit, ôta quatre vis du boîtier de l'ordinateur, l'ouvrit et en retira le disque dur avec précaution. Puis il sortit un autre disque d'un autre tiroir. Il fut facile à mettre en place. Il remit le cache, le revissa avec soin et rangea son tournevis. Enfin, il repoussa le boîtier sous le bureau.

Il emporta le disque dur en sortant.

Il se sentait parfaitement réveillé.

La femme qui attendait aux arrivées des vols internationaux de l'aéroport de Gardermoen était étonnée de se sentir aussi réveillée. Elle avait fait pas mal de route, et mal dormi ces deux ou trois dernières nuits. Sur les dernières dizaines de kilomètres avant d'atteindre l'aéroport, elle avait eu peur de s'endormir au volant. À présent, elle avait malgré tout l'impression que l'agitation responsable de ses insomnies était revenue.

Elle regarda l'heure pour la énième fois.

D'accord, le vol était retardé, comme l'affichait le tableau dans le hall des arrivées. Le vol SK1442 en provenance de Copenhague aurait dû atterrir à 21 h 50, mais n'était arrivé à destination que quarante minutes plus tard. Ce qui remontait déjà à plus de trois quarts d'heure.

Elle faisait les cent pas devant la sortie des douanes. L'aéroport était calme, presque désert, à une heure aussi avancée un samedi soir entre Noël et le jour de l'an. Les sièges de la petite cafétéria, où elle s'était payé un café et une part tiède de pizza immangeable en arrivant, étaient inoccupés. Mais elle n'était pas assez calme pour s'installer.

D'ordinaire, elle appréciait les aéroports. Quand elle était plus jeune, à l'époque où le principal aéroport norvégien se trouvait en réalité au Danemark et où le petit site de Fomebu était ce qu'ils avaient de plus gros en Norvège, elle pouvait y aller le dimanche rien que pour regarder. Les avions. Les gens. Les groupes de pilotes sûrs d'eux et de femmes tout sourire qu'on appelait encore hôtesse de l'air et qui étaient d'une beauté frappante. Elle pouvait passer des heures assise là, avec son thermos de thé, pour inventer des histoires sur tous ces gens qui allaient et venaient. Les aéroports la mettaient dans un état particulier fait de curiosité, d'expectative et de nostalgie.

Pour l'heure, elle était agitée, au bord de la colère.

Il y avait longtemps que le dernier passager avait passé les douanes.

En se retournant vers le tableau lumineux, elle constata que la mention *Bags on belt* ne figurait plus en regard du vol SK1442. Elle savait ce que ça impliquait, mais ne voulait pas l'accepter. Pas encore.

Marianne l'aurait prévenue s'il y avait eu un problème.

Elle aurait envoyé un message. Appelé. Elle l'aurait avertie.

Le vol depuis Sydney durait plus de trente heures, avec des escales à Tokyo et Copenhague. Bien sûr qu'il avait pu y avoir un problème. Quelque part. A Tokyo. À Sydney, peut-être. À Copenhague, qui sait.

Marianne aurait prévenu.

Une peur infime la prit à la nuque. Elle se décida tout à coup et trotta jusqu'à l'entrée du couloir des douanes. Enfreindre l'interdiction en y pénétrant ne serait pas très judicieux. A ce qu'elle

en savait, les procédures de sécurité mises en place par les transports aériens après le 11 septembre 2001 pouvaient impliquer que les douaniers aient la permission de tirer à vue.

« Ohé ? lança-t-elle pas trop fort en passant la tête derrière le mur. Il y a quelqu'un ? »

Personne.

« Ohé ? » répéta-t-elle, un peu plus haut.

Un homme en uniforme des douanes apparut de derrière le mur opposé, à cinq mètres de là.

« Oui ? Vous n'avez pas le droit d'aller par-là !

— Oh non. Je me demandais juste... J'attends quelqu'un avec l'avion de Copenhague. Celui qui a atterri il y a une heure. SK1442. Mais elle n'est pas arrivée.

Pourriez-vous... Pensez-vous avoir la super amabilité de me dire s'il reste encore des passagers ? »

Pendant un instant, il parut sur le point de refuser. Ce n'était pas son boulot de faire des commissions pour le public. Puis, pour une raison inconnue, il se ravisa, haussa les épaules et sourit.

« Je crois que c'est vide. Attendez une minute. »

Il disparut.

Le téléphone mobile pouvait être déchargé.

Bien sûr, songea-t-elle en respirant un peu plus librement. Dieu sait comme il pouvait être ardu de trouver un téléphone à pièces, de nos jours. Et quand on en trouvait un, on n'avait souvent plus de petite monnaie. La plupart acceptaient les cartes de crédit, mais en y réfléchissant, ce devait être le mobile de Marianne qui avait un problème.

« Vide. Calme comme un caveau de famille. »

Le douanier avait enfoncé les mains dans ses poches de pantalon.

« On attend encore deux ou trois avions ce soir, mais pour le moment, il n'y a personne. La piste des bagages en provenance de Copenhague était vide aussi. »

Il sortit les mains de ses poches pour écarter les bras en un geste d'excuse.

« Merci, répondit-elle. Merci beaucoup de votre aide. » Elle se dirigea vers l'escalier roulant conduisant au hall des départs. Dégaina son téléphone. Pas de message. Pas d'appels manqués. Elle essaya encore une fois d'appeler Marianne, mais fut basculée sur le répondeur. Ses jambes se mirent à courir d'elles-mêmes. L'escalier roulant était trop indolent, et elle courut aussi dedans. En arrivant en haut, elle s'arrêta net.

Elle n'avait jamais vu un hall de départs aussi vide et calme.

Seuls quelques employés s'ennuyaient derrière leur guichet. Certains lisaient le journal. Plus au sud, elle entendait le

bourdonnement d'un engin de nettoyage qui parcourait la salle à son rythme lent, conduit par un homme de couleur. Il n'y avait qu'un point de contrôle ouvert, mais elle n'y voyait personne. C'était comme une scène dans un film ; un film sur l'apocalypse. Gardermoen aurait dû grouiller de vie, être épuisant et hostile, frémissant de voyageurs impatients et d'employés qui ne faisaient jamais que le strict nécessaire.

Elle sentait son cœur battre dans sa gorge, et se dirigea d'un pas décidé vers le guichet SAS de l'autre côté du hall. Il n'y avait personne là non plus. Elle déglutit plusieurs fois et essuya de sa manche la sueur moite sur son visage.

Une femme entre deux âges sortit d'une arrière-salle.

« Puis-je vous aider ? »

— Oui, je suis venue chercher... »

La bonne femme s'assit de l'autre côté du guichet. Elle entra ses identifiants de connexion dans l'ordinateur, sans lever les yeux.

« Je venais chercher mon amie, qui devait arriver par le vol de Copenhague.

— Il n'est pas arrivé ? »

— Elle. C'est une femme. Marianne Kleive. »

La bonne femme leva les yeux, désorientée, avant de redonner à son visage l'expression adéquate et de se concentrer de nouveau sur son clavier.

« D'accord. Je vois.

— Mais elle n'est pas arrivée. Elle était en Australie, et devait faire escale à Tokyo et Copenhague. Je me demandais si vous... Pouvez-vous vérifier si elle était dans l'avion, tout simplement ? »

— Hélas, non. Je ne suis pas autorisée à donner ce genre d'information. »

C'était peut-être le vide menaçant de ce hall gigantesque. C'était peut-être plutôt les nuits sans sommeil, ou l'agitation inexplicable qui l'avait tourmentée toute la semaine. Ce pouvait aussi être qu'elle savait, au plus profond d'elle-même, qu'elle avait toutes les bonnes raisons de s'en faire. En tout cas, la femme en anorak rouge se mit à pleurer en public pour la première fois depuis qu'elle était entrée dans l'âge adulte.

Silencieusement, sans le moindre son, les larmes coulèrent sur ses joues, dans les fossettes de part et d'autre de sa bouche, si profondes qu'on les voyait même maintenant, et continuèrent le long de son menton pointu. Une par une, en grosses gouttes, elles tombèrent sur le bois clair du guichet.

« Vous pleurez ? »

Une ride d'empathie apparut au-dessus des sourcils de l'employée SAS.

Son interlocutrice ne répondit pas.

« Écoutez, reprit l'employée SAS en baissant le ton. Il est tard. Vous devez être fatiguée. Il n'y a personne ici, et... »

Elle lança un rapide coup d'œil de côté, en direction de la porte de l'arrière-salle.

« Quel vol, avez-vous dit ? »

La femme en anorak posa une feuille pliée en quatre sur le comptoir.

« C'est la copie de son plan de vol », chuchota-t-elle en se passant les deux paumes sur le visage.

D'où elle était, elle ne pouvait pas voir l'écran. Elle fixa donc son regard sur les yeux de son aînée. Ils montaient et descendaient, entre son clavier et l'écran. Tout à coup, la ride au-dessus de ses yeux se creusa encore un peu.

« Elle avait pris son billet, répondit-elle enfin. Mais elle n'était pas dans l'avion. Elle... »

Les touches crépitèrent sous ses doigts dansants.

« Marianne Kleive avait un billet, mais ne s'est jamais présentée à l'embarquement.

— À Copenhague ?

— Non, à Sydney. »

C'était incompréhensible. Ce n'était pas possible. Jamais Marianne n'aurait omis de prévenir si elle avait été empêchée de rentrer. Il y avait plus de trente heures que l'avion avait décollé d'Australie, et dans l'intervalle, Marianne aurait trouvé un téléphone. Un PC équipé d'une connexion Internet. N'importe quoi, et ça, c'était incompréhensible.

« Un instant », pria l'employée SAS en saisissant derechef la copie des billets.

La femme en anorak avait quarante-trois ans et s'appelait Synnøve. Elle en avait aussi l'apparence[4]. Ses cheveux blonds étaient nattés, son visage n'était pas maquillé, et on lui aurait sans problème donné dix ans de moins. Elle avait été forcée de rebrousser chemin à seulement cent quarante mètres d'altitude du sommet du mont Everest, et avait fait le tour du monde en bateau. Elle avait croisé la route de pirates au large des Canaries, et était passée à un cheveu de la mort lors d'une plongée à Stord. Synnøve Hessel était une femme qui savait penser de façon rapide et constructive, et sa présence d'esprit lui avait permis de sauver plusieurs fois sa vie, ainsi que celle d'autres personnes.

À présent, tout était figé. Complètement, totalement figé.

« Désolée, murmura la femme derrière le guichet. Marianne Kleive avait un billet pour Sydney dimanche dernier. Mais je vois ici qu'elle... »

Elle ressentit un choc en croisant le visage de son interlocutrice.

« Désolée, répéta-t-elle malgré tout. Elle n'est pas partie. Marianne Kleive n'a pas fait usage de son billet. Pas l'aller-retour Oslo Sydney, en tout cas. Elle a pu partir ailleurs. Avec un autre billet, j'entends. »

Sans remercier pour cette aide aimable et pas réglementaire pour deux sous, sans rien dire du tout, sans même reprendre la copie d'un plan de vol qui n'avait pas été suivi, Synnøve Hessel quitta le guichet d'information SAS et partit en courant à travers le hall de départs vide.

Elle n'avait pas la moindre idée de l'endroit où elle allait.

Le fils de la chance

Lorsqu'elle posa la main sur la poignée, Trude Hansen ne se souvenait plus de l'endroit où elle allait. Elle tituba, et se rendit compte qu'elle avait déjà eu sa dose pour se débrouiller ce matin-là. Le soulagement fut si intense que ses genoux la trahirent, et elle dut s'appuyer au mur en lâchant la poignée de porte.

L'odeur était de plus en plus épouvantable, à l'intérieur.

Elle devait faire quelque chose.

Bientôt, songea-t-elle en retournant d'un pas chancelant dans le petit salon. Dans l'alcôve, il y avait un sac de couchage posé sur un lit défait. Tout au fond du sac, elle trouva une trousse de toilette rouge Hello Kitty. Quelqu'un avait affublé le chat de canines surdimensionnées et d'un bandeau de pirate sur l'œil. De ses mains qui n'obéissaient plus, elle extirpa enfin la trousse et ouvrit la fermeture éclair. Tout était à sa place.

Le matos. Trois doses.

Comme à de si nombreuses reprises par le passé, elle envisagea de tout remettre en branle. Par habitude et sans trop y réfléchir, elle évalua la possibilité que tout soit terminé si elle se flanquait à dessein une overdose. Elle pensait systématiquement à ces choses-là les rares fois qu'elle avait assez d'héroïne pour envisager le suicide, et elle rejeta de façon aussi invariable l'idée. Elle ne mourrait sans doute pas. Et en reprenant ses esprits, elle n'en aurait plus.

L'idée de tomber à court de drogue lui était plus insupportable que celle de continuer à vivre.

Elle prit la trousse de toilette et gagna laborieusement un canapé vert le long du mur opposé. Il était couvert de bouteilles de bière datant de la veille. Dans la nuit, quelqu'un avait perdu une cigarette sur un coussin, et elle était restée pétrifiée à regarder la grande zone roussie autour d'un trou noir.

La photo de confirmation de Runar était suspendue au-dessus du canapé.

Elle la dépendit d'un geste busqué et se laissa tomber au milieu des canettes.

Runar l'observait sans ciller depuis l'énorme cliché sur le papier toilé dans un cadre doré. Il avait les cheveux longs dans la nuque, permanentés. Son costume était bleu pastel. Sa cravate fine était rose.

Il avait été si beau, se rappelait-elle. C'était son grand frère, et le plus élégant de toute l'église ce jour-là. Par la suite, quand la cérémonie avait enfin été terminée et que leur mère voulait à tout prix rentrer avant qu'un des parents n'évoque la réception, il l'avait soulevée et portée sur un bras jusqu'au bus. Bien qu'elle ait eu neuf ans et ait accusé une nette surcharge pondérale.

Ils avaient mangé des ailes de poulet.

Maman, Runar et elle.

Runar n'avait pas eu un seul cadeau, puisque tout l'argent avait été consacré au costume, au coiffeur et au photographe. Mais ils avaient mangé des ailes de poulet et des frites, et Runar avait même eu de la bière. Il avait souri. Elle avait ri. Maman sentait le propre, une odeur délicieuse.

En gestes imprécis, elle sortit la cuiller et le bec bunsen offert par Runar. Elle n'allait pas tarder à se sentir mieux. Bientôt. Si seulement ses mains lui obéissaient un peu mieux.

Son cerveau embrumé essaya de calculer depuis combien de temps Runar était mort. $19 + 19$? Non. Faux. Du 19 au 19, il y avait trente et un jours. Ou trente. Elle ne se rappelait pas combien il y avait de jours en novembre. Ni le nombre de jours qui s'étaient écoulés depuis. Elle n'arrivait même pas à savoir quel jour on était aujourd'hui.

La seule chose qu'elle savait avec certitude, c'était que Runar était mort le 19 novembre.

Elle était à la maison. Il devait venir. Runar avait promis de venir. Il devait juste lui apporter de l'argent. De l'héroïne. Lui apporter tout ce dont elle avait besoin. Runar allait aider sa petite sœur, comme il le faisait toujours.

Les choses avaient traîné. Traîné comme pas permis. Puis les flics étaient venus.

Ils étaient venus ici. Ils avaient sonné, tellement tôt dans la matinée que c'en était dément. Quand elle avait ouvert, ils lui avaient expliqué que Runar avait été détroussé dans le parc de Sofienberg, cette nuit-là. Il avait de graves plaies à la tête quand on l'avait retrouvé, et devait être déjà mort. Quelqu'un avait appelé une ambulance, et en tout état de cause, il avait trépassé avant son arrivée à l'hôpital. La policière était grave, et essayait peut-être de la reconforter.

Tout ce qu'elle se rappelait, c'est qu'on lui avait mis un papier dans la main. L'adresse et le numéro de téléphone d'une agence de pompes funèbres. Cinq jours après, elle s'était réveillée si tard dans la journée qu'elle avait compris qu'elle n'arriverait pas à l'heure à l'enterrement.

Depuis, les flics n'avaient rien foutu.

Personne n'avait été arrêté.

Elle n'avait rien entendu.

Au moment où la seringue se vida dans une artère du creux de son genou, la bonne chaleur se diffusa à une telle vitesse qu'elle haleta. Elle retomba en arrière dans le canapé vert. Ses bras squelettiques se refermèrent autour de la photo de Runar. La dernière chose à laquelle elle parvint à penser avant qu'il ne reste plus que des ombres chaudes, ce fut que son frère lui avait laissé ses trois dernières ailes de poulet, le jour où il avait été confirmé et où maman lui avait payé sa toute première bière.

La police se moquait éperdument des gens comme Runar.

Des gens comme elle et Runar.

* * *

« Vous vous en moquez éperdument, c'est ça ? »

Pour la première fois en plus de trois quarts d'heure, Synnøve Hessel perdait son self-control. Elle se pencha vers le policier, les mains serrées sur le plateau de la table, comme si elle craignait de ne pas pouvoir s'empêcher de frapper.

« Bien sûr que non, répondit-il sans la regarder. Mais vous comprenez que nous devons vous poser quelques questions. Si vous aviez une idée du nombre de personnes qui prennent le large, comme ça, sans...

— Marianne n'a pas pris le large ! *Quand allez-vous piger qu'elle n'avait pas la moindre raison de prendre le large ?!* »

Le policier poussa un soupir las. Il feuilleta les papiers devant lui et regarda l'heure. La température dans la petite salle d'interrogatoire devenait intenable. Un système de ventilation bourdonnait au plafond, mais le thermostat devait délirer. Synnøve Hessel ôta son gros pull en laine et secoua son T-shirt pour se rafraîchir. Une tache ovale d'humidité se dessina entre ses seins, et elle sentit la sueur couler sous ses bras. Elle décida de s'en foutre. Le policier sentait plus mauvais qu'elle.

Au commissariat de Gardermoen, en tout cas, ils avaient été corrects. Pleins de bonne volonté, presque, même s'ils ne pouvaient rien faire d'autre que l'orienter vers le poste de police de son domicile. Ils avaient déploré toute cette histoire, bien entendu, et lui avaient offert un café. Une policière d'un certain âge en uniforme avait essayé de la tranquilliser avec ce que tout le monde semblait savoir : les gens passaient leur temps à disparaître. Ils réapparaissaient toujours, tôt ou tard. Tard, ça l'était trop pour Synnøve Hessel.

La journée était déjà fort avancée, et le voyage depuis Sandefjord cette nuit-là avait été éprouvant.

« Résumons », suggéra le policier avant de finir une bouteille de

Coca.

Synnøve Hessel ne répondit pas. Ils avaient déjà résumé deux fois, sans que ça permette au bonhomme d'approcher le moins du monde d'une perception réaliste de la situation.

« Vous êtes donc... »

Il rajusta ses lunettes et lut :

« ... réalisatrice de films documentaires.

— Productrice, rectifia-t-elle.

— D'accord. Alors vous savez mieux que la plupart des gens comment est la réalité.

— Nous devons résumer.

— Oui. Donc. Marianne Kleive allait à Wollogo... Wollongo...

— Wollongong. Une ville pas très loin de Sydney. Elle allait voir une grand-tante. Y fêter Noël.

— Un séjour plutôt court pour un si long voyage.

— Quoi ?

— Je disais juste, hésita le type, que si je devais me taper tout le voyage jusqu'en Australie, j'y resterais un peu plus qu'une petite semaine.

— On ne peut pas dire que ça ait une grande importance dans cette histoire.

— Ne dites pas ça. Ne dites pas ça. Mais donc, elle a quitté Sandefjord le samedi 20 décembre, par le train de...

-12 h 38.

— Mmm. Et à Oslo, elle devait d'abord voir un ami...

— Un rendez-vous auquel elle s'est présentée. J'ai vérifié.

— Après quoi elle a passé la nuit à l'hôtel, et pris l'avion de Copenhague dimanche matin à 9 h 30.

— Et elle n'y est donc jamais arrivée.

— Elle n'est pas allée à Copenhague ?

— A Gardermoen. C'est-à-dire, il est possible qu'elle y soit allée, bien sûr, mais elle n'a pas pris l'avion pour Copenhague. On peut donc aussi supposer qu'elle n'a pas pris non plus les avions pour Tokyo et Sydney. »

Le policier ne perçut pas le sarcasme. Il se gratta sans scrupule l'entre-cuisse. Saisit sa bouteille de Coca, et la reposa en constatant qu'elle était vide.

« Comment se fait-il que vous ne l'ayez découvert qu'hier ? Elle n'a pas de téléphone mobile, cette... votre copine, là ?

— Ce n'est pas ma copine. C'est mon amie. En fait, c'est ma conjointe. Mon épouse, si vous voulez. »

La grimace du bonhomme démontrait avec autant de netteté que possible qu'il ne voulait pas.

« Et comme je l'ai déjà dit un certain nombre de fois, poursuivit

Synnøve en se penchant vers lui, son téléphone dans la main, j'ai reçu trois messages au cours de la semaine ! Tout indiquait que Marianne était en Australie.

— Mais vous n'avez pas discuté.

— Non. Encore une fois, j'ai essayé d'appeler deux ou trois fois depuis dimanche, mais sans obtenir la communication. Je suis renvoyée sur la boîte vocale, alors je suppose que son mobile est déchargé.

— Faites voir ces messages », demanda l'homme.

Synnøve les retrouva sans mal et lui tendit l'appareil. « Tout va bien. Pays passionnant. Marianne »

Ce type ne savait même pas lire sans ânonner, mais il attachait une grande importance au fait que « passionnant » n'était pas bien orthographié.

« Pas très... poursuivit-il en essayant de trouver le terme approprié avant de lire le message suivant. Pas très romantique. "Vais bien. Marianne". »

Il lui lança un coup d'œil par-dessus le bord de ses lunettes. Le tabac à chiquer s'était accumulé en pâtés noirs aux coins de sa bouche, et il en crachait sans cesse de petits fragments.

« Vous êtes aussi... expéditives, d'habitude ? »

Pour la première fois, Synnøve en resta sans voix. Elle ne savait pas du tout quoi répondre. La question était opportune, elle le savait, car c'était justement ce que les messages avaient de laconique, d'impersonnel et d'inhabituel qui l'avait mise mal à l'aise. Elle n'avait pas réfléchi plus que ça sur le premier, arrivé lundi. Marianne pouvait être à court de temps. Sa tante pouvait l'accaparer. Elle n'en savait rien ; il y avait mille bonnes raisons pour qu'un message ait du retard ou soit court. Le 24, il n'y avait eu qu'un « joyeux Noël » qui avait blessé Synnøve. Le dernier message disant que Marianne allait bien, ni plus ni moins, l'avait empêchée de dormir pendant deux nuits.

« Non, répondit-elle quand le temps d'arrêt devint pénible. Voilà pourquoi je crois que ce n'est pas elle qui les a écrits. Elle ne se serait jamais trompée sur le mot passionnant. »

Le policier ouvrit les yeux avec tant d'exagération qu'il se mit à ressembler à un clown dans un goûter d'anniversaire miteux. Les touffes de cheveux pointaient de derrière ses oreilles, sa bouche était rouge luisant, et son nez ressemblait à une pomme de terre à peu près ronde.

« Alors maintenant, nous avons une théorieiiiiie, commença-t-il en faisant tramer le i aussi longtemps qu'il le put. Quelqu'un a volé le téléphone mobile de Marianne et vous a envoyé les messages à sa place !

— Ce n'est pas ce que je dis, protesta-t-elle bien que ce fût-ce

qu'elle disait, au mot près. Mais vous ne comprenez pas que... que si Marianne a été victime d'un acte criminel, et si quelqu'un... »

Acte criminel.

L'expression la transperça. Elle en éprouva une souffrance physique. Elle n'avait même pas osé y penser jusqu'à présent. Pas en bonne et due forme. Pas en faisant appel au concept approprié.

Acte criminel.

« ... et si quelqu'un voulait essayer de le dissimuler... »

— Le dissimuler ?

— Oui ! Qu'elle a disparu, je veux dire ! Ou qu'elle est... »

Pour la seconde fois en moins de vingt-quatre heures, elle faillit se mettre à pleurer devant quelqu'un d'autre.

On frappa à la porte.

« Kvam ! On te cherche à police secours ! »

Un homme en uniforme sourit et entra dans la pièce. Il posa une main sur l'épaule de son collègue malodorant et fit un geste vers la porte.

« C'est assez urgent.

— Je suis en plein...

— Je prends le relais. »

L'inspecteur principal Kvam se leva, l'air pas content du tout. Il rassembla les papiers devant lui.

« Laisse tout. Je vais terminer. Une disparition, c'est ça ? »

Kvam haussa les épaules, hocha à peine la tête en prenant congé et fila à la porte, qui claqua bruyamment derrière lui.

« Synnøve Hessel, commença le nouveau policier. Ça fait longtemps. »

Elle se leva à moitié et saisit la main tendue.

« Kjetil ? Kjetil... Berggren ? »

— *The one and only !* Je t'ai vue là-bas, et j'ai été un peu... »

Il tint une main horizontale devant lui et lui fit faire des va-et-vient.

« ... inquiet quand j'ai vu qu'Ola Kvam allait s'occuper du dépôt de plainte. Il n'est pas... En fait, il est retraité, et en période de fêtes, on fait venir pas mal de stagiaires pour compléter... Bon. Tu comprends. On a tous nos soucis. Je suis venu dès que j'ai pu. »

Kjetil Berggren avait été dans la classe en dessous d'elle à l'école. Elle l'aurait oublié s'il n'avait pas été le champion de l'école en athlétisme. Il avait battu le record du trois mille mètres à Bugårdsparken alors qu'il n'était qu'en seconde, et était passé dans l'équipe nationale junior avant d'entrer à l'école de police tout de suite après le lycée.

Il avait toujours l'air capable de semer n'importe qui.

« Je t'ai suivie de près, tu sais ! »

Il fit un large sourire, joignit les mains dans la nuque et se renversa en arrière, en faisant basculer sa chaise.

« Chouettes émissions ! Surtout celle que tu as faite depuis...

— Il faut que tu m'aides, Kjetil. »

Ses pupilles se rétrécirent, crut-elle remarquer. C'est peut-être parce qu'il eut soudain de la lumière dans les yeux au moment de laisser retomber ses pieds et de se pencher vers elle.

« C'est pour ça que je suis là. Nous. La police. *To protect and to serve*, tu sais. »

Il essaya de nouveau de sourire, sans obtenir de réponse cette fois non plus.

« Je suis tout à fait, tout à fait sûre qu'il est arrivé quelque chose d'affreux à mon amie. »

Kjetil Berggren rassembla lentement les papiers devant lui avant de les ranger dans un dossier qu'il repoussa sur la gauche de la grande table entre eux.

« Il vaut mieux que j'aie l'histoire complète. Depuis le début. »

* * *

Au début, il avait compris son père.

Quand la police avait sonné chez eux, à Os, dans la nuit de Noël, juste avant que tout le monde aille se coucher, Lukas avait d'abord pensé à son père. Sa mère était morte, disait la police, et ils avaient l'air navrés de devoir apporter ce triste message. Ils étaient bien accompagnés du prêtre de Fana, le plus proche collègue de sa mère, mais le pauvre homme était à ce point ravagé de chagrin qu'il était resté dans la voiture pendant que deux policiers se chargeaient de la pénible mission d'apprendre à Lukas Lysgaard que sa mère avait été assassinée trois heures plus tôt.

Lukas avait tout de suite pensé à son père.

À sa mère aussi, bien sûr. Il adorait sa mère. Un chagrin sourd commença à le priver de ses forces dès qu'il comprit pour de bon ce qu'ils disaient. Mais c'était son père qui l'avait inquiété.

Erik Lysgaard était quelqu'un de doux.

Certains le taxaient de passivité, tandis que d'autres savaient apprécier ce type calme et réservé. Il était toujours discret hors du cadre familial. Il parlait peu, mais n'en écoutait que davantage. Erik Lysgaard était par conséquent un homme qui gagnait à être connu. Il avait ses propres amis, bien entendu, quelques copains d'enfance et une poignée de collègues de l'école où il avait travaillé jusqu'à ce que son dos le fasse trop souffrir et qu'il obtienne une prestation d'invalidité.

Mais en tout premier lieu, il était l'époux de sa femme.

Tout seul, il n'est rien, voilà ce que pensa Lukas en apprenant la mort de sa mère. Papa n'est rien sans maman.

Et au début, il l'avait compris.

Cette nuit-là, cette affreuse nuit sainte que Lukas n'oublierait jamais aussi longtemps qu'il vivrait, la police l'avait conduit à Nubbekken. L'aîné des policiers leur avait demandé s'ils désiraient de la compagnie jusqu'au matin.

Ni son père ni lui ne voulaient avoir qui que ce soit auprès d'eux.

Son père s'était ratatiné, et était presque méconnaissable. Il était si avachi et voûté qu'il ne projeta presque aucune ombre en ouvrant la porte à son fils, et il lui tourna le dos sans un mot pour retourner dans le salon.

Il avait une façon de pleurer tout à fait effrayante. Longtemps presque sans bruit, avant de se mettre à pousser de longs gémissements sourds, sans sanglots ; une douleur animale qui effrayait Lukas. Il se sentait plus désemparé qu'il s'y était attendu, surtout puisque son père refusait le contact physique. Il ne voulait pas parler non plus. Lorsque le jour arriva, une matinée noire d'encre et pluvieuse de Noël, Erik accepta enfin d'essayer de dormir. Même à ce moment-là, il refusa l'aide de son fils, même si cela faisait plus de dix ans qu'Eva Karin lui retirait ses chaussettes chaque soir sans exception et l'aidait à se coucher avant de masser son dos douloureux à l'aide d'un baume maison envoyé par un fidèle paroissien de Stavanger.

Malgré tout, Lukas l'avait compris.

Mais les choses évoluaient.

Cinq jours s'étaient écoulés depuis le meurtre, et rien n'avait changé. Son père n'avait rien mangé du tout durant ces journées. Il buvait volontiers de l'eau, beaucoup d'eau, et quelques tasses de café au lait sucré l'après-midi. Même lorsque Lukas l'avait emmené chez lui, dans l'espoir que ses petits-enfants réveilleraient une espèce d'étincelle de vie chez le vieillard, Erik n'avait rien voulu manger. La visite avait été un échec retentissant. Les mômes avaient été terrorisés en voyant leur grand-père pleurer de façon si étrange, et l'aîné, âgé de huit ans, avait déjà bien assez à faire pour se figurer que sa grand-mère ne reviendrait jamais.

« Ce n'est pas possible, papa. »

Lukas tira un repose-pieds près du fauteuil à oreilles de son père et s'assit dessus.

« On doit penser aux funérailles. Tu dois manger. Tu n'es plus que l'ombre de toi-même, papa, et ça ne peut pas continuer comme ça.

— Les funérailles ne pourront pas avoir lieu tant que la police ne l'aura pas autorisé », répondit le père.

Même sa voix avait maigri.

« Non, mais il faut les organiser.

— Occupe-t'en.

— Ce ne serait pas bien, papa. Nous devons le faire ensemble. »

Silence.

La vieille horloge s'était arrêtée. Erik Lysgaard ne remontait plus les contrepoids en laiton chaque soir avant d'aller se coucher. Il n'avait plus besoin d'entendre le temps passer.

La poussière dansait dans la lumière de la fenêtre.

« Il faut que tu manges, papa. »

Erik leva les yeux, et pour la première fois depuis la mort de Karin, il prit les mains de son fils dans les siennes.

« Non. Toi, tu dois manger. Toi, tu dois continuer à vivre.

— Papa, tu...

— Tu étais le fils de notre bonheur, Lukas. Jamais aucun enfant n'a été aussi bienvenu que toi. »

Lukas déglutit, et sourit.

« C'est ce que disent tous les parents. C'est ce que je dis à mes enfants.

— Mais il y a tant de choses que tu ignores. »

Même si les bruits de la ville ne s'étaient pas tus au dehors, c'était comme s'ils n'arrivaient pas à percer dans la maison de Nubbebakken. Lukas ne sentait même pas son propre cœur battre.

« Que veux-tu dire ? demanda-t-il.

— Beaucoup de choses disparaissent en même temps qu'une personne. Avec Eva Karin, tout a disparu. Il doit en être ainsi.

— J'ai le droit de savoir, papa. S'il y a quelque chose concernant la vie de maman, votre vie, qui... »

Le rire sec de son père l'effraya.

« Tout ce que tu as besoin de savoir, c'est que tu as été un enfant adoré. Tu as toujours été notre grand amour, à ta mère et à moi.

— As été ?

— Maman est morte, répliqua son père. Pour ma part, je n'ai sans doute plus longtemps à vivre. »

Lukas lui lâcha vivement les mains et se redressa.

« Ressaisis-toi ! Maintenant, il va falloir que tu te ressaisisses. »

Il se leva et se mit à faire les cent pas.

« Ça doit cesser. Maintenant. *Maintenant ! Tu entends, papa ?* »

Le père réagit à peine à ce violent éclat de voix. Il resta immobile, comme il l'était à peu de choses près dans ce fauteuil et avec la même expression sur le visage depuis cinq jours et cinq nuits.

« Je ne l'accepterai pas ! cria Lukas. *Maman ne l'acceptera pas !* »

Il attrapa une statue en porcelaine sur une petite desserte à côté du téléviseur. Deux cygnes formant un cœur fragile, cadeau de mariage des parents d'Eva Karin. Elle avait survécu à huit déménagements et avait fait partie des choses auxquelles sa mère tenait le plus. Lukas

enserra les cous des deux cygnes, puis abattit l'objet sur sa cuisse avec une telle force qu'il en eut mal dans les muscles. La statue se brisa. Les tessons acérés lui entaillèrent les paumes. Lorsqu'il lança les morceaux par terre, des gouttes de sang les accompagnèrent sur le tapis.

« Tu n'as pas le droit de mourir. Tu n'as pas le droit de mourir, *nom de Dieu !* »

C'était ce qui manquait.

Jamais, même pas pendant son adolescence rebelle, jamais Lukas Lysgaard n'avait osé jurer en présence de ses parents. Le père se leva avec une prestance que personne ne lui aurait supposée. En trois pas, il avait rejoint son fils. Il leva un bras. Le poing s'arrêta à quelques centimètres de la mâchoire de son fils. Il se figea ainsi, pétrifié en un tableau absurde ; plus grand, plus large. C'était de lui que Lukas tenait ses épaules, et elles semblaient avoir soudain retrouvé leur place. Le bonhomme tout entier s'élargissait. Lukas ne respirait plus. Il se recroquevilla sous le regard de son père, comme s'il était de nouveau jeune. Provocateur, jeune et le petit garçon à son papa.

« Pourquoi maman était-elle sortie ? » murmura-t-il.

Erik laissa retomber sa main.

« C'est une histoire entre Eva Karin et moi.

— Je crois savoir.

— Regarde-moi. »

Lukas contempla ses paumes. Une profonde estafilade partait de la base de chacun de ses pouces. Le sang gouttait toujours sur le tapis.

« Regarde-moi », répéta Erik.

Lukas n'arrivait toujours pas à lever la tête, mais il sentit la main de son père contre sa joue mal rasée. Il leva enfin les yeux.

« Tu ne sais rien », lui assura Erik.

Si, songea Lukas. *Je l'ai peut-être toujours su. Longtemps, en tout cas.*

« Tu ne sais rien du tout », répéta son père.

Ils étaient si proches que le souffle de l'un caressait par à-coups la joue de l'autre. Et de la même manière que les mauvaises pensées s'enkystent en durs secrets quand on ne les partage jamais avec personne, ils portaient tous les deux la certitude de quelque chose qu'ils croyaient inconnu de l'autre. Ils s'étaient immobilisés, honteux chacun à sa façon, sans plus rien à se dire.

* * *

« J'ai honte de le dire, Synnøve, mais c'est le genre d'affaires vis-à-vis desquelles nous restons prudents. »

Kjetil Berggren avait réussi à faire baisser la température dans la petite salle d'auditions, au moins. Il avait retroussé les manches de sa chemise, bravant tous les règlements, et se donnait des petits coups de

crayon à papier sur la cuisse, l'air absent.

Elle avait raconté les choses comme elles étaient, sans rien dissimuler. Elle venait seulement de comprendre que chaque mot qu'elle prononçait rendait la disparition de Marianne un peu moins suspecte.

« Très bien, murmura-t-elle d'une voix sans force.

— Mais tu n'as pas encore discuté avec ses parents.

— Marianne ne les voyait plus depuis que nous avons emménagé ensemble !

— J'entends bien, répondit-il en passant une main sur son crâne presque rasé. Sur le principe, je suis d'accord avec toi : il y a lieu de s'en faire. Mais il se trouve que... »

Il était de bien moins bonne humeur que quand il l'avait arrachée aux griffes d'Ola Kvam, une heure et demie plus tôt. Il s'agitait sur son siège, et n'avait pas pris la moindre note depuis plus d'une demi-heure.

« Il faut quand même se renseigner auprès des proches, pour commencer. Si j'ai bien compris, tu n'as parlé à personne. »

Le martèlement exaspérant contre sa cuisse s'interrompt.

« Pas même à ses parents », répéta-t-il.

Comme si les parents d'une femme de quarante-deux ans détenaient la réponse à toutes les questions.

« Ils ne sont pas venus quand nous nous sommes mariées, murmura Synnøve. Comment pourraient-ils savoir quelque chose sur Marianne, d'un coup, comme ça ?

— C'était quand même la tante de sa mère qu'elle allait voir, non ? Il est possible que sa mère ait...

— Cette grand-tante est sortie du néant absolu ! Écoute voir, Kjetil. Marianne a rompu tout lien avec ses parents après une confrontation épouvantable il y a plus de treize ans. J'étais impliquée, bien sûr. Elle a gardé une espèce de lien avec son frère, mais de façon tout à fait superficielle. Ses grands-parents sont morts, et son père est fils unique. La mère tient ses frères et sœurs d'une poigne de fer. En d'autres termes, autant dire que Marianne n'a pas de famille. Puis, cet automne, une lettre de cette grand-tante est arrivée. Elle a émigré avant la naissance de Marianne et a été... persona non grata dans la famille. Bohème. Elle s'est mariée avec un Afro-Américain au début des années soixante, à une époque où ce genre de chose n'amusait pas grand monde dans les familles huppées de Sandefjord. Par la suite, elle a divorcé et émigré en Australie. Elle... »

Synnøve s'interrompt.

« Mais pourquoi est-ce que je te donne tout un tas d'informations futiles sur une bonne femme bizarre qui a découvert tout à coup qu'elle avait une petite-nièce aussi rejetée qu'elle-même par la

famille ? Ce qui compte, c'est que Marianne n'est *jamais* arrivée chez sa grand-tante ! »

Elle se mit à faire des moulinets avec les bras et bouscula une tasse de café pleine. Elle jura en sentant le liquide bouillant tomber sur sa cuisse et bondit de son siège. Avant qu'elle ait réalisé, Kjetil Berggren était à côté d'elle, une bouteille d'eau minérale vide dans la main.

« Ça a aidé ? Tu veux que je verse autre chose de froid ?

— Non merci, murmura-t-elle. Ça ira. Merci. »

Kjetil Berggren alla chercher du papier absorbant à un distributeur près d'un petit lavabo.

« Et puis tu m'as dit qu'elle avait déjà pris ses cliques et ses claques », reprit-il sans se retourner.

Synnøve se laissa retomber dans l'inconfortable fauteuil.

« Elle ne s'est pas tirée. Elle a cassé. C'est tout à fait différent.

— Tiens. »

Il lui tendit un gros paquet de papier absorbant.

« Tu m'as dit qu'elle avait disparu pendant quinze jours, poursuivit-il en se rasseyant. Sans rien dire. À ce moment-là non plus, je veux dire. Je pense que tu comprends que ce n'est pas anodin, Synnøve. Que cette f... que Marianne ait disparu après une dispute épouvantable il y a trois ans et soit partie en France sans même te dire qu'elle avait quitté le pays. C'est le genre de chose dont nous sommes obligés de tenir compte dans la police, quand on décide si on va investir le maximum de moyens dans...

— Mais nous ne nous sommes pas disputées depuis assez longtemps. Nous ne nous sommes pas disputées du tout, d'ailleurs. »

Au lieu de retourner à sa place de l'autre côté de la table, il posa son derrière sur le bureau et un pied sur le siège à côté d'elle. C'était probablement pensé comme un geste amical.

« Je n'ai l'air de rien, murmura-t-elle en s'écartant. Et je ne sens pas la rose. Désolée.

— Synnøve... » commença-t-il sans remarquer qu'elle n'avait pas tort du tout.

Sa main était chaude quand il la posa sur son épaule.

« Je vais voir ce que je peux faire, bien sûr. Je prends ta déclaration de disparition. C'est un début, au moins. Mais je ne te garantis pas que nous allons remuer ciel et terre. Pas dans l'immédiat, en tout cas. En attendant, il y a pas mal de choses que toi, tu peux faire. »

Elle se leva. Plus pour échapper au contact, qu'elle percevait comme malvenu. Quand elle tendit la main pour attraper son pull, Kjetil Berggren sauta de la table.

« Appelle les gens, conseilla-t-il. Vous avez beaucoup d'amis. S'il devait y avoir... une histoire d'adultère... »

Heureusement, elle avait le pull sur la tête. Elle rougit. Elle se débattit avec le vêtement jusqu'à ce qu'elle reprenne le contrôle d'elle-même.

« ... il y a souvent un ou plusieurs amis qui le savent.

— Compris.

— Et si vous avez un compte commun, essaie de savoir si elle a retiré de l'argent. Et où, le cas échéant. Je t'appelle dans quelques jours pour prendre des nouvelles. Ou je passe. Tu habites toujours cette vieille maison dans Hystadveien ?

— *Nous* habitons dans Hystadveien, Marianne et moi. »

En le disant, elle fut certaine que c'était un mensonge.

« Si ce n'est que Marianne est morte ! conclut-elle d'une voix dure en saisissant son anorak, avant d'aller vers la porte. Merci, Kjetil. Merci pour *fucking nothing* ! »

Elle claqua si fort la porte derrière elle que le battant sauta de ses gonds.

La nuit avant le matin obscur

Rolf ne savait pas fermer une portière de voiture de façon civilisée.

Il la fit claquer si fort que Marcus Koll l'entendit depuis le salon, bien que la voiture soit à l'abri dans le grand garage. Rolf l'expliquait toujours en disant que toute sa vie, il avait conduit de véritables épaves. Il ne s'était pas encore habitué à des voitures allemandes à plus d'un million de couronnes. Sans parler des italiennes, qui coûtaient le double.

Marcus chassait avec mauvaise humeur une mouche qui hibernait chez eux. Elle était énorme et engourdie, mais vivait encore quand Rolf entra.

« Mais qu'est-ce que tu fabriques, nom d'un chien ? » À genoux sur la table de la salle à manger, Marcus faisait de grands gestes avec les bras.

« Une mouche, grommela-t-il. Tu ne pourrais pas être un tout petit peu plus doux avec nos voitures ?

— Une mouche ? En cette saison ? Bien sûr ! »

Trois pas rapides et un coup de la paume sur la table. « Je l'ai eue ! claironna-t-il. Cette table ne devrait pas être mise, d'ailleurs ? »

Marcus descendit. Il se sentait raide et maladroit, et dut poser un genou sur une chaise pour descendre. Comme chaque fois le 31 décembre, il avait commencé la journée en jurant qu'il allait se remettre au sport. Dès le lendemain. C'était son intention la plus importante, et cette fois, il allait s'y tenir. Il disposait d'une salle toute équipée au sous-sol. Il n'avait qu'une très vague idée de ce à quoi elle ressemblait.

« Maman ne va pas tarder.

— Ta mère ? Tu as demandé à Eisa de venir mettre la table pour une soirée à laquelle elle n'est même pas invitée ? »

Marcus poussa un gros soupir découragé.

« Maman voulait avoir le petit Marcus chez elle ce soir. Pour entrer ensemble dans le nouvel an, rien qu'eux deux. Ça sera plus drôle pour l'un comme pour l'autre.

— Pas de problème, mais il n'y aucune raison pour que cette femme gaspille sa matinée en mettant la table ici ! Appelle-la tout de suite. Dis-lui que je le ferai. Qu'est-ce que c'est que ça, d'ailleurs ? »

Rolf tendit un petit boîtier métallique rectangulaire.

« Un disque dur, répondit Marcus sur un ton badin.

— Tiens donc ? Que faisait-il dans le coffre de la Maserati ?

— C'est ma voiture. Combien de fois t'ai-je déjà dit que je préfère que tu en prennes une autre ? Il n'y a pas plus mauvais conducteur que toi au monde, et...

— Mais qu'est-ce qui t'arrive, enfin ? »

Rolf sourit et se pencha pour l'embrasser. Marcus s'esquiva. Il jeta un coup d'œil au disque dur.

« Il est fichu, expliqua-t-il. Je l'ai changé. Celui-là, il faut le jeter.

— Je le ferai, répondit Rolf en haussant les épaules. Et toi, tu devrais te trouver une meilleure humeur avant l'arrivée de nos invités. »

Il avait toujours le disque dur à la main en quittant le salon. Marcus dut faire un gros effort pour ne pas lui courir après. Il voulait détruire et jeter ce satané disque dur lui-même.

Ce n'était pas si grave, songea-t-il en essayant de ne pas respirer trop vite. Ce n'était qu'une mesure de précaution. Sans doute superflue. Complètement superflue. Sa respiration accéléra, et il essaya de se concentrer sur tout autre chose.

Le menu, par exemple.

Ça n'avait aucune importance que Rolf ait trouvé le disque dur.

Il n'avait aucun souvenir du menu.

Oublie ce disque. *Oublie-le. Il n'a aucune importance.*

« Tu as appelé Elsa ? »

Rolf était revenu, les bras chargés de nappes, de serviettes et de bougies.

« Mais Marcus, tu es... Marcus ! »

Rolf laissa tout tomber.

« Tu es malade ? Marcus ? »

— Tout va bien. Juste un petit étourdissement. C'est fini. Relax. »

Rolf lui passa une main dans le dos. Comme il faisait presque une tête de plus que Marcus, il dut se pencher pour croiser le regard abattu de son compagnon.

« Est-ce que... c'est une autre crise d'angoisse ? »

— Oh non, sourit Marcus. Ça fait des années, ça. Tu m'as guéri, je te l'ai déjà dit. »

Il avait du mal à mobiliser sa langue sèche et engourdie. Ses mains étaient trempées de sueur froide, et il les fourra dans ses poches.

« Tu veux un peu d'eau ? Je vais te chercher un peu d'eau, Marcus ? »

— Merci, ce serait bien. Un peu d'eau, et je serai retapé. »

Rolf disparut. Marcus fut seul.

Si seulement il n'avait pas été aussi isolé. Si seulement il avait

parlé à Rolf, dès le début. Ils auraient pu trouver une solution. Ensemble, ils auraient pu déterminer ce qui était le mieux à faire. Ensemble, ils pouvaient triompher de tout.

Soudain, il prit une profonde inspiration. Il se redressa, fit claquer sa langue pour relancer la production de salive et se gifla sur les deux joues. Il n'avait aucune raison d'avoir peur. Il se décida une fois encore :

Il n'y avait aucune raison de s'inquiéter.

Il avait lu un petit article sur Niclas Winter dans *Dagens Næringsliv* entre Noël et le jour de l'an. Entre les lignes, il apparaissait que le type avait pu succomber à une overdose. On n'écrivait certes jamais ce genre de chose, en tout cas pas si peu de temps après les faits. La mort de l'artiste était attribuée à son mode de vie peu orthodoxe, pour reprendre la jolie formule de l'auteur. La lutte avait déjà commencé concernant les droits des œuvres non vendues. Elles avaient bénéficié de la mort de leur créateur : trois propriétaires de galerie et un conservateur de musée les estimaient maintenant à plus de deux fois leur valeur de la semaine précédente. L'article était plus intéressant que son emplacement dans le journal pouvait le laisser supposer. Les choses n'allaient pas en rester là.

Niclas Winter était mort d'une overdose, et Marcus Koll Jr. n'avait rien à craindre. Il saisit cette idée et se concentra dessus jusqu'à ce que Rolf revienne en courant avec un grand verre d'eau. Les glaçons tintèrent quand il le vida en une seule énorme gorgée.

« Merci. Ça y est, c'est passé. »

Je n'ai rien à craindre, se dit-il au moment de mettre la table. Nappe rouge, serviettes rouges à liseré argent, bougies rouges et vertes dans des chandeliers en verre argenté. Niclas Winter ne peut s'en prendre qu'à lui, se sermonna-t-il, il n'aurait pas dû se flanquer cette overdose.

Sa mort ne me concerne pas.

Il le croyait presque lui-même.

* * *

Trude Hansen croyait sans aucun doute qu'on était le 31 décembre au soir.

Son minuscule appartement n'était toujours qu'un désordre de restes alimentaires, de bouteilles vides et de vêtements sales. Des morceaux de papier aluminium jonchaient le sol, et dans un coin, une boîte de pizza avait fait office de bac à litière pour l'animal terrorisé qui miaulait sur un appui de fenêtre.

« Là, minou ! Là, mon petit minou ! Viens voir maman, viens ! »

La bête cracha et fit le gros dos.

« Mais il ne faut pas t'énerver contre maman, enfin ! »

Sa voix était neutre et claire. Elle ne se souvenait pas si le chat avait eu à manger. Pas aujourd'hui, en tout cas. Peut-être pas hier non plus. Non, pas hier ; elle s'était mise dans une rogne incroyable parce que cette enfoirée de bestiole avait pissé sur la pizza.

« Chut, chut. »

Trude alla vers l'animal, qui fila comme une flèche poilue sur le canapé. Il se mit à se faire les griffes sur un coussin, en mouvements profonds et réguliers.

Ce devait être le 31 décembre, croyait Trude.

Elle essaya d'ouvrir la fenêtre. Celle-ci était coincée, et elle se cassa un ongle dans sa tentative. Elle finit enfin par s'ouvrir ; d'un seul coup, avec fracas. Un air glacial déferla dans cette pièce confinée, et Trude passa le buste par l'ouverture.

Par-dessus les immeubles à l'est, les vieilles maisons qui l'empêchaient de voir le parc de Sofienberg, elle vit des fusées. Des boules de lumière rouges et vertes retombaient avec légèreté vers le sol, et des fontaines lumineuses aspergeaient le ciel entier. Le parfum de la poudre se répandait déjà dans les rues. Elle adorait le parfum des feux d'artifice. Heureusement, il y avait toujours quelqu'un qui ne parvenait pas à se retenir jusqu'à minuit.

Il ne lui restait plus qu'une dose. Elle l'avait mise de côté pour ce soir ; la journée avait été vivable grâce à une bouteille d'alcool que quelqu'un avait oubliée sous le lit.

Il était malaisé de se faire une idée de l'heure qu'il était.

Au moment où elle allait refermer la fenêtre, le chat se glissa dehors. Il parcourut à toute vitesse la rambarde étroite et alla s'asseoir à quelques mètres, avant de se mettre à miauler.

« Viens, enfin, minou ! Viens voir maman, viens ! »

L'animal faisait sa toilette. Sans se dépêcher, avec soin, sa langue passait sur sa fourrure. En rythme, tous les quatre passages, il passait sa patte derrière l'oreille.

« Minou ! bafouilla Trude d'une voix aussi ferme qu'elle le put, le bras tendu vers le chat. Maintenant, tu rentres. Tout de suite ! »

Elle sentit qu'elle n'était plus en contact avec le sol. Si elle empoignait le chambranle entre les deux carreaux du bas de la vieille fenêtre divisée en quatre, elle pourrait tendre l'autre main assez loin pour attraper le chat par la peau du cou. Ses doigts enserrèrent la boiserie. Un vent glacial lui caressa les avant-bras, et elle se mit à claquer des dents.

« Minou », eut-elle le temps d'appeler encore une fois avant de perdre l'équilibre et de tomber.

Comme elle habitait au second, elle atteignit l'asphalte sur la tête et l'épaule gauche, et elle décéda sur le coup. Puisqu'un homme

fumait à sa fenêtre de l'autre côté de la rue, la police fut prévenue sur-le-champ. Et étant donné que le type put raconter ce qui s'était passé, et que la porte de l'appartement vide de Trude était fermée de l'intérieur par un entrebâilleur, il n'y eut jamais la moindre raison d'enquêter de plus près sur cette affaire. Un accident, rien que ça. Un accident malheureux.

Le 31 décembre 2008, une heure et demie avant qu'on fête la nouvelle année, plus une seule personne sur la planète entière ne pouvait penser à Runar Hansen. Il avait été assassiné dans un parc de l'Østkant le 19 novembre de la même année, à l'âge de quarante et un ans. Après le décès de sa sœur, il ne fut même plus un souvenir vague et embrumé par les stupéfiants.

Personne ne se souciait non plus du chat sur la rambarde.

* * *

Synnøve Hessel caressa le dos du chat obèse. Il se coucha bien confortablement sur ses genoux, et son ronronnement sourd se mit à émettre en continu dans les fréquences basses. Le son et l'abandon total dont la bête faisait montre en lui donnant de petits coups de tête dans la main chaque fois qu'elle arrêta de le caresser avaient quelque chose de rassurant.

« Je suis si heureuse d'avoir pu venir... déclara-t-elle.

— C'est la moindre des choses, répondit la femme assise à l'autre bout du canapé, une canette de bière dans la main. Je n'avais pas non plus une envie délirante de faire la bamboche. »

L'appartement était encore plus beau que Marianne le lui avait décrit lors de sa toute dernière conversation téléphonique avec Synnøve. Marianne était allée voir Tuva dans Grefsenkollveien l'après-midi du samedi 20 décembre. Il était huit heures du soir, et Marianne avait paru aborder ce voyage avec intérêt. Synnøve avait essayé de dissimuler la déception qu'elles ne fêtaient pas Noël ensemble, sans y parvenir tout à fait. Le ton entre elles était devenu froid et sec avant qu'elles ne raccrochent.

Elle se rendit compte que les dernières phrases de cette discussion avaient un peu atténué l'aspect surprenant de la froideur et la concision des SMS de Marianne. Le premier, en tout cas.

« Alors tu as contrôlé si elle était allée à l'hôtel ? demanda Tuva pour la troisième fois en moins d'une heure.

— Oh oui. Elle y est allée, s'est inscrite, et la facture a été réglée. À partir de là, plus rien. »

Elle frissonna et reposa le chat par terre.

« À partir de là, plus rien, répéta-t-elle en faisant la grimace. On

dirait une phrase tirée d'un roman policier. »

Le salon n'était pas grand, mais la vue de l'autre côté des immenses fenêtres donnait à l'appartement un certain chic. Tous les meubles étaient tournés vers le vaste balcon, et de sa place, Synnøve voyait tout Oslo. Elle se leva.

« On va faire un tour ? demanda Tuva.

— Maintenant ? À onze heures du soir ? »

Synnøve était à la fenêtre. L'immeuble vert l'avait effrayée, de l'extérieur. Une brique de Lego gigantesque posée sur le petit côté, collée à un flanc de montagne dynamité sur toute la hauteur du bâtiment. Ce n'est qu'en arrivant dans le salon au dixième étage qu'elle avait compris l'enthousiasme puéril dont son amie avait fait preuve vis-à-vis de ce nouvel appartement.

Synnøve n'avait jamais vu Oslo aussi beau.

La lumière scintillait partout. Devant elle, la ville ressemblait à une décoration de Noël réalisée par les dieux, entourée de collines sombres et de mer noire. Les fusées explosaient sous le ciel à un rythme sans cesse plus soutenu. Synnøve et Tuva avaient des fauteuils d'orchestre pour ce spectacle distant d'une heure seulement.

« Pas de problème », répondit-elle en haussant les épaules.

Cinq minutes plus tard, elles remontaient la colline de Grefsen. Le froid leur pinçait le visage. Elles étaient bien emmitouflées, pas comme tous ces gens qui rejoignaient ou quittaient des réceptions en beaux habits et chaussures de soirée. Quelques garçons de douze ou treize ans s'amusaient à lancer des pétards dans un groupe de jeunes femmes, qui criaient et faisaient des bonds sur leurs talons aiguilles. Un homme d'un certain âge arrivait en sens inverse, accompagné d'un vieux labrador trop gros. Il enguirlanda les jeunes de son mieux. Ils jurèrent, crièrent et détalèrent en riant, avant de disparaître dans l'enceinte d'un chantier interdit au public en escaladant une clôture haute de trois mètres.

« C'est très bizarre qu'elle n'ait pas retiré d'argent, murmura Tuva à bout de souffle. Tu en es tout à fait sûre ? »

Synnøve ralentit. Elle oubliait souvent qu'elle était en meilleure condition physique que la plupart des gens.

« Tout ce que j'ai eu la possibilité de contrôler, c'est notre compte commun. Marianne a aussi une carte rattachée à un compte d'épargne dont elle est seule titulaire. Il faut que je demande à ces maudits poulets d'interroger la banque. »

Elle s'arrêta.

Ça ne sert à rien, songea-t-elle.

Elles étaient à une bifurcation. Tuva tendit un doigt vers le haut, vers une rue déserte qui continuait en serpentant vers le haut de Grefsenkollen. Synnøve s'arrêta.

« Je suis *convaincue* qu'elle est morte », chuchota-t-elle.

Des larmes glaciales coulaient sur son visage.

« Tu n'en sais rien ! protesta Tuva. Ça ne fait qu'une semaine qu'elle a disparu ! Je me souviens à quel point tu étais déboussolée la fois où elle est partie en France sans prévenir, et n'a pas donné de nouvelles avant longtemps ! Marianne est très...

Morte ! hurla Synnøve. Ne t'y mets pas, toi aussi ! Cette fois-là, c'était différent. Cette fois, elle ne voulait plus me voir. Ce n'est pas pareil, aujourd'hui ! Tu ne peux pas... »

Tuva la prit dans ses bras.

« Excuse-moi. J'essaie juste de te reconforter. On ne devrait peut-être pas parler de ça.

— Bien sûr, qu'il faut en parler ! »

Synnøve se mit en marche. Vite. Elle accélérait à chaque nouveau pas. Tuva trottinait derrière elle.

« De quoi d'autre veux-tu qu'on parle ! cria Synnøve. Du temps qu'il fait ? Je veux parler de cette abrutie de grand-tante qui n'a prévenu personne en ne voyant pas arriver Marianne. Je veux parler de...

— Tu l'as appelée ? »

Tuva courait maintenant pour ne pas se laisser distancer.

« Oui. Elle ne voulait pour rien au monde parler à la mère de Marianne, ce que je comprends sans mal. Mais cette bonne femme doit être... »

Elle s'arrêta. Un élan occupait le milieu de la route.

« ... *demeurée*, feula-t-elle. Je lui ai demandé si...

— Chut ! »

L'élan n'était qu'à vingt ou vingt-cinq mètres. L'air se grisait autour de sa bouche quand il soufflait. C'était une femelle, constata Synnøve, et elle jeta un coup d'œil prudent vers les bois de part et d'autre de la route, à la recherche d'un éventuel petit. Elle n'en vit pas, mais ça ne voulait pas dire que la femelle était seule.

« Pour l'instant, elle ne fait qu'observer, chuchota-t-elle. Ne bouge pas. »

La bête les étudia pendant presque trente secondes, la tête dressée et les oreilles projetées en avant. Tuva osait à peine respirer.

« C'est la première fois que je vois un élan vivant », avoua-t-elle d'une voix presque inaudible.

Ça en dit long sur le temps que tu passes en extérieur, se dit Synnøve avant de pousser un hurlement et de se mettre à battre des bras. L'animal sursauta, fit volte-face et disparut entre les arbres en grands bonds gracieux.

« Wow ! souffla Tuva.

— Cette tante doit être débile, reprit Synnøve en continuant à

remonter la rue. Je lui ai demandé pourquoi elle ne m'avait pas prévenue, et elle m'a répondu qu'elle ne connaissait pas mon nom de famille.

— On ne peut pas dire que ce soit une mauvaise raison ! cria Tuva, qui en avait assez de courir. Mais attends-moi, bon sang ! Ne va pas si vite ! »

Synnøve s'arrêta et se retourna.

« Pour commencer, commença-t-elle en ôtant une moufle pour pouvoir pointer un doigt en l'air, Marianne lui avait écrit que je faisais des documentaires. En second lieu, elle lui avait dit que je m'appelais Synnøve. Troisièmement... »

Trois doigts étaient braqués vers le ciel.

« Cette bonne femme a quand même accès à Internet, quelque part ! Il n'y a qu'à se servir de Google ! Synnøve, plus documentaire, et on trouve qui je suis ! »

Tuva hocha la tête bien qu'elle n'y ait pas pensé elle-même.

Elles continuèrent à marcher en silence. Derrière elle, les feux d'artifice gagnaient sans cesse en intensité. Lorsqu'elles passèrent la bifurcation vers Trollvann, Tuva commença à se demander si elle tiendrait encore longtemps. Elle avait le souffle court, et une grosse envie de faire demi-tour au lieu de continuer en boitant.

Elles étaient arrivées. Une lumière tiède déferlait de toutes les fenêtres du restaurant de Grefsenkollen. Le parking était plein de voitures qui resteraient sans doute sur place jusqu'à une heure avancée du lendemain. Tandis qu'elles approchaient, un cortège énorme de gens en habits de fête passa les portes principales. Ils s'arrêtèrent presque tous dans le grand escalier pour trinquer au champagne et s'extasier devant le spectacle. Trois hommes avaient les bras chargés de fusées, et passèrent le coin en titubant pour les envoyer depuis le parking.

« Ici, haleta Tuva en allant à la clôture autour du semblant de terrasse au bas des marches. Ici, c'est même plus chouette que chez moi ! »

Les sirènes des bateaux se mirent à hurler sur le fjord. Derrière Synnøve et Tuva, les clients exprimèrent bruyamment leur admiration à propos des feux d'artifice, de la fête, de cette nouvelle année qui s'ouvrait à eux. Le ciel entier était éclairé. Ce n'était que claquements et étincelles devant et au-dessus d'elles, sifflements, cris, hurlements et explosions.

« Bonne année », souhaita Tuva sur un ton hésitant, en la prenant dans ses bras.

Synnøve ne répondit pas. Elle s'appuya à la balustrade et regarda vers Oslo. 2009 n'avait que quelques secondes, et si ce qu'elle ressentait devait être représentatif de cette nouvelle année, elle allait

au devant de douze mois épouvantables.

Ce qu'elle ignorait, c'est que Marianne Kleive se trouvait à environ 8110 mètres de là. Si elle l'avait su, elle n'en aurait sûrement éprouvé aucun réconfort.

Pour la première fois de sa vie, Synnøve Hessel commençait en pleurant une nouvelle année.

* * *

Erik Lysgaard avait promis à Lukas de ne pas pleurer.

« Papa. Papa ! »

Erik sursauta. Il avait d'abord refusé d'accompagner son fils chez lui. Il n'avait accepté que lorsque Lukas l'avait menacé de venir avec toute sa famille à Nubbebakken pour y faire une espèce de fête pour les gosses. Il avait promis de ne pas pleurer. Il n'avait pas promis de parler.

Les enfants avaient fini par s'endormir. Astrid, la femme de Lukas, les attendait en peignoir à la porte du couloir. Elle fit un sourire pâlot à son beau-père et leva une main sans force pour lui souhaiter bonne nuit. La soirée avait été éprouvante.

Lukas portait un pyjama à rayures bleues et des pantoufles usées sur ses pieds nus. Il s'accroupit à côté du fauteuil de son père, mais ne le toucha pas.

« Tu dormais ? »

— Je crois. J'ai somnolé pendant que vous vous prépariez.

— Il faut que tu te couches, maintenant. J'ai préparé la chambre d'amis.

— Je vais plutôt rester ici, Lukas.

— Ce n'est pas possible, papa. Tu dois t'allonger.

— Je suis très, bien assis ici. »

Lukas se leva.

« Tu te comportes comme si tu étais le seul à avoir du chagrin, répondit-il d'une voix sans force. Je ne te reconnais pas, papa. Tu es... super égoïste. Tu ne vois pas que je souffre, tu ne vois pas que les gosses cherchent leur grand-mère, tu ne vois pas que... »

— Oh si. Je le vois. Mais je ne suis pas en mesure d'y faire quoi que ce soit. »

Lukas faisait les cent pas dans le salon obscur. Il souffla une bougie sur l'appui de fenêtre. Ramassa un ours en peluche sur le sol et le posa sur une étagère. Se mordit les ongles. Le silence était complet au dehors. Il entendit Astrid tirer la chasse d'eau dans la salle de bains, et refermer la porte de la chambre derrière elle avec un léger grincement.

« Pourquoi tu n'as pas menti ? » demanda-t-il tout à trac.

Son père leva les yeux.

« Menti ? »

— Pourquoi tu n'as pas inventé une histoire pour expliquer pourquoi maman était dehors ? Qu'elle voulait prendre l'air, par exemple. Que vous vous étiez disputés, je ne sais pas. N'importe quoi. Pourquoi as-tu dit à la police que ça ne les regardait pas ?

— Parce que c'est vrai. Si j'avais inventé quelque chose, ça aurait été un mensonge. Je ne mens pas. C'est important pour moi de ne pas mentir. Tu devrais le savoir, toi, mieux que personne.

— Mais te refermer comme une huître, ça, ça ne te pose pas de problème. »

Lukas fit un large geste des bras.

« Papa, pourquoi... »

Il s'arrêta en voyant le regard de son père planté dans le sien, avec ce qui ressemblait à un sourire tout au fond.

« Tu ne m'as pas appelé papa depuis que tu avais dix ans.

— Il faut que je te pose une question.

— Tu n'obtiendras pas de réponse. Tu l'as compris, non ? Je ne te dirai pas pourquoi maman était dehors et...

— Pas ça, l'interrompt Lukas. Il s'agit d'autre chose. »

Son père ne dit rien, mais il ne le quitta pas des yeux.

« J'ai toujours eu une espèce d'impression, tenta Lukas, que je partageais maman avec quelqu'un d'autre.

— Nous partagions maman avec Jésus.

— Ce n'est pas à ça que je pense. »

Pendant quelques secondes, il fut complètement désorienté. Puis il s'assit sur le canapé. Celui-ci était si profond que ce fut désagréable de se pencher en avant. En même temps, il était trop tendu pour s'appuyer sur les coussins. Il finit par se relever.

« Est-ce que j'ai une sœur ou un frère, quelque part ? »

Le visage de son père revêtit une expression qui le terrifia. Ses yeux s'assombrirent. Sa bouche se crispa et s'entoura de grosses rides profondes. Les sourcils se rejoignirent. Ses mains, jusqu'alors relâchées sur ses genoux, se serrèrent à tel point que les jointures blanchirent.

« Je ne m'attendais pas à ça de toi, répondit-il d'une voix inconnue.

— Mais je... Est-ce que toi et maman, ou maman... Je veux dire, vous avez toujours été ensemble, et cette histoire de bois et de Jésus et...

— La ferme ! »

Le père quitta son fauteuil. Cette fois, il ne leva pas la main pour frapper. Il resta figé, les yeux étincelants. Sa lèvre inférieure vibrait.

« Pose-toi la question, répondit-il sur un ton glacial. Demande-toi si Eva Karin, ta mère, ma femme, a un enfant dont elle ne veut pas

entendre parler.

— C'est à toi que je pose la question, père ! Et je ne dis pas qu'elle cherchait à nier... »

Le père se mit en marche.

« Je vais me coucher, déclara-t-il, mais il fit volte-face en arrivant à la porte. Et je ne répondrai jamais, jamais, à ce genre de question. Pose-toi la question, Lukas. *Pose-toi la question !* »

Lukas fut de nouveau seul dans le salon.

« C'est à toi que je demande, murmura-t-il. C'est à toi, papa. »

Si seulement son père avait répondu oui. *Tu n'aurais pas pu répondre oui et me simplifier beaucoup la vie !*

C'était impossible d'aller se coucher. Il savait qu'il ne dormirait pas. Il avait posé une question et attendu une réponse. Espéré une réponse. Tout se serait remis en place si seulement son père avait confirmé qu'il y avait un autre enfant, quelque part. Un enfant plus âgé, plus âgé que Lukas. Une explication à tout.

Mais son père avait nié.

Est-ce parce que tu ne veux pas mentir, papa ?

Lukas s'allongea dans le canapé sans retirer ses pantoufles. Il tira une couverture en laine sur lui, jusqu'à son menton, comme sa mère l'empaquetait quand il était petit. Il resta ainsi sans dormir jusqu'au petit matin ; un début noir d'encre à la nouvelle année.

DEUXIÈME PARTIE

JANVIER 2009

Poursuivi

« Je ne sais pas si c'était une bonne idée de ma part de vous raconter ça. *Stricto sensu*, nous n'avons trouvé aucune trace indiquant que quelqu'un s'est introduit ici, et le directeur ne veut pas impliquer la police. Or, je...

— Pouvez-vous reprendre, commença Inger Johanne avant de toussoter. Pouvez-vous reprendre depuis le début, une fois encore ? »

Elle essaya de trouver une position qui lui permettrait de se tenir tranquille.

« Oui, alors... »

La surveillante générale Live Smith passa les doigts dans son épaisse chevelure grise. Elle avait paru douter dès l'instant où elle avait arrêté Inger Johanne dans le couloir pour lui demander de l'accompagner dans son bureau. Elle avait maintenant l'air de le regretter, et de vouloir se débarrasser de tout ça.

« Étant donné que nous sommes une école spécialisée, quand même... commença-t-elle en hésitant, nous avons des informations assez fournies sur chaque enfant. Comme vous le savez, les élèves de notre école présentent des formes très diverses de handicaps fonctionnels, et pour favoriser au mieux l'offre pédagogique pour chacun, nous...

— Je sais ce qu'est cette école et ce qu'elle propose, l'interrompt Inger Johanne. Ma fille y est inscrite. »

Elle ne reconnaissait pas sa voix. Dure et plate. Elle toussa de nouveau et dut saisir son verre d'une main tremblante.

« Tout va bien ? »

Live Smith avait les yeux rivés sur le filet d'eau qui coulait sur le pull-over d'Inger Johanne.

Inger Johanne reposa son verre.

« J'ai la gorge un peu sèche. Je dois couvrir quelque chose. Je vous écoute. »

Elle se força à sourire et marqua son impatience d'un geste circulaire de la main. Live Smith ajusta sa veste, passa une mèche de cheveux derrière l'oreille et répondit d'une voix aigre-douce :

« C'est quand même vous qui m'avez demandé de tout reprendre depuis le début.

— Oui. Je suis désolée. Pourriez-vous juste...

— Bon. La version courte, c'est que quand je suis arrivée ici vendredi dernier, c'est-à-dire juste avant ce week-end, pour préparer la rentrée, j'ai eu la sensation que quelqu'un était venu. »

Sa main balaya la pièce. C'était un bureau spacieux meublé d'une armoire à archives contre un des murs les plus longs, à côté d'une porte donnant sur une plus petite pièce fermée à clé. Hormis cela, les murs étaient couverts de dessins d'enfants dans des cadres de chez IKEA. Les rideaux rouge pompier à pois jaunes se balançaient dans la chaleur qui montait des radiateurs sous les fenêtres.

« J'ai juste eu une impression étrange, si vous voulez. Il y avait une autre... une autre odeur, ici, peut-être. Non, d'ailleurs. Plutôt une autre... atmosphère. »

Elle avait presque l'air gênée, et sourit avant d'ajouter :

« Vous savez. »

Inger Johanne savait.

« Non pas que je croie au surnaturel, poursuivit Live Smith avec un nouveau sourire désarmant. Mais vous connaissez certainement cette sensation de... »

— Ce n'est pas surnaturel, l'interrompit Inger Johanne. Au contraire. C'est l'une de nos capacités les plus perfectionnées. Le subconscient remarque des choses que nous ne parvenons pas bien à faire remonter à la surface. On a pu déplacer un objet. Comme vous l'avez dit vous-même, il peut y avoir une odeur presque imperceptible. Plus on a vécu d'expériences différentes, plus cette accumulation nous en apprend sur ce que nous n'arrivons pas à définir de prime abord. Certaines personnes sont plus douées que d'autres pour comprendre ce qu'elles ressentent. »

Elle parvint enfin à avaler un peu d'eau.

« Ils se disent même clairvoyants, parfois. »

Le sarcasme calma les battements de son cœur.

« Et puis, il y avait ce dossier », reprit Live Smith.

Derechef ce sourire fugace après chaque phrase, comme si elle essayait de se faire toute petite. Un plus petit sujet d'inquiétude. A ne pas prendre trop au sérieux. D'ordinaire, Inger Johanne aurait ressenti une irritation sans bornes vis-à-vis de cette attitude féminine. Mais elle avait assez à faire pour maintenir sa voix dans un registre stable.

« Le dossier de Kristiane, acquiesça-t-elle.

— Oui. Il a donc... »

Live Smith s'arrêta sur une inspiration, comme si elle cherchait le mot le moins dangereux à employer. Disparu. Été égaré. Volé.

« ... peut-être été mal rangé, rien de plus », conclut-elle.

Ses yeux racontaient une tout autre histoire.

« Comment l'avez-vous découvert ? »

— J'allais chercher un autre dossier dans le même tiroir quand je

me suis aperçue qu'il n'était pas verrouillé. Le tiroir, quoi. Il n'était pas fracturé ni rien. Juste pas verrouillé. Je m'en suis voulu, car à ce que je m'en rappelais, j'avais été la dernière à tout fermer avant les vacances de Noël. Nous suivons des règles très strictes en matière de stockage d'informations sur les élèves. Il s'agit en partie d'informations médicales sensibles, et je... »

Cette fois, le sourire fut suivi d'un léger haussement d'épaules.

Inger Johanne garda le silence.

« Puisqu'il n'y avait aucun signe d'effraction ni sur la porte ni sur les armoires ou les tiroirs, je me suis dit que c'était un oubli de ma part. Mais pour plus de sûreté, j'ai contrôlé si tout était à sa place. C'était le cas. Hormis...

— Hormis le dossier de Kristiane.

— C'est ça. »

Inger Johanne ressentait un besoin presque irrépressible d'arracher ce sourire du visage de la surveillante générale.

« Pourquoi ne voulez-vous pas en parler à la police ? demanda-t-elle plutôt.

— Le directeur pense qu'il n'a pas pu y avoir d'effraction. Rien n'a été abîmé. Les portes n'ont pas de trace, en tout cas pas à ce qu'on en a vu. Rien n'a été volé. Même s'il n'y a pas grand-chose de valeur à voler dans cette pièce, à part le PC... »

Elle rit. Un rire aigu, crispé.

Et ma mioche ? songea Inger Johanne. La vie de Kristiane, tous les examens, diagnostics et absences de diagnostics, les ordonnances et les erreurs, les évolutions et les détours ; toute l'existence de sa fille était comptabilisée dans un dossier constitué pendant des années de confiance, et à présent, il avait disparu.

« Les dossiers des enfants sont un peu plus précieux que votre PC, non ? » répliqua Inger Johanne. Le sourire s'effaça enfin.

« Bien sûr, répondit Live Smith. C'est aussi pour cette raison que j'ai trouvé opportun de vous prévenir.

Mais le directeur avait peut-être raison. C'était une mauvaise idée de ma part. Vous allez voir, le dossier va réapparaître un peu plus tard dans la journée. Je me suis juste dit que puisque j'avais cette sensation, et puisque vous travaillez dans la police et...

— Ce n'est pas le cas. Je travaille à l'université.

— Mais oui. Ce doit être votre mari, qui est dans la police, alors. Le papa de Kristiane. »

Inger Johanne n'eut pas le courage de rectifier une fois de plus. Elle se leva de son siège. Lança un coup d'œil vers la petite salle des archives.

« Vous avez eu raison de me prévenir. Me donneriez-vous la permission de voir cette armoire ?

— L'armoire à tiroirs ?

— Si c'est le nom que vous lui donnez, oui.

— En fait, il n'y a que le directeur et moi qui... Comme je vous l'ai dit, nous suivons des règles très strictes en matière de...

— Je veux juste la voir ! Je ne toucherai à aucun dossier ! »

La surveillante générale se leva. Sans un mot, elle alla jusqu'à la porte, trouva la bonne clé sur son gros trousseau et ouvrit. De la main, elle tâta l'intérieur du chambranle, à gauche. Un tube fluorescent grêle crépita et clignota au plafond avant de se stabiliser dans un bourdonnement aigu et régulier.

« C'est ça, là », indiqua-t-elle en tendant un doigt.

L'un des murs était masqué par des armoires allant du sol au plafond. Inger Johanne regarda avec plus d'attention celle que la surveillante générale lui avait montrée. La serrure semblait assez solide. Elle approcha encore un peu et plissa les yeux par-dessus ses verres de lunettes.

« Il y a une petite éraflure ici, déclara-t-elle au bout de quelques secondes. Elle est récente ?

— Une éraflure ? Faites voir. »

Elles examinèrent ensemble la serrure.

« Je ne vois rien, avoua Live Smith.

— Ici, précisa Inger Johanne en indiquant l'endroit avec un stylo. Un peu en biais, ici. Vous voyez ? »

Live Smith se pencha. Quand elle plissa les yeux, sa lèvre supérieure se retroussa, en lui donnant un air de souris affairée.

« Non...

— Si.

— En tout cas, je ne vois rien. »

Inger Johanne poussa un soupir et se redressa.

« Pouvez-vous ouvrir ? » demanda-t-elle.

Cette fois, Live Smith s'exécuta sans discuter. L'énorme trousseau tinta de nouveau, et quelques secondes plus tard, elle ouvrit la porte. À l'intérieur, l'armoire était divisée en six tiroirs. Chacun était équipé d'une serrure à clé.

« Voici le tiroir où se trouvait le dossier de Kristiane », précisa-t-elle en indiquant celui du haut.

Bien qu'elle y mette tout son cœur, Inger Johanne ne put découvrir aucune trace d'effraction. Elle examina la petite serrure sous tous les angles. Le meuble était vieux, d'accord, et son émail parcouru par quelques rayures. En revanche, la serrure avait l'air intacte.

« Merci », murmura-t-elle.

Live Smith referma puis verrouilla la porte.

« Là, souffla-t-elle, soulagée, quand tout fut refermé. Je suis désolée d'avoir sonné le tocsin sans raison.

— Oh non, répondit Inger Johanne avec un sourire forcé. Encore une fois, il vaut mieux prévenir que guérir. Merci. »

Elle était déjà à la porte. Elle n'avait pas encore remarqué qu'elle portait toujours son manteau. Elle avait chaud, et transpirait presque.

« Appelez-moi s'il réapparaît.

— *Quand* il réapparaîtra, répondit la surveillante générale en riant. Bien sûr que je le ferai. Je dois d'ailleurs dire que c'est un plaisir de voir les progrès que fait Kristiane. »

Cette femme entre deux âges parut se métamorphoser. Les sourires idiots disparurent. Ses mains, qui n'avaient cessé de remettre des mèches de cheveux derrière les oreilles, atterrirent en douceur sur ses genoux quand elle s'assit. Inger Johanne ne bougea pas.

« C'est une fille fascinante, continua Live Smith. Mais on en a pas mal, ici ! La particularité de Kristiane, c'est que son côté imprévisible est lui-même imprévisible. J'ai eu beaucoup d'autistes dans cette école, mais...

— Kristiane n'est pas autiste », la coupa Inger Johanne.

Live Smith haussa les épaules.

Mais elle ne sourit pas.

« Autiste, Asperger ou juste un peu... spéciale. Peu importe la façon dont vous voulez la caractériser. Ce que je veux dire, c'est que c'est une joie de l'avoir avec nous. Elle a une capacité d'apprentissage extraordinaire, et pas seulement pour apprendre par cœur. Elle peut poser les questions les plus étranges, mais si on les examine avec les bases de Kristiane, on s'aperçoit qu'elles sont frappées au coin du bon sens. »

Le sourire était authentique. Elle rit même, d'un rire joyeux et bien modulé qu'Inger Johanne n'avait jamais entendu. Pour le peu qu'elle savait de sa famille, sa connaissance de Kristiane était remarquable.

« Mais vous savez déjà tout ça. Je voulais juste vous faire comprendre que ses instituteurs les plus proches ne sont pas les seuls à aimer Kristiane. Nous sommes tous attachés à elle, et elle nous apprend quelque chose de nouveau chaque jour. »

Inger Johanne tira sur son écharpe. Sa lèvre supérieure avait le goût de sel quand elle promena sa langue dessus.

« Merci, murmura-t-elle.

— C'est moi qui vous remercie. J'ai le plus beau métier du monde, et ce sont des mômes comme votre fille qui me font ressentir de la reconnaissance pour chaque jour passé à l'école. Tout un tas d'enfants de cette école rencontrent des limites partout. Ils peuvent faire trois pas en avant, puis deux en arrière. Mais pas Kristiane.

— Il faut que j'y aille, intervint Inger Johanne.

— Bien sûr. Je ne vous raccompagne pas ? »

Inger Johanne secoua la tête et ouvrit la porte. Elle la laissa se

refermer derrière elle, et sentit le parfum de savon noir lui attaquer le nez. Elle parcourut le long couloir au petit trot. Ses bottines claquaient contre le lino ciré de frais. Quand elle atteignit enfin les grandes portes vitrées, elle ne put les ouvrir assez vite.

Le froid hivernal l'assaillit et lui permit de mieux respirer.

Elle ralentit et planta les mains dans les poches de son manteau. Comme toujours, Kristiane avait insisté pour qu'elles se garent à quelques centaines de mètres de l'école, pour parcourir ensuite le même chemin que d'habitude.

Le temps avait enfin changé.

Une longue période de gel avait fait durcir le sol et l'avait préparé à accueillir la neige sèche et légère qui tombait maintenant en abondance sur tout l'est du pays. Au cours des derniers jours de vacances, les pistes de ski parcourant les poumons verts que la capitale prétendait encore garder avaient grouillé de gosses et d'enfants en bas âge. Les pistes de luge voyaient leur lot de poudreuse arriver chaque jour. Les terrains de football gelés étaient sillonnés de petits et de grands équipés de pelles. Non seulement la ville s'était éclairée en se vêtant de blanc, mais ses habitants paraissaient aussi pousser un soupir de soulagement collectif en voyant que la nature se déclarait guérie. Pour cette saison.

Inger Johanne resserra un peu son écharpe pour tenir la neige à distance, et essaya de réfléchir de façon rationnelle.

Le dossier était sans doute égaré, rien de plus.

Elle ne parvenait pas à le croire.

« Merde, grommela-t-elle. Merde, merde, merde ! »

Elle ne comprenait pas ce qui la mettait dans un tel état. D'accord, elle s'en faisait à peu près toujours pour Kristiane, mais là, ça dépassait les bornes.

Egaré, avait dit Live Smith.

Elle pressa le pas.

Une angoisse nouvelle, effrayante, s'était emparée d'elle. Elle était apparue avec le type près de la clôture du jardin. L'inconnu qui avait appelé Kristiane par son prénom. Tout ce qu'elle reconnaissait dans cette agitation qui la taraudait depuis, c'était qu'elle y faisait face seule. Isak traitait Kristiane comme une adolescente robuste et normale, et chassait toute inquiétude par le rire. Yngvar avait toujours réconforté Inger Johanne par le passé, en tout cas quand elle était au plus mal. A présent, il était moins patient. Son air excédé chaque fois qu'elle suggérait que quelque chose clochait du côté de sa fille lui faisait de plus en plus souvent garder le silence. Elle avait trop lu, essayait-elle de se rassurer. La masse de connaissances accumulées depuis la naissance de Kristiane était devenue un fardeau. Alors que Ragnhild savait déjà que les inconnus pouvaient être dangereux,

Kristiane ne faisait aucune différence entre les gens. N'importe qui pouvait partir avec elle.

Des criminels sexuels.

Des trafiquants d'organes.

Devait pas réfléchir. Kristiane était toujours, toujours sous surveillance.

Elle approchait de la voiture. Il ne devait pas s'être écoulé plus d'une heure depuis qu'elle s'était garée. Malgré tout, le véhicule entier était recouvert de neige.

De plus, un chasse-neige était passé, en laissant une congère d'un mètre de haut entre la vieille Golf et une mince bande de chaussée déblayée sur une file.

Inger Johanne s'arrêta. Elle n'avait pas de pelle dans la voiture. Et elle avait oublié ses moufles dans le bureau de la surveillante générale.

Pour la première fois, elle osa aller au bout de son raisonnement : quelqu'un les surveillait.

Pas eux, d'ailleurs.

Kristiane.

La famille Vik Stubø n'avait jamais eu de rideaux aux fenêtres du salon. La vue qu'on en avait depuis la rue n'était pas gênante, et la pièce paraissait plus claire sans. Ces derniers jours, elle avait pourtant commencé à penser à des voilages légers. Qui les masqueraient aux yeux des passants au dehors. Ceux qu'elle ne connaissait pas, mais qui étaient là. La part rationnelle de son cerveau savait qu'un homme derrière la clôture du jardin, un type sympa dans un magasin de peluches et un dossier scolaire égaré ne constituaient pas une véritable traque. Son instinct lui disait tout autre chose.

En gestes furieux, à mains nues, elle se mit à chasser la neige de sa voiture. Ses doigts s'engourdirent très vite, mais elle ne renonça pas avant d'avoir déneigé le véhicule. Elle se mit alors à casser à coups de pieds le muret compact laissé par le chasse-neige. Elle avait les orteils en feu et les chevilles endolories lorsqu'elle finit par admettre qu'il devait être possible de s'extraire.

Elle s'effondra sur son siège, introduisit la clé de contact et tourna.

Dans un rugissement de moteur, elle déboîta sur la chaussée, pardessus toute la neige qu'elle n'avait pas chassée. Passa ses vitesses et roula à vive allure. A la première intersection, elle se rendit compte de ce qu'elle faisait et pila juste à temps pour éviter une collision avec un camion venant de la droite. Elle s'immobilisa, penchée en avant, les deux mains sur le volant. L'adrénaline lui permettait de penser avec une clarté remarquable. En une fraction de seconde, elle réalisa que surveiller une drôle de gosse de quatorze ans était absurde.

Dès qu'elle remit la voiture en mouvement, son angoisse revint

avec la même intensité.

* * *

« Ne vous inquiétez pas parce qu'il n'y a pas assez à faire, gazouilla la secrétaire de Kristen Faber en lui tendant un dossier. Un client qui ne vient pas, c'est autant de temps de gagné pour plein d'autres choses. Le tri des papiers sur votre bureau, par exemple. C'est un assez joli fouillis, là-dedans. »

L'avocat lui arracha le dossier des mains et l'ouvrit en allant vers la porte de son bureau. Une odeur de corps pas lavé, de lotion après-rasage et d'alcool bon marché resta à sa suite près du poste de travail de la secrétaire. Elle ouvrit un tiroir et en sortit une bombe de désodorisant. Le parfum de cuite passée se trouva bientôt mélangé à une senteur puissante de muguet. Elle huma l'air, fit la grimace et rangea la bombe.

« Il n'a même pas appelé ? » cria maître Faber, avant qu'une quinte de toux rende toute réponse superflue.

Elle se leva, saisit une tasse de café bouillant sur une armoire à archives basse et entra dans le bureau.

« Non, répondit-elle quand le bonhomme eut terminé de cracher tout un tas de mucosités dans une corbeille à papiers pleine à ras bord. Il a dû avoir un empêchement. Tenez. Buvez ça. »

En prenant la tasse, Kristen Faber faillit faire gicler le contenu.

« Quelle saloperie, cette phobie de l'avion, grommela-t-il. Il a fallu que je picole depuis le départ de la putain de Barbade. »

La secrétaire, une sexagénaire menue et aimable, n'avait aucun mal à se figurer que les putains n'avaient pas manqué à la Barbade. Elle savait aussi que l'avocat n'avait pas bu que dans l'avion.

Cela faisait presque neuf ans qu'elle travaillait pour maître Faber. Il n'y avait qu'eux deux, en plus d'un stagiaire à mi-temps. Sur le papier, ils partageaient les locaux avec trois autres avocats, mais les pièces étaient divisées de telle sorte qu'il pouvait s'écouler des jours et des jours sans qu'elle voie personne d'autre. Maître Faber disposait de son entrée, son accueil et ses toilettes personnels. Son bureau était grand, et elle devait rarement approvisionner la vaste salle de réunion commune en café ou eau minérale.

Deux fois par an, à Noël et en juillet, Kristen Faber plaquait tout. Au sein d'un groupe d'anciens étudiants, tous de sexe masculin, divorcés et nantis, il partait pour une destination luxueuse où il se conduisait comme s'il avait encore vingt-cinq ans. Hormis sur le plan financier. Il revenait aussi vidé à chaque fois. Il lui fallait une semaine pour se retaper, et il ne touchait plus la moindre goutte d'alcool jusqu'à ce qu'une nouvelle excursion entre potes se profile. Sa

secrétaire le soupçonnait de souffrir d'une forme particulière d'alcoolisme. Qui était malgré tout supportable, en tout cas pour elle.

« L'avion était à l'heure ? demanda-t-elle, histoire de dire quelque chose.

— Non. On a atterri à Gardermoen il y a deux heures, et sans ce rendez-vous, j'aurais eu le temps de passer à la maison prendre une douche et me changer. Et merde ! »

Il fit claquer ses lèvres sur une gorgée de café âcre.

« Encore une peu, s'il vous plaît. Et je crois qu'il va vous falloir annuler le rendez-vous de deux heures. Je dois... »

Il leva un bras et fourra le nez sous son aisselle. Des traces salées de transpiration dessinaient un cercle plus clair sur le tissu sombre de son costume. Il recula vivement la tête.

« Pouah ! Il faut que je rentre à la maison !

— A votre guise, sourit la secrétaire. Vous avez un client à trois heures aussi. Vous serez revenu à temps ?

— Oui. »

Il jeta un coup d'œil à sa montre et hésita.

« D'ailleurs... repoussez le rendez-vous de deux heures à deux heures et demie, et celui de trois heures attendra un peu. »

Elle alla chercher la cafetière et présenta un petit bol de chocolats. Il était déjà plongé dans les papiers et ne la remercia pas.

« Espèce d'enfoiré, gronda-t-il en parcourant du regard le document dans le mince dossier. Dire qu'il m'a tanné comme pas permis pour avoir un rendez-vous dès mon retour ! »

La secrétaire ne répondit pas, et retourna à ses occupations.

La céphalée n'allait pas tarder à avoir sa peau. Il posa un pouce sur un œil et l'index sur l'autre. La pression n'arrangea pas du tout les choses. Le café non plus, et l'association alcool – caféine lui filait des palpitations.

La bannette d'affaires en cours débordait. En posant le dernier dossier sur la pile, il glissa et tomba. Il se leva avec mauvaise humeur pour le ramasser. Réfléchit un instant, ouvrit un tiroir et posa le document dedans. Il fit alors claquer le tiroir et sortit de son bureau.

« Je dois appeler ce... »

La secrétaire consulta le planning par-dessus des verres en demi-lune.

« Niclas Winter, termina-t-elle. Pour prendre un nouveau rendez-vous, je veux dire. Comme vous l'avez dit, il a été plutôt insistant, et...

— Non. Attendez qu'il rappelle. J'ai bien de quoi m'occuper cette semaine. Il sera responsable de ne pas avoir prévenu. »

Il attrapa la grosse valise qu'il avait balancée à son arrivée et disparut sans refermer la porte derrière lui. Il n'avait pas posé la moindre question sur ce qu'avaient été les fêtes de fin d'année pour sa

secrétaire, en Thaïlande avec ses enfants et petits-enfants. Elle écouta ses pas dans l'escalier. La valise tapait sur chaque marche. Il donnait l'impression d'avoir trois jambes de longueurs différentes.

Le silence revint enfin.

* * *

Les fortes chutes de neige étouffaient chaque son. La paix du jour saint ne paraissait pas avoir abandonné le voisinage. Rolf Slettan avait choisi de rentrer à pied du boulot, bien qu'il y ait une heure et demie de marche entre la clinique vétérinaire de Skøyen et la maison de Holmenkollåsen. Les trottoirs étaient couverts de presque un mètre de poudreuse, et sur les derniers kilomètres, il avait dû marcher dans le fin sillon tracé par le chasse-neige au milieu de la chaussée. Les rares voitures qui passaient de temps à autre en roulant de travers l'obligeaient à escalader les congères encore blanc immaculé. Sa respiration était lourde, et il était trempé de sueur. Dans les derniers virages, malgré tout, il se mit à courir.

De loin, la maison ressemblait au décor d'un film sur l'occupation allemande. La calotte de neige sur les montants du portail pendait, et masquait en partie l'inscription en caractères grossiers « Content de partir, ravi de rentrer ». D'énormes dunes entouraient la cour, qui aurait besoin d'être déblayée de nouveau d'ici quelques heures.

Il s'arrêta dans le renfoncement devant le portail.

Marcus ne pouvait pas être déjà rentré. Une couche vierge de dix centimètres de neige indiquait que personne n'était arrivé ou parti depuis un bon moment. Petit Marcus était chez un copain de classe, et ne reviendrait pas avant huit heures. La maison était silencieuse et plongée dans l'obscurité, mais les nombreuses lampes extérieures en fer forgé jetaient leur lueur aimable, en faisant scintiller les flocons. Le toit de tourbe avait disparu sous la neige. Les dragons qui tiraient la langue depuis chaque pignon semblaient susceptibles de décoller d'une seconde à l'autre à coups de leurs nouvelles ailes blanches.

Il était occupé à brosser la neige de ses jambes quand des traces de pneus attirèrent son attention. Une voiture avait viré en dessinant une courbe profonde dans la neige devant le portail. Ça ne pouvait qu'être récent. En s'accroupissant, il sentait toujours le motif des pneus sous ses doigts. Quelqu'un s'était sans doute rangé pour laisser passer un véhicule venant en sens inverse, songea-t-il. En se redressant, il suivit des yeux la trace qui retournait sur la route.

Curieux.

Il fit quelques pas, en veillant à ne pas effacer les traces. Elles s'estompèrent tout à coup. Encore cinquante centimètres, et elles disparaissaient presque. Seule une légère dépression indiquait le

chemin qu'elles avaient pris pour retourner sur la chaussée.

Rolf Slettan se retourna et suivit les traces dans l'autre direction. Elles étaient aussi nettes qu'au milieu de la rue. En proie à une inquiétude sourde, il retourna au départ des traces, les suivit avec soin sur la petite place jusqu'à l'endroit où elles se fondaient dans les traces d'autres véhicules. Il n'y avait pas de congère entre la rue et leur propriété. Rolf et Marcus avaient confié le déblaiement à une entreprise qui envoyait un tracteur deux fois par jour. Ils avaient dû passer juste après le chasse-neige.

Il ne savait pas très bien ce qu'il cherchait. Tout à coup, il comprit que la voiture s'était arrêtée. Il avait neigé longtemps, mais elle était quand même restée un bon moment. La différence de profondeurs de traces dans la neige était flagrante. La largeur des sillons lui apprit qu'il s'agissait d'une voiture particulière. En tout cas pas un camion ou un gros véhicule. Elle avait dû arriver d'en bas, se garer dans le renforcement et y rester. Pendant qu'elle était arrêtée, de la neige s'était glissée derrière les roues arrière, mais sous la voiture, les traces n'étaient pas aussi recouvertes.

Un moteur démarra soudain. Il leva les yeux et se tourna vers le sommet de la colline juste à temps pour voir une voiture quitter le bord du trottoir à quelque distance, à l'arrêt de bus près du virage vers l'est. Les précipitations et la pénombre l'empêchèrent de lire la plaque d'immatriculation. Instinctivement, il se mit à courir. Avant qu'il ait couvert la cinquantaine de mètres, la voiture avait disparu. Le calme était retombé. On n'entendait que sa respiration lorsqu'il s'accroupit pour examiner les traces de pneus. Des flocons légers dansaient dans l'air avant de se poser sur un motif qu'il crut reconnaître. Il dégaina son mobile et s'en servit pour prendre une photo. Il faisait si sombre que le flash partit.

« Salauds ! » murmura-t-il en revenant au pas de course, le téléphone à la main.

Cette petite rue calme qui serpentait vers la lisière des bois n'était pas une artère de circulation naturelle. Les terrains étaient vastes, et les onéreuses demeures s'épalaient sans vergogne. Depuis quelques temps, une vague de cambriolage s'abattait sur le secteur. Trois voisins avaient été détroussés à Noël pendant qu'ils étaient en vacances, en dépit des alarmes et des sociétés de gardiennage. La police pensait que c'était l'œuvre de professionnels. Quatre semaines plus tôt, la famille habitant en bas de la rue avait été victime d'un cambriolage. Trois hommes s'étaient introduits durant la nuit et avaient pris l'homme de la maison en otage. Le fils de dix-neuf ans avait été contraint à les accompagner à Majorstua, où ils avaient retiré de l'argent à l'aide des quatre cartes de paiement et des trois cartes de crédit obtenues sous la menace et en tirant un coup de feu sur un

tableau de valeur.

Les traces près du portail étaient toujours assez nettes. Rolf Slettan essaya de tenir son mobile à la même distance du sol en prenant une autre photo. Il voulait connecter l'appareil à son PC et agrandir les clichés pour les comparer. Au moment où il glissait le téléphone dans sa poche, il aperçut un mégot de cigarette. Il avait été recouvert de neige, mais il était apparu dans une trace de chaussure de Rolf. Il se pencha et grattouilla dans la trace de sa botte. Un autre mégot. Et encore un autre. Il examina le premier dans la lumière fade d'un réverbère, mais n'en tira rien. On ne lisait même pas la marque.

Trois cigarettes. Rolf Slettan ne fumait plus depuis de nombreuses années, mais il se souvenait qu'une pause cigarette était expédiée en sept minutes. Trois fois sept, vingt et un. Si le conducteur avait fumé pour tromper son ennui, il était resté presque une demi-heure à cet endroit.

La police pensait qu'il s'agissait d'Européens de l'Est. Le journal disait que les gens devaient ouvrir l'œil, la ou les bandes paraissaient se livrer à un repérage en bonne et due forme avant de passer à l'action. Les mégots pouvaient avoir valeur de pièce à conviction.

Il les glissa soigneusement dans l'un des sachets en plastique noirs qu'il avait toujours sur lui pour ramasser les crottes des chiens. Puis il rangea le sachet dans sa poche et retourna vers la maison.

Il voulait appeler la police sans attendre.

* * *

Le téléphone était décroché, sans qu'elle sache pourquoi. C'était peut-être l'une des mômes. En tout cas, elle n'avait pas eu le message d'Yngvar. En entendant des pas dans l'escalier, elle se figea avant d'entendre cette voix bien connue :

« C'est moi. Je suis rentré.

— Ça, je vois, sourit-elle en lui passant une main sur la joue quand il l'embrassa. Tu ne devais pas retourner à Bergen ?

— Si. J'y suis allé. Mais comme il y a pas mal de choses sur lesquelles je peux travailler en étant à Oslo, j'ai sauté dans l'avion de l'après-midi. Je resterai ici cette semaine, je crois.

— Super ! Tu as faim ?

— J'ai mangé. Tu as eu mon message ?

— Non. Problème avec le téléphone. »

Yngvar se défit de sa cravate après s'être bagarré si longtemps avec le nœud qu'Inger Johanne lui proposa de l'aider.

« On aurait dû fusiller celui qui a inventé cet accessoire débile, bougonna-t-il. Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Il fronça les sourcils en regardant les piles de papiers et de livres,

les magazines et les feuilles volantes qui jonchaient le canapé autour d'elle et couvraient en outre presque toute la table basse. Inger Johanne était assise au beau milieu dans la position du lotus, ses lunettes sur le nez et un verre d'un demi-litre de thé fumant dans une main.

« J'approche de la haine, répondit-elle avec un sourire. Je me renseigne sur la haine.

— Seigneur ! gémit-il. Comme si je n'avais pas ma dose avec le boulot ! Que bois-tu ?

— Du thé. Deux tiers Lady Grey, un tiers Pu-Ehr, Chine. Il en reste dans le thermos qui est dans la cuisine, si tu en veux. »

Il quitta ses chaussures et partit chercher une tasse.

Inger Johanne ferma les yeux. Cette sourde angoisse inexplicable ne l'avait pas quittée, mais un après-midi animé en compagnie des gosses lui avait fait du bien. Ragnhild, qui aurait cinq ans le 21 janvier et ne parlait presque plus que de ça, avait organisé un goûter d'anniversaire d'essai pour toutes ses peluches et poupées. Inger Johanne et Kristiane s'étaient vues affublées d'un chapeau pendant le dîner, faits avec les culottes de Ragnhild ornées d'autocollants Hannah Montana. Kristiane leur avait fait un long exposé sur le parcours des planètes autour du soleil, en concluant qu'elle allait devenir spationaute quand elle serait grande. Comme la perception qu'avait Kristiane du temps pouvait être délicate à appréhender, et comme elle ne paraissait s'intéresser que très rarement à des événements futurs distants de plus de quelques jours, Inger Johanne s'était fait une joie de lui ressortir tous les livres qu'elle lisait quand elle était petite et caressait le même rêve.

Une fois les gosses couchées, l'inquiétude était revenue.

Pour la tenir en échec, elle avait décidé de travailler.

« Parle », pria Yngvar en se laissant tomber dans un fauteuil.

Il leva sa tasse vers son visage et laissa la vapeur se déposer comme un masque humide sur sa peau.

« Parler de quoi ?

— De la haine.

— Tu en sais sûrement plus long que moi là-dessus.

— Arrête. Ça m'intéresse. Qu'est-ce que tu fais ? »

Elle but une gorgée. Le mélange était frais et léger, son odeur amère.

« Je me suis dit... commença-t-elle avant de marquer un temps d'arrêt. Je veux m'approcher du concept de haine par l'extérieur. Par l'intérieur aussi, bien sûr, mais pour dire quelque chose de pertinent sur les crimes haineux, je crois qu'il faut s'immerger assez profond dans le concept lui-même. Avec tout cet argent qui nous tombe dessus sans prévenir... »

Elle leva les yeux vers le ciel, comme si elle prenait l'expression au pied de la lettre.

« ... je peux par exemple impliquer cette fille dont je t'ai parlé.

— Une fille ?

— Charlotte Holm. L'historienne des idées. Je t'ai dit qu'elle avait écrit... »

Elle lança un coup d'œil rapide autour d'elle, et trouva une brochure qu'elle brandit.

« *Amour et haine – une analyse dans la perspective de l'histoire des idées*, déchiffra Yngvar.

— Passionnant, déclara-t-elle en envoyant balader le document. J'ai discuté avec elle, et je crois qu'elle commence avec moi dès février.

— Combien allez-vous être ? demanda-t-il en fronçant les sourcils, comme si l'idée d'un groupe de chercheurs sur le point d'utiliser l'argent du contribuable pour s'immerger dans la haine suscitait chez lui une profonde perplexité.

— Quatre. Probablement. Ça va être marrant. J'ai presque toujours travaillé seule. Et ça, là... »

Elle souleva une feuille d'une main, et fit de l'autre un grand geste englobant tout ce qu'il y avait sur le canapé.

« C'est la haine légale. La haine verbale protégée par la liberté d'expression. Étant donné que dans une grande proportion, les déclarations haineuses contre les minorités correspondent aux mobiles de ce que sont à l'évidence les crimes haineux, je trouve intéressant de voir comment tout se tient. Où est la limite.

— La limite de quoi ?

— De ce que recouvre la liberté d'expression.

— Ce n'est pas le cas de presque tout ?

— Si. Malheureusement.

— Malheureusement ? Louons le Ciel d'être autorisés à dire ce que nous voulons dans ce pays !

— Bien sûr. Mais écoute voir... »

Elle remonta un peu ses jambes sous elle. Il la regarda. En rentrant à la maison, il avait surtout eu envie de se jeter dans son lit, bien qu'il ne soit pas encore dix heures. Il était toujours claqué après une journée de travail aussi longue qu'improductive, mais il n'avait aucune envie de dormir. Au fil des ans, Inger Johanne et lui étaient tombés dans un schéma d'existence où il était surtout question de son travail à lui, de ses inquiétudes à elle et des enfants. Quand il la voyait comme à présent, assise dans un océan de documents sans mentionner les mêmes du moindre mot, il se rappelait pour quelques secondes ce que ça avait fait d'être intensément amoureux d'elle.

« La liberté d'expression va loin, commença-t-elle en cherchant un

article dans son fouillis. Comme elle doit le faire. Mais comme chacun le sait, elle a quelques limites. La plus intéressante se trouve dans l'article 135a du code pénal. Sans vouloir t'ennuyer avec trop de droit...

— Tu ne m'ennuies pas. Jamais.

— Que si.

— Pas maintenant, en tout cas. »

Un sourire rapide, avant de poursuivre :

« Quelques rares personnes ont été condamnées pour infraction à cette décision. Très peu. La question du désaccord, ou je devrais peut-être plutôt dire la confrontation, est en lien avec la liberté d'expression. Et à en croire tout ce que j'ai autour de moi, dans ce canapé... »

Elle fit un geste désarmé des deux mains, avant de finir par trouver le livre qu'elle cherchait.

« ... c'est la liberté d'expression qui prédomine. Point final.

— Ça va quand même de soi, répondit Yngvar. Heureusement. Nous sommes dans une société moderne.

— Moderne, moderne, si on veut. J'ai passé en revue tout ce que ces abrutis d'homophobes ont dit depuis...

— Pas très scientifiques, tes points de vue. »

Elle ne se laissa pas interrompre. Poussa un gros soupir et joignit les mains dans la nuque.

« En ce moment, je ne me sens pas très scientifique. Je suis fatiguée. Lasse. Pour définir des actes comme un crime haineux, il ne suffit pas que leur auteur déteste la victime en tant qu'individu. La haine doit être dirigée vers la victime en tant que représentante d'un groupe. Et s'il y a une chose que j'ai du mal à comprendre, c'est la haine envers des groupes dans une société comme la Norvège. A Gaza, d'accord. A Kaboul aussi. Mais ici ? Dans la Norvège sûre et socio-démocrate ? »

Elle se remplit la bouche de thé, et attendit quelques secondes avant d'avaler.

« Pour commencer, j'ai passé deux mois à étudier les déclarations publiques sur les musulmans, les Noirs et autres minorités ethniques ou culturelles. C'est de la pensée de groupe dans ce qu'elle a de pire. Ce ne sont que "ils", "nous", "eux" partout, énonça-t-elle en dessinant des guillemets avec ses doigts. J'ai fini par en avoir la nausée. La nausée, Yngvar ! Je ne comprends pas comment une mère ou un père norvégiens musulmans normaux peuvent dormir la nuit. Comment se sentent-ils, le soir, quand ils préparent les gosses pour la nuit, les couchent et leur lisent des histoires en sachant toutes les saloperies que les gens racontent et écrivent sur eux, pensent et ressentent à leur égard... »

Ses yeux se plissèrent, et elle ôta ses lunettes.

« C'est comme si tout était devenu légal. Ce qui doit l'être, pour la majeure partie. La liberté d'expression politique en Norvège est presque absolue. La culture de l'expression, en revanche... »

Elle souffla de l'air chaud sur ses lunettes et les frotta dans un pan de sa chemise.

« Désolée, reprit-elle avec un sourire crispé. C'est juste que je me ferais un souci pas croyable si j'appartenais à l'une de ces minorités mal vues, en ayant des enfants. »

Yngvar émit un petit rire.

« Sur ce point, tu as sans doute pas mal de choses à leur apprendre. Sur la façon de s'en faire pour ses mioches, je veux dire. Mais... »

Il se leva et repoussa sa tasse de thé de l'autre côté de la table. En quelques gestes, il balaya les papiers juste à côté d'Inger Johanne et s'assit. L'entoura d'un bras. Embrassa ses cheveux, qui sentaient les crêpes.

« Mais quel rapport avec les crimes haineux ? demanda-t-il à voix basse. On est bien d'accord pour dire que ce n'est pas criminel, au contraire, c'est protégé par la liberté d'expression.

— Ça a... »

Elle chercha ses mots.

« Puisque la substance de ce qui est dit... commença-t-elle de nouveau avant de s'interrompre encore une fois. Puisque le contenu de ce qui est dit et écrit correspond exactement à... à ce qu'affirment les autres, ceux qui passent à tabac... ceux qui tuent... je crois que... »

Elle ramassa sa tasse, sans boire.

« Si nous devons être en mesure de dire des choses sensées sur les crimes haineux, nous devons savoir de quoi ils sont faits. Et je ne pense pas qu'aux modèles explicatifs traditionnels qui parlent de conditions de vie dans l'enfance, de lourdes pertes, d'histoires conflictuelles, de partage de ressources, de conflits religieux et j'en passe. On doit savoir ce qui... les *déclenche*. J'ai envie de savoir s'il y a un lien entre ce qu'on qualifie de déclarations haineuses mais légales d'un côté, et une criminalité illégale basée sur la haine de l'autre.

— Si la première chose facilite la seconde, tu veux dire ?

— Entre autres.

— Mais n'est-ce pas évident ? Sans que nous puissions pour autant interdire aux gens de s'exprimer !

— En fait, on ne peut pas le considérer comme une certitude. Le lien, je veux dire. Il faut enquêter.

— Papa ! Papa ! »

Yngvar se leva d'un bond. Inger Johanne ferma les yeux et pria de toutes ses forces pour que Kristiane ne se réveille pas. Tout ce qu'elle

entendait, c'était la voix basse et tranquille d'Yngvar qui se mêlait au babil endormi de Ragnhild. Le silence revint. Les voisins d'en dessous devaient déjà être couchés. Plus tôt dans la soirée, elle s'était agacée de la bande sonore d'un film d'action endiablé ; elle avait eu l'impression d'être au milieu des fusillades.

« Ça allait, déclara Yngvar en se laissant retomber dans le canapé à côté d'elle. Un rêve, j'imagine. Elle n'était pas réveillée pour de bon. Où en étions-nous ?

— Je ne sais pas trop, répondit-elle d'une voix éteinte. À vrai dire, je n'en sais rien.

— Je croyais que ce projet te tenait à cœur. Qu'il te tient à cœur, je veux dire. »

Elle posa une main sur le ventre d'Yngvar et se pelotonna un peu plus dans le creux de son bras.

« C'est le cas, murmura-t-elle. Mais je viens de faire une overdose de haine. Je ne t'ai même pas demandé comment ta journée s'était passée.

— Évite, s'il te plaît. »

Petit à petit, elle le sentit se détendre sous son poids. Sa respiration s'amplifia, et elle s'y synchronisa. Sa ceinture était trop serrée, elle le sentait au bourrelet qui basculait par-dessus.

« Que dirais-tu de mettre des rideaux, Yngvar ?

— Mmm ?

— Des rideaux, répéta-t-elle. Dans le salon. Je trouve que les fenêtres ont l'air énormes et très sombres, en hiver.

— Si je peux échapper au choix, à l'achat et à la pose, d'accord.

— Marché conclu. »

Ils devaient se lever. Elle devait ranger ses papiers. Si les mêmes étaient les premières à se lever le lendemain matin, comme elles le faisaient toujours, ce serait un désordre encore plus complet qu'il ne l'était pour l'instant.

« Comme tu sens bon, chuchota-t-elle.

— Tout est bon en moi, répondit-il d'une voix ensommeillée mais porteuse d'une assurance qu'elle n'avait pas entendue depuis longtemps. Et en plus, je suis le tout meilleur policier *du monde*. »

* * *

« Police ! Hé, toi ! Stop ! *Stop, j'ai dit !* »

Un gamin venait de tomber d'une Volvo VC90 vert foncé. Les plaques étaient trop crasseuses pour être encore lisibles, même si le véhicule était par ailleurs assez propre. Le truc le plus éculé, songea l'inspecteur Knut Bork en sortant de la voiture banalisée pour se lancer à la poursuite du jeune.

« Arrête-moi cette bagnole ! » cria-t-il à son collègue, qui traversait déjà la chaussée en bonds énergiques.

Cela faisait cinq jours et cinq nuits qu'il était interdit d'acheter du sexe en Norvège. La nouvelle proposition de loi avait été votée par le Parlement sans faire trop de bruit, même si peu de choses indiquaient que cette disposition impliquerait une réduction significative de ce commerce. Le racolage ouvert s'était provisoirement replié, sans doute pour apprécier l'évolution de la situation. On trouvait toujours un grand nombre de personnes des deux sexes faisant commerce de leurs charmes dans la capitale, et les clients n'avaient pas disparu non plus. La tâche était juste un peu plus compliquée pour toutes les parties. Ce qui n'était peut-être pas fortuit, en fin de compte.

Le gamin ne tenait pas bien sur ses quilles, mais il était rapide. L'inspecteur Bork n'eut pourtant pas besoin de plus de cinquante mètres pour le rattraper.

Le client dans sa luxueuse voiture était terrorisé. Il avait environ trente-cinq ans, et il avait essayé de dissimuler les deux sièges enfants sur la banquette arrière à l'aide d'une vieille couverture. La braguette de son jean hors de prix était encore ouverte quand la portière s'ouvrit à la volée. En sortant sur le trottoir comme il en était prié, il se mit à pleurer.

« Meerde ! hurla le gosse de l'autre côté de la rue. Vous allez me tuer !

— Mais non, répliqua l'inspecteur Bork. Et si tu es sage, je n'aurai même pas à te ligoter. OK ? Ces attaches en plastique ne sont pas très agréables, alors à ta place... »

Il sentit que le jeune commençait à se résigner. Son corps maigre se détendit petit à petit. L'inspecteur Bork relâcha sa prise par derrière. Au moment où le jeune se retourna, il parut encore plus jeune qu'à distance. Les traits étaient doux dans son visage enfantin, bien qu'il ne pèse sans doute pas plus de soixante kilos. Une cicatrice d'herpès courait entre sa lèvre supérieure et sa narine gauche, dilatée par les croûtes et les abcès. L'inspecteur Bork frissonna et sentit qu'il avait plutôt envie de laisser le môme filer.

« Je n'ai rien fait de mal ! brailla celui-ci en se passant la manche de sa doudoune sous le nez. Ce n'est pas interdit de se vendre. C'est ce con-là qu'il faut mettre en taule !

— Il s'en tirera avec une amende, je crois. Mais puisque c'est toi notre témoin, il va falloir qu'on discute un peu, nous aussi. Viens avec nous à la voiture. Allez, viens. Comment t'appelles-tu ? »

Le jeune ne répondit pas. Il resta planté quand Knut Bork lui fit signe de le suivre.

« Écoute, commença le policier. On a le choix entre deux possibilités. La première, qui est toute simple et pas pénible, et la

seconde, qui n'est pas marrante du tout. Ni pour toi ni pour moi. Mais tu as le choix. »

Pas de réponse.

« Comment t'appelles-tu ? »

Toujours pas de réponse.

« D'accord, soupira Knut Bork en dégainant ses attaches. Les mains dans le dos, s'il te plaît.

— Martin. Martin Setre.

— Martin, répéta le policier en rangeant ce qu'il avait dans la main. Tu as une pièce d'identité sur toi ? »

Le jeune secoua la tête et haussa les épaules.

« Quel âge as-tu ?

— Dix-huit ans. »

Knut Bork partit d'un petit rire niais.

« Dix-sept, rectifia Martin Setre. Bientôt. Bientôt dix-sept ans. »

Les gémissements de son client gagnaient en intensité. Il était presque une heure du matin, et la circulation n'était pas importante. Le raclement métallique du tramway leur parvint depuis Prinsens Gate, et un taxi donna un coup d'avertisseur teigneux à l'adresse des deux véhicules mal garés au moment où il passa à leur niveau, bandeau allumé, à la recherche de passagers. La période des réceptions de fêtes et la crise financière avaient eu raison de l'activité nocturne en janvier, et la ville était, pour ainsi dire, vide.

« Knut ! appela son collègue. Je crois que tu devrais venir faire un tour par ici.

— Viens là, toi », soupira Knut Bork en attrapant le jeune par le bras, un bras si fin qu'il pouvait sans difficulté refermer complètement ses doigts dessus.

Le jeune le suivit à contrecœur.

« J'ai l'impression qu'il va falloir mettre ce gars en préventive, reprit son collègue tandis qu'ils approchaient. Regarde ce qu'on a là ! »

Bork jeta un coup d'œil dans la voiture.

La console centrale était ouverte entre les sièges avant. Un sachet archiplein remplissait presque tout l'espace dans le rangement sous les accoudoirs qui, d'habitude, faisait office de vide-poches. Knut Bork enfila un gant en caoutchouc et saisit un coin du sachet.

« Tiens donc, murmura-t-il avec un claquement de lèvres satisfait. Voyez-vous ça. Du hash, je suppose ? »

La question était superflue, et n'obtint d'ailleurs pas de réponse. Le policier soupesa le sachet dans une main, l'air songeur.

« Environ cinq cents grammes, conclut-il. Ce n'est pas rien !

— Ce n'est pas à moi ! pleurait l'adulte. C'est à lui ! » Il tendit un index vers Martin.

« Hein ?! hurla ce dernier. Merci ! J'ai réclamé cinq grammes pour le boulot, et voilà ce que j'ai eu, ouais ! »

Il tira sa fermeture éclair et essaya de sortir quelque chose de sa poche intérieure. Il finit par extraire un petit objet, qu'il tint entre l'index et le majeur.

« Maximum trois grammes, lança-t-il en faisant se balancer devant son visage le petit paquet emballé dans du film plastique. Maximum ! Comme si j'étais descendu de voiture si l'énorme paquet était à moi ! Comme si je ne l'avais pas pris en partant, s'il m'appartenait ! Tu es complètement abruti, ou quoi ? !

— Ce n'est pas idiot, ce qu'il dit... »

Le client émit un sanglot en sentant atterrir sur son épaule la main du policier qui attendait une réponse.

« S'il vous plaît ! Je ne peux pas être arrêté ! Je ferai n'importe quoi, je... vous aurez tout ce que vous...

— Tout doux, tout doux ! l'interrompit Knut Bork en levant une main réprobatrice. N'aggravez pas votre cas. On va voir ça à tête reposée, pour que...

— Je peux m'en aller ? demanda Martin d'une petite voix. Ce n'est pas après moi que vous en avez, vous savez. Vous allez me refiler à la Protection de l'enfance, ça va vous faire tout un tas de paperasse à remplir, et...

— Je croyais t'avoir entendu dire que tu étais majeur. Allez, viens. »

Un bus de nuit arrivait. Il dut se faufiler entre les voitures. Seul un voyageur noctambule jeta un coup d'œil curieux aux quatre hommes, avant que le bus n'accélère dans un grondement et qu'il soit de nouveau possible de s'entendre.

« Ma voiture, sanglotait l'homme que l'on conduisait vers la voiture de police. Ma femme en aura besoin demain matin ! Les gosses vont au jardin d'enfants !

— Si je puis me permettre, commença Knut Bork en aidant le type à monter à l'arrière, demain matin, votre épouse aura des problèmes beaucoup plus sérieux que la pénurie de voiture. »

Prostitué

Le problème, c'était que beaucoup de gens avaient commencé à se plaindre de la mauvaise qualité de l'air. Une mauvaise odeur, rien de moins. Le concierge avait eu un mal fou à recaser les gens à mesure qu'ils revenaient des chambres qu'on leur avait affectées en disant qu'elles étaient inhabitables. Ce qui était surprenant, c'est qu'il ne s'agissait pas d'une seule partie de l'hôtel. Au contraire, les plaintes venaient d'une chambre par-ci, une par-là, et la réussite avait fini par planter. Compte tenu du nombre de chambres inutilisables, l'hôtel était plus que surbooké.

L'hôtel Continental d'Oslo avait sa fierté, et ne pouvait pas accepter une mauvaise odeur dans ses chambres.

Fritjof Hansen, l'homme à tout faire, se creusait la tête pour trouver une solution depuis plus de cinquante minutes. Il avait commencé par la première chambre refusée, par un Français en colère qui menaçait de partir pour le Grand Hôtel. Une odeur douceâtre l'assaillit quand il ouvrit la porte. Rien n'expliquait cette puanteur, à ce qu'en voyait Fritjof. La salle de bains était toute propre. Aucun tiroir ne contenait autre chose que l'exemplaire obligatoire du Nouveau Testament et les brochures sur la vie nocturne et les attractions d'Oslo. Certes, sous le lit, il trouva un bout de coton sale et, plus contrariant, un préservatif dissimulé derrière un pied de lit. Mais rien qui sente. À ce qu'il en comprenait, l'odeur avait la même intensité dans toute la chambre. Et dès qu'il fut ressorti, il retrouva le parfum de luxe et de tapis propre. Dans la chambre voisine, rien à signaler. Quand il ouvrit la porte plus loin dans le couloir, la puanteur réapparut.

C'était incompréhensible.

Il était redescendu dans le foyer, où il se tenait jambes écartées, mains dans le dos, humant l'air. Fritjof Hansen avait beau avoir soixante-trois ans et un odorat en piteux état après avoir fumé un paquet par jour pendant quarante ans, le goût et l'odorat étaient un peu revenus après qu'il avait cessé de fumer pour de bon trois ans plus tôt.

« Edvard, appela-t-il en tendant la main vers un groom qui passait en chancelant, un sac sous le bras et une valise dans chaque main. Tu ne sens pas une odeur bizarre, ici ?

— Non, gémit Edvard sans s'arrêter. Mais au sous-sol, ça schlingue !

— Ah bon... »

Fritjof Hansen joignit les pieds comme un soldat et chassa un grain de poussière fictif de sa tenue de travail. Elle était verte, bien repassée et aux plis marqués avec soin dans sa partie basse. Ses chaussures noires étaient luisantes. Sa carte nominative à bande magnétique, qui lui donnait avec le code peu élaboré 1111 accès à l'ensemble des chambres du bâtiment, pendait au bout d'une attache extensible à sa ceinture. Il se mit en marche, d'une façon rigide, militaire.

Le sous-sol du Continental était un labyrinthe inextricable, mais pas pour Fritjof Hansen. Ça faisait plus de seize ans qu'il s'occupait de tout dans l'hôtel. En se voyant nommer chef d'exploitation un an plus tôt, il avait compris dans une certaine mesure que ce n'était que pour le récompenser de sa loyauté. Il ne gérait en fait rien du tout. Avant de décrocher ce poste au Continental, il avait rempli des boîtes de trombones dans une entreprise subventionnée pour l'embauche de personnes handicapées dans le Groruddal. Il avait démontré des aptitudes exceptionnelles pour se servir de ses mains, et était devenu une sorte de concierge officieux. Jusqu'à ce que son supérieur lui conseille de postuler à un emploi au Continental. Il s'était présenté à l'entretien, rasé de frais, en beau costume et équipé d'une caisse à outils. Le poste lui avait été attribué, et depuis, il n'avait pas été absent un seul jour.

Il n'aimait pas le sous-sol.

Les machines compliquées qui s'y trouvaient étaient entretenues par des spécialistes. Il arrivait à Fritjof de changer une ampoule ou de réparer une porte faussée, mais l'hôtel avait signé des contrats avec des sociétés tierces pour un entretien et une mise à niveau constants de la chaufferie. De la ventilation aussi. Sur le toit et dans une pièce spéciale au dernier étage, il y avait le module qui faisait entrer l'air frais du dehors. L'unité fonctionnelle était au sous-sol. Au fil des ans, elle avait été arrangée et améliorée d'une façon qui en faisait presque deux dispositifs distincts. Lors de la dernière modernisation en date, l'hôtel avait reçu le conseil de changer tout le bazar. L'addition était vite devenue salée, et un compromis entre la direction de l'hôtel et le fournisseur avait débouché sur la livraison d'un nouveau groupe plus petit pour soulager l'ancien. Fritjof Hansen entendit le ronronnement monotone bien avant d'arriver au bout du couloir où se trouvaient les portes verrouillées de la salle des machines.

En arrivant au pied des marches, il plissa le nez. L'odeur n'était pas la même que dans les chambres polluées, mais ici aussi, il flottait un parfum étrange et douceâtre, mêlé à celui de l'humidité, de la poussière et de la vétusté.

Fritjof Hansen ne croyait pas aux fantômes. Il croyait en son frère et au Parti travailliste, et à la direction de l'hôtel qui lui avait promis un emploi aussi longtemps qu'il pourrait se servir de ses jambes. Le temps aidant, il s'était mis à croire en lui-même. Les revenants étaient invisibles. Ce qu'on ne voyait pas n'existait pas. Malgré tout, il ressentait toujours ce curieux malaise quand il plongeait dans ces longs boyaux étroits semés de nombreuses portes dissimulant des choses qu'il connaissait, souvent sans les comprendre.

Dans le virage que faisait le couloir vers la gauche, l'odeur fut plus forte. Il approchait du dispositif d'aération, installé dans deux pièces voisines. A chaque nouveau pas, son malaise s'intensifiait. Il devait peut-être aller chercher quelqu'un. Edvard était un chouette type, qui discutait toujours quand il le pouvait.

Mais Edvard n'était que groom. Lui était chef d'exploitation, il avait un badge sur la poitrine et un code pour toutes les chambres, dans tout le bâtiment. C'était son boulot, et le concierge avait dit qu'il avait une heure devant lui pour trouver une explication, avant que la direction ne fasse appel à des professionnels.

Comme si lui n'était pas un professionnel.

Même si la majeure partie du sous-sol était ancienne, la pièce était fermée par un lecteur de cartes moderne. Il glissa la sienne dans le lecteur le plus proche et composa son code d'une main aussi ferme que possible.

Il ouvrit la porte.

La pauteur l'assailit avec une force qui le contraignit à reculer de quelques pas. Il mit une main en conque sur son nez avant d'avancer de nouveau en hésitant.

Il s'immobilisa sur le seuil de la pièce obscure. Sa main libre chercha l'interrupteur. Quand il le trouva, il fut presque aveuglé par les tubes fluorescents qui lancèrent soudain une lumière bleue et désagréable dans la pièce.

À quatre mètres de lui, en partie dissimulées derrière un appareil dont il ignorait la nature, il vit des jambes, des genoux aux pieds. Il avait du mal à dire si elles appartenaient à un homme ou à une femme.

Chaque soir, Fritjof Hansen accomplissait un rituel immuable. Tous les jours sans exception à dix heures moins vingt-cinq, il regardait *Les Experts* sur TVNorge. Une bière, un petit sachet de chips et *Les Experts* avant d'aller se coucher. Il appréciait autant la version Miami que l'édition New York. Pourtant, le préféré de Fritjof Hansen, c'était Gil Grissom, de la série originale à Las Vegas. Maintenant que Grissom allait être troqué contre le Noir, là, il n'était pas sûr de continuer à regarder.

Grissom était le meilleur de tous.

En tout cas, Gil Grissom n'aurait pas apprécié que le chef d'exploitation d'un hôtel respectable piétine sa scène de crime et altère les nombreux indices microscopiques qui pouvaient s'y trouver. Car c'était une scène de crime, Fritjof Hansen n'en doutait pas. En tout cas, la personne près du mur avait cessé de vivre. Il se rappelait un épisode dans lequel Grissom avait établi l'heure du décès en étudiant le développement d'asticots dans un cadavre de porc. Ce n'était déjà pas triste à la télévision.

« Crounie, murmura-t-il pour se convaincre. Ça pue la mort, ici. »

Il se retira et ferma la porte. Il appuya sur la poignée pour s'assurer que le pêne était enclenché, et repartit vers l'escalier. Avant d'arriver à l'endroit où le couloir marquait un angle à quatre-vingt-dix degrés, il courait.

* * *

« J'ai pensé le laisser filer. Mais on a trouvé ce hash. Je devais discuter sérieusement avec lui, et je me suis rendu compte que... »

L'inspecteur Knut Bork tendit un rapport à Silje Sørensen tandis qu'ils parcouraient ensemble la zone bleue de l'hôtel de police. Elle le saisit et s'arrêta, et ses yeux parcoururent la page à toute vitesse.

Un examen plus approfondi avait établi que Martin Setre avait quinze ans et onze mois. Il avait passé la première partie de sa vie avec ses parents biologiques. Dès le jardin d'enfants, il avait la réputation d'attirer les accidents. Des fractures à répétition. Des bleus. Même si le gosse était négligent à l'école aussi, la plupart de ses blessures lui venaient de chez lui. Un diagnostic d'ADHD fut évoqué quand le responsable pédagogique demanda un rapport sur le gamin. Avant le début de l'étude, la famille avait déménagé. Martin commença l'école dans une petite ville de l'Østfold. Au bout de six mois, il fut admis à l'hôpital pour des douleurs abdominales auxquelles personne ne comprenait rien. Vers la fin du printemps, alors que le même était en dernière année de maternelle, la famille déménagea de nouveau, après la visite impromptue d'une institutrice qui avait trouvé le gosse enfermé dans une remise à vélos, bien trop peu vêtu. Elle prévint la Protection de l'enfance, mais la famille avait déménagé encore une fois avant que le dossier n'arrive au sommet de la pile. La vie de Martin Setre se poursuivit de la sorte, jusqu'à ce qu'il soit admis à l'hôpital d'Ullevål pour un traumatisme crânien à l'âge de onze ans. Heureusement, il fut possible de lui sauver la vie. Lui en offrir une s'était avéré beaucoup plus délicat. Depuis, il passait son temps à intégrer et à quitter institutions spécialisées et familles d'accueil. Sa dernière fugue remontait à Noël, d'un foyer de la Protection de l'enfance où il avait été placé de force.

Au pénal, les parents avaient été relaxés, faute de preuves.

« Brdlmr, grommela Silje Sørensen en relevant les yeux.

— Quoi ?

— Bordel de merde ! articula-t-elle avec soin.

— Pas faux, admit Knut Bork en l'invitant à avancer. Il est là. »

Il sortit sa clé et la glissa dans la serrure.

« Formellement parlant, nous n'avons pas le droit de le boucler, avoua-t-il à voix basse. Pas sans assistance, en tout cas. Mais ce type se serait carapaté si j'avais laissé la porte ouverte une seule seconde. Il a essayé de se débiter trois fois rien que pendant son transfert du centre d'urgences et d'études de la Protection de l'enfance.

— Il y était depuis lundi ?

— Aux urgences, oui. Ici, il n'a pas passé plus de cinq minutes tout seul. »

La porte s'ouvrit.

Martin Setre ne leva même pas les yeux. Il se balançait sur sa chaise, et avait posé un pied sur la table. Une petite flaque de neige fondue entourait sa botte sale. Le dossier de sa chaise tapait le mur en rythme derrière lui, et avait déjà commencé à laisser des marques.

« Arrête ça, ordonna Knut Bork. Tout de suite. Voici l'inspectrice principale Silje Sørensen. Elle veut te parler. »

Le jeune n'avait toujours pas levé la tête. Ses doigts jouaient avec une boîte de tabac à priser, mais il ne semblait rien avoir sous la lèvre supérieure. En revanche, l'inflammation herpétique ne s'était pas arrangée.

« Salut, sourit Silje en se plaçant de l'autre côté de la table. Tu peux me dire bonjour si tu veux. »

Elle s'assit.

« Je vois », murmura-t-elle en se mettant à rire.

Le jeune leva la tête, mais sans croiser son regard.

« Qu'est-ce qui vous fait marrer ?

— Pas toi. Knut, ici. »

Elle fit un signe de tête vers son cadet. Lui, pour sa part, haussa à peine les sourcils, avant de retrouver son expression indifférente. Il avait tourné sa chaise, et avait appuyé ses coudes sur le dossier. Il tenait un fin dossier dans une main.

« Tu sais... commença-t-elle. Quand il m'a montré tes papiers, nous avons fait un pari. J'ai parié cent couronnes que tu te balancerais sur ta chaise, que tu jouerais avec une boîte de tabac à priser et que tu refuserais de me dire bonjour. J'en ai parié cent autres que tu ne me regarderais pas en face pendant le premier quart d'heure. On dirait que je vais m'enrichir. Voilà pourquoi je ris. »

Elle éclata de nouveau de rire.

L'adolescent descendit son pied de la table, fit claquer les deux

pieds avant de sa chaise par terre et plongeai son regard dans celui de la policière.

« Il ne s'est pas encore écoulé un quart d'heure. Vous avez perdu.

— A moitié seulement, sourit-elle. Un partout entre Knut et moi. Le résultat entre toi et moi, ça reste à voir. »

Quelques coups légers à la porte incitèrent l'adolescent à regarder dans cette direction.

« Entrez ! » cria Knut Bork, et la porte s'ouvrit.

Une trentenaire en nette surcharge pondérale et vêtue de vêtements amples avança à pas lourds en soufflant comme un phoque.

« Désolée d'avoir quelques minutes de retard. Plein de choses à faire aujourd'hui. Je suis Andréa Solli, de la Protection de l'enfance. »

Elle prononça les derniers mots à l'adresse de Martin, et lui tendit la main. Il leva en hésitant la sienne pour une poignée molle. Sans se lever.

« Toutes les formalités doivent être en ordre », termina Andréa Solli en s'emparant de la dernière chaise libre de la pièce.

Le jeune ferma les yeux et fit mine de bâiller. En réalité, il mettait à jour sa propre comptabilité. Dans la liste de travailleurs sociaux, d'experts, d'avocats et de membres de commission qui s'étaient succédé dans la vie de Martin Setre, Andréa Solli occupait la soixante-deuxième place. La toute première l'avait fait parler. Il avait raconté autant de choses que possible, en terminant par une description de la façon dont son père lui avait tapé la tête sur une cuvette de toilettes jusqu'à ce qu'il ne sache plus trop s'il était encore vivant.

À l'époque, la fille lui avait dit qu'elle le croyait, et que tout allait bien se passer.

Rien ne s'était jamais bien passé, et il ne croyait plus depuis longtemps à leurs belles paroles.

« Si je comprends bien, tu as été amené ici il y a trois jours, reprit Silje Sørensen. Pour possession de trois grammes et demi de haschich, à ce que je lis. Pour être tout à fait honnête, ça m'indiffère au plus haut point. Ta carrière de prostitué ne me passionne pas non plus outre mesure. Si ce n'est ça... »

Elle prit la feuille que Knut Bork avait extraite de son dossier.

« Ça. Un rapport d'interpellation daté du 21 novembre de l'année dernière.

— Hein ? Vous allez fouiller dans des trucs préhistoriques ? »

Martin se tortilla sur son siège.

« C'est vieux d'un mois et demi, Martin. Dans la police, ce ne sont pas des trucs préhistoriques. Mais en fait, ce n'est pas toi qui m'intéresses dans cette affaire. » L'adolescent était penché en avant, et faisait passer sa boîte de tabac à priser d'une main à l'autre sur la table, à l'instar d'un palet de hockey.

« C'est Hawre. Hawre Ghani. Tu le connais, lui, n'est-ce pas ? »

Le pseudo-palet accéléra entre ses mains.

« Allez, Martin. Vous avez été coffrés ensemble. Le rapport indique clairement que vous vous connaissiez. Je veux juste savoir si...

— Ça fait une éternité que je n'ai pas vu Hawre, l'interrompit-il d'une voix maussade.

— Ça ne m'étonne pas.

— Je ne sais rien sur Hawre.

— Vous étiez amis ? »

Le jeune fit la grimace.

« Ça veut dire oui ou non ?

— Ce n'est pas évident de se faire des amis quand vous vivez comme moi. De toute façon, on n'a pas le droit d'habiter au même endroit plus de quelques semaines !

— C'est toi qui t'enfuis, intervint la travailleuse sociale. Je comprends que les choses sont très difficiles pour toi, mais c'est difficile de...

— Vous pourrez discuter de ça plus tard, la coupa Silje Sørensen. Il va falloir que je te pose la question, Martin. Est-ce que tu connaissais bien Hawre ? »

Il reprit son palet de hockey, sans répondre.

« Tu rougis. Vous étiez amants ?

— Hein ? »

La blessure sur son nez saignait. Un fin filet rouge descendait en zigzag à travers la croûte jaune irrégulière qui courait entre sa narine gauche et sa lèvre supérieure.

« Moi et... Hawre ? Hawre n'est même pas pédé pour de vrai ! Il a besoin de pognon, c'est tout !

— Mais toi, tu l'es ?

— De quoi ?

— Pédé.

— Vous n'avez pas le droit de me poser cette question. »

Une sirène se mit à hurler dans la cour. Deux pies posées sur le bord de la fenêtre les fixaient de leurs yeux noir de jais, sans paraître s'inquiéter du bruit.

Les yeux de Martin se plissèrent, et ses mains se calmèrent enfin.

« Mais puisque vous la posez, la réponse est oui. Y a pas de honte à ça. »

Son corps tendu n'était que défi, et à présent, c'était lui qui ne voulait plus la lâcher des yeux.

« Je n'en disconviens pas », répondit Silje.

S'il avait pesé dix kilos de plus et sans sa blessure au visage, il aurait pu être beau. Par ailleurs, ses dents étaient fichues, un spectacle rare chez un enfant norvégien en 2009. Quand il parlait, elle voyait

une couche grise de tartre qui ne cachait pourtant pas quelques mauvais plombages sur les incisives. Mais il avait de grands yeux bleus, et ses longs cils dessinaient une jolie courbe, comme ceux d'un enfant.

« Ils ne peuvent pas s'en aller, ces gens-là ? demanda-t-il.

— Qui ? »

Martin tendit un doigt vers le policier et la travailleuse sociale.

« Je peux sortir, répondit Knut Bork. Mais Andréa Solli doit rester. Nous n'avons pas le droit de t'entendre sans que tu sois assisté. »

Sans plus de cérémonie, il se leva. Il posa le dossier à côté de la feuille devant Silje Sørensen et repoussa sa chaise sous la table.

« Appelle-moi quand vous aurez terminé. Je suis dans mon bureau. »

La porte se referma, et Martin lança un coup d'œil mauvais à Andréa Solli.

« Je n'ai pas besoin d'assistance, affirma-t-il. Vous aussi, vous pouvez sortir. »

Silje devança la représentante de la Protection de l'enfance.

« Pas question, asséna-t-elle. Oublie. Parle-moi plutôt de toi et Hawre. »

Martin s'était mis à lécher sa plaie. Le sang coulant du nez s'éclaircit en se mélangeant à la salive, et un gros morceau de croûte se détacha tout à coup.

« Merde ! » cria-t-il en levant une main à sa bouche.

Le sang coulait, et Andréa Solli sortit un paquet de mouchoirs en papier de son ample sac à main. Martin en saisit trois et les plaqua sur la blessure.

« On n'était pas amants, Hawre et moi ! répondit-il d'une voix excitée qui trahissait que sa mue n'était pas encore terminée. On était seulement amis !

— Les amis ont souvent une vague idée de l'endroit où est l'autre », fit observer Silje.

Le jeune ne répondit pas. Ses yeux étaient brillants, mais Silje ne savait pas si c'était dû au tour que prenait la conversation ou à la lèvre douloureuse. Elle ne savait pas trop comment poursuivre. Pour gagner du temps, elle déboucha une petite bouteille de Farris et en versa dans trois verres sans demander si quelqu'un en voulait.

« Hawre est mort », déclara-t-elle d'une voix calme.

Les pies s'envolèrent en même temps du rebord de fenêtre, poussèrent un cri rauque et disparurent dans les ténèbres au-dessus de la ville. Il avait enfin cessé de neiger. Il était quatre heures et quart de l'après-midi. Le son de pas rapides des gens dont la priorité était de regagner leurs pénates leur parvenait du couloir.

« C'est ce que je pensais », murmura Martin.

Il lâcha le morceau de papier ensanglanté sur le sol, puis posa les avant-bras sur la table et cacha son visage dedans.

« C'est ce que je pensais, sanglota-t-il de nouveau.

— Quand l'as-tu vu pour la dernière fois, Martin ? »

Silje Sørensen avait surtout envie de se lever et d'aller passer un bras autour de lui. Le serrer contre elle. Le réconforter, comme s'il existait un moyen de réconforter un gamin d'à peine seize ans qui avait renoncé depuis belle lurette à toute perspective d'une vie décente.

« Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ? répéta-t-elle.

— Je ne me rappelle pas, répondit-il entre ses larmes.

— C'est assez important, Martin. Il se trouve que Hawre a été assassiné. »

Les sanglots s'interrompirent.

« Assassiné ? répéta-t-il d'une voix étranglée.

— Oui. Et c'est pour ça qu'il est crucial que tu essaies de te souvenir.

— Vous croyez que j'ai tué Hawre ? »

Il n'était même pas en colère. Pas accusateur. Martin Setre considérait tout simplement comme une évidence que tout le monde le tienne coupable de tout et n'importe quoi.

« Non, pas du tout. Je ne crois pas que tu aies tué ton copain.

— Super », renifla-t-il en se redressant.

Andrea Solli tendit le doigt vers son paquet de mouchoirs. Il n'y toucha pas.

« Parce que je ne l'aurais jamais fait !

— Peux-tu essayer de te rappeler quand tu l'as vu pour la dernière fois ? On va partir du 21 novembre. Quand vous avez été coffrés tous les deux. C'était un vendredi. Tu en as un vague souvenir ? »

Il répondit par un hochement de tête presque imperceptible.

« Tu as été pris en charge par la Protection de l'enfance et conduit aux urgences, c'est écrit ici. Hawre, en revanche, a réussi à se tirer pendant le transport. Tu l'as revu, par la suite ?

— Oui... »

Il avait vraiment l'air de réfléchir. Une ride oblique partageait en deux la base de son nez.

« Je me suis barré le lendemain. En tout cas, on s'est vus... le dimanche. Et... »

Pour la première fois, il saisit son verre d'eau minérale.

« Je peux avoir un Coca, à la place ? murmura-t-il.

— Bien sûr. Tiens. »

Elle lui tendit une bouteille. Il l'ouvrit et but sans s'embarrasser d'un verre. Une grimace de douleur passa sur son visage lorsque le goulot effleura sa plaie, qui saignait toujours.

« On s'est vus le dimanche. J'en suis tout à fait sûr, parce que... »

Il s'interrompit.

« Parce que quoi ? voulut savoir Silje Sørensen.

— Je ne vous le dirai pas.

— Tu dois bien comprendre que...

— Je ne dirai rien de ce soir-là, OK ? Ça n'a aucun rapport, d'ailleurs. Parce qu'on s'est vus le lendemain aussi.

— Très bien, convint Silje en faisant apparaître le calendrier de son téléphone mobile. C'est donc... le lundi 24 novembre ?

— Je ne sais pas du tout quelle date c'était, mais c'était le lundi qui a suivi notre arrestation, en tout cas. On devait... »

Il attrapa enfin un morceau de papier absorbant et s'en tamponna la bouche avec précaution. Des larmes étaient encore prises dans ses cils. Il ne pleurait plus, mais tout le personnage paraissait encore plus exténué.

« On devait juste se promener. Aller au cinéma. On avait besoin d'argent. »

Silje Sørensen avait un papier et un stylo devant elle. Pourtant, elle n'avait encore pris aucune note. Elle ramassa le stylo, sans toucher à la feuille.

« Quel film deviez-vous voir ? demanda-t-elle, avant d'ajouter : Pour que je puisse vérifier la date, je veux dire.

— *Max Manus*.

— Enfin, Martin... *Max Manus* est sorti juste avant Noël.

— Bon, d'accord. Je ne me rappelle pas. C'est vrai. Je n'ai plus la moindre idée de ce que nous voulions aller voir, parce qu'on n'est pas allés au cinéma de toute façon.

— Qu'avez-vous fait, alors ?

— On devait... Bon, il fallait qu'on trouve un peu de pognon. On est allés à la gare centrale. »

Son regard chercha de nouveau celui de la policière, comme pour avoir la confirmation qu'elle comprenait ce qu'il voulait dire. Elle hocha légèrement la tête. Il le prit pour un oui.

« Il y avait du monde, là-bas. C'était plein.

— À quelle heure était-ce ?

— Aucune idée. L'après-midi, peut-être. En tout cas, il n'était pas très tard. On devait aller au cinéma après. On s'est mis au même endroit que d'habitude, et...

— C'est-à-dire ?

— L'entrée depuis la place.

— Et puis ?

— Personne n'est venu.

— Personne ? Tu as dit que...

— Personne de ceux qu'on attendait. Personne qui... »

Il joua avec sa boîte de tabac à priser. Elle remarqua que ses doigts étaient d'une finesse et d'une longueur exceptionnelles, presque féminins.

« Alors on a décidé d'aller à Oslo City. Mais on venait de ressortir quand un type est venu nous parler en anglais. Ou alors, en fait, ce devait être de l'américain. Je ne sais pas trop. Américain, je crois.

— Tiens donc ? Que voulait-il ?

— Comme d'habitude ! répliqua Martin. Mais c'était comme s'il n'arrivait pas à le dire tout de suite. Comme s'il ne... Un mec bizarre. Il était spécial.

— Comment ?

— Sais pas trop. En tout cas, je n'ai pas voulu l'accompagner. Il était... »

Il réfléchit si longtemps que Silje posa une question :

« Tu te rappelles à quoi il ressemblait ?

— Un vieux porc. Fringues chères. Un peu gras, en fait.

— Qu'entends-tu par vieux ?

— Quarante ans, au moins ! Écœurant. Il posait des questions intimes. Je n'aime pas les vieux. Vingt-cinq ans, c'est bien. Pas plus, en tout cas. Mais Hawre avait plus besoin de fric que moi, alors il est parti avec le type. »

Il baissa les yeux sur sa bouteille de Coca.

« C'était le genre de vêtements qui indiquent à quel point ils sont riches. Vous comprenez ? »

Silje Sørensen comprenait on ne peut mieux. Elle était l'inspectrice principale, la plus riche du pays après avoir hérité d'une fortune quand elle avait dix-huit ans. Ce qui ne la perturbait pas outre mesure. En se présentant à l'École de police, elle avait cherché à se débarrasser de cette étiquette. Elle y était à présent si habituée qu'elle achetait l'essentiel de ses vêtements chez H&M. Mais elle savait très bien de quoi il parlait, et elle hocha la tête.

« Et depuis ? »

Il releva la tête. Ses yeux l'effrayèrent : le choc suscité par la mort de son copain avait viré à l'apathie totale. Il haussa les épaules et grommela quelques mots qu'elle ne comprit pas.

« Quoi ?

— Je n'ai pas un souvenir précis de ce jour-là.

— Mais depuis, tu n'as plus revu Hawre ? »

Il n'arrivait pas à tenir sa langue à distance de la plaie. Au lieu de répondre, il secoua la tête.

Le rapport provisoire d'autopsie indiquait que Hawre Ghani était vraisemblablement décédé entre les 15 et 25 novembre. Martin Setre avait vu Hawre le 24, alors qu'il disparaissait avec un client étranger.

« Il faut que tu m'aides », reprit Silje.

Il ne disait toujours rien.

« Il faut que je fasse faire un dessin du type avec qui Hawre est parti. Tu peux m'aider là-dessus ?

— OK, répondit-il enfin. Si vous me donnez quelque chose à manger avant.

— Bien sûr. Que veux-tu ? »

Pour la première fois, elle vit un semblant de sourire sur ce visage meurtri.

« Un steak avec des oignons et plein de patates sautées, répondit-il. Je crève la dalle. »

* * *

Yngvar Stubø essaya de masquer le vacarme de son ventre en toussant. Une petite heure plus tôt, il avait mangé une pomme et une banane, mais il avait déjà un creux. Le 31 au soir, il était monté sur le pèse-personne de la salle de bains pour la première fois en deux ans. L'écran avait affiché un poids à trois chiffres qui l'avait effrayé. Étant donné qu'il lui était impossible de libérer un créneau destiné au sport dans un agenda déjà bien rempli, il devait renoncer à la nourriture. Dans le plus grand secret, il s'était inscrit sur vektklubb no, un site qui lui avait annoncé illico et sans faire dans le détail que sa consommation quotidienne était évaluée à quatre mille calories. Descendre à mille huit cents avait été un vrai cauchemar.

Il conservait toujours trois barres chocolatées dans son bureau. Il ouvrit le tiroir et contempla les emballages rayés. Une demie, ce n'était quand même pas si grave que ça. D'accord, trois jours plus tôt, il avait entré le nombre de calories contenues dans les barres chocolatées dans la calculatrice de vektklubb no, et décidé de ne plus jamais toucher à ces horreurs. Mais à présent, la faim était telle qu'elle l'empêchait de penser de façon claire.

Le téléphone sonna.

« Ici Yngvar Stubø », annonça-t-il d'une voix plus aimable qu'à l'accoutumée. Il éprouvait un profond sentiment de reconnaissance devant cette interruption.

« C'est Sigmund. »

Sigmund Berli était l'ami d'Yngvar et son plus proche collègue depuis bientôt dix ans. Il était loin de ce que Kripos pouvait offrir de plus performant, mais il travaillait dur et sa loyauté était sans faille. Sigmund votait pour le Parti du progrès, soutenait Vålerenga et se faisait des dîners Fjordland[5] sept jours par semaine depuis son divorce, une petite année plus tôt. Il passait son peu de temps libre avec ses deux fils, qu'il vénérât. Sigmund Berli était le point d'attache d'Yngvar dans la réalité. Il lui en savait gré. Les amis et les collègues

d'université d'Inger Johanne lui faisaient de plus en plus souvent passer des dîners à plusieurs sans décrocher un seul mot. En règle générale, ça ne servait à rien de leur parler de ce qu'était la vraie vie dans ce pays. Il préférait Sigmund Berli et sa façon abrupte de tout généraliser. Ça, au moins, c'était fondé sur la vie au milieu de gens normaux.

« On a trouvé un monceau de lettres d'insultes, déclara Sigmund.

— Tu es toujours à Bergen ?

— Oui. Dans un coffre-fort du bureau de l'évêque.

— Tu es dans un coffre-fort du bureau de l'évêque ?

— Allez, arrête. Les lettres. On ne connaît l'existence de ce coffre que depuis quelques jours. La secrétaire avait un code, mais pas le bon. Un mec de la boîte qui l'avait posé nous a arrangé le mastic. Et c'était plein de merde, si je puis me permettre.

— De quoi est-il question ?

— Devine.

— Je n'ai pas le temps de jouer, Sigmund...

— Des histoires de fesse, et pas hétéro ! »

Il *entendit* Sigmund sourire à l'autre bout du fil.

« Rien que ça, ajouta-t-il.

— On parle de mails ? voulut savoir Yngvar. Ou de courriers traditionnels ? Anonymes ?

— Un peu de tout. Beaucoup de mails imprimés. La plupart sont anonymes, mais certains ont signé de leur nom complet. Il y a beaucoup de saloperies, Yngvar. De la merde, tu vois ? Et tu sais ce que je n'ai jamais compris ? »

La liste est trop longue, songea Yngvar.

« Pourquoi il faudrait absolument que des gens fassent des bonds en apprenant ce que tel ou tel fait au plumard. L'entraîneur de hockey du gosse est homo, tu sais. Un mec super. Masculin, pas mollasse avec les joueurs, et super chouette. Il est là à tous les entraînements. On ne pouvait pas en dire autant de l'abruti qu'ils avaient avant, bien qu'il ait une femme et quatre pisseux. Certains autres parents ont commencé à faire des vagues quand le gusse s'est retrouvé dans le journal, mais tu aurais dû voir ce bon vieux Sigmund Berli ! »

Son rire crépita dans le combiné.

« J'ai remis les pendules à l'heure, tiens ! Je ne peux pas dire qu'un pédé banal et un enfoiré d'agresseur sexuel, ce soit la même chose, tu sais. Je me suis fait un pote pour la vie, avec ce gars-là. On est allé boire une bière à deux ou trois reprises, et c'est un mec formidable. Un tueur sur la glace, par la même occasion. Il était dans l'équipe nationale junior jusqu'à ce que ce ne soit plus possible. Un ramassis d'homophobes, ces gens-là. »

Yngvar écoutait avec une curiosité croissante. Son regard n'avait

pas quitté les emballages à rayures.

« Qu'allez-vous faire des lettres ? » demanda-t-il d'une voix absente. Sigmund mâchonnait.

« Excuse-moi, répondit-il la bouche pleine. Il fallait que j'avale quelque chose. Ils ont des beignets épatants, à Bergen ! »

Le tiroir à chocolat claqua, et Sigmund poursuivit :

« On a mis un informaticien sur son ordinateur. Pour trouver les adresses IP, entre autres. Les courriers seront examinés aussi, bien sûr. Je me demande pourquoi elle avait tout planqué. Il n'y a eu aucune plainte.

— La plupart des gens qui ont une vie publique passent leur temps à mettre ça de côté. En tout cas s'ils font l'objet de controverse. Très rares sont ceux qui en font toute une histoire. Ça ne ferait que jeter de l'huile sur le feu. Inger Johanne planche sur un projet qui...

— Comment va ma nénette préférée ? » l'interrompit Sigmund.

Ça faisait plusieurs années que le collègue d'Yngvar s'était épris de façon en apparence inaltérable d'Inger Johanne. Le phénomène se manifestait en général par un enthousiasme vigoureux chaque fois qu'il la voyait ou parlait d'elle. Quand il buvait un peu, il pouvait aligner les compliments lourdauds et les contacts malvenus. À une occasion, Inger Johanne lui avait flanqué une jolie gifle après qu'il lui avait attrapé un sein au plus fort d'une cuite au cognac offert par la maison. Pour une raison aussi absurde que mystérieuse, elle l'appréciait malgré tout, d'une certaine façon.

« Bien, répondit Yngvar. Passe, un de ces quatre.

— Oui ! Pourquoi pas ce week-end, ça se case pas trop mal dans...

— Appelle-moi quand vous aurez du nouveau, l'interrompit Yngvar. Faut que je me sauve. Salut. »

Il allait raccrocher quand il entendit la voix de Sigmund, déformée par la mécanique.

« Attends ! Ne raccroche pas ! »

Yngvar remit le téléphone contre son oreille.

« Oui, quoi ?

— Je voulais juste te dire que toutes les lettres ne parlaient pas d'homosexualité.

— Tiens donc ?

— Dans certaines, il était question d'avortement.

— D'avortement ?

— Oui. Tu sais, l'évêque était assez fanatique sur ce sujet en particulier.

— Mais qu'écrivent-ils ? Et surtout, qui écrit ? »

Sigmund avait enfin terminé de manger.

« Il y a un peu de tout. En tout cas, les lettres ne sont pas toutes aussi agressives. Plus blessées, si on veut. Il y en a une écrite par une

nana qui aurait voulu ne jamais naître. Elle était le résultat d'un viol, et comme sa mère était très jeune, elle n'a pas osé le dire avant qu'il soit trop tard. La vie est partie en sucette pour cette même-là dès le jour de sa naissance.

— Mmm. Une personne qui reproche à l'évêque sa propre existence, en somme ?

— Ouais.

— Mais que veut-elle, au juste ?

— Essayer de persuader l'évêque que l'avortement est parfois justifié. Un truc dans le genre. Je n'en sais trop rien. Pas mal de ces lettres ont été écrites par des gens fous à lier, Yngvar. Je suis de ton avis, on ne devrait pas y attacher une importance démesurée. Mais en partant du principe qu'on n'a pas grand-chose d'autre, on doit au moins les examiner. Tu reviens bientôt ?»

Yngvar serra le téléphone entre sa tête et son épaule. Ouvrit le tiroir, attrapa l'une des barres chocolatées et déchira le papier.

« Pas avant la semaine prochaine, je le crains. Mais on se rappelle avant. Salut. »

Il posa le téléphone et cassa le chocolat en quatre morceaux. Il se mit à manger, en gardant longtemps chaque morceau sur la langue ; il les suçait plus qu'il les mâchait. Quand la première partie fut avalée, il s'empara de la seconde. Il lui fallut cinq minutes pour savourer le chocolat, et il termina en se léchant les doigts.

Son moral remontait. Sa glycémie aussi, et il se sentait l'esprit clair. Quelques secondes plus tard, en se rendant compte qu'il venait de faire naître deux cent seize calories parfaitement superflues, il fut si déprimé qu'il dépendit son manteau de la patère et éteignit la lumière. Le mercredi 7 janvier avait commencé, et sept journées de famine suffisaient pour cette fois.

Au moins, il allait s'offrir un dîner digne de ce nom.

Colère

Le 9 janvier vers l'heure du dîner, on sonna à la porte d'une villa grisé dans Hystadveien, à Sandefjord.

Synnøve Hessel était allongée sur le canapé. Elle se trouvait dans un état entre sommeil et éveil, dans une torpeur de rêves lugubres. La nuit, elle ne parvenait pas à dormir. Les heures les plus sombres de la journée semblaient aussi interminables que gâchées. Impossible de continuer à rechercher Marianne quand tous les autres dormaient et tout était fermé, mais malgré tout, il n'était pas possible de trouver le repos. Les journées étaient de pire en pire. Elle s'assoupissait de temps en temps.

Il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire.

Leur compte-chèques joint n'avait pas été mouvementé. Synnøve n'avait pas encore pu accéder au compte simple de Marianne. Elle avait pris contact avec l'ensemble des hôpitaux du territoire, sans succès. Il ne restait aucun ami à appeler. Même les connaissances les plus superficielles et les parents les plus éloignés avaient été priés de dire s'ils avaient eu des nouvelles de Marianne depuis le 19 décembre. Deux jours plus tôt, Synnøve s'était ressaisie et avait fini par appeler ses beaux-parents. Leur dernier contact avait été un courrier épouvantable qu'ils lui avaient envoyé quand il n'avait plus fait de doute que Marianne voulait quitter son mari pour emménager avec une femme. L'appel n'avait rien donné du tout. Dès que la mère de Marianne avait compris qui appelait, elle avait débité une tirade incohérente de deux minutes avant de lui raccrocher au nez. Synnøve n'avait même pas eu le temps de lui dire de quoi il était question.

Marianne avait disparu.

Synnøve n'avait pas mangé depuis une semaine et demie. Depuis la disparition, elle passait ses journées à chercher. La nuit, elle sortait faire des promenades interminables avec les huskys. À présent, elle n'en avait même plus la force. Depuis deux jours, les clebs devaient se contenter de leur enclos. La veille au soir, elle avait oublié de les nourrir. Elle s'en était tout à coup rappelée à deux heures du matin. Ses larmes avaient effrayé le meneur, qui avait jappé et remué la queue en réclamant son content d'attention avant de daigner toucher à la nourriture. Synnøve avait fini par se glisser dans l'une des niches et s'y était endormie, Kaja dans les bras. Elle s'était réveillée une heure

plus tard, transie de froid.

On sonna de nouveau.

Synnøve ne bougea pas. Elle ne voulait voir personne. Beaucoup de gens avaient essayé de venir, peu étaient entrés.

Ding-dong.

Encore une fois.

Elle se leva en mouvements raides du canapé et replia la couverture. Elle avait un torticolis, et se massa la nuque en gagnant la porte à pas traînants et en se préparant à convaincre encore un ami qu'elle désirait être seule.

Elle ouvrit, et la vision de Kjetil Berggren sur le perron la fit presque s'évanouir de soulagement. Ça n'avait été qu'une effroyable méprise, mais Marianne allait revenir et tout allait recommencer comme avant.

Kjetil Berggren était sinistre. Synnøve recula d'un pas dans l'entrée. La porte s'ouvrit en grand. Derrière lui, il y avait une femme. Elle devait avoir environ cinquante ans, et portait un manteau d'hiver. Autour du cou, alors que la plupart des gens auraient eu une écharpe pour se protéger du froid mordant de janvier, elle portait un col de clergyman.

La doyenne était aussi sombre que le policier.

Synnøve fit un autre pas en arrière, avant de s'effondrer à genoux et de se cacher le visage dans les mains. Ses ongles s'enfoncèrent dans la peau, en dessinant des rayures rouge sang sur ses deux joues. Elle hurla ; un ululement plaintif qui ne ressemblait à rien de ce que Kjetil Berggren avait entendu jusqu'alors. Il n'essaya de lui prendre le bras que quand elle commença à se taper la tête contre le carrelage de l'entrée. Elle envoya deux ou trois violents coups de poing dans sa direction, puis s'affaissa de nouveau.

Sans cesser de hurler.

La douleur intense fit répondre les chiens dans la cour. Six chiens de traîneau se mirent à hurler comme les loups qu'ils étaient presque. Ce chœur plaintif s'éleva vers la couverture de nuages bas et fut audible jusqu'à Framnes, de l'autre côté du fjord gris et déserté pour l'hiver.

* * *

Une sirène perça le grondement régulier de la circulation au moment où ils s'arrêtaient au rouge avant une intersection. Dans le rétroviseur, Lukas vit une lumière bleue clignotante, et il essaya de rapprocher la voiture du trottoir sans mordre sur le passage piéton. L'ambulance arrivait bien trop vite par l'extérieur de la file, et faillit renverser un homme d'un certain âge qui traversait juste devant le

capot de la grosse BMW X5 de Lukas. Il devait être sourd.

« Il s'en est fallu d'un cheveu », souffla Lukas à son père, les yeux rivés sur le piéton déboussolé. Les voitures derrière lui se mirent à klaxonner.

Erik Lysgaard ne répondit pas. Assis sur le siège passager, il était aussi silencieux que d'habitude. Ses vêtements étaient beaucoup trop grands, à présent. La ceinture de sécurité lui donnait une allure plate et maigre. Les cheveux pendaient en paquets lamentables sur son crâne, et il faisait dix ans de plus que son âge réel. Lukas avait dû lui rappeler de se doucher ce matin-là, et il ne sentait pas la rose quand il avait accepté à contrecœur d'être embrassé, la veille au soir.

Rien n'avait changé.

Lukas avait insisté derechef pour emmener son père à Os, chez lui. Erik avait de nouveau protesté, et comme par le passé, le fils avait fini par gagner. Les gosses avaient été aussi effrayés que la dernière fois en voyant leur grand-père, et à deux ou trois reprises, Astrid avait failli se laisser emporter.

« Il faut qu'on planifie un peu les choses, commença Lukas. La police dit que l'enterrement pourra avoir lieu dans le courant de la semaine prochaine. Ce sera une grosse réception, on n'a pas le choix. Beaucoup de gens aimaient maman. »

Erik ne disait rien, n'exprimait rien.

« Papa, tu dois t'y résoudre.

— Occupe-toi de tout. Je m'en moque. »

Lukas tendit la main vers l'autoradio et l'éteignit. Il serrait si fort les mains sur le volant que ses jointures blanchirent, et la vitesse à laquelle il roula sur le dernier tronçon d'Årstadveien lui aurait coûté son permis en cas de contrôle. Les pneus hurlèrent quand il prit à gauche dans Nubbekken et pila après avoir croisé la file opposée.

« Papa, reprit-il à voix basse, presque en chuchotant. Pourquoi l'une des photos a-t-elle disparu ? »

Pour la première fois depuis leur départ, son père le regarda bien en face.

« Une photo ?

— Dans la chambre de maman. »

Erik baissa les yeux.

« Je veux rentrer.

— Il y a toujours eu quatre photos sur cette étagère. Elles y étaient quand je suis venu te voir le lendemain de la mort de maman. Je m'en souviens, parce que le policier s'était trompé de porte. Une des photos a disparu. Pourquoi ?

— Je veux rentrer.

— Tu vas rentrer. Mais réponds-moi, papa ! »

Lukas abattit son poing sur le volant. Une douleur glacée lui

remonta dans le bras, et il grogna un juron.

« Reconduis-moi à la maison, demanda Erik. Maintenant. »

Le froid dans la voix de son père fit taire Lukas. Il embraya. Ses mains tremblaient, et il se sentait presque aussi perdu que quand la police était venue leur apprendre la triste nouvelle. Quelques minutes plus tard, lorsqu'ils entrèrent sur le petit espace entre le portail ouvert et la maison de son père, il voyait avec netteté les traits de la femme sur la photo disparue. Elle était brune, et bien que le cliché soit en noir et blanc, il pensait que ses yeux étaient bleus. Comme ceux de Lukas. Son nez était fin et droit, comme le sien, et le sourire trahissait que l'une de ses incisives supérieures en chevauchait une autre.

Comme celles de Lukas.

Trop peu de vêtements apparaissaient sur la photo pour qu'il soit possible de deviner quand elle avait été prise. Il ne l'avait jamais remarquée avant d'être adolescent. Maintenant qu'il était père et avait constaté à quel point les enfants sont observateurs, il en était arrivé à la conclusion qu'elle n'avait pas pu se trouver là alors qu'il était plus jeune. Une seule fois il avait demandé qui c'était. Sa mère avait souri et lui avait passé une main sur la joue :

« Une amie que tu ne connais pas. »

Lukas arrêta la voiture et sortit pour aider son père. Ils n'échangèrent pas le moindre mot, et ne se regardèrent pas.

Quand la porte claqua derrière Erik, Lukas remonta dans la voiture. Il y resta un moment, longtemps, tandis que la neige fondue opacifiait le pare-brise et que la température chutait dans l'habitacle.

L'amie de sa mère lui ressemblait à tel point que c'en était désagréable.

* * *

« Ce qu'elle te ressemble ! *Spitting image* ! »

Karen Winslow rit en prenant la photo de Ragnhild. Elle la tint en biais pour éviter que les plafonniers ne se reflètent dedans, et pencha la tête sur le côté. Ragnhild était dans la baignoire, du shampoing sur le crâne et un canard de bain énorme sur le ventre. Le monstre jaune pétard avait l'air de l'agresser.

« C'est donc la cadette, conclut-elle en rendant le cliché. Fais voir l'aînée, aussi ! »

La photo avait été prise à Noël. Kristiane était assise sur les marches devant la maison de Hauges vei, très sérieuse. Pour une fois, elle regardait l'appareil bien en face et venait d'ôter son bonnet. L'électricité statique faisait partir ses cheveux dans tous les azimuts, et la lumière qui filtrait par la vitre de la porte lui faisait comme une auréole.

« Wow, s'exclama Karen, plus grave tout à coup. Quelle belle enfant ! Quel âge a-t-elle ? Neuf ans ? Dix ? »

— Bientôt quatorze, répondit Inger Johanne. Mais elle n'est pas tout à fait comme les autres enfants. »

Elle fut surprise de constater qu'elle n'avait aucun mal à le dire.

« Ah ? Qu'est-ce qui ne va pas ? »

— Qui sait ? répondit Inger Johanne. Kristiane est née avec une malformation cardiaque, et a dû essuyer trois lourdes opérations dans sa première année. Personne n'a réussi à savoir si les dégâts avaient été occasionnés à ce moment-là, ou si elle est limitée de naissance. »

Karen sourit de nouveau et examina la photo de plus près. Cette vieille camarade d'études rappelait à Inger Johanne le nombre d'années qui s'étaient écoulées. Karen avait toujours été mince et en bonne condition physique. Elle avait maintenant une allure plus maigre, plus tendue, et ses cheveux noirs étaient saupoudrés de gris. Elle avait commencé à porter des lunettes. Ça aussi, ce devait être récent, car elle passait son temps à les mettre et à les quitter, sans trop savoir qu'en faire quand elle ne les avait pas sur le nez.

Leur dernière rencontre remontait presque à dix-huit ans. Pourtant, elles s'étaient reconnues sur-le-champ. Inger Johanne avait reçu la plus longue embrassade dont elle se souvienne quand Karen était descendue du taxi devant le Restaurant Victor de Sandaker, et en entrant, elle se sentait heureuse.

Le serveur déposa une flûte de champagne devant chacune d'elles.

« Souhaitez-vous une petite présentation du menu tout de suite ? sourit-il.

— Nous pouvons attendre un peu, répondit très vite Inger Johanne.

— Bien sûr. Je reviendrai. »

Karen leva son verre.

« *To you*, rit-elle. Tu aurais imaginé qu'on se reverrait ? Incroyable. »

Elles goûtèrent le champagne.

« Mmm. Délicieux. Parle-moi un peu plus de Kristi... Krysti...

— Kristiane. Les experts ont longtemps pensé qu'il pouvait s'agir d'une forme d'autisme. Le syndrome d'Asperger, peut-être. Mais ce n'est pas tout à fait exact. D'accord, elle a un besoin énorme de procédures immuables, et elle peut traverser de longues périodes où elle est obsédée par l'ordre et la logique. Elle fait parfois penser à un savant, donc une autiste avec des capacités extrêmes. Et puis, tout à coup, sans qu'on puisse déterminer ce qui conditionne le changement, elle a l'air d'une gosse banale, un peu réservée. Et même si elle a du mal à se faire de vrais amis, elle est très flexible dans ses relations avec les autres personnes. Elle est... »

Inger Johanne leva de nouveau son verre, surprise du bien que cela faisait de parler de son aînée avec quelqu'un qui ne l'avait jamais vue.

« ... très affectueuse avec la famille.

— Elle est *adorable*, renchérit Karen en rendant la photo. Tu as beaucoup, beaucoup de chance de l'avoir. »

La déclaration fit ressentir à Inger Johanne une bouffée de chaleur, presque de honte. Isak aimait sa fille plus que tout au monde, et Yngvar était le beau-père le plus aimant qui soit. Les grands-parents des deux côtés adoraient Kristiane, et elle était aussi bien intégrée que possible pour une enfant comme elle dans le milieu social entourant la famille Vik Stubø. Il arrivait même à certaines personnes de dire que Kristiane avait eu de la chance de tomber dans une aussi bonne famille. Live Smith avait donné à Inger Johanne l'impression d'être heureuse de compter la fille d'Inger Johanne dans son école.

Mais personne n'avait jamais dit qu'Inger Johanne avait de la chance d'avoir une fille comme Kristiane.

« C'est vrai, admit-elle. Je suis... On a une chance incroyable de l'avoir. »

Elle cilla à toute vitesse, pour empêcher les larmes de couler. Karen tendit une main par-dessus la table, et la lui posa sur la joue. Chose curieuse, ce geste fut le bienvenu, en dépit des nombreuses années qui les séparaient.

« Les enfants sont le plus beau cadeau de Dieu, reprit Karen. Ils sont toujours, toujours une bénédiction, d'où qu'ils viennent. *They should be treated, loved and respected accordingly*[6]. »

Une larme se détacha et se mit à rouler sur la joue d'Inger Johanne.

Les Américains et leurs belles paroles, songea-t-elle. Les Américains et leur belle, grande et pompeuse façon de parler. Elle fit un sourire rapide et essuya la larme d'un revers de main.

« Désirez-vous commander ? »

Le serveur était réapparu, et regardait l'une, puis l'autre.

« Oui, répondit Inger Johanne. Ce serait bien si vous aviez un menu en anglais, ça m'éviterait de devoir traduire pour mon amie. »

C'était le cadet des soucis du serveur. Pendant presque dix minutes, il présenta et décrivit les différents plats, en répondant à toutes les questions curieuses de Karen. Quand elles se furent mises d'accord sur la nourriture et sur le vin, Inger Johanne reconnut que Karen était beaucoup moins brute de décoffrage qu'elle. Même le serveur avait l'air impressionné.

Elles commencèrent avec des huîtres.

Elles n'étaient même pas au menu, et le serveur n'en dit rien dans sa vaste présentation de ce que le restaurant avait à proposer. Quand

il avait eu terminé, Karen avait penché la tête sur le côté, lui avait adressé un sourire éblouissant et avait insinué que tout chef qui se respectait avait quelques huîtres en réserve.

Toujours, insista-t-elle.

C'était le cas.

Le problème, c'était qu'Inger Johanne n'en avait jamais mangé.

C'était une universitaire, elle possédait un diplôme de docteur. Elle avait voyagé, et ses finances n'étaient pas mauvaises. Elle aimait la bonne cuisine. Elle avait mangé du chien en Chine et des araignées frites dans une petite échoppe près d'Angkor Vat. Pourtant, elle ne s'était jamais risquée sur les huîtres.

Elle regarda l'assiette. Les coquillages dégageaient un léger parfum de mer sur leur lit de glace. Personne ne prétendrait que cette substance glaireuse et grisâtre était appétissante. Elle jeta un coup d'œil à Karen, qui versa quelques gouttes du mélange de vin blanc et de vinaigre sur chaque huître, avant de lever la première coquille à sa bouche et d'en aspirer le contenu. Les yeux fermés, elle fit rouler l'huître dans sa bouche et l'avalait, avant de s'exclamer :

« *Perfect !* »

Inger Johanne l'imita.

Elle n'avait jamais rien mangé de meilleur que les huîtres.

« Inger, attaqua Karen quand les coquillages furent vides. *Tell me more. Tell me everything. Absolutely everything !* »

Elles discutèrent en mangeant les deux plats suivants. De leurs études et de leurs amis communs de l'époque. De leurs familles, leurs parents, de leurs joies et de leurs frustrations. Des enfants. Elles parlaient en même temps, s'interrompaient et riaient. L'acoustique était déplorable dans la petite salle ; le rire aigu de Karen claquait entre les hauts murs et dérangeait les autres convives. Malgré tout, le serveur était toujours aimable et remplissait discrètement leurs verres chaque fois qu'ils menaçaient d'être tout à fait vides.

« Karen, il faut que je te demande quelque chose. »

Inger Johanne regarda le quatrième plat arriver devant elle, une caille des blés sur un lit de purée de topinambour. De fins sillons de parmesan dessinaient un cercle autour du petit oiseau et de quelques tomates cerises confites.

« Parle-moi de l'APLC, demanda-t-elle.

— Comment sais-tu que j'y travaille ? »

Karen s'essuya avec délicatesse la bouche dans sa grande serviette en tissu, et saisit de nouveau couteau et fourchette.

« Je l'ai trouvé sur Google. En ce moment, je travaille sur un projet qui... »

Karen éclata d'un rire qui fit tinter les verres.

« Ça fait plus de deux heures qu'on discute, et on ne s'est toujours

pas dit ce qu'on fait, et où ! Vas-y, raconte ! »

Et Inger Johanne raconta. Elle parla de son travail à l'institut de criminologie, de sa thèse de doctorat passée dès 2000, de son amour pour la recherche et de sa hantise des obligations universitaires inhérentes à son poste actuel, des joies et des frustrations de devoir concilier sa carrière avec deux filles exigeantes. Elle aborda enfin le projet qui l'occupait pour l'instant. Quand elle eut terminé, les cailles des blés n'étaient plus que deux petits squelettes au milieu d'assiettes vides.

« Il faut que tu viennes nous voir, affirma Karen. Ce dont nous nous occupons est très important pour tes recherches.

— Maintenant, à toi, répliqua Inger Johanne. Allez. »

Elle demanda une petite pause au serveur avant le plat suivant. Elle sentait qu'elle avait trop bu, mais ça n'avait aucune importance. Elle ne se rappelait pas à quand remontait son dernier repas au restaurant, encore moins la dernière fois qu'elle s'était sentie aussi bien. Quand le serveur lui remplit son verre, elle lui sourit donc en remerciement.

« Le cabinet a été fondé en 1971, commença Karen en levant son verre contre la lumière pour apprécier la couleur du vin. Il est établi à Montgomery, dans l'Alabama. Les fondateurs, qui sont blancs, soit dit en passant, étaient membres du mouvement pour les droits civiques. Ils ont ouvert le cabinet en premier lieu pour lutter contre le racisme. Une entreprise pour le moins déficitaire, il va sans dire. »

Elle s'interrompt, comme si elle cherchait le moyen de raconter avec le moins de mots possible une longue histoire.

« Au début, on peut dire que nous fonctionnions comme un bureau d'assistance juridique gratuite. Même si je n'en faisais pas partie, note ! »

Son rire claqua de nouveau entre les murs, et un couple d'un certain âge installé deux tables plus loin leur jeta un coup d'œil mauvais.

« A l'époque, j'étais encore à l'*elementary school*. En 1981, le cabinet a ouvert une section d'investigations pour être plus à même d'atteindre notre unique but véritable : des États-Unis en accord avec leur constitution jadis si révolutionnaire. Les premières années, le combat portait pour l'essentiel sur les *white supremacy groups*.

— Le Ku Klux Klan, murmura Inger Johanne.

— Eux aussi. Nous avons remporté pas mal de procès contre les membres du Klan. A quelques occasions, nous sommes allés assez loin pour faire fermer leurs camps d'entraînement et anéantir d'assez grosses cellules en activité. Le problème, bien sûr, c'est... »

Elle poussa un léger soupir, et but une gorgée de vin.

« Le KKK n'est pas le seul cas dans ce domaine. On a les Impérial

Klans of America, Aryan Nations, la Church of the Creator... *You name it*. Notre activité de recherche s'est élargie avec les années, et aujourd'hui, nous pensons avoir recensé neuf cent vingt-six groupes haineux à travers tous les États-Unis. Ils sont très actifs, pour certains. »

Elle insista sur le *très*.

« Ils ne sont pas tous dirigés contre les Afro-Américains, je suppose ?

— Oh non. Nous avons par exemple des mouvements séparatistes noirs qui veulent faire disparaître tous les autres de la circulation ! Les juifs aussi ont leurs ennemis partout. Y compris chez nous. »

Tout à coup, Karen avait l'air plus vieille. Les rides autour de ses yeux n'étaient pas des rides du sourire, comme Inger Johanne l'avait cru de prime abord. A présent que Karen était sérieuse, elles étaient plus profondes.

« Institute for Historical Review, Noontide Press... beaucoup trop de choses. De leur côté, les juifs ont la Jewish Defense League, qu'il faut sans aucun doute possible qualifier d'organisation haineuse. De toute façon : *There is hate enough to go around in this world*[7] Nous avons des groupes contre les Sud-Américains, contre les native Americans, contre tous les immigrés sur une base plus générale et dénuée de préjugé... »

Un sourire ironique conclut la dernière phrase. Elle parlait plus bas, à présent. Pourtant, le couple près du mur leur lança un coup d'œil réprobateur avant de se lever pour s'en aller. Quand ils passèrent derrière elle, Inger Johanne les entendit grommeler des choses à propos d'un dîner gâché et qu'il devait y avoir des limites, même pour les Américains.

« Et puis tu as tous ceux qui détestent les homosexuels », reprit Karen.

Le dessert arriva sur la table.

« Carpaccio de fraises et gaufrette à la vanille, annonça le serveur en déposant les assiettes devant elles, accompagnés d'un petit sorbet au champagne. Bon appétit ! »

« Quelle taille font ces groupes, en réalité ? » voulut savoir Inger Johanne lorsqu'elles furent de nouveau seules.

Karen planta sa cuiller dans les tranches de fraises. Elle appuya son coude sur la table et répondit d'une voix lente, les yeux rivés au fond de son assiette :

« C'est une question délicate. Dans le cas des organisations ouvertement racistes, elles sont plus grosses qu'on l'aimerait. Certaines sont très anciennes, et organisées comme des forces paramilitaires. D'autres, en particulier the *anti-gay groups*, sont plus difficiles à... »

Elle fourra la cuiller dans sa bouche et ferma les yeux de délice en

mâchant.

« Comment dire... hésita-t-elle. A définir ? »

Inger Johanne acquiesça. Elle se battait avec le même problème.

« A cause du lien fort avec la communauté religieuse légitime en soi ? demanda-t-elle.

— Oui. Entre autres à cause de ça. En principe, on définit un groupe haineux comme une organisation plus ou moins durable qui incite d'une manière ou d'une autre à la haine envers certaines communautés. Ils ne commettent aucun crime avant de dépasser les limites de la liberté d'expression admises dans la plupart des autres pays, d'encourager à des actes répréhensibles ou d'en être eux-mêmes les auteurs, quand la cible individuelle de cette criminalité est choisie à cause de son appartenance à un assez gros groupe de personnes présentant des signes distinctifs spéciaux et remarquables. »

Elle souffla.

« Tu connais bien ton laïus, sourit Inger Johanne.

— Je l'ai débité un certain nombre de fois, oui ! »

Elle mangeait moins vite. Inger Johanne était rassasiée, et repoussa un peu plus loin sur la table son assiette de dessert, dont elle n'avait mangé que la moitié.

« Pour prendre un exemple, reprit Karen. Ça s'est passé en 2007. Un jeune homme, Satender Sing, était en vacances au bord du lac Natoma en Californie. Il était de Fidji, et a déjeuné un jour avec des amis indiens dans un restaurant. Un groupe de russophones a cru voir que Satender était homosexuel, et pour raccourcir à l'extrême une longue histoire : ils l'ont tué. »

Inger Johanne garda le silence.

« Des homosexuels sont tués parce qu'ils sont homosexuels, c'est un fait incontestable, poursuivit Karen. Ce que cette affaire a de particulier, c'est que les assassins appartenaient à un très gros groupe d'immigrés slaves croyants et pratiquants dans la région de Sacramento. Leurs paroisses sont de farouches opposants aux homosexuels. On parle de presque cent mille personnes réparties sur soixante-dix paroisses fondamentalistes dans une région qui comptait auparavant une forte proportion d'homosexuels. C'est peu dire que les relations sont maintenant explosives entre ces groupes. Les chrétiens se livrent à une propagande homophobe très active, à travers des chaînes de télévision, des radios et un potentiel de mobilisation énorme. A certaines manifestations de protestation organisées par les homosexuels, il y a davantage de contre-manifestants que de manifestants. » Elle poussa un gros soupir et gratta avec sa fourchette dans le reste de sauce dans son assiette.

« Mais quand ces paroisses basculent-elles dans la criminalité ? continua-t-elle. D'un côté, la haine qu'elles expriment ne laisse pas

place au doute. Leur rhétorique, et surtout l'attention disproportionnée qu'ils portent à ce thème en particulier, soulignent qu'il est question de haine pure, malade. En outre, plusieurs de leurs chefs spirituels refusent de prendre leurs distances vis-à-vis des meurtres, par exemple celui de Satender. D'un autre côté, la liberté d'expression va très loin, c'est normal, et pas mal de membres de ces paroisses dans tous les États-Unis se gardent bien d'encourager directement les meurtres et autres actes de violence.

— Ils posent les fondements de manifestations haineuses, ils refusent de les condamner quand elles surviennent, et s'en lavent les mains parce qu'ils n'ont pas dit in extenso "tuez-les".

— C'est ça, acquiesça Karen. Et quand un prêtre lance : les pédés se vautrent dans le péché et connaîtront une mort atroce, ils brûleront en enfer, ils... Bon, il peut toujours dire que c'était à la parole et à la volonté de Dieu qu'il faisait référence. Si certains enfants de Dieu le prennent au mot, ce n'est pas son problème. Et comme tu le sais, la liberté de religion et d'expression est...

— ... le fondement même de l'existence des États-Unis, compléta Inger Johanne.

— Encore un peu de café ? »

Le serveur devait avoir une maîtrise de patience. Cela faisait plus d'une demi-heure qu'elles étaient seules dans la salle. Les employés n'attendaient plus qu'une chose : qu'elles aient terminé. Pourtant, le bonhomme prit le temps de remplir leurs tasses et d'aller chercher un supplément de lait chaud.

« C'est terrible, tout ça, poursuivit Karen quand il fut reparti. Et en plus des paroisses extrémistes à plusieurs endroits des États-Unis, nous avons des organisations plus solides. Comme l'American Family Association. Eux non plus n'incitent pas au meurtre, bien sûr, mais ils font un raffut incroyable et pourrissent de plus en plus l'ambiance dans le débat public. Il y a quelque temps, ils ont monté une campagne de boycott contre McDonald's, tu imagines ?

— Ça ne manque pas de bon sens, sourit Inger Johanne. Mais pourquoi ?

— Parce que la chaîne avait acheté des emplacements publicitaires pendant une Gay Pride.

— Qu'est-ce que ça a donné ?

— Heureusement, tout a foiré. Cette fois-là. Mais certains de ces groupes sont puissants, ils ont des moyens financiers et de l'influence, ce ne sont pas les ressources qui leur manquent. Ils sont vecteurs de haine, mais ne peuvent pas être qualifiés de criminels. En revanche, ce qui est plus effrayant, c'est... »

Elle leva son verre en un toast muet.

« On a découvert il y a peu des signes de persécutions plus

systématiques. Six meurtres d'homosexuels sur les douze derniers mois, trois à New York, un à Seattle et deux à Dallas, n'ont pas été élucidés. Les affaires ont longtemps été traitées comme des cas isolés par la police locale. Les méthodes étaient différentes, et les circonstances changeaient aussi. Notre cabinet a pourtant fini par apprendre que deux victimes étaient cousins, le troisième était allé à l'école avec le premier, le quatrième avait voyagé par Interrail en Europe avec le second, et les deux derniers avaient eu de courtes liaisons avec le quatrième, à deux ans d'intervalle. Le FBI a repris l'affaire, si on peut dire. Sans que ça les ait rapproché des coupables. Malgré tout, notre cabinet ne lâchera pas cette affaire avait qu'elle ait été résolue.

— Fichtre, murmura Inger Johanne. Mais quelles théories avez-vous ?

— Tout plein. »

Les bruits étaient plus forts dans la cuisine. Fouets et louches tapaient contre les plans de travail, et le raffut d'un lave-vaisselle industriel était omniprésent. Inger Johanne regarda sa montre.

« Je crois qu'on va devoir prendre congé, commença-t-elle en hésitant. Tu aimes toujours marcher, Karen ?

— Moi ? Je n'arrête pas ! »

Inger Johanne fit signe qu'elle désirait l'addition. Celle-ci était prête depuis longtemps, et Karen la chipa avant qu'Inger Johanne ne se rende compte de l'arrivée du serveur.

« C'est moi qui paie. »

Inger Johanne n'eut même pas la force de protester.

« On rentre chez moi pour un nightcap ? demanda-t-elle tandis que Karen sortait sa carte de crédit. Ce n'est qu'à vingt minutes d'ici. Peut-être un peu plus, compte tenu de l'état de la chaussée.

— Super ! » s'enthousiasma Karen avant de complimenter le serveur, de prendre son manteau et d'aller vers la porte.

« C'est très tranquille, Oslo ! » s'étonna-t-elle quand elles sortirent sur le trottoir.

Les feux tricolores au croisement de Hans Nielsen Hauges vei et de Sandakerveien passaient de l'orange au rouge sans trouver de voiture à arrêter. La crasse et les gaz d'échappement de la circulation de la journée étaient dissimulés sous une fine couche de neige fraîche. On remarquait à peine une trace de pas sur le trottoir. Les nuages étaient toujours bas sur la ville, et l'éclairage du centre-ville vers le sud-ouest leur donnait une teinte jaunâtre.

« C'est surtout un quartier résidentiel, répondit Inger Johanne. En plus, la ville dort, juste après Noël. Les Norvégiens deviennent fous en décembre, si on peut dire. Janvier, c'est le mois des bonnes intentions. »

Elles contournèrent le vidéoclub du coin et remontèrent Sandakerveien.

« Où en étions-nous ? voulut savoir Karen.

— Les théories, lui rappela Inger Johanne. Autour de ces meurtres d'homosexuels.

— Mais oui ! »

Karen resserra un peu son écharpe tandis qu'elles marchaient. Inger Johanne avait oublié que sa copine était si grande, que ses jambes étaient si longues. Elle dut presser le pas pour ne pas se laisser distancer.

« En ce qui concerne *the anti-gay movement*, on voit apparaître quelques constellations étranges. Les juifs et les chrétiens, les musulmans et en l'occurrence des groupuscules d'extrême droite n'avaient pas réussi à se tenir tranquille pendant des centaines et des centaines d'années, mais ils se sont trouvé un ennemi commun : *The gay community*. On vient de recenser un groupe qui se fait appeler "The 25'ers". Leur particularité vient de ce qu'ils travaillent dans un silence incroyable.

— Silence ? Ce n'est pas essentiel pour ces groupes-là de faire le plus de foin possible ?

— En règle générale, si. Mais ceux-là sont différents. Nous pensons qu'ils sont issus de milieux plus traditionnels, fondamentalistes, aussi bien du côté des musulmans que des chrétiens. Ils ont l'air de trouver que les choses ne vont pas assez vite. Qu'il est temps de faire un coup d'éclat. Les mêmes personnes qu'avant, mais dans une configuration différente, si on veut. Avec le même objectif, mais avec la volonté de recourir à des moyens tout différents pour y parvenir. »

Elles marchèrent un moment en silence. La conversation avait pris un tour qu'Inger Johanne n'était pas certaine de vouloir développer.

« Quels moyens ? » demanda-t-elle pourtant en arrivant à l'endroit où Sandakerveien cesse de monter et tourne vers le nord-ouest.

Karen s'arrêta de façon si soudaine qu'Inger Johanne continua quelques mètres avant de s'en rendre compte.

« Ce n'est vraiment pas joli, Oslo », déclara-t-elle en regardant autour d'elle.

Inger Johanne sourit.

« Je crois que l'endroit où nous sommes maintenant est le plus laid, le plus affreux de la capitale, répondit-elle. Non pas que je trouve cette ville très belle, mais ne la juge pas sur ce que tu vois ici. »

A droite, plusieurs entrepôts dans des bâtiments rectangulaires essayaient de se cacher sous la neige, de honte pure. Devant elles, dans Nycoveien qui mettait quelques centaines de mètres à arriver à un rond-point désert, la moitié de la paroi du Storosenter avait été démolie pour un agrandissement. L'énorme patchwork que constituait

le centre d'affaires faisait plus penser à des ruines qu'à un chantier. Un énorme O rouge clignotait sur le toit : un œil irrité de cyclope. Entre les deux rues, les néons turquoise fixés verticalement sur un immeuble de bureaux créaient un reflet grêle dans la neige. À gauche, une poignée de bâtiments en tuiles étaient jetés çà et là. Pour une raison inconnue, l'architecte avait trouvé opportun de faire apparaître toutes les canalisations à l'extérieur ; l'ensemble faisait penser aux accessoires d'un film de science-fiction au rabais.

« Tout aura meilleur mine quand nous arriverons dans le Nydal, conclut Inger Johanne. Viens. »

Elles continuèrent sans grand entrain, au beau milieu de la chaussée.

« On en sait encore beaucoup trop peu sur "The 25'ers", reprit Karen quand elles furent de nouveau lancées. Mais nous avons des raisons de croire qu'il s'est produit une alliance pour le moins malheureuse entre les fondamentalistes musulmans et leurs homologues chrétiens. Nous pensons que le nom du groupe vient de la somme des chiffres de 19, 24 et 27 ; le premier renvoie au Coran, les deux autres à des passages de l'Épître de Paul aux Romains. C'est assez compliqué, tout ça. On ne parle d'aucune paroisse, bien entendu. Ni d'un groupe politique.

— Alors de quoi parle-t-on ?

— D'un groupe militant. Une force paramilitaire. Nous pensons connaître l'identité d'au moins trois de leurs membres : deux chrétiens ultraconservateurs et un musulman. Tous trois ont un passé dans l'armée. Un a été Navy Seal, en fait. Le problème, c'est qu'ils savent que nous savons qui ils sont, et ils se sont calmés. Ils ne font rien d'autre pour l'instant que se comporter de façon assez normale. Malheureusement, tout porte à croire que ce groupe est assez important. Important et très bien géré. Le FBI est coincé dans cette affaire, et l'APLC ne peut pas faire grand-chose. Mais nous essayons, tu t'en doutes. Nous essayons de notre mieux.

— Mais que font-ils, nom d'un chien ? s'impacienta Inger Johanne.

— Ils assassinent des gays et des lesbiennes. "The 25'ers", c'est le club des mécontents. Ceux qui veulent des actes, pas des paroles. »

Elle marqua un temps d'arrêt quand une voiture arrivant en sens inverse les obligea à se rapprocher de la congère.

« Heureusement, en Norvège, on se contente de s'enguirlander les uns les autres », déclara Inger Johanne.

Karen fit un sourire en coin et s'arrêta devant un nouveau rond-point.

« Ça commence comme ça, répondit-elle. Ça commence exactement comme ça. »

Il n'y avait pas de voiture en vue, et elles traversèrent.

« Est-ce que les mouvements homophobes norvégiens sont avant tout religieux ? demanda Karen.

— Oui et non. Je dirais que ce qui peut être défini comme un mouvement porte la marque des conservateurs chrétiens. Certains essaient de construire un raisonnement plus moral ou philosophique pour argumenter leur homophobie. En examinant les arguments de plus près, on s'aperçoit pourtant que tous se basent sur une foi profonde. »

Elle inspira et poussa un gros soupir.

« Et puis, on a le cri continu des caravanes.

— Les caravanes ?

— C'est juste une expression. Je veux parler de la populace. Pas chrétienne à proprement parler, et pas philosophe pour deux sous. Ils n'aiment pas les homosexuels, point. »

Elles étaient arrivées au bâtiment de l'école de commerce, et Karen s'arrêta devant la vitrine d'un magasin G-Sport. Ça n'avait pas l'air d'être les soldes de janvier sur le matériel de montagne qui l'intéressaient, car elle observait le reflet du visage d'Inger Johanne.

« J'ai toujours pensé que vous étiez si loin devant... Sur la question de la parité. La lutte contre le racisme. Les droits des homosexuels. »

Elle se pencha soudain vers la vitrine en murmurant ce qui pouvait ressembler à un calcul mental.

« Mille cent dollars ? Pour ces skis ? J'ai exactement les mêmes, et ils m'en ont coûté quatre cent cinquante. Je commence à comprendre pourquoi la moyenne des salaires est si élevée dans le pays !

— Il s'est passé quelque chose quand les homosexuels ont commencé à avoir des enfants, reprit Inger Johanne d'une voix pensive, comme si elle était tout à coup frappée par une réflexion toute nouvelle. Avant, la plupart des choses se passaient bien. Cette histoire d'enfants a été un revers colossal. »

La couche nuageuse s'était déchirée. Trois étoiles apparaissaient dans une fissure noire au-dessus de Grefsenkollen. Le vent s'était levé depuis qu'elles avaient quitté le restaurant, et la température avait dû chuter. Inger Johanne joignit les mains et souffla de l'air chaud dans ses moufles en laine. Le geste laissa un froid humide, et elle fourra les mains dans ses poches sans ôter ses moufles.

« De plus en plus de lesbiennes ont des enfants, continua-t-elle. Au début de l'année, nous avons eu une loi matrimoniale qui accorde le droit d'insémination artificielle, comme pour les couples hétérosexuels. Ces dernières années, les homosexuels sont aussi actifs ; ils vont aux Etats-Unis chercher des donneuses d'ovule et des mères porteuses. Tout ça a conduit à ce que... »

Elles se remirent en marche.

« Tu sais comment on appelle ces enfants ? s'emporta-t-elle. Demi-

manufacturés ! Enfants bricolés ! »

Karen haussa les épaules.

« L'histoire se répète, soupira-t-elle. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Quand il y a eu les premiers mariages entre Noirs et Blancs, c'était aussi en contradiction avec les commandements de Dieu, a-t-on prétendu. En contradiction avec la volonté de Dieu, la nature, les usages et tout ce à quoi nous étions habitués. Leurs enfants aussi ont été affublés de sobriquets. *Half-castes*. Ce n'est pas très loin des enfants demi-manufacturés. » Elle inspira à fond.

« Ça va passer, Inger Johanne. Dans quelques jours, on va avoir un président "half-caste" ! Il y a six ans, personne n'aurait cru que nous aurions d'abord une présidente, puis un Afro-Américain. C'est dommage, pour Helen Bentley, soit dit en passant. Qu'elle ne veuille pas rempiler pour un mandat. Je n'ai que du bien à dire d'Obama, mais au fond... »

Il était onze heures et demie. Un bus arrivait vers elles. Le conducteur bâilla en passant à leur niveau, mais sursauta lorsqu'un chat qui traversait la rue à toute vitesse le contraignit à piler.

« Au fond, je trouve que c'était une victoire encore plus grande d'avoir une présidente, poursuivit Karen à voix basse, comme pour confier à Inger Johanne un secret dangereux. Et quand la dirigeante la plus puissante de la planète déclare qu'elle veut jeter l'éponge eu égard à sa famille, après quatre années et pas une de plus à la Maison Blanche, je me réserve le droit de ne pas la croire. »

Inger Johanne essaya de garder le sourire. Elle ne ressentait pas souvent le besoin de partager l'histoire des événements dramatiques de mai 2005. Les vingt-quatre heures passées en compagnie d'Helen Bentley dans un appartement de Frogner, alors que le monde entier considérait que la présidente américaine était morte, étaient devenues un souvenir bien clos qu'elle ne rouvrirait qu'à de rares occasions pour en examiner le contenu. Elle était tenue au silence, au nom de la sécurité de la Norvège comme de celle des États-Unis, et n'avait rompu aucune des promesses sous lesquelles elle avait signé. À présent, elle ressentait pour la première fois le besoin de les violer.

« Je n'ai jamais entendu parler de "The 25'ers", avoua-t-elle à la place. Tu peux m'en dire plus ? »

Elles étaient arrivées sur Gullhaug Torg.

Karen changea son sac à main d'épaule. Elle ouvrit et ferma la bouche plusieurs fois sans rien dire, comme si elle ne savait pas quel mot choisir.

« *La colère*, répondit-elle enfin. Alors que le reste des mouvements haineux se nourrit de la fureur, des préjugés et de la religiosité faussée, des organisations comme "The 25'ers" jouent sur la *sainte colère*. C'est autre chose. De beaucoup plus dangereux. »

Elles s'arrêtèrent sur le pont au-dessus de l'Akerselva et se penchèrent sur la rambarde. L'eau était basse, et de jolies sculptures de glace s'étaient constituées le long des bords.

« Comment... Comment toutes ces organisations financent-elles leurs activités ? s'enquit Inger Johanne.

— Ça dépend. Les communautés religieuses extrémistes se financent elles-mêmes comme n'importe quelle autre confession. Des dons et des partisans pleins aux as. Elles n'ont d'ailleurs pas des coûts d'exploitation si importants. Les groupes plus militaires rassemblent aussi des fonds chez leurs fidèles. Il y a pourtant de bonnes raisons de croire que les ressources de ces organisations proviennent en grande partie de la grosse criminalité. »

Elle marqua un temps d'arrêt et observa une belle arche sombre de glace entre trois grosses pierres.

« Le Ku Klux Klan et les Aryan Nations, par exemple. Alors que le KKK a traditionnellement dirigé sa haine primaire contre les Afro-Américains, et Dieu seul sait combien ils en ont occis au fil du temps, les Aryan Nations se basent sur une représentation pseudo théologique voulant que ce soient les Anglo-Saxons, et non les juifs, le peuple élu de Dieu. Ils détestent les Noirs aussi, bien sûr, mais pour eux, les juifs sont le virus même qui infecte le corps pur de l'humanité. Ils ont une grande popularité dans les prisons, et ça a d'ailleurs été une politique consciente de la part de leurs dirigeants. L'argent leur vient de... »

Elle se tourna vers Inger Johanne et déplia la main gauche, un doigt après l'autre.

« L'escroquerie, les vols, la drogue, les braquages. » Quatre doigts pointèrent vers le ciel avant qu'elle déplie aussi le pouce.

« Et les meurtres. Les tueurs à gages, par exemple. Il y a des intermédiaires pour ce genre de chose, tu sais. » Inger Johanne n'en savait pas très long sur le secteur des mercenaires, et ne répondit pas.

« Un intermédiaire reçoit la commande d'un assassinat, expliqua Karen. Si la victime désignée est homosexuelle, on peut faire appel à l'un de ceux qui pensent que ces gens-là doivent mourir de toute façon. Si elle est Noire, on trouve une organisation qui... »

Elle haussa les épaules en un geste éloquent.

« Tu vois le tableau », conclut-elle en reniflant.

Un malart esseulé s'était couché pour la nuit, sur la rive ouest. Il tira le bec de sous son aile et les observa, dans l'espoir de voir les deux femmes sur le pont lui lancer quelques morceaux de pain sec. Constatant qu'il ne se passait rien, il glissa de nouveau le bec sous son aile et redevint une boule de plumes sombre.

« En ce qui concerne "The 25'ers", nous en savons encore trop peu sur eux, reprit Karen. Mais quand même assez pour qu'ils nous rappellent "The Order", qui est apparu dans les années soixante-dix

comme un groupe de dissidents du KKK et des AN. Ils devaient faire la révolution et précipiter la chute du gouvernement américain. Rien que ça. La différence la plus évidente entre eux et ces nouveaux groupes, c'est la collaboration entre les religions. Et ils ne sont hélas pas seuls. On a par exemple un autre groupe de criminels de... »

Inger Johanne posa un bras sur les épaules de Karen. « Stop, sourit-elle. Je n'aurai pas le courage d'en entendre davantage. On dit qu'on a notre content de haine pour ce soir ? Je veux discuter un peu plus de tes gosses, de ton mari, de... ton frère ! Il est toujours aussi coureur de jupons ?

— *You bet !* Il s'est marié pour la troisième fois. » Inger Johanne fourra le bras sous celui de Karen lorsqu'elles repartirent.

« Nous sommes bientôt arrivées, déclara-t-elle en coupant vers la droite. Yngvar va être content que tu m'aies accompagnée. »

C'était vrai. Il serait heureux, quelle que soit l'heure. D'habitude, quand les mômes, le boulot, la maison et le reste de la famille avaient eu leur dû, Inger Johanne était vidée. Yngvar et elle sortaient dîner de temps en temps chez des amis, le plus souvent de vieux amis à elle, mais elle l'appréhendait toujours. À de rares occasions, ils invitaient quelqu'un chez eux. C'était toujours sympathique, mais ça l'épuisait plusieurs jours avant, et plusieurs après. Yngvar, en revanche, savait très bien s'occuper quand il avait une heure à tuer. Même s'il passait aussi beaucoup de temps avec Amund, son petit-fils qui n'était que nourrisson quand la fille adulte d'Yngvar et sa première femme étaient décédées dans un accident dramatique, il avait tout un tas de copains qu'il voyait régulièrement. Ces derniers temps, il avait même commencé à ressasser l'idée de se racheter un cheval. Comme s'il disposait de dix ou douze heures par semaine qu'il ne savait pas comment occuper.

Et il la serinait sans relâche : sors. Invite du monde. Va au cinéma avec une amie.

« Kristiane se débrouille très bien sans toi pendant quelques heures », répétait-il plus souvent qu'elle aimait le penser.

Il serait ravi et enchanté.

Elles approchaient de Maridalsveien. Les nuages filaient dans le ciel, et le souffle dans les cimes dépouillées couvrait presque le grondement des voitures sur Ringveien, au nord.

Encore trois minutes, et elles seraient à la maison.

Elle était presque tentée de réveiller Kristiane.

Juste pour la montrer.

Et quand tu y seras

« Avant toute autre chose, je dois te montrer ça, annonça Kjetil Berggren en posant quatre objets devant elle sur un morceau de tissu blanc. Prends tout le temps dont tu as besoin. »

Sa voix était basse et débordait presque d'empathie, comme s'ils étaient déjà aux obsèques de Marianne. Dans ce cas, ni l'un ni l'autre n'était correctement vêtu pour l'occasion. Le samedi 1^{er} janvier avait commencé, et l'anorak fatigué de Kjetil Berggren était suspendu à une patère près de la porte. Lorsqu'il fit le tour de son bureau pour se rasseoir, il dut remonter l'une de ses chaussettes de knickers.

« Je m'attendais à une combinaison et des chaussures de patineur », lança Synnøve.

Le policier ne répondit pas.

« Je vais mieux, expliqua-t-elle d'une voix éteinte. Relax. »

Pour la première fois en quatorze jours, elle avait dormi. Pour de bon. Dès que Berggren et la doyenne avaient daigné la laisser en paix la veille au soir, elle avait nourri les chiens et sauté dans son lit. Elle s'était réveillée quatorze heures plus tard. Pendant quelques secondes, elle n'avait pas très bien su où elle était et ce qu'elle ressentait. Lorsque la certitude de la mort de Marianne l'avait frappée, elle s'était remise à pleurer. Mais c'était différent, malgré tout. Il n'y avait plus de raison de s'en faire. Marianne était morte, les recherches étaient terminées. Un jour, ce chagrin deviendrait supportable. Elle le comprenait, à présent, après quatorze journées infernales. Ce qui avait été une douleur immobile s'était enfin transformé en mouvement. Vers quelque chose. Et quand elle y serait, tout irait mieux.

Elle n'avait pas remarqué avant ce matin-là à quel point elle avait été tendue pendant ces deux semaines. Elle avait mal au dos, et des difficultés à tourner la tête d'un côté puis de l'autre. Sa mâchoire lui paraissait presque bloquée au moment où elle avait essayé d'avaler un peu de bouillie de flocons d'avoine pour un petit-déjeuner tardif. Elle avait fini par renoncer et se faire couler un bain bouillant. Elle était restée dans la baignoire jusqu'à ce que l'eau soit tiède et que la peau se fripe au bout de ses doigts.

Synnøve Hessel avait déambulé dans la maison silencieuse. Elle avait fait entrer Kaja pour se consoler et avoir un peu de compagnie, pour la toute première fois. Marianne avait posé comme condition

pour qu'elles aient des chiens de traîneau qu'ils devraient toujours rester dehors. Kaja avait hésité sur le seuil avant de se laisser convaincre à entrer et à grimper dans le canapé. Elles avaient cuvé leur chagrin ensemble, Synnøve et la chienne, jusqu'à trois heures quand Kjetil était venu la chercher, comme convenu.

Elle occupait la même pièce que la dernière fois. Un fonctionnaire d'Oslo était là à son arrivée, mais elle ne voulait parler qu'à Kjetil. Pour l'instant.

« Je comprends que ça a fait beaucoup pour toi, Synnøve, et je...

— Kjetil, l'interrompit-elle. Je suis tout à fait sérieuse. Si tu avais la moindre idée de ce que j'ai vécu depuis que Marianne a disparu, tu comprendrais qu'il est beaucoup plus facile de... »

Elle s'interrompit et ferma les yeux.

« Débarrassons-nous de ça, OK ?

— Tu as soigné tes blessures au visage ? voulut-il savoir.

— C'est superficiel. »

Kjetil Berggren parut sur le point de protester. Au lieu de cela, il fit un signe de tête vers la petite nappe sur la table entre eux.

« Je peux les toucher ? demanda-t-elle.

— Non. Malheureusement. »

L'alliance en or blanc était un peu plus grande que la sienne. Le diamant serti dedans était mat, et ne se serait peut-être pas vu si on ignorait sa présence. C'était Marianne qui avait voulu des diamants. Synnøve préférait une alliance classique en or jaune, sans chichis. Elle voulait une alliance traditionnelle ; Synnøve voulait être mariée avec Marianne comme tous les mariés l'étaient, et l'alliance devait être en or, toute simple.

« Nous n'avons pas eu le temps de nous marier.

— Je croyais que vous...

— Nous étions partenaires enregistrées. Comme si nous gérons une entreprise, si on veut. Avec la nouvelle loi et tout, nous avons prévu de nous marier pour de bon l'été prochain. »

Les griffures sur son visage brûlèrent sous les larmes.

« En tout cas, cette alliance pourrait bien être la sienne. »

Elle tendit une main sans force pour montrer l'autre. Puis elle inspira et continua à un rythme exagéré :

« Le tour de cou aussi. Le porte-clés est à elle, aucun doute. Je n'ai jamais vu la clé USB, mais on doit en avoir une trentaine qui se baladent un peu partout. Tu peux tout remballer ? *Tu peux tout remballer ?* »

Elle se cacha le visage dans les mains.

« Je suppose... commença-t-elle d'une voix étranglée, que je dois identifier ces choses-là parce que vous ne voulez pas que je voie Marianne. »

Kjetil Berggren ne répondit pas. En gestes vifs, sans toucher les quatre objets, il les rangea chacun dans un sachet en plastique et replia avec soin la nappe autour.

« Nous allons procéder à une analyse ADN, en plus, répondit-il. Mais malheureusement, il est assez certain que la défunte, ce soit Marianne.

— Ils ont dit qu'elle avait payé, objecta Synnøve en posant enfin les mains sur ses genoux. L'hôtel a dit que Marianne avait payé la chambre !

— Oui, elle avait été payée. Mais pas par elle.

— Par qui, alors ? Si c'est quelqu'un d'autre qui l'a fait, ce doit être l'assassin, et ce n'est quand même pas compliqué de... Ils n'ont pas la vidéosurveillance ? Des listes de clients ? C'est la chose la plus simple... »

Elle se tut en voyant le visage de Kjetil.

« L'hôtel Continental a la vidéosurveillance à certains endroits du bâtiment, répondit-il d'une voix lente. Entre autres à la réception. Mais les enregistrements sont effacés au bout d'une semaine. La semaine prochaine, ils vont passer à des enregistrements numériques, et tout sera conservé beaucoup plus longtemps. Mais jusqu'à présent, ils utilisaient du matériel daté. Des VHS. On n'économise pas les cassettes à l'infini, tu sais.

— Des VHS, murmura-t-elle, incrédule. Dans un hôtel de luxe ? »

Il hocha la tête et poursuivit :

« La note a été payée dès le 19 au soir. Le journal de caisse le prouve. Le concierge dit que c'était un homme qui a réglé la chambre. Comptant. Il a du mal à donner une description plus précise. Il y avait beaucoup de monde ce soir-là, en pleine période de préparation des fêtes. Le Theatercafé était plein à ras bord, et il communique avec le Dagligstue, qui sert aussi. À ce moment-là, on passe par la réception.

— Ça veut dire que... »

Synnøve ne savait pas elle-même ce que ça voulait dire.

« En plus, on fêtait un mariage ce soir-là, poursuivit le policier. Du bruit et de l'agitation partout. Il y aurait eu une histoire assez dramatique avec une môme qui était sortie de l'hôtel et qui a failli passer sous le bus. Non, d'ailleurs, c'était le tram. En tout cas, c'était le bazar, et le concierge ne se souvient pas que quelqu'un ait réglé.

— Mais qui... qui donc aurait intérêt à faire tout ça ? Je ne comprends pas que... La tuer, la cacher, payer la note... C'est complètement absurde... Qui aurait l'idée de faire un truc pareil ? !

— C'est ce que nous essayons de découvrir, répondit Kjetil d'un ton calme. La clé de l'énigme, c'est *pourquoi* Marianne a été tuée. Si tu as la plus petite information qui puisse nous aider à...

— Bien sûr que non, l'interrompit-elle. Bien sûr que je n'ai pas la

moindre idée de pourquoi on voudrait assassiner Marianne ! Il faudrait que ce soit ses connards de parents, le cas échéant ! »

Il choisit de laisser sans réponse cette assertion délirante.

Synnøve tira sur son pull-over. Elle leva son verre d'eau, et le reposa sans avoir bu. Tripota son alliance. Se passa les doigts dans les cheveux.

Essaya de faire passer le temps.

C'était là-dessus qu'elle devrait se concentrer dans les jours à venir. Faire passer le temps. Le temps faisait cicatriser toutes les blessures, mais chaque fois qu'elle regardait l'heure, il ne s'était écoulé que trente secondes depuis la dernière fois.

Et aucune blessure n'avait cicatrisé.

« Je peux y aller ? murmura-t-elle.

— Mais oui. Je vais te raccompagner chez toi. Nous allons devoir t'ennuyer avec pas mal de questions, mais...

— Qui ?

— Quoi, qui ?

— Qui va m'ennuyer ?

— Eh bien, puisque le corps a été retrouvé à Oslo et que le crime y a selon toute vraisemblance été commis, c'est une affaire pour la police d'Oslo. Nous les assisterons avec tout ce qu'ils pourront souhaiter, mais...

— Je veux m'en aller. »

Elle se leva. Kjetil Berggren remarqua que son pull était bien trop grand, et que ses épaules pointaient vers l'avant. Elle avait du perdre cinq ou six kilos en deux petites semaines. C'était six kilos qu'elle n'avait pas eus, en réalité.

« Il faut que tu manges, la sermonna-t-il. Tu manges ? »

Sans répondre, elle dépendit sa doudoune du dossier de la chaise.

« Tu n'as pas besoin de me reconduire, affirma-t-elle. Je vais marcher.

— Mais il ne faut que trois minutes pour...

— Je vais marcher », l'interrompit-elle.

Arrivée à la porte, elle se tourna de nouveau vers lui.

« Tu ne m'as pas crue, lança-t-elle. Tu ne m'as pas crue quand je t'ai dit qu'il était arrivé quelque chose d'épouvantable à Marianne. »

Il contempla ses ongles, sans rien dire.

« J'espère que ça te travaille », continua-t-elle.

Il hocha la tête, sans lever les yeux.

Ça ne me travaille pas le moins du monde, songea-t-il. Ça ne me travaille pas du tout, puisque Marianne était morte depuis longtemps quand tu es venue nous trouver.

Mais il n'en dit rien.

Il n'y avait rien à dire quant à l'efficacité. Le dessinateur attiré de la police ne s'était pas contenté d'une ébauche de visage : il avait réalisé un profil, une représentation de face de tout le bonhomme, plus le détail d'un badge ou d'une épingle que Martin Setre pensait avoir vu sur le revers de la veste du type. Silje Sørensen parcourut les dessins avant de les poser côte à côte sur son bureau.

Elle était plutôt réservée vis-à-vis de ce genre de dessins, bien que ce soit elle qui les avait demandés.

La plupart des gens étaient des témoins lamentables. Une même situation ou un même individu pouvaient susciter après coup des descriptions aussi diverses que variées. Les témoins parlaient alors d'affaires qui n'existaient pas, de choses qui ne s'étaient jamais produites. Avec enthousiasme, dans le détail. Ils ne mentaient pas. Mais ils se souvenaient mal et comblaient le vide de leur mémoire à coups de vécu et d'imagination.

En même temps, les portraits-robots avaient parfois une importance capitale. Il fallait un bon dessinateur et un témoin très observateur. Il existait des logiciels perfectionnés qui facilitaient le travail, ou le rendaient plus précis, mais elle préférait les dessins réalisés à la main.

C'est ce qu'elle avait eu.

Elle examina le portrait.

L'homme était blanc, et devait avoir entre vingt-cinq et cinquante ans. La note qui accompagnait le dossier lui apprit que Martin Setre n'était pas tout à fait sûr que le crâne du type était rasé ou s'il avait perdu ses cheveux. En tout cas, il était chauve. Visage rond. Yeux sombres, sans lunettes. Son nez était droit et son menton large, presque anguleux. Un léger double menton entourait la partie basse de son visage. Il était lourd, elle le voyait aussi sur le portrait en pied, mais pas obèse. Sa taille était estimée à cent soixante-dix centimètres environ.

Un type trapu, un peu grassouillet, qui souriait.

Silje supposa que le portrait avait été dessiné ainsi parce que l'homme n'avait pas cessé de sourire. Elle lut rapidement la note et vit cette théorie confirmée.

Belles dents.

Ses vêtements étaient sombres. Manteau foncé sur une chemise sombre. Sa cravate aussi, et le nœud n'avait pas l'air très serré. Le dessin était en noir et blanc, et toutes ces nuances de gris lui sapaient le moral. En levant le portrait en pied pour l'observer, elle se dit qu'il devait y avoir des milliers de bonshommes ressemblant de près ou de loin à celui-là. Certes, Martin avait dit qu'il parlait anglais ou

américain, mais parler dans une langue étrangère était un vieux truc, usé jusqu'à la corde.

Il avait de très légères fossettes du sourire.

Knut Bork entra sans frapper, et elle sursauta.

« Excuse-moi, murmura-t-il, embarrassé. Je ne savais pas que tu étais là ! Tu n'as rien de mieux à faire un samedi après-midi ?

— Si je n'avais pas été là, la porte n'aurait pas été ouverte, si ?

— Je... »

Knut Bork était grand et de teint clair, presque pâle, avec des cheveux blond-roux et des yeux bleu de glace. Quand il rougissait, il ne le faisait pas à moitié. Il ressemblait pour l'heure à un feu tricolore.

« Ce n'est pas grave, sourit Silje en tendant la main. Qu'est-ce que tu voulais me transmettre ?

— Ceci, répondit-il d'une voix morne en lui remettant un fin dossier. Ça va avec l'affaire Marianne Kleive. »

Elle prit les papiers et les posa à côté du portrait-robot, sans les regarder.

« On avait bien besoin de ça maintenant, grommela-t-elle. Un meurtre spectaculaire dans l'un des meilleurs hôtels de la ville. Tu as vu les tabloïdes ? »

Il haussa les sourcils et poussa un gros soupir.

« Du nouveau ? demanda-t-elle avec un signe de tête vers le dossier.

— Quelques nouveaux témoignages, rien de plus. La moitié d'Oslo a l'air d'avoir passé cette soirée dans ce foutu hôtel. Et tu sais ce que c'est, tout le monde croit avoir quelque chose d'intéressant à raconter. On est submergés d'appels de gens qui veulent parler. »

Silje leva sa tasse de café.

« Pas de témoin, ça vaut parfois mieux que mille témoins, poursuivit-elle. Le pire, c'est que nous devons tous les prendre au sérieux. Quelqu'un a pu voir quelque chose de déterminant. À la tienne ! »

Le liquide était âpre et tiède.

« Tu comptes rester encore longtemps ?

— Je pourrais te poser la même question... répliqua-t-il. Tu as eu les dessins ? Fais voir... »

Il fit le tour du bureau et se pencha sur les croquis.

« Pas de signe particulier, murmura-t-il.

— Non. Il mesure un peu moins que la moyenne, mais le concept de moyenne implique qu'il n'est pas le seul dans ce cas...

— Tu crois que c'est une fausse piste ? »

Il leva l'une des esquisses à hauteur de visage.

« Peut-être, soupira-t-elle. Mais c'est la seule que nous ayons.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en tendant un doigt vers la

représentation de l'insigne. Un pin's ?

— Un truc dans le genre. Tu le reconnais ?

— Un trèfle à trois feuilles, hein ?

— Oui.

— Tous les dessins sont en noir et blanc, mais le trèfle est rouge.

— Martin n'en doutait pas, a-t-il dit. D'habitude, on n'aime pas trop la couleur sur ces dessins, parce que ça peut perturber. Mais cette épingle, ou Dieu sait ce que c'est, était presque à coup sûr rouge.

— Et ces... gribouillis, là, qu'est-ce que c'est censé représenter ? »

Ils étudièrent l'image. Dans chaque feuille du trèfle, on avait dessiné ce qui pouvait évoquer des lettres d'un alphabet étranger.

« Martin a dit qu'il y avait une lettre dans chaque feuille, répondit Silje. Mais il ne se rappelait pas lesquelles. »

Knut Bork ramassa une boîte de pastilles posée sur le bureau.

« Je peux en prendre une ? demanda-t-il en plongeant un doigt dans la boîte avait qu'elle ait eu le temps de répondre.

— Je t'en prie, bougonna Silje. Prends-en cinq. Il rappelle quelque chose, cet insigne, non ?

— Si, répondit Knut Bork avant d'éclater de rire. Je vais te dire ce que c'est ! Ma grand-mère en a un sur chaque veste qu'elle possède ! »

Son rire s'interrompt soudain. Silje leva les yeux sur lui. Il était de nouveau rouge comme une pivoine, et sa bouche faisait penser à celle d'un poisson échoué.

« Knut... demanda-t-elle d'une voix douce. Tout va bien ? Tu as... »

Elle se leva si vivement que son fauteuil de bureau alla claquer contre le mur derrière elle. Knut Bork était beaucoup plus grand qu'elle. Pendant quelques secondes, elle envisagea de grimper sur son bureau, mais renonça. Elle se mit derrière lui, passa les bras sous les siens et joignit les mains sous sa poitrine, pouce droit vers le corps. Puis elle serra de toutes ses forces.

Trois projectiles noirs jaillirent de sa bouche.

Il toussa et haleta, et elle relâcha sa prise.

« Merci, hoqueta-t-il. Je n'arrivais plus à... Regarde ! »

Il désigna le mur opposé. Les pastilles pour la gorge étaient collées au mur, dessinant un triangle de moins d'un demi-centimètre de côté.

« Tir groupé », haleta-t-il.

Elle le regarda, sourcils haussés, et se rassit.

« Tu peux me dire ce que c'est que cet insigne, maintenant ? »

Il leva une main à sa gorge, toussota et répondit d'une voix brouillée :

« Norske Kvinners Sanitetsforening[8].

— Quoi ?

— Les lettres, c'est N, K et S. Norske Kvinners Sanitetsforening. »

Elle lui arracha des mains le dessin de l'insigne, comme s'il venait

de l'insulter. Un trèfle à trois feuilles rouge avec sa tige, et une lettre dans chaque feuille.

« Il faut que je vérifie », murmura-t-elle en reposant la feuille avant de taper le nom de l'association dans le cartouche de recherche de son PC.

« Tu vois ? demanda Knut Bork. C'est ce que je disais. » Elle avait les yeux rivés sur la page d'accueil de l'association.

Leur logo était un trèfle à trois feuilles rouge marqué des lettres blanches N, K et S. Une dans chaque feuille. « Mais qu'est-ce... »

Ses idées refusaient de s'organiser comme il fallait. « Un client de prostituée et un meurtrier potentiel, commença-t-elle d'une voix hachée. De sexe masculin. Rôde. Ramasse de jeunes garçons. Dans le centre d'Oslo. »

Elle déglutit et s'humecta les lèvres.

« Avec un insigne de la NKS bien visible sur son manteau. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Il essaie de nous faire tourner en bourrique, ou quoi ? » Knut Bork prit le dessin et alla au tableau en liège à côté de la fenêtre. Il y punaisa la feuille et recula de deux pas. Il resta un instant immobile, tête penché sur le côté, avant de se tourner tout à coup vers Silje.

« C'est peut-être ce qu'il fait, Silje, acquiesça-t-il. Ce type nous prend peut-être pour des poires. »

* * *

Quand l'homme qui téléphonait déclara être de la police, Marcus Koll Jr. crut pendant un court instant d'égarement que quelqu'un essayait de se payer sa tête. Il reconnut quelques secondes plus tard qu'il se trompait, se leva et se mit à faire les cent pas dans le salon. Au début, il faisait de tels efforts de concentration pour ne pas paraître désorienté qu'il ne comprit pas ce que l'homme lui disait.

Ils ne pouvaient rien savoir.

C'était inconcevable, essaya-t-il de se convaincre.

Il s'arrêta près des grandes fenêtres tournées vers le sud.

Le jardin en pente était éclairé. Les sapins lourds de neige étaient presque bleu fluorescent sur les ténèbres compactes de l'autre côté de la clôture. Une couche de nuages bas dissimulait la ville et le fjord. D'où il était, il n'y avait plus de monde hors de sa propriété.

A part au téléphone.

« Excusez-moi, répondit Marcus en essayant de faire passer un sourire dans sa voix. Pourriez-vous répéter ? La réception était un peu mauvaise.

— Le renseignement, s'impatienta la voix. Vous avez donné un renseignement sur cette bande de cambrioleurs lundi dernier. »

Un souffle léger fit tomber de la neige de l'arbre le plus proche. Les cristaux secs scintillèrent dans la lumière de la lampe. Tout en bas du jardin, il y avait deux grands pins aux troncs rectilignes nus et dont le sommet était taillé en boule, comme deux soldats en faction.

Marcus essaya de se laisser envahir par le soulagement.

Il avait eu raison. Bien sûr qu'ils ne savaient rien.

Il n'y avait aucune raison de s'inquiéter.

« Ah, répondit-il avant de déglutir. Ça ne devait pas être moi.

— Vous n'êtes pas Rolf Slettan ? Au 2307**** ?

— Non. » Marcus fit un effort pour respirer à fond. « C'est mon mari. Rolf. C'est lui qui vous a appelés. Je m'appelle Marcus Koll. Comme je vous l'ai dit en décrochant. »

Quelques secondes de silence dans le combiné.

L'instant de différence, songea Marcus. Ce petit morceau de temps de trouble muet. Ou de mépris. Ou les deux. Il avait l'habitude, comme tout le monde s'habitue à ses stigmates après les avoir portés assez longtemps. Avant l'entrée du petit Marcus à l'école, Marcus Koll Jr. avait accepté la publication de son portrait dans *Dagens Næringsliv* en tant que seul homosexuel marié et père dans la liste des cent personnes les plus riches du pays. L'idée était de protéger la petit Marcus en faisant en sorte que tout le monde sache et que les ragots ne soient plus nécessaires. Que les gens n'aient plus besoin de faire de pause, quand ils sauraient.

Tout le monde ne lisait pas *Dagens Næringsliv*, avait-il constaté après quelques semaines.

« Ah oui, répondit-on enfin à l'autre bout du fil. Est-ce que... Est-ce qu'il est là, alors ? Rolf Slettan ?

— Oui. Mais il est en train de coucher notre fils. »

Le silence dans le combiné dura si longtemps que Marcus crut que la communication avait été interrompue.

« Allô ?

— Oui, oui, répondit le type. Je suis là. Pourriez-vous lui demander de m'appeler ? Les renseignements qu'il nous a donnés n'ont pas été exploités, et j'aimerais lui poser deux ou trois autres...

— Il doit rappeler le numéro qui s'affiche sur mon téléphone ? l'interrompit Marcus.

— Euh... oui, il peut. Demandez-lui de s'adresser à l'inspecteur Pettersen. Il rappelle ce soir ?

— Je ne crois pas. Nous avons des projets pour la soirée. Mais si c'est important, je peux veiller à ce qu'il rappelle. Dans une demi-heure, à peu près.

— Ouiii... Ce serait bien. Il y a eu de nouveaux événements hier au soir, et ce serait...

— Bien. Je vais lui dire. »

Il raccrocha sans avoir remercié et posa le téléphone sur la table basse. Il se rendit compte qu'il faisait trop sombre dans le salon.

Il fit lentement le tour de la pièce, de source lumineuse en source lumineuse, jusqu'à ce que la pièce soit si bien éclairée que la vue sur le jardin disparaissait presque dans le fort contraste entre l'intérieur et l'extérieur.

Rolf lui avait parlé des traces près du portail. Marcus avait d'abord été troublé, presque en colère, en constatant que Rolf s'attachait à des traces insignifiantes trahissant que quelqu'un avait fait demi-tour à cet endroit. Il n'était pas clôturé, et constituait un refuge naturel pour la circulation arrivant en sens inverse. Après l'intensification des chutes de neige au tout début de l'année, il avait de moins en moins vu les traces.

Ce ne fut que quand Rolf eut la possibilité de s'expliquer un peu mieux que Marcus accepta de discuter. Il devait reconnaître que c'était curieux que quelqu'un veuille s'arrêter là, comme l'indiquaient les différentes profondeurs de traces et les mégots de cigarette. Quand Rolf affirma que ladite voiture avait été rangée un peu plus haut pendant qu'il inspectait les traces près du portail, et qu'elle avait disparu dès qu'il s'y était intéressé, Marcus l'avait fermée.

La nette sensation qu'avait Rolf que quelqu'un les observait concordait trop bien avec l'inquiétude grandissante que lui connaissait. Il regardait de plus en plus souvent par-dessus son épaule, sans savoir ce qu'il cherchait. Ni *qui*. Il n'avait encore rien pu déterminer de concret, mais l'impression d'avoir une ombre vivante s'était accentuée depuis les jours qui avaient précédé Noël. Il lui avait fallu attendre les premiers jours de la nouvelle année pour comprendre que la crise de panique qui avait failli le laisser sur le carreau quatre jours avant Noël, après plusieurs années de calme, ne venait pas des conflits moraux avec lesquels il se débattait.

C'était comme si quelqu'un les tenait à l'œil.

Le problème, tel que le voyait Marcus Koll Jr., c'était que la filature n'avait apparemment rien à voir avec des cambriolages et des bandes de monte-en-l'air.

En partant du principe que quelqu'un les espionnait.

« Non », lança-t-il tout haut avant de se rasseoir dans son fauteuil.

Ce devait être une illusion.

Il fallait que c'en soit une.

Il était à cran, en ce moment, bien trop à cran, et les observations de Rolf pouvaient concerner un couple d'amoureux qui s'étaient arrêtés pour s'embrasser. Une pause bisou et cigarette. Ou ce n'était peut-être qu'un automobiliste responsable qui s'était arrêté pour passer un coup de fil.

On sonna.

Le baby-sitter, se dit-il, et il ferma les yeux.

Il était dix heures, et il était trop fatigué pour sortir.

Dans trois mois et cinq jours, il y aurait dix ans que son père était mort.

Marcus Koll rouvrit les yeux, se leva et tira sur les lobes de ses oreilles pour se réveiller. La sonnerie retentit encore une fois. En traversant le salon, il décida que le 15 avril serait le jour de la fin de tous ses soucis.

Même si ce jour avait perdu sa signification première, il resterait un point de repère dans sa vie. Le 15 avril marquerait un tournant, à partir duquel tout redeviendrait comme avant. À condition d'y arriver. La maison sur la colline redeviendrait un fort ; son cadre de sécurité autour de sa famille, loin du royaume de son père.

Il s'en fit la promesse, et elle le fit se sentir un peu mieux.

Avant le point du jour

Inger Johanne se sentait remarquablement sereine lorsque son réveil sonna dès cinq heures et demie le matin du lundi 12 janvier. Elle ne comprit pas tout de suite pourquoi elle était réveillée si tôt, et resta un moment dans l'agréable no man's land entre le rêve et la réalité pendant qu'Yngvar se ruait sur la source du vacarme pour la faire taire. La chaleur sèche sous l'édredon lui fit tirer la couette plus près d'elle. Lorsque Yngvar se rallongea dans le lit avec un gémissement, elle se colla tout contre lui.

« Il faut que j'y aille, grommela-t-il. L'avion de Bergen part dans deux heures.

— Ragnhild dort, chuchota-t-elle. Kristiane et Jack sont chez Isak. Tu ne veux pas attendre un quart d'heure ? »

Il lui en coûta le petit-déjeuner, et une petite heure plus tard, alors qu'il roulait vers Gardermoen, en retard et au son des grognements d'un estomac douloureux, il le regrettait presque.

Inger Johanne, en revanche, se sentait mieux. La soirée avec Karen Winslow ne s'était terminée qu'à trois heures du matin, samedi. Elle aurait été encore plus longue si Karen n'avait pas eu à parcourir les deux cents bons kilomètres entre Oslo et Lillesand le lendemain. Yngvar avait emmené Ragnhild chez son gendre et son petit-fils Amund samedi matin, et n'était pas rentré avant le soir. Inger Johanne ne se souvenait pas quand elle avait dormi aussi longtemps. Après un long petit-déjeuner et trois heures de lecture de presse, elle était allée à la piscine de Tøyen et avait nagé un kilomètre et demi. Le soir, Sigmund Berli était passé. Sans être invité. Il apportait une pizza Dolly Dimple et de la bière tiède. Cet hôte indésirable donna à Inger Johanne un prétexte pour se coucher avant dix heures.

Ça lui avait fait du bien.

La joie de rencontrer son ancienne camarade d'études ne l'avait pas quittée. Ragnhild s'était couchée trop tard dimanche, et elle était enfin à l'âge où elle récupérerait le lendemain un peu de ce qu'elle avait perdu la veille. Inger Johanne déambula dans l'immense pyjama d'Yngvar, prépara une grande quantité de café et s'installa dans le canapé, son PC sur les genoux. Les cours n'avaient pas encore repris après les fêtes, et elle avait décidé de passer la journée à la maison. Ragnhild pourrait dormir jusqu'à ce qu'elle se réveille, même si le

responsable pédagogique s'agaçait si la gosse n'était pas déposée au jardin d'enfants avant dix heures.

Inger Johanne releva son courrier électronique. L'ordinateur chargea neuf nouveaux messages. Dont la plupart sans intérêt. L'un venait de la police. Elle le lut rapidement et comprit sur-le-champ que c'était celui qu'Yngvar avait reçu samedi matin. Il concernait le meurtre de Marianne Kleive. La police avait reçu la liste exhaustive des invités aux noces célébrées à l'hôtel Continental, et voulait savoir si certains avaient remarqué des éléments intéressants pour l'enquête. Inger Johanne le supprima sans attendre. Yngvar avait déjà répondu en leur nom à tous les deux. Pour sa part, Inger Johanne voulait penser le moins possible à cette soirée dramatique, où Kristiane avait été à deux doigts de passer sous un tramway.

Karen Winslow avait déjà eu le temps de répondre à la question envoyée la veille par Inger Johanne. Cette dernière resserra la couverture autour d'elle et ouvrit le mail et buvant une gorgée de café brûlant.

Chère Inger !

C'était super de te revoir ! Une soirée merveilleuse et une promenade intéressante (!) à travers la ville ! C'était formidable de rencontrer ton mari, et je dois dire que le mien aurait une ou deux choses à apprendre de lui. Sa chaleur et sa générosité quand nous nous sommes pointées au milieu de la nuit ont dépassé toutes mes attentes.

Je t'écris de l'aéroport d'Oslo. Le mariage était incroyable, mais l'aller-retour avec Lillesand tenait du cauchemar...

Comme convenu, je préciserai certains points de nos recherches/renseignements dès que possible. Juste pour répondre aux questions dans ton mail de ce matin : le nom « The 25'ers » est basé sur la somme des chiffres de 19, 24 et 27 (j'ai oublié ça, n'est-ce pas ?). Notre théorie, 'c'est que les nombres 24 et 27 font référence à l'Épître de Paul aux Romains, premier chapitre, lignes 24 et 27. Vérifie toi-même. Le nombre 19 est censé avoir une signification un peu « magique » dans le Coran. C'est trop compliqué pour être expliqué dans ce mail, mais si tu tapes « Rashad Khalifa » sur Google, tu t'en feras une idée. Si nos numérologues ne se sont pas trompés, le nom « The 25 'ers » est assez effrayant...

Mon avion est annoncé, il faut que je me sauve.

Et n'oublie surtout pas que vous avez PROMIS, toi et ta famille, de venir nous voir cet été !!

Tout plein de bonnes choses et une grosse bise

Karen.

Inger Johanne relut le mail. Elle devait l'imprimer pour ne pas oublier ces références étranges. L'imprimante était dans la chambre.

En ouvrant la porte, elle fut assaillie par une odeur confinée de couettes, de sommeil et de coït. Yngvar refusait de dormir la fenêtre ouverte quand le thermomètre descendait en dessous de moins cinq. En gestes rapides, elle connecta son PC à l'imprimante. Une série de raclements l'informa que le document était en cours d'impression, et elle gagna la fenêtre à pas traînants pour l'ouvrir en grand.

Elle ferma les yeux dans le froid vivifiant.

La Bible, songea-t-elle.

Elle n'était même pas certaine qu'ils en aient un exemplaire. Elle savait qu'Yngvar avait une édition du Coran dans sa bibliothèque. Il insistait pour avoir ses propres rayonnages dans la chambre, cinq mètres d'un assortiment délirant de titres. La série de luxe du Club du livre sur les écritures saintes côtoyait un ouvrage de référence sur les armes, un gros livre sur l'héraldique, une petite vingtaine de livres sur les chevaux et l'élevage, une édition antédiluvienne de l'*Encyclopedia Britannica* en plus de tout ce que Frode Øverli avait jamais dessiné et publié. Sans refermer la fenêtre, elle s'accroupit devant la bibliothèque placée du côté d'Yngvar par rapport au lit double. Elle aperçut sans mal le Coran : l'édition était décorée à la feuille d'or et ornée de motifs orientaux. Il jouxtait un livre si usé que le dos de la couverture s'était détaché. Elle le tira avec précaution, et sentit les plats adoucis par l'âge.

La Bible.

Elle ouvrit lentement le livre. « Pour Yngvar, de la part de pépé et mémé, 16 septembre 1956 », lut-elle sur la page de garde, en caractères manuscrit soignés. Elle calcula que ce devait être le jour de son baptême ; Yngvar était né à la Saint-Jean de la même année.

Elle referma à demi la fenêtre et fourra les deux livres sous son bras. Le mail imprimé dans une main et son portable dans l'autre, elle retourna dans le canapé.

La Bible d'Yngvar était une traduction de 1930, lut-elle dans le colophon. Elle tourna les pages jusqu'à l'Épître de Paul aux Romains, et laissa glisser un doigt le long de la page.

24. C'est pourquoi Dieu les a livrés à l'impureté, selon les convoitises de leurs cœurs ; en sorte qu'ils déshonorent eux-mêmes leurs propres corps...

Elle hésita.

... déshonorent eux-mêmes leurs propres corps...

« Ça doit vouloir dire qu'ils couchaient ensemble », murmura-t-elle avant de poursuivre jusqu'au vingt-septième vers.

... et de même les hommes, abandonnant l'usage naturel de la femme, se sont enflammés dans leurs désirs les uns pour les autres, commettant homme avec homme des choses infâmes, et recevant en eux-mêmes le salaire que méritait leur égarement...

Bien qu'elle comprenne ce qu'elle lisait, elle referma l'ouvrage

fatigué et posa son PC sur ses genoux. Elle aurait dû y penser tout de suite, au lieu d'aller fouiller dans les étagères d'Yngvar. Elle ne l'avait fait qu'une seule et unique fois par le passé, et il lui en avait voulu pendant plusieurs heures.

Il lui fallut deux minutes pour trouver les mêmes textes sur le net, mais dans des traductions plus récentes.

24. Aussi Dieu les a-t-il livrés, au milieu des convoitises de leurs cœurs, à l'impureté, en sorte qu'ils déshonorent entre eux leurs propres corps.

Beaucoup plus clair, songea-t-elle en secouant la tête.

Le vingt-septième vers aussi gagnait en clarté :

De même aussi les hommes, au lieu d'user de la femme selon l'ordre de la nature, ont, dans leurs désirs, brûlé les uns pour les autres, ayant hommes avec hommes un commerce infâme, et recevant dans une mutuelle dégradation, le juste salaire de leur égarement.

Inger Johanne se considérait comme une agnostique. Elle trouvait le terme plus joli que celui d'indifférente. Elle avait parfois besoin de côtoyer des croyants dans le cadre professionnel, et elle essayait toujours de le faire avec le respect approprié. Exception faite d'un flirt religieux pendant son adolescence, la foi en un Dieu ne l'avait jamais intéressée outre mesure. C'était aussi simple que ça.

Pas jusqu'à présent.

Ces derniers mois, elle avait dû appréhender les religions par le biais de ce qu'elles avaient de plus intense. Des textes comme celui qu'elle venait de lire ne l'effrayaient pas. En tant que chercheuse et athée, elle les replaçait dans leur contexte historique et les trouvait intéressants en soi. En tant que récit littéral ayant une incidence sur des personnes vivant en 2009, elle trouvait la parole de saint Paul terrifiante.

Si Karen et l'APLC avaient raison, et si leur interprétation du nom « The 25'ers » découlait de ces extraits, il devait s'agir d'une organisation ouvertement homophobe, et rien que cela. Sans détours ni fioritures. Pas de paroisse, pas de communauté religieuse.

Un authentique groupe haineux.

S'il était avéré que des chrétiens ultraconservateurs s'étaient associés à des musulmans radicaux pour former une organisation à part entière, il y avait toutes les raisons de croire que leur haine était plus violente que ce qu'elle avait étudié ces derniers mois.

Inger Johanne relut la dernière ligne, plusieurs fois.

... et recevant en eux-mêmes le salaire que méritait leur égarement.

Elle frissonna et reprit la copie du mail.

Le nombre 19.

Le nom à consonance arabe Rashad Khalifa.

Ses doigts martelèrent le clavier.

4 400 résultats sur Google.

« Salut, maman. Je veux ma bouillie. »

Ragnhild traversa le salon comme une fusée, pieds nus. Inger Johanne eut tout juste le temps de poser le PC sur la table basse avant que sa fille ne se jette dans ses bras.

« Aujourd'hui, je ne vais pas au jardin d'enfants, rit la petite fille. Aujourd'hui, je reste avec toi et mes peluches ! »

Inger Johanne repoussa avec douceur sa fille, pour pouvoir la regarder.

« Non, ma chérie. Tu vas au jardin d'enfants. C'est le jour de l'école, aujourd'hui.

— Des peluches, insista Ragnhild en faisant la moue.

— Une autre fois, ma chérie. Maman doit travailler, aujourd'hui. Toi, tu vas au jardin d'enfants. Tu as oublié que vous deviez aller faire du ski à Solemskogen ? Faire griller des saucisses sur le feu de camp, et tout ? »

La petite frimousse s'éclaira d'un grand sourire.

« Non ! Il reste combien de jours avant mon anniversaire ?

— Neuf. Dans neuf jours, et pas un de plus, tu auras cinq ans. »

Ragnhild éclata d'un rire heureux.

« Je veux le plus beau goûter d'anniversaire du monde !

— Et pour que tu sois assez grande, on fera de la bouillie de flocons d'avoine. Mais avant toute chose, toi et moi, on saute sous la douche.

— Bon », répondit sa fille avant de partir vers la salle de bains en bonds de lapin.

Le spectacle fit sourire Inger Johanne. Le week-end avait été exquis, et elle voulait profiter d'une heure seule avec sa fille cadette avant d'entamer pour de bon une nouvelle semaine.

Si seulement elle arrivait à ne plus penser aux « 25'ers ».

* * *

Le dernier à pousser la porte de la petite chapelle du crématoire au cimetière Est s'appelait Petter Just. Il s'arrêta un instant, et se demanda s'il ne s'était pas trompé. Il était midi moins trois, mais il ne devait pas y avoir plus d'une vingtaine de présents. Petter Just, un copain de classe de Niclas Winter, qui n'avait pas vu son vieil ami depuis de nombreuses années, avait pensé que ce serait plein. Niclas s'en était bien sorti, à ce qu'il avait lu. Client de musées et de collectionneurs privés. Environ un an plus tôt, le journal de quartier avait publié un gros reportage sur l'atelier de Niclas, et il avait eu l'impression que l'artiste était à la veille de sa grande percée internationale.

Un homme maigre d'un certain âge, affublé de lunettes indiquant

qu'il était presque aveugle, lui fourra un papier plié dans la main. Une photo de Niclas ornait la page de garde, juste au-dessus des noms, dates de naissance et de mort en caractères désuets.

Petter prit la petite brochure et alla s'asseoir sans bruit sur le banc du fond.

Les cloches sonnèrent quatre coups, le silence se fit et l'orgue prit le relais.

La chapelle était simple, presque dépouillée. De l'ardoise au sol et des murs brun clair qui se changeaient à quelques mètres du toit en hautes fenêtres allongées. Il n'y avait pas de retable au mur du fond, mais une fresque à laquelle Petter Just ne comprit rien. Elle lui faisait surtout penser à une affiche de campagne pour le Parti du Centre, sur fond d'arbres et de champs de céréales, de paysans et d'un cheval qui ressemblait même à un fjording. Aucun animal de ce genre n'avait jamais posé le sabot au Moyen-Orient, songea-t-il en essayant de trouver une position confortable sur le banc dur, tendu d'un tissu rouge couvert de taches.

Il croyait vraiment que Niclas était devenu célèbre. Pas le genre de célébrités qu'on voyait dans *Se og Hør* ou *VG*, bien sûr, mais connu dans son domaine. Un véritable artiste, en quelque sorte. Quand Petter avait décidé de venir à l'enterrement, c'était surtout parce qu'il s'était beaucoup amusé avec ce type, à une époque. Un peu trop pendant un temps, même, pouvait-on dire. Niclas n'avait pas de limites en matière de stupéfiants et autres. Il ne cherchait pas non plus trop à savoir qui il sautait.

L'idée fit rougir Petter Just.

En tout cas, lui ne mangeait plus de ce pain-là. Il avait une copine, une chouette nana, et leur premier enfant était attendu en juillet. Il n'avait jamais été comme Niclas, mais quand sa mère avait évoqué en passant la mort de son vieux copain et les obsèques programmées ce jour-là, il avait voulu lui rendre les derniers hommages.

Presque personne ne chantait.

Il n'avait même pas la force de remuer les lèvres, comme le faisaient les deux hommes assis trois rangs devant lui, lui semblait-il. Un moment, en tout cas.

Il n'y avait qu'une femme dans toute l'assistance, et elle n'avait pas l'air ravagée. Elle n'avait d'ailleurs pas pris la peine de chercher des vêtements noirs dans sa penderie avant de venir. Sa tenue était assez élégante, mais le rouge ne seyait pas trop pour des funérailles. Elle avait l'air, de s'ennuyer.

La musique s'interrompt. Le prêtre avança jusqu'à son pupitre devant l'allée centrale, qui ressemblait beaucoup à un énorme tabouret susceptible de basculer sans prévenir.

Les deux hommes devant Petter entamèrent une conversation à

voix basse.

Il en fut d'abord agacé. Ce n'était pas bien de parler de la sorte pendant un prêche. Ça ne s'appelait peut-être pas un prêche, d'ailleurs, mais ce n'était en tout cas pas poli de ne pas la boucler quand le prêtre parlait.

« ... *trouvé plusieurs œuvres d'art... ni enfants ni frères et sœurs... »*

Petter Just entendait des bribes de la discussion. Sans le vouloir, il se concentra sur les deux types.

« ... *dans l'atelier... pas d'héritiers... »*

Le prêtre fit signe à l'assemblée de se lever. Les deux bavards étaient si absorbés qu'ils ne réagirent pas avant que tout le monde soit levé. Ils se turent un court instant, avant de se remettre à chuchoter.

« ... *beaucoup de créations sans envergure... des dessins... une dernière œuvre d'art... personne ne savait que... »*

Ces abrutis gâchaient l'instant de recueillement. Petter Just se leva d'un coup et se pencha par-dessus les bancs.

« Vos gueules, nom de Dieu ! feula-t-il. Faites preuve d'un peu de respect, bon sang ! »

Les deux hommes se tournèrent vers lui, abasourdis. Le premier devait avoir dans les cinquante ans et se dégarnissait, il portait de petites lunettes et ne se rasait pas autour de la bouche. Le second était un peu plus jeune.

« Excusez-nous », répondit l'aîné, et ils sourirent tous les deux en se retournant.

Il avait dû leur faire peur pour de bon, car ils ne prononcèrent plus un mot jusqu'à la fin de la cérémonie. Qui ne dura d'ailleurs pas longtemps. Personne d'autre que le prêtre ne prit la parole. Pas comme quand Lasse, le troisième membre du trio qui sévissait à Godlia dans les années quatre-vingt, était mort dans un accident de voiture deux ans plus tôt, Les obsèques avaient eu lieu dans la grande chapelle juste à côté, et il n'y avait pas eu assez de place pour tous ceux qui voulaient entrer. Huit personnes avaient témoigné, et un groupe avait joué « Imagine ». Une marée de fleurs et de pleurnicheries à tire-larigot.

Ici, personne ne pleurait, et le cercueil n'était décoré que d'une unique couronne.

L'idée lui mit les larmes aux yeux.

Il aurait dû reprendre contact avec Niclas depuis longtemps. Sans ces trucs qu'il ne demandait qu'à oublier, et qui ne lui ressemblaient pas du tout, il aurait entretenu leur amitié.

Il se sentit tout à coup très mal à l'aise. Juste avant la fin de la dernière note, il se leva. Il repoussa le vieil homme myope et ouvrit en grand la lourde porte en bois.

Il s'était remis à neiger.

Il partit en courant, sans trop savoir vers quoi.
Ou ce qu'il fuyait.

* * *

« Sans transition, commença Sigmund Berli avant de retirer ses chaussures et de poser les pieds sur la petite table entre les deux fauteuils de la chambre d'Yngvar, je me suis trouvé une nana. »

Yngvar leva une main à son nez, fit la grimace et agita plusieurs fois l'index en direction des pieds de son collègue.

« Mes compliments, répondit-il très vite d'une voix étranglée par le rire derrière un poing fermé. Mais tes chaussettes sentent la charogne, c'est un vrai bonheur ! Vire-moi ça. Remets tes chaussures ! »

Sigmund se pencha autant qu'il le put vers ses pieds. Inspira à fond et fronça un peu le nez.

« Ce n'est pas si terrible, constata-t-il en remettant ses pieds sur la table. Elle ne s'est pas plainte, elle, en tout cas. Je rêve ou tu rigoles ?

— Qui est-ce ? voulut savoir Yngvar en s'asseyant un peu plus loin sur le lit. Et ça dure depuis combien de temps ?

— Herdis, répondit Sigmund avec enthousiasme. Elle est... Herdis est... devine ! Devine ce qu'elle fait !

— Aucune idée, s'impacienta Yngvar. Tu envisages de me servir quelque chose ? »

Sigmund tira une petite bouteille de whisky de sa poche intérieure. Il prit l'un des verres en plastique qu'Yngvar avait trouvés dans la salle de bains et le remplit presque à ras bord avant de le tendre à son ami.

« Merci. »

Sigmund se servit.

« Herdis, répéta-t-il avec satisfaction, comme si le simple fait de prononcer son nom était une véritable jouissance. Herdis Vatne est professeur d'astrophysique.

— Pfffrtt... »

Yngvar vaporisa du whisky sur le lit et sur ses vêtements.

« Qu'as-tu dit ? Qu'est-ce que tu as dit ? »

Sigmund se redressa et prit une expression découragée.

« Tu ne croyais pas que je pouvais avoir une touche avec une universitaire, hein ? Ton problème, Yngvar, c'est que tu es toujours bourré de préjugés. Il faut à tout prix que tu défendes bec et ongles ces nègres, là, même s'ils sont surreprésentés dans presque toutes nos statistiques criminelles, il faut que tu me bassines avec leurs difficiles conditions de vie et...

— Arrête. Et n'emploie pas ce mot.

— C'est un préjugé, ça aussi, tu sais ! De toujours penser tout un

tas de bien des gens rien que parce qu'ils font partie d'un groupe donné ! Tu n'y crois chez personne d'autre. Tu es sceptique vis-à-vis de la plus petite crapule blanche qu'on interpelle, mais il suffit qu'ils soient un peu plus mats de peau que nous autres, et tu vas flipper parce qu'en fait, ils sont cool, et...

— Arrête ! Je ne plaisante pas ! »

Yngvar se redressa d'un coup sur le lit. Sigmund hésita, et ajouta d'un air buté :

« En tout cas, tu ne me crois pas quand je te dis que je me suis trouvé une copine qui bosse à la fac. Ou tu trouves ça comique. C'est ce que j'appelle des opinions préconçues. Et c'est assez blessant, pour être honnête.

— Excuse-moi. Je suis désolé, Sigmund. Je suis content pour toi, bien entendu. Tu as... »

Il tendit un doigt vers le téléphone mobile de Sigmund.

« Tu as des photos de cette fille ?

— Bien sûr ! »

Sigmund manipula son téléphone et finit par trouver ce qu'il cherchait. Il le leva avec un grand sourire vers Yngvar.

« Super nénette ! Jolie et intelligente. Presque comme Inger Johanne. »

Yngvar prit l'appareil et observa la photo. Une quadragénaire blonde le regardait fixement, un large sourire sur les lèvres. Ses dents étaient blanches et régulières, son nez un peu retroussé. Elle devait être assez maigre, car même sur le petit écran, il voyait que les pattes d'oies étaient profondes, et qu'une ride descendait de chaque commissure vers le menton. Ses yeux étaient bleus et un rien trop maquillés.

Elle ressemblait à n'importe quelle quadragénaire norvégienne en assez bon état.

« Il faut dire... murmura-t-il en rendant l'appareil.

— J'avais pensé vous le dire samedi, et puis Inger Johanne est partie se coucher sans crier gare. Alors j'ai voulu attendre, parce qu'hier, Herdis devait voir mes gamins pour la première fois. Bon, pas pour la première fois, parce que son fils joue au hockey avec Snorre. Ils sont poteaux depuis longtemps. Mais il fallait que je sache ce que ça donnerait de... se voir en privé. Tous ensemble. Je ne peux pas sortir avec une fille qui n'aime pas mes gamins, tu vois. Et inversement.

— Et ça s'est bien passé, on dirait ?

— Ouais. Ça n'aurait pas pu mieux se passer. On est allés au cinéma, puis dîner chez Herdis. Elle a un de ces appartements ! Énorme, sympa. À Frogner. Je me sens presque comme un étranger, moi, dans ce quartier. Mais c'est joli, là-bas, faut reconnaître. »

Il émit un claquement de lèvres satisfait sur le whisky et se renversa dans son fauteuil.

« L'amour, c'est une belle chose, déclara-t-il d'un ton solennel.

— Pas faux. »

Ils se turent un instant, le temps de boire la moitié de leurs verres bien remplis. Yngvar, allongé sur le lit avec trois oreillers pour lui soutenir le dos et la nuque, sentait la lassitude s'emparer de lui. Il ferma les yeux et sursauta en se rendant compte qu'il lâchait son verre.

« Qu'est-ce que tu penses de notre bonne femme ?

— Qui ça ? Herdis ?

— Eva Karin Lysgaard, patate. »

Yngvar ne répondit pas. Ils avaient passé leur journée à essayer de trier l'énorme quantité de documents dans cette affaire. Dix-neuf jours s'étaient écoulés depuis que l'évêque avait été poignardée, et en fin de compte, la police de Bergen n'avait pas approché d'un iota la moindre solution. On ne pouvait pas les accabler pour autant, songea Yngvar. Il était à peu près aussi paumé qu'eux. Jusqu'à présent, la collaboration s'était déroulée sans heurt. Pour commencer, Yngvar avait eu la responsabilité des témoins les plus importants, tandis que Sigmund servait d'intermédiaire entre Kripos et les services de police du Hordaland. C'était un rôle qu'il jouait à la perfection. Trouver un *all-rounder* plus jovial que Sigmund Berli, c'était un exploit, et il réussissait à désamorcer presque tous les débuts de conflits avant que les choses ne s'enveniment pour de bon. Depuis une semaine, ils s'étaient chargés des vérifications. La police de Bergen s'occupait de l'enquête et de sa coordination. Elle opérait en toute indépendance, pendant que Sigmund et Yngvar essayaient de se faire une vue d'ensemble de toutes les informations qui affluaient.

« Je crois qu'on a fait une boulette, confessa soudain Yngvar. L'inverse de celle qu'on fait un peu trop souvent.

— C'est-à-dire ?

— On a ratissé trop large.

— *Règle numéro un, Yngvar : ne négliger aucune possibilité !*

— Je sais, grimaca Yngvar. Mais écoute voir... »

Il prit un bloc-notes et un stylo sur la table de chevet.

« En ce qui concerne la théorie d'un déséquilibré, ou l'une de ces bombes à retardement dont on nous rebat les oreilles...

— Les demandeurs d'asile, compléta Sigmund en s'appêtant à embrayer sur le sujet quand un regard assassin d'Yngvar le poussa à montrer ses deux paumes, en signe de paix.

— On l'aurait trouvé depuis longtemps, termina Yngvar. Ce genre de meurtre est commis par une personne en pleine crise psychotique, et ils déambulent souvent dans les rues après leur crime, couverts de

sang et ravagés par leurs démons intérieurs, jusqu'à ce qu'on les trouve quelques heures plus tard, tout simplement. Il se sera bientôt écoulé trois semaines sans que nous ayons vu un seul *maniac* pointer le bout de son nez. Aucune institution psychiatrique n'a déclaré de fugue, on n'a rien constaté de suspect dans les refuges de demandeurs d'asile, c'est complètement... »

Il fit claquer le stylo contre le bloc.

« ... exclu que nous recherchions ce genre de meurtrier.

— J'imagine que la police de Bergen pense la même chose.

— Oui. Mais ils n'excluent pas la possibilité. »

Sigmund acquiesça.

« Il faudrait, affirma Yngvar. Ainsi que tout un tas d'autres possibilités qui ne font que mettre le bazar, avec toutes les alternatives qu'elles impliquent. Ces lettres d'insulte, par exemple ; ça t'est déjà arrivé de trouver un meurtrier parmi les expéditeurs de ce type de courrier ?

— Moui, hésita Sigmund. Dans l'affaire Anne Lindh, il y avait au moins un meurtrier mécontent de...

— La ministre des Affaires étrangères suédoise a été butée par un fêlé authentique, l'interrompt Yngvar. Peut-être pas sur le plan juridique, mais en pratique, si. Un *misfit* au casier psychiatrique chargé, qui a vu tout à coup l'objet de sa haine. Il a été interpellé deux semaines plus tard, et il avait laissé tant de traces que...

— ... que toi ou moi l'aurions chopé en moins de vingt-quatre heures », sourit Sigmund.

Yngvar lui répondit par un grand sourire niais.

« Ils n'ont pas eu de chance, ces Suédois, dans quelques grosses, très grosses affaires... »

Le silence se fit de nouveau entre eux. De la chambre voisine leur parvint des bruits d'eau occasionnés par une douche torrentielle, et une chasse d'eau que l'on tirait.

« Je crois que ces papiers sont aussi une fausse piste, murmura Yngvar. Tout comme cette histoire d'avortement que les journaux font mousser. Ce sont les militants anti-avortement qui peuvent avoir l'idée de tuer pour leur cause. Aux Etats-Unis, en tout état de cause. Pas les défenseurs de l'IVG. Ce serait absurde.

— Mais qu'en penses-tu, toi ? Tu auras bientôt fait le tour de toutes les pistes que nous avons ! Sur quoi est-ce que tu gamberges ?

— Que faisait-elle dehors ? demanda Yngvar, le regard dans le vague. Il faut qu'on réussisse à savoir pourquoi elle était sortie quand elle a été tuée. »

Sigmund vida son verre et le contempla un court instant avant de déboucher d'un geste décidé la flasque en plastique de Famous Grouse et de s'en resservir une bonne lampée.

« Vas-y tout doux, le modéra Yngvar. On se lève tôt. »

Sigmund méprisa la mise en garde.

« Le problème, c'est qu'on ne peut plus lui poser la question, bien sûr. Son jules refuse tout net de dire quoi que ce soit du but de la promenade. Nos collègues en ville lui ont dit qu'il était tenu de s'expliquer, ils l'ont même menacé d'un interrogatoire en bonne et due forme. Avec les conséquences que ça peut avoir...

— Ils ne trameront jamais Erik Lysgaard devant la justice. Ça n'aurait aucun sens. Il souffre assez comme ça. Il faut trouver autre chose.

— Comme quoi ? »

Yngvar vida son verre et secoua la tête en voyant Sigmund se proposer de le resservir.

« Le porte-à-porte.

— Où ça ? Dans tout Bergen ?

— Non. On doit... »

Il ouvrit le tiroir de sa table de nuit et en tira une carte de la ville.

« On doit déterminer une zone d'activité comme ça, à peu près », expliqua-t-il en dessinant un cercle avec son index sur la carte qu'il tenait pour son collègue.

« Ça fait rien moins que la moitié de Bergen, soupira Sigmund.

— Non. C'est l'est du centre-ville. Le nord-est. »

Sigmund empoigna la carte.

« Tu sais, Yngvar, c'est la proposition la plus stupide que tu m'aies jamais servie. Les médias ont indiqué avec la plus grande clarté qu'une nette incertitude demeure quant à ce qui a poussé l'évêque à sortir le soir de Noël. Si des gens savaient qu'elle venait les voir, ils auraient appelé depuis longtemps. A condition qu'ils n'aient rien à cacher, et si c'est le cas, ta fichue opération de porte-à-porte ne donnera rien de toute façon. »

Il envoya promener la carte sur le lit et but une bonne gorgée de son verre.

« En plus, ajouta-t-il, elle était peut-être sortie prendre l'air, rien d'autre. Ce qui nous fait une belle jambe. »

Yngvar eut de nouveau ce regard vitreux que Sigmund connaissait si bien.

« Tu as d'autres bonnes idées ? demanda-t-il en buvant un peu de whisky. Que je puisse torpiller tout de suite ?

— La photo, répliqua Yngvar en jetant un coup d'œil à sa montre.

— La photo. C'est ça. Quelle photo ?

— Il est onze heures et demie. Il faut que je dorme.

— Mais de quelle photo parles-tu ? »

Sigmund ne paraissait pas disposé à regagner sa chambre. Au contraire, il s'assit un peu plus confortablement dans son fauteuil et

posa les pieds sur le bord du lit.

« Celle qui a disparu, répondit Yngvar. Je t'ai parlé de la photo dans la "chambre de bonne"... »

Il dessina des guillemets en l'air.

« ... où Eva Karin était censée aller quand elle n'arrivait pas à dormir. Il y avait quatre photos la première fois que j'ai vu la pièce, trois quand je suis revenu deux jours après. Tout ce que je me rappelle, c'est que c'était un portrait.

— Mais Erik Lysgaard ne veut pas...

— On va devoir oublier Erik. C'est un *lost case*. J'ai cru trop longtemps que la possibilité d'en savoir plus sur cette promenade nocturne viendrait de lui. Mais ce mec s'est braqué pour de bon. Lukas, en revanche...

— N'a pas l'air non plus de vouloir coopérer, si tu veux mon avis.

— Non, tu n'as peut-être pas tort. Alors il faut qu'on se demande pourquoi un homme en deuil qui ne devrait demander qu'à voir le meurtre de sa mère élucidé est si réservé vis-à-vis de la police. En général, ces choses-là n'ont qu'une seule explication... »

Il regarda Sigmund en haussant les sourcils, comme un encouragement à poursuivre sa réflexion.

« Les secrets de famille, répondit Sigmund d'une voix théâtrale.

— Gagné. Ils n'ont souvent aucun lien direct avec l'affaire, mais dans le cas présent, nous n'avons pas le droit de présumer quoi que ce soit. J'ai l'impression que Lukas n'est pas exactement... »

La pause fut longue. Sigmund attendait patiemment, son verre n'était pas vide.

« ... pas tout à fait sûr de son père, compléta enfin Yngvar.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— De toute évidence, ils s'aiment beaucoup. La ressemblance entre eux est frappante, que ce soit sur le plan physique ou sur le plan psychologique, et je ne vois pas de raison de croire qu'il puisse y avoir de la friture sur la ligne dans leur relation. Pourtant, il y a des non-dits entre eux. Des choses récentes. On le remarque dès qu'on est dans la même pièce. Ce n'est pas une animosité, plutôt une espèce de... »

Il dut de nouveau chercher ses mots.

« ... confiance perdue.

— Ils se soupçonnent l'un l'autre ?

— Je ne crois pas. Mais il y a un problème entre eux, comme un profond scepticisme qui... »

Il regarda de nouveau l'heure, presque comme un réflexe.

« Je suis sérieux, Sigmund. Il faut que je dorme. Barre-toi.

— Rabat-joie », grommela son collègue en ôtant ses pieds du lit.

Il n'eut pas le courage de remettre ses chaussures pour retourner dans sa chambre, deux portes plus loin dans le couloir. Il les attrapa

par l'index et le majeur d'une main, en prenant la bouteille de whisky dans l'autre.

« Quand nous voyons-nous pour le petit-déjeuner ?

— Je déjeune à sept heures. Avant de partir pour Os. J'espère coincer Lukas avant qu'il parte bosser. C'est notre seul espoir – que Lukas finisse par daigner nous aider. »

Il partit d'un long bâillement et leva deux doigts à sa tempe. Arrivé à la porte, Sigmund se retourna.

« Je dormirai un peu plus longtemps, déclara-t-il. J'irai au commissariat vers neuf heures. Je leur dirai que tu es retourné discuter un peu avec Lukas. Les Berguënois ont l'air de trouver normal que tu t'occupes de ton côté. Ça n'aurait jamais été possible à la maison !

— Super. Bonne nuit. »

Son copain grommela quelques mots incompréhensibles, avant que la porte ne se referme derrière lui avec un claquement de serrure doux.

En se changeant pour la nuit, Yngvar se rendit compte qu'il n'avait pas appelé Inger Johanne. Il poussa un juron étouffé et regarda sa montre, bien qu'il ait constaté deux minutes plus tôt qu'il était 11 h 36.

Il était trop tard pour l'appeler, et il se coucha.

Sans pouvoir dormir.

* * *

Ce fut le nombre 19 qui empêcha Inger Johanne de dormir. Elle avait passé toute la soirée à se renseigner sur Rashad Khalifa et ses théories sur l'origine divine du Coran. Où qu'elle tourne ses pensées dans l'espoir de trouver le sommeil, cette saleté de nombre 19 ressurgissait pour la réveiller de nouveau.

Au bout d'une heure, elle jeta l'éponge. Elle trouverait bien une bêtise à regarder à la télévision. Un feuilleton policier ou une sitcom qui l'endormirait. Il était déjà plus d'une heure du matin, mais TV3 passait souvent des conneries à cette heure de la nuit.

Le désordre était total dans le canapé.

Des papiers partout, que des pages Internet imprimées.

Inger Johanne menaçait ses étudiants de décollation ou d'un autre trépas aussi violent qu'horrible s'ils avaient le malheur de citer Wikipedia dans une bibliographie scientifique. Elle-même l'utilisait sans cesse. La différence entre elle et les étudiants, c'est qu'elle savait être critique, pensait-elle. Ce soir, ça n'avait pas été simple. L'histoire de Rashad Khalifa était fascinante, et tous les liens n'avaient cessé de la faire progresser dans cet étrange récit.

Elle gagna sans bruit la cuisine et décida d'appliquer le remède de bonne femme que lui avait donné sa mère. Du lait dans une casserole, et deux grandes cuillerées de miel. Quand elle vit que la préparation allait bouillir, elle versa une petite quantité de cognac dedans. Petite, elle ne se doutait pas du dernier ingrédient. Une fois adulte, elle avait fait clairement comprendre à sa mère qu'elle trouvait on ne peut plus irresponsable de donner de l'alcool à des enfants pour les faire dormir. Sa mère avait balayé l'argument en expliquant que l'alcool s'évaporait, et que c'était d'ailleurs considéré comme un médicament. En tout cas dans ce genre d'emploi. De plus, elles n'avaient eu droit à ce mélange qu'à de très rares occasions, avait-elle ajouté voyant que sa fille n'était toujours pas convaincue.

Elle sourit et secoua la tête à ce souvenir.

Se servit une grande tasse, qui devint trop chaude pour être tenue.

Elle la posa sur la table basse et déblaya le canapé. Alluma le téléviseur et passa sur TV3. Elle eut du mal à comprendre de quoi parlait le film. Les images sombres montraient des arbres basculant dans une tempête infernale. Lorsqu'un vampire apparut soudain entre les troncs, elle éteignit.

Sans le vouloir tout à fait, elle prit une pile de feuille posée à côté de sa tasse de lait. Bien que ce fût idiot au regard de la journée qui se profilait, elle s'installa plus confortablement pour en apprendre un peu plus sur Rashad Khalifa et ses curieuses théories sur le nombre 19.

L'Égyptien avait immigré aux États-Unis à peine entré dans l'âge adulte, et y avait étudié la biochimie. Il trouvait la traduction anglaise du Coran trop mauvaise, et avait donc retraduit tout seul l'œuvre complète. À mi-parcours, à la fin des années soixante, il se figura qu'il fallait analyser ce livre. D'un point de vue purement mathématique. Le but de la démarche était de prouver que le Coran était un texte divin. Après plusieurs années de travail, il élaborait sa théorie du nombre 19, selon lui une espèce de clé divine récurrente pour comprendre la parole d'Allah.

Inger Johanne n'avait pas du tout les compétences pour suivre le raisonnement colossal de cet étrange musulman. Une partie semblait reposer sur des mathématiques assez élaborées, alors que d'autres étaient des constatations tout à fait banales. Comme par exemple que le premier verset du Coran, la « Basmalah », est répétée 114 fois, un multiple de 19. À d'autres endroits, il était plus littéral dans ses rapprochements, comme la référence au trentième verset de la sourate 74 qui disait *Ses surveillants sont au nombre de dix-neuf*.

Elle but une gorgée prudente du liquide bouillant. La théorie de sa mère ne tenait pas : l'alcool lui brûlait la langue et le nez.

Rashad Khalifa faisait une quantité incroyable de calculs, remarqua-t-elle de nouveau. Le plus absurde consistait à additionner

tous les nombres contenus dans le Coran et de prouver que cette somme était aussi divisible par 19. Elle ne comprit pas tout de suite ce que ça avait d'étonnant, mais en comprenant que 19 était un nombre premier, et donc seulement divisible par lui-même et un, ce fut plus facile à comprendre.

« Mais il y a une quantité effrayante de nombres premiers », murmura-t-elle.

Il faisait froid dans le salon.

Ils avaient fait monter des minuteries sur les radiateurs, dans l'espoir de faire un geste pour l'environnement comme pour leurs factures. Alors qu'Yngvar ne cessait de remonter le thermostat pour maintenir la chaleur pendant la nuit, elle le baissait pour que le dispositif fonctionne suivant leurs souhaits. Elle le regrettait. Elle envisagea un instant de faire du feu dans le poêle, mais alla plutôt chercher un édredon dans la chambre.

Le lait commençait à refroidir. Elle en but une grosse gorgée, puis reposa sa tasse et se remit à lire.

Le monde musulman avait d'abord paru enthousiasmé par les découvertes de l'excentrique. Au début, son travail avait été pris au sérieux. Les musulmans du monde entier approuvaient l'idée d'une démonstration mathématique de l'existence d'Allah. Même le sceptique notoire Martin Gardner parlait de la découverte mathématique de Khalifa comme d'un événement remarquable et intéressant, dans l'un de ses articles pour *Scientific American*.

Ensuite, les choses se gâtaient pour l'Américano-Egyptien Rashad Khalifa.

Il se faisait figurer dans le Coran.

Il ne se contentait pas d'être un prophète descendant du Prophète : il fondait sa propre religion. D'après « The Submitters », toutes les autres religions, y compris l'islam corrompu, devraient tout simplement mourir, maintenant que le Coran et la Bible annonçaient tous deux l'arrivée du prophète et la résurrection d'un islam pur et intact.

Les yeux d'Inger Johanne se croisaient, et elle posa ses papiers.

Elle pouvait dormir sur le canapé.

Elle ne voulait plus penser à Rashad Khalifa.

Pas étonnant qu'il ait eu des partisans, malgré tout, pensa-t-elle en cherchant une position adéquate. Bon nombre de musulmans modernes voyaient d'un bon œil ses attaques contre les ministres du culte musulman. D'un autre côté, la numérologie séduirait toujours les gens enclins au fanatisme ; les extrémistes de tout poil. Les théories de Khalifa trouvaient toujours leurs défenseurs, bien que leur auteur ait été assassiné en 1990.

Par un fanatique musulman. Après qu'une fatwa avait été lancée

au cours de la même réunion qui avait condamné Salman Rushdie.

« Seigneur, murmura-t-elle en essayant de fermer les yeux. Les religions ! »

Des 19 dansaient derrière ses paupières.

Il était deux heures dix.

La journée qui s'annonçait serait épouvantable si elle ne dormait pas très vite. Elle se leva d'un coup, et alla dans la salle de bains se chercher un somnifère, en emportant la couette sous son bras. D'habitude, il suffisait qu'elle pense qu'elle en avait. Elle en prit un et demi, qu'elle fit descendre d'une gorgée d'eau du robinet.

Un quart d'heure plus tard, elle dormait d'un sommeil de plomb dans son lit, sans le moindre rêve.

* * *

Lukas Lysgaard avait attendu que tout le monde soit endormi. Il laissa un message à Astrid disant qu'il était inquiet pour son père et voulait vérifier que tout était en ordre, mais qu'il rentrerait dans la nuit. Il avait laissé sa voiture dans la rue, pour que la porte motorisée du garage ne réveille personne.

Le trajet lui fit du bien. Alors que sa mère avait toujours été une adoratrice de la lumière, Lukas se plaisait mieux dans l'obscurité. Enfant, il se sentait toujours en sécurité dans les ténèbres. La nuit était son amie, et l'était depuis qu'il était petit et habitait dans la grande maison de Nubbekbakken. Depuis l'âge de six ou sept ans, il se réveillait souvent pour s'émerveiller des ombres qui dansaient sur le mur de sa chambre. Le gros chêne qui grattait la fenêtre, et qu'un réverbère jaune esseulé éclairait par derrière en jetant sur son lit les plus beaux motifs qui soient. Quand il n'arrivait pas à dormir, il quittait son lit et montait sans bruit l'escalier de meunier conduisant aux combles. Dans la pénombre, parmi les malles et les vieux meubles, les vêtements rongés aux mites et les jouets si anciens que plus personne ne savait à qui ils avaient appartenu en premier, il pouvait rêvasser pendant des heures.

Lukas Lysgaard quitta Os pour trouver une Bergen endormie dans un froid hivernal humide, et il s'était décidé.

Il n'avait pas grand-chose à déplorer quant à son enfance.

C'était un enfant aimé, il le savait. La foi de ses parents lui avait fait du bien, petit. Il s'adaptait à leur Dieu avec autant de facilité que d'autres enfants s'approprient les idéaux de leurs parents, jusqu'à être assez grands pour ruer dans les brancards. Lui l'avait fait tranquillement. Sa vision du Seigneur comme un personnage paternel rassurant – indulgent, attentif et omniprésent – s'était teintée de doute alors qu'il avait douze ans.

Dans la maison de Nubbebakken, le doute n'avait pas sa place.

La foi de sa mère était absolue. Sa bonté envers autrui, indépendamment de sa foi et de ses convictions, sa générosité et son indulgence même pour les plus faibles étaient malgré tout ancrés dans la certitude que le Sauveur était le fils de Dieu. En entrant dans l'adolescence, Lukas avait découvert que sa mère ne croyait pas. Elle savait. Eva Karin Lysgaard était sûre de son fait, et il n'osa jamais la confronter à l'indécision qu'il ressentait. Dieu cessa de répondre à ses prières. Le christianisme se ferma de plus en plus à lui, et il se mit à chercher ailleurs les réponses aux énigmes de la vie.

Après son service militaire, il commença des études de physique et renia sa religion. Toujours dans le plus grand silence. Ils s'étaient mariés à l'église, bien sûr. Tous leurs enfants avaient été baptisés. Il en était heureux, à présent ; sa mère avait été aussi heureuse à chaque fois de brandir l'un de ses petits-enfants devant l'assemblée après lui avoir donné elle-même le sacrement du baptême.

Quelque chose avait toujours été différent chez eux, songea-t-il en approchant de la maison de son père.

Quand il était petit, il ne s'en était jamais rendu compte. Après la mort de sa mère, il avait essayé de se rappeler quand elle était apparue, cette vague impression que sa mère avait un secret. Elle était peut-être apparue petit à petit, en même temps que l'affaiblissement de sa foi. Bien qu'elle ait été présente dans son rôle de mère, toujours moralement et souvent physiquement, il avait été de plus en plus net pour lui, à mesure qu'il grandissait, qu'il la partageait avec quelqu'un. Il y avait comme une ombre sur leur foyer. Il manquait quelque chose.

Il avait une sœur. Il n'y avait pas d'autre explication.

Il avait du mal à comprendre comment et pourquoi, mais d'une certaine façon, ça devait être lié avec le salut qu'avait rencontré sa mère quand elle avait seize ans. Elle avait peut-être été enceinte. Jésus lui avait peut-être parlé quand elle envisageait d'avorter. Ce qui pouvait expliquer le seul sujet sur lequel elle était intransigeante, presque fanatique parfois : il n'appartenait pas à l'homme de mettre fin à une vie créée par le Seigneur.

Il calcula que sa mère avait seize ans en 1962.

Il n'était pas simple d'être enceinte et célibataire en 1962, et encore moins pour une pure jeune fille.

La femme sur la photo lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. Il s'en souvenait, bien que les rares fois où il s'était un tant soit peu intéressé au portrait, il ait ressenti un découragement, presque un dégoût, à l'encontre de cette inconnue aux belles dents un peu de guingois.

Lukas devait trouver cette photo. Puis il retrouverait sa sœur.

Arrivé dans Nubbebakken, il se gara à quelque distance de la

maison de son père.

Il était devant la porte, et essayait de ne pas faire trop de bruit avec son trousseau de clés.

Une fois entré, il s'arrêta pour écouter.

La maison de ses parents n'avait jamais été tout à fait silencieuse. Les boiseries grinçaient, les gonds hurlaient. Des branches grattaient contre les fenêtres quand il y avait du vent. L'horloge tictaquait si fort qu'on l'entendait presque partout au premier étage. Les tuyaux soupiraient à intervalles irréguliers. La maison de Lukas avait toujours été une maison vivante. Les planchers étaient vieux, et il n'avait pas oublié où il fallait poser les pieds pour ne réveiller personne.

A présent, tout était mort.

Il n'y avait pas le moindre souffle à l'extérieur, et même lorsqu'il marcha sur une latte qui, d'habitude, gémissait sous son poids, il n'entendit que les battements de son cœur sur ses tympan.

Il gagna l'escalier étroit et retint sa respiration jusqu'au premier. La porte de la chambre de son père était entrebâillée. La respiration lente et régulière laissait supposer un sommeil lourd. Lukas avança avec prudence jusqu'à la porte sur l'escalier des combles. La vieille clé en fer forgé était glissée dans la serrure, comme toujours, et il la tourna en tirant la poignée vers le haut et vers lui, comme il fallait le faire. Le déclic quand la serrure joua lui fit retenir de nouveau son souffle.

Son père dormait toujours.

Avec une lenteur infinie, il ouvrit la porte.

Et put enfin se glisser à l'intérieur.

Il monta chaque marche en posant les pieds le plus près possible du mur, comme il savait déjà le faire quand il avait six ans. Il arriva presque sans bruit dans la grande pièce poussiéreuse. Puis tira sa lampe de poche de la ceinture de son pantalon et se mit à chercher.

Ce furent des retrouvailles avec son enfance. Dans les caisses empilées près de la petite fenêtre ronde dans un coin, il y avait les vêtements et les chaussures qu'il avait portés quand il était tout petit. Plusieurs autres cartons de vêtements étaient posés à côté ; sa mère n'avait rien jeté. Il essaya de se rappeler la dernière fois qu'il était venu au grenier, et se rendit compte qu'il n'y était pas venu depuis leur premier déménagement d'ici. Il avait douze ans et avait pleuré pendant deux mois dans son sommeil parce qu'il ne voulait pas quitter Bergen.

Pourtant, tout lui paraissait étrangement familier.

L'odeur du grenier n'avait pas changé. Poussière, boules antimites et métal mêlés au cirage et à d'autres parfums indéfinissables et rassurants.

Tout à coup, il se détourna des caisses près de la fenêtre et

retourna sans bruit jusqu'à l'escalier, balayant du faisceau de sa lampe le sol à l'endroit où s'arrêtaient les marches. Il distinguait bien ses propres traces de pas dans la couche épaisse de poussière. En plus d'une autre empreinte, sans motifs, comme celle d'une pantoufle. Il y en avait d'autres, en y regardant de plus près, et elles allaient dans les deux directions. Quelqu'un était venu peu de temps auparavant.

Lukas sourit malgré lui. Son père avait toujours pensé que le grenier était un endroit sûr. Chaque 24 décembre au soir quand il était petit, Lukas avait dû feindre l'étonnement en découvrant ses cadeaux. Son père les avait cachés là-haut en attendant la veillée de Noël, et ne se doutait pas le moins du monde que Lukas était passé maître dans l'art d'ouvrir les paquets et de les refermer sans qu'on pût rien remarquer.

Il se redressa et regarda autour de lui.

Le grenier était énorme, il couvrait tout le premier étage. Cent mètres carrés, si sa mémoire était bonne. Le découragement s'empara de lui à l'idée du temps qu'il lui faudrait pour fouiller dans le bric-à-brac et le sentimentalisme pour trouver une chose aussi insignifiante qu'un portrait.

Le faisceau de la torche dansa sur les traces près de l'escalier.

Les empreintes de pantoufles, presque invisibles, allaient dans la direction opposée à celle qu'avait prise Lukas. Vers l'ouest du grenier, où la petite fenêtre était condamnée. Il se glissa jusque-là.

Un son venu d'en bas le fit se figer.

Des pas, bien nets. Qui s'arrêtèrent.

Lukas retint son souffle.

Son père était réveillé. Il lui semblait l'entendre respirer, bien qu'il dût y avoir plus de quinze mètres entre eux. Il avait l'impression que son père était près de la porte du grenier.

« Merde », articulèrent les lèvres de Lukas sans émettre le moindre son. Il n'avait pas refermé complètement la porte, de crainte qu'elle ne fasse du bruit quand il redescendrait du grenier. Son père allait sans doute aux toilettes. Et il avait remarqué que la porte du grenier était ouverte, comme on pouvait s'y attendre.

Parfois, si on avait oublié de verrouiller, la porte pouvait s'ouvrir d'elle-même. Lukas ferma les yeux et pria Dieu pour la première fois, aussi loin qu'il se souvienne.

Laisse papa croire que la porte s'est ouverte toute seule.

Cette fois, il fut écouté.

Il entendit le grommellement bas de son père, avant que la porte ne soit claquée.

Et verrouillée.

En fin de compte, Dieu n'avait pas entendu Lukas. Il était bouclé, et Dieu seul savait comment il allait se justifier. Un flot de jurons

muets déferla de sa bouche, avant qu'il se rappelle qu'il pouvait passer par la fenêtre du toit. Il n'avait que six ans quand il s'était extrait du grenier par-là, juste à côté de la cheminée, pour descendre ensuite l'échelle de ramoneur et suivre la gouttière jusqu'au gros chêne devant sa chambre.

De là, c'était un jeu d'enfant de regagner le sol.

Il devait d'abord trouver la photo de sa sœur.

Il attendit dix minutes, pour être certain que son père dormirait.

Puis il traversa silencieusement la pièce.

Ce fut si simple qu'il n'en crut presque pas ses yeux. La photographie était sous un carton de bananes plein de vieux journaux, sur un vieux tabouret dont il croyait se souvenir qu'il datait de Stavanger. Elle brilla dans le cadre quand la lumière l'atteignit. Il ne s'était jamais aperçu qu'il était en argent. Le métal s'était oxydé au fil des années, mais son poids et les reflets dans le cadre ciselé le convainquirent.

Il ressentit un choc lorsque le faisceau éclaira le visage souriant.

Cette femme pouvait avoir une vingtaine d'années, même si ce n'était pas facile à dire. Tout ce que l'on voyait de ses vêtements, c'était un chemisier à petit col brodé sur chaque pointe de ce qui pouvait être des fleurs, blanc sur blanc. Par-dessus, elle portait une veste plus sombre, un cardigan fin, semblait-il. Uni.

Pas très moderne, se dit-il.

Il fit sortir la photo de son cadre, et chercha le nom du photographe ou une autre trace écrite qui puisse le faire avancer dans sa traque de la sœur qu'il pensait avoir depuis longtemps ; il ne renoncerait pas avant de l'avoir retrouvée.

Rien.

Le cliché était tout à fait anonyme. Il posa le cadre et alla s'asseoir dans un vieux fauteuil contre le rampant sud, puis posa sa lampe en équilibre sur son épaule de sorte qu'elle éclaire la photo.

Si sa mère avait été enceinte en 1962, cette femme devait avoir quarante-six ans, peut-être quarante-sept. Il n'avait jamais su à quelle période de l'année sa mère avait eu sa prétendue révélation. Le portrait devait dater d'au moins vingt-cinq ans.

1984.

Il avait cinq ans. Il n'avait pas une idée très précise des modes à cette époque. Hormis que le grand frère de son meilleur copain portait des pull-overs en mohair de teintes pastel qu'il glissait dans sa ceinture de pantalon, et qu'il avait les cheveux permanentés îi l'extrême.

Il passa le bout des doigts sur le visage de la femme.

Ses cheveux à elle n'étaient pas permanentés, et même s'il n'était pas facile de deviner les couleurs sur un cliché en noir et blanc, il

aurait parié que sa veste était rouge.

Lukas n'avait jamais regretté de ne pas avoir de frère ou de sœur. Il avait grandi avec la certitude d'être unique ; le seul enfant dont ses parents avaient été gratifiés. Il se faisait facilement des amis, et la maison leur avait toujours été ouverte. Ses copains l'enviaient : Lukas faisait l'objet de toute l'attention de ses parents, et avait souvent les dernières nouveautés avant que d'autres parents n'aient le temps de se demander si c'était dans leurs moyens.

La femme lui parlait, sentait-il.

Il y avait quelque chose entre eux ; un amour commun.

Il glissa soudain le cliché sous sa chemise, coincée dans son pantalon. Il avait reposé le cadre là où il avait trouvé la photo. Il gagna l'œil-de-bœuf en espérant qu'il pourrait encore l'ouvrir, après toutes ces années.

Pas de problème.

Un air froid et humide l'assaillit, et il ferma les yeux un instant. En les rouvrant, il se demanda s'il serait toujours capable de s'extraire par la petite ouverture. Il chercha du regard un objet sur lequel grimper, et trouva bientôt un petit escabeau qu'il se souvenait avoir vu dans leur cuisine à Stavanger. Il l'attrapa, le déplia et le plaça juste sous la fenêtre. Il eut du mal à faire passer les épaules. Une fois que le haut du corps serait passé, le reste ne poserait aucun problème.

Mais il y avait d'autres défis à relever.

Il comprit très vite que ce serait de la folie que d'essayer de passer par le toit et le gros chêne dans le noir. Seul le réverbère esseulé lui permettait d'y voir quelque chose. Ça ne suffisait pas. Comme il avait besoin de ses deux mains pour traverser le toit et arriver à l'arbre, sa lampe de poche ne lui serait pas utile. Il pouvait toujours l'attacher à sa ceinture, mais ça ne serait pas suffisant.

Lukas Lysgaard avait vingt-neuf ans et était père de trois enfants, ce n'était plus un gamin sans cervelle ni peur. Il redescendit avec précaution et parvint à revenir dans le grenier sans avoir fait trop de bruit.

Il se rassit dans le fauteuil. Dégaina son mobile et envoya un message à Astrid.

Passe la nuit chez papa. J'appelle demain. Lukas.

Puis il coupa la sonnerie de l'appareil.

Il voulait attendre le jour, même s'il se levait tard en cette saison. Il ressortit la photo de sa sœur, car il était certain que c'était elle, et la contempla longtemps dans le faisceau de sa Maglite.

Il avait peut-être des neveux et des nièces.

En tout cas, il avait une sœur.

Cette simple idée lui fit tourner la tête, et il sentit soudain la lassitude s'emparer de lui. Ses membres pesaient des tonnes, et il

n'arrivait plus à tenir le cliché sans trembler. Il le rangea sous sa chemise, éteignit sa lampe et se renversa dans le bon fauteuil.

Aux petites heures, il s'endormit.

Enfant disparu

Yngvar Stubø avait été si fatigué à son réveil qu'il avait douté un instant que ce soit judicieux d'utiliser la voiture de location mise à sa disposition. Il n'avait pas bu. Il s'en était tenu à un seul verre. Malgré tout, son corps était lourd, et il ressentait une torpeur pesante qui ne lui facilitait pas les choses pour se lever. C'était comme s'il couvait quelque chose.

Trois tasses de café, deux portions d'œufs brouillés et de bacon en plus d'un croissant tout frais plus tard, tout lui avait paru plus simple.

Il approchait d'Os.

Il n'avait pas voulu prévenir de sa visite. Un risque, bien entendu, puisqu'il ne pouvait pas être sûr que Lukas Lysgaard serait chez lui. Pourtant, Yngvar voulait conserver l'ascendant psychologique qu'une visite impromptue de la police impliquait toujours. Il n'était jamais allé chez Lukas, et lorsque la voix mécanique de son GPS lui demanda avec insistance de prendre à droite en passant au niveau d'un champ où il ne voyait même pas un chemin de terre dans la direction indiquée, il décida de demander son chemin. Une sexagénaire qui se hâtait sur une piste cyclable paraissait savoir où elle allait.

« Excusez-moi, demanda-t-il après avoir appuyé sur la commande pour faire descendre sa vitre, vous connaissez le coin ? »

La femme hocha la tête d'un air réservé.

Il donna l'adresse, sans que ça la rende plus loquace.

« Lukas Lysgaard, précisa-t-il en la voyant sur le point de poursuivre son chemin. Je cherche Lukas Lysgaard.

« — Ah, oui, répondit-elle avec un sourire triste. Pauvre garçon. Troisième à droite. Suivez-la sur trois cents mètres. Prenez à gauche quand vous verrez une petite maison rouge en ruine, et continuez tout droit. Quand vous verrez une villa blanche à l'endroit où la route décrit une courbe, continuez jusqu'au sommet de la butte. C'est là. Une maison jaune. Garage double. »

Yngvar répéta les instructions, obtint un hochement de tête en réponse, remercia et embraya.

En approchant de la maison, il regarda l'heure sur le tableau de bord.

08 : 10.

Il arrivait peut-être trop tard.

Puisque Lukas travaillait à Bergen, il partait sans doute tôt de chez lui. Yngvar n'était pas très calé en infrastructures du Flestland, mais ces journées d'après Noël l'avaient poussé à reconnaître qu'à l'heure de pointe, la circulation venant du sud de Bergen pouvait être assez dense pour paralyser l'entrée du centre-ville depuis Flesland. Même si Flesland était au nord-ouest d'Os, à ce qu'il en avait compris, on restait bloqué dans les mêmes bouchons en direction du centre.

Il vira devant une grande maison des années quatre-vingt, peinte en jaune, garnie de barreaux et d'encorbellements et de toutes les autres caractéristiques d'une demeure pratique et inesthétique au possible.

Il se gara devant le portail et alla vers la porte.

À l'intérieur, il entendit des cris d'enfants, suivis par un gémissement las poussé par la femme de Lukas, supposa-t-il. Un miaulement pitoyable le fit reculer dans le petit escalier de pierre et lever les yeux. Un chat tigré était assis sur le toit du tambour. En croisant le regard vert, le chat se glissa sans bruit vers la gouttière, descendit le long du mur et parvint à se glisser par l'ouverture au moment où la porte s'ouvrait.

« Bonjour. »

Yngvar monta les trois marches et tendit la main. Astrid Tomte Lysgaard le regarda avec surprise.

« Bonjour, répondit-elle sans force en lui serrant la main.

— Je suis Yngvar Stubø. De Kripos. Je travaille sur l'enquête du meurtre de votre belle-mère, et...

— Je sais qui vous êtes, l'interrompit-elle sans paraître vouloir le laisser entrer. Mais Lukas n'est pas à la maison.

— Ah. Il est peut-être déjà parti travailler ?

— C'est possible. Il a passé la nuit chez son père.

— Je vois. »

Yngvar sourit. Astrid Tomte Lysgaard n'avait pas encore fait sa toilette. Son peignoir était trop grand, et ses jambes blanc laiteux trahissaient qu'elle était squelettique. Ses yeux étaient cernés de rides profondes, et soulignés de poches trop prononcées pour son âge.

« Désolée, reprit-elle avec un geste imprécis d'une main. Nous sommes un peu en retard, alors s'il n'y avait rien d'autre... »

Un gamin de trois ans passa la tête par l'ouverture.

« Salut ! lança le mioche d'une voix gaie. Je m'appelle William, et mémé est complètement morte.

— Je m'appelle Yngvar. Et je suis policier. C'est ton chat que je viens de voir ?

— Oui. Elle s'appelle Borghild. »

Le petit garçon articulait mal, et prononça « Boïguil ».

Le sourire d'Yngvar s'élargit encore un peu.

« C'est un beau nom pour un beau chat bien gras, approuva-t-il. Mais il faut que tu t'habilles, bonhomme. Tu ne vas pas au jardin d'enfants ?

— Tu entends ? »

Astrid fit un sourire pâlot et ébouriffa les cheveux de son fils.

« La police te dit de t'habiller. Il faut toujours faire ce que dit la police, tu sais. »

Le gamin pivota et partit comme une flèche.

« Comment allez-vous ? » s'enquit Yngvar.

Elle ne paraissait toujours pas disposée à le laisser entrer. Mais elle ne refermait pas la porte.

« Oh, vous savez... »

Ses yeux débordaient.

« Ce n'est pas facile pour Lukas, poursuivit-elle en essuyant son œil gauche à toute vitesse. La disparition d'Eva Karin, c'est une chose. C'est presque aussi pénible de voir qu'Erik... »

Ses mains étaient fines, ses doigts longs et maigres. Elle ne décroisait les bras que pour remettre une mèche de cheveux en place derrière son oreille, d'un geste mécanique.

« Et puis Lukas s'est mis dans le crâne que... »

Une voiture donna un coup d'avertisseur depuis la route. Yngvar se retourna et vit une voiture à la banquette arrière saturée de mêmes quitter l'allée voisine, tandis que son conducteur adressait un signe à Astrid. Elle leva à peine la main en réponse.

« Qu'est-ce que Lukas s'est mis dans le crâne ? la relança Yngvar.

— Oh... Je ne sais pas bien. »

La chatte Borghild arriva de l'intérieur de la maison et se frotta aux jambes nues de sa maîtresse.

« Il faut vraiment que j'y aille, déclara-t-elle en faisant un pas en arrière. Il faut que je prépare les enfants pour le jardin d'enfants et l'école. Désolée que vous ayez fait le voyage jusqu'ici pour rien.

— Ce n'est pas votre faute ! »

Yngvar redescendit les marches.

« Navré pour le dérangement. J'ai une idée très précise de ce que sont ces matins-là. »

Sans rien ajouter, elle referma la porte derrière lui. Yngvar rejoignit sa voiture, qui s'ouvrit automatiquement. Il s'assit à l'intérieur et se débattit avec la carte ridicule que préféraient les usines Renault aux clés de contact. Il la glissa dans le lecteur en appuyant sur le bouton de démarrage. Il ne se passa rien.

« Tu vas démarrer, que tu le veuilles ou non ! »

Il tira la carte avant d'en donner un bon coup sur le volant, et de recommencer la procédure depuis le début. Le moteur démarra.

Après avoir conduit cinq minutes sans autre projet que de rentrer à

Bergen, il décida d'aller à Nubbebakken. Aller voir Lukas à l'université donnerait un côté dramatique à la chose. Astrid avait confirmé que l'état d'Erik se dégradait sans cesse, et Lukas pouvait donc avoir choisi de rester auprès de son père bien qu'on fût en semaine.

Il accéléra.

Il s'était mis à pleuvoir, et derrière l'épais manteau de nuages, le soleil commençait tout juste à peindre le monde en gris.

* * *

Lukas se réveilla parce que l'œil-de-bœuf n'était plus noir, mais gris anthracite. Il ne sentait plus son bras droit, et le libéra. Il s'était retourné dans le fauteuil, et avait dormi le bras coincé entre lui et le fauteuil. En revenant, la circulation lui donna l'impression d'avoir plongé la main dans un guêpier. Ça picotait, ça faisait mal, et il fit la grimace en se levant pour secouer son bras si fort que son épaule protesta.

Il était déjà neuf heures dix, mardi 13 janvier.

Il aurait dû être présent à la réunion de l'institut à neuf heures. Il regarda l'écran de son téléphone mobile et constata qu'il avait manqué cinq appels. Trois d'un collègue qui devait assister à la même réunion, et deux d'Astrid.

Pourvu qu'elle n'ait pas essayé d'appeler son père ensuite, espéra-t-il de toute son âme. Ce n'était pas vraisemblable, elle ne supportait pas de parler à son beau-père pour l'instant.

Il fit quelques mouvements rapides de la nuque pour se débarrasser de son torticolis.

Il n'entendait pas le moindre bruit à l'étage inférieur. Son père n'était peut-être pas réveillé.

Il avait encore la photo de sa sœur à l'intérieur de sa chemise, là où il l'avait glissée avant de s'endormir. Elle s'était courbée dans la nuit, mais pas pliée. Il resserra d'un cran sa ceinture pour que le cliché ne tombe pas, puis grimpa sur l'escabeau et ouvrit la lucarne.

Le matin de janvier était lugubre.

Tout était mouillé. Toutes les couleurs étaient en repos hivernal. Le chêne dessinait un relief noir sur tout le gris. Lukas se faufila par l'étroite ouverture et hissa le reste de son corps à la force des bras. Une fois sur le toit, il s'arrêta pour reprendre son souffle. Il planta les talons sur l'échelle de ramoneur ; il se sentait beaucoup plus tendu que quand il était gamin. À mi-distance de la gouttière, il entendit une voiture arriver, et se figea.

Le moteur s'arrêta, et une portière claqua.

Le portail hurla, et Lukas entendit des pas se diriger vers la porte de son père.

On sonna. Il entendit la sonnerie à l'intérieur, assourdie et distordue par deux étages, mais distincte. Il n'avait pas encore osé baisser les yeux. Il finit par le faire. D'où il était, il voyait tout juste le petit tambour et les marches en pierre vers le paillason scellé.

Il vit tout de suite qui était là.

On ouvrit enfin la porte.

Lukas retint son souffle, les yeux rivés sur l'homme en bas. Si Yngvar Stubø avait l'idée de lever la tête, il le verrait sur-le-champ.

Les voix étaient bien claires.

« Bonjour, désolé de vous déranger, commença le policier. Je cherche Lukas. Je voulais discuter un peu avec lui de certains détails. Est-ce qu'il est ici ? »

La voix de son père était morte et ne dénotait aucun intérêt, comme d'habitude.

« Non.

— Non ? J'ai eu sa femme au téléphone, et... »

Stubø recula d'un pas. Lukas ferma les yeux.

« Désolé, reprit le colosse en dessous. J'aurais pu appeler avant, bien sûr. Comment allez-vous ? Y a-t-il quelque chose que nous...

— Ça va », l'interrompit son père, et la porte claqua.

Lukas était trempé jusqu'aux os. Il avait laissé son manteau dans la voiture, et la pluie glaciale l'atteignait dans la nuque avant de couler dans son dos. Il se pencha machinalement en avant pour protéger la photo. Et rouvrit les yeux.

Yngvar Stubø était à cinq mètres du mur, la tête penchée sur le côté. Lorsque leurs regards se croisèrent, le policier recourba plusieurs fois l'index droit. Il fit un très léger sourire et secoua à peine la tête, avant de tendre un doigt vers le portail.

Lukas déglutit et se sentit en même temps chaud et glacé.

Il lui faudrait trois minutes pour descendre du toit. Dans l'intervalle, il fallait qu'il trouve la meilleure explication possible. En outre, il devait éviter que son père ne le découvre. C'était déjà bien assez de devoir s'expliquer à Yngvar Stubø.

En atteignant le sol après avoir sauté d'une grosse branche, il n'avait toujours rien trouvé à raconter.

La vérité, peut-être, songea-t-il un instant avant de repousser l'idée et de faire le tour de la maison pour retrouver le policier qui l'attendait de l'autre côté du portail.

* * *

Inger Johanne avait admis depuis longtemps que la vérité était la première victime de n'importe quel conflit. Malgré tout, il était difficile d'accepter que la réalité puisse être aussi déformée que dans

l'article qu'elle essayait de lire pendant que Ragnhild donnait son petit-déjeuner à son ours en peluche.

« Regarde ! s'enthousiasma-t-elle en montrant le museau tout poisseux de l'ours. Nounours adore la bouillie !

— Ne fais pas ça, murmura Inger Johanne. Mange ta bouillie, toi. »

Elle but une gorgée de café. Elle avait toujours le corps lourd de sommeil à cause des somnifères, et le temps pressait. Malgré tout, elle n'arrivait pas à s'arracher à son journal.

« Qu'est-ce que tu lis, maman ? »

Ragnhild avait planté le museau de l'ours dans la bouillie au lait et à la confiture de fraise. Inger Johanne ne leva même pas les yeux. Elle ne voyait pas comment expliquer la guerre dans la bande de Gaza à une gosse de cinq ans.

« Des choses sur des gens méchants, répondit-elle d'un ton absent.

— Les gens méchants vont en prison, asséna Ragnhild avec bonne humeur. Papa les attrape et les envoie au cachot !

— Le cachot ? répéta Inger Johanne en regardant sa fille par-dessus le bord de son journal. Où as-tu appris ce mot ?

— Le cachot, les arrêts, le mitard, la prison. Ça veut dire la même chose. Et puis il y a ce qu'on appelle la cellule de dentition préventive.

— De détention préventive, rectifia Inger Johanne. C'est Kristiane qui t'a appris ça ?

— Mmm, répondit Ragnhild en léchant la truffe de son ours. Pourquoi parle-t-on des gens méchants ?

— C'est une interview, répondit Inger Johanne. D'un homme qui s'appelle... »

Elle regarda la photo d'Ehud Olmert. Puis tourna quelques pages.

« On n'a pas le temps, sourit-elle. Tu peux commencer à te brosser les dents ? Je viendrai terminer.

La petite fille fourra l'ours sous son bras et disparut dans la salle de bains. Inger Johanne allait replier *Aftenposten* quand son regard tomba sur un appel de une qui la fit rouvrir le journal page 5, malgré elle.

L'affaire Marianne est toujours une énigme – plus de 300 témoins interrogés à ce jour.

S'il y avait quelque chose dont elle n'avait pas besoin au petit matin, c'était un autre meurtre épouvantable. Pourtant, elle ne put s'empêcher de lire rapidement l'article. La police ne disposait toujours d'aucune piste sérieuse dans cette enquête, en tout cas pas dont elle veuille parler, mais concluait que le meurtre avait eu lieu à l'hôtel. Rien n'indiquait que le cadavre avait été déplacé. L'inspectrice principale Silje Sørensen assurait que l'enquête sur le meurtre de Marianne Kleive, une institutrice de quarante-deux ans, était leur priorité numéro un, et qu'elle serait intensifiée dans les jours à venir.

On parlait du principe que cette affaire serait élucidée, mais elle prévenait d'ores et déjà que ça prendrait du temps. Beaucoup de temps.

Inger Johanne avait évité de se tenir au courant. Depuis la découverte du cadavre, elle ne s'attardait pas sur les manchettes outrancières des tabloïdes et les articles plus objectifs d'*Aftenposten*. Le mariage de sa sœur avait été assez pénible comme ça, sans qu'elle doive en plus admettre qu'un meurtre avait eu lieu non loin de Kristiane.

Elle ne comprenait pas très bien ce qui l'avait poussée à ouvrir le journal ce jour-là. Elle envoya promener le quotidien avec mauvaise humeur.

Une idée, une toute petite idée, avait pris naissance. Elle n'en voulait pas.

Elle se leva d'un coup.

« Non, lança-t-elle en serrant les poings. Non ! »

Sans débarrasser son petit-déjeuner, elle fila à pas lourds dans la salle de bains, comme si le son de ses propres pas pouvait chasser l'effrayant germe d'une idée qui s'imposait.

« Maman va broser le reste, déclara-t-elle trop fort, en arrachant la brosse des mains de Ragnhild avec une telle violence que la petite éclata en sanglots. Pas de quoi pleurer, Ragnhild. Allez, ouvre la bouche. »

La dame était morte.

Inger Johanne entendait la voix de Kristiane aussi distinctement que si sa fille aînée était à côté d'elle.

« Albertine, précisa Inger Johanne à haute voix. Elle parlait d'Albertine.

— Je ne veux pas de baby-sitter ! » cria Ragnhild en mordant sa brosse à dents.

La dame était morte, maman.

Kristiane l'avait dit, plusieurs fois, tandis qu'on la faisait rentrer de Stortingsgaten, désorientée et gelée.

« Maman ! hurla Ragnhild, les dents serrées. Tu me fais mal !

— Excuse-moi, répondit Inger Johanne en lâchant la brosse à dents, comme si elle s'était brûlée avec. Excuse-moi, ma petite ! Maman a été très bête ! »

Elle tomba à genoux et prit sa fille dans ses bras. Enfouit le visage dans le creux de son cou et serra.

« Tu m'étrangles, haleta Ragnhild. Je n'arrive plus à respirer, maman ! »

Inger Johanne lâcha prise et prit les épaules de sa fille dans les deux mains. Elle la regarda bien en face et se força à sourire.

« Il faut que tu m'aides, commença-t-elle avant de déglutir. Tu

peux aider maman ?

— Ouiii... »

Ragnhild fronça les sourcils, et prit l'expression de quelqu'un qu'on cherche à attirer vers une chose qu'il ne supporte pas.

« Qui Kristiane a-t-elle l'habitude d'appeler la dame ? demanda Inger Johanne en essayant de sourire un peu plus.

— Tous les gens qu'elle ne connaît pas, répondit Ragnhild. Enfin, les femmes, quoi.

— Et peut-être celles qu'elle ne connaît pas très bien, non ?

— Non...

— Mais si ! Comme Albertine, par exemple. Elle ne vous a surveillées que cinq ou six fois. Ça arrive à Kristiane d'appeler Albertine "la dame", parfois, non ? »

Ragnhild éclata de rire. Les larmes scintillèrent entre ses cils sous la lumière forte de la salle de bains.

« Mais non, maman, tu es bête ! Kristiane appelle Albertine Albertine, tiens. Mais on n'a pas de baby-sitter aujourd'hui, hein, maman ? Tu vas rester ici et... »

La dame était morte.

« Mais oui, répondit Inger Johanne en se levant. Je vais m'occuper de toi. »

Elle n'était plus présente.

Ce n'est pas elle qui sortit une pastille de fluor et la glissa dans la bouche de Ragnhild. Ce n'est pas Inger Johanne Vik qui regagna la cuisine pour y chercher les boîtes hermétiques sans jeter le moindre coup d'œil au journal. En approchant de l'escalier pour sortir, elle sentait à peine la douce main de l'enfant dans la sienne.

L'âme. On ne peut pas voir quand elle s'en va.

Le déjeuner de Noël.

Les mots de Kristiane quand ils parlaient de la mort.

« Maman, murmura Ragnhild quand elle eut enfilé ses bottes. Je te trouve très, très bizarre. »

Inger Johanne n'eut pas la force de répondre.

Pas même d'essayer de sourire.

* * *

Lukas Lysgaard avait toujours donné à Yngvar l'impression d'un jeune homme très sérieux. Pas étonnant, peut-être, ils s'étaient quand même rencontrés dans des circonstances dramatiques. Pourtant, il lui semblait déceler un côté méditatif, presque triste, dans la nature de Lukas. Qui n'avait pas forcément de rapport avec la mort de sa mère.

Il n'avait jamais vu Lukas sourire.

Il ressemblait à présent à un chat noyé, et son sourire en coin lui

donnait l'air idiot.

« Bonjour, lança-t-il en tendant la main, avant de réfléchir et de la laisser retomber. Trempé et frigorifié. Désolé.

— On peut s'asseoir dans ma voiture. Il y fait chaud. »

Lukas monta sans faire d'histoire.

« Bien, soupira Yngvar après s'être laissé tomber sur le siège conducteur, les mains sur le volant mais sans démarrer. Qu'est-ce que c'était que cette prestation ? »

Lukas ne s'était pas départi de ce sourire, le rictus apaisant d'un adolescent qui indiquait qu'il ne savait pas quoi dire.

« Bof, hésita-t-il. Je voulais juste... Quand j'étais petit... avant de déménager à Stavanger, je l'ai fait plusieurs fois. Grimper sur le toit. Pour m'endurcir, peut-être. Ça a terrorisé maman quand elle s'en est rendu compte. C'était... marrant.

— Mmm, acquiesça Yngvar. C'est ça. »

Ses doigts tambourinaient sur le volant.

« Et ça, c'est censé expliquer qu'à presque trente ans, vous essayez de faire la même chose, sous la pluie battante de janvier, quelques semaines après la mort de votre mère, et pendant que votre père craque comme jamais ? »

Une violente averse de grêle survint. Le grondement sur la voiture était assourdissant. Yngvar profita de la pause pour faire démarrer la voiture et poussa le chauffage au maximum. Il n'avait pas compris grand-chose à la démonstration du frein à main par le type de chez Avis, et gardait donc le pied sur la pédale de frein tandis que le moteur tournait au point mort.

« Lukas, je n'aurai pas la force de... »

Il renifla et se tourna légèrement sur son siège étroit.

« Je n'ai plus la force de vous traiter comme si vous étiez en porcelaine, OK ? commença-t-il en plantant son regard dans celui de Lukas. Vous êtes un père de famille adulte et instruit. La mort de votre mère commence à dater. À vrai dire, je commence à en avoir assez que vous ne répondiez pas aux questions que je vous pose.

— Mais j'ai répondu à tout ce que...

— La ferme ! feula Yngvar en se penchant vers lui. On a dit beaucoup de choses sur ma patience, Lukas. D'aucuns prétendent que je suis bien gentil. Trop gentil, dit-on même de temps en temps. Mais si vous pensez un seul instant que je vais vous laisser repartir avant que vous m'ayez expliqué vos prouesses sur le toit, vous vous plantez. Dans les grandes largeurs. »

Les vitres étaient couvertes de buée. Lukas se tint coi.

« Que faisiez-vous sur le toit ? répéta Yngvar.

— Je descendais du grenier. »

Yngvar abattit ses poings sur le volant, qui vibra.

« Qu'est-ce que vous foutiez dans le grenier, et qu'est-ce qui vous empêchait d'en redescendre par l'escalier, comme tout le monde ?!

— Ça n'a rien à voir avec la mort de maman, grommela Lukas en baissant les yeux. Il s'agit d'autre chose. C'est... personnel. »

Il commençait à claquer des dents, et replia les bras autour de son buste.

« Ce sera à moi de décider si c'est personnel ou non, gronda Yngvar. Je vous donne vingt secondes, pas une de plus, pour me donner une bonne réponse. Sans ça, je vous fous au trou jusqu'à ce que vous coopériez. »

Lukas le regarda sans ciller, dans un mélange de perplexité et de ce qui pouvait ressembler à de la peur.

« Je cherchais quelque chose, chuchota-t-il d'une voix presque inaudible.

— Et quoi ?

— Un truc complètement... qui... »

Il se plaqua les mains sur le visage.

« Une photo, affirma Yngvar plus qu'il le demandait. Une photo. »

Lukas cessa de respirer.

« Celle qui était dans la chambre de votre mère, poursuivit Yngvar. Qui y était quand je suis venu vous voir le lendemain du meurtre, mais qui a disparu par la suite. »

L'averse de grêle s'était changée en pluie battante. Des gouttes énormes explosaient sur le pare-brise. Le monde à l'extérieur de la voiture était flou, sans contours. Ils étaient comme dans un cocon, et Yngvar sentit que cette étrange colère peu fréquente le quittait avec autant de soudaineté qu'elle s'était emparée de lui.

« Comment le savez-vous ? demanda Lukas en laissant ses mains retomber sur ses genoux.

— Je ne le savais pas. J'ai deviné. Vous l'avez trouvée ?

— Non. »

Yngvar poussa un soupir et essaya derechef de trouver une posture propice à la détente.

« C'est une photo de qui ?

— Je ne sais pas. C'est vrai. Je n'en ai aucune idée.

— Mais vous avez une théorie. »

Le silence se fit entre eux. Une voiture arrivait vers eux, et ses feux transformèrent le pare-brise en caléidoscope de jaune et de gris clair. Puis la pénombre retomba sur la voiture.

Lukas ne disait rien.

« Je suis on ne peut plus sérieux, reprit Yngvar d'une voix calme. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous pourrir la vie si vous ne vous décidez pas tout de suite à communiquer.

— Je crois que j'ai une sœur, quelque part. Ce serait une photo de

ma sœur. Ma grande sœur. »

Un enfant, songea Yngvar comme il l'avait fait bien des jours auparavant.

Un enfant disparu. Un enfant qui n'avait peut-être pas disparu, en fin de compte.

« Merci, répondit-il d'une voix à peine audible. J'aurais bien aimé que vous trouviez cette photo.

— Mais ce n'est pas le cas. Papa s'en est sans doute débarrassé. Qu'en auriez-vous fait ? Si je l'avais trouvée, s'entend ? »

Yngvar sourit pour la première fois depuis que Lukas était redescendu du toit. Il se passa les doigts dans les cheveux et secoua légèrement la tête.

« Si nous avions une photo, Lukas, nous pourrions retrouver votre sœur en très peu de temps. Si elle est toujours vivante, et si elle n'habite pas trop loin de la Norvège. Si c'est votre sœur. On n'en sait rien. On ne sait même pas si cette photo a un lien avec le meurtre de votre mère. Mais je peux vous assurer que j'aurais passé du temps à essayer de le savoir !

— Mais qu'est-ce que vous... Comment pourriez-vous utiliser une photo anonyme pour...

— On a des bases de données gigantesques. Des programmes très complets. Et si toute la technologie du monde ne suffisait pas... »

Le pied qui appuyait sur la pédale de frein était en train de s'endormir, alors il passa la première vitesse et coupa le moteur.

« Même si je devais faire du porte-à-porte dans tout Bergen, et coller des affiches dans le pays entier de mes propres mains, appeler n'importe quelle chaîne de télé ou n'importe quel journal... je la trouverais. Soyez-en sûr. »

Lukas hocha la tête.

« C'est ce que je pensais. Vous avez dit ce que je pensais que vous diriez, au mot près. Je peux m'en aller, maintenant ? Ma voiture est dans l'allée. »

Les yeux d'Yngvar se plissèrent lorsqu'il croisa le regard de Lukas.

« Oui. Mais n'oubliez pas ce que je vous ai dit aujourd'hui. Dorénavant, c'est tolérance zéro pour les cachotteries. OK ?

— OK, acquiesça Lukas en ouvrant sa portière. Au revoir. »

Une fois ressorti, il se retourna vers la voiture.

« Merci de ne pas m'avoir dénoncé à papa.

— C'est bon », répondit Yngvar en lui faisant signe de s'en aller. Puis il fit redémarrer le moteur, mit son clignotant et démarra sans hâte.

Lukas rejoignit sa voiture au petit trot, en gardant tout le temps une main sur son ventre, où il sentait les contours d'une photo qu'il n'envisageait pas de partager.

En tout cas pas encore.

* * *

« L'école n'est pas encore finie, répéta Kristiane pour la cinquantième fois lorsqu'elles rentrèrent enfin à la maison. L'école n'est pas encore finie.

— Non, concéda Inger Johanne. Mais je veux discuter avec toi de quelque chose de très important, ma petite. C'est pour ça qu'il a fallu que j'aie te chercher tôt aujourd'hui.

— L'école n'est pas encore finie, reprit Kristiane en montant l'escalier comme une poupée mécanique. L'école finit à quatre heures, et je vais chez papa. J'habite chez papa, aujourd'hui. L'école finit à quatre heures. »

Inger Johanne la suivait sans rien dire de plus. Ce n'est qu'une fois arrivée dans le salon qu'elle écarta les bras avec enthousiasme et déclara :

« Maman et Kristiane vont cocooner aujourd'hui ! Rien que nous deux ! Tu veux un chocolat chaud avec de la crème ?

— Dam-di-rum-ram », répondit Kristiane en se mettant à se balancer d'un côté puis de l'autre dans le canapé, sur un rythme lent.

Inger Johanne la rejoignit et s'assit à côté d'elle. Elle souleva le pull de sa fille et son maillot de corps et promena ses doigts dans son dos étroit. Kristiane sourit et s'allongea sur les genoux de sa mère. Elles restèrent ainsi de longues minutes, jusqu'à ce que Kristiane commence à chanter.

« Fais-toi une couronne de fleurs, viens jouer et danser, le violon sonne si joliment dans le bosquet.

— Jolie chanson, chuchota Inger Johanne.

— Ne reste pas là, triste et maussade, montre que toi aussi, tu es jeune... »

Elle se tut.

« Une belle chanson de printemps, complimenta Inger Johanne. Une chanson de printemps en janvier. Comme tu es maligne, ma petite.

— Chante le printemps, et il arrive ! »

Le rire de Kristiane était fin comme du verre. Inger Johanne passa un index le long des vertèbres bien apparentes de Kristiane, depuis la nuque jusqu'aux reins.

« Tu me chatouilles, sourit Kristiane. Continue.

— Tu te rappelles le mariage de tante Marie ?

— Oh oui. Où est Sulamit, en réalité ?

— Sulamit est tombé en morceaux, mon trésor. Tu t'en souviens. »

Quand Kristiane avait un an, on lui avait offert un petit camion de

pompiers rouge. Elle avait décidé que ce serait un chat, et l'avait appelé Sulamit. Il l'avait suivie comme une ombre pendant plus de huit ans. Les roues avaient fini par tomber, les couleurs étaient passées. L'échelle avait disparu depuis longtemps du toit. Les yeux dans les phares étaient aveugles, et le petit Sulamit ne ressemblait plus ni à un camion de pompiers ni à un chat après qu'Yngvar lui avait accidentellement roulé dessus en faisant une marche arrière dans l'allée.

Kristiane avait été inconsolable.

« Sulamit était un bon chat, affirma-t-elle. Je peux avoir un autre chat, maman ? »

— Nous avons Jack, répondit Inger Johanne. Il n'aime pas beaucoup les chats, tu sais.

— Je suis l'enfant invisible. »

Inger Johanne faisait voler ses doigts comme des papillons sur la peau fine du dos de Kristiane.

« De temps en temps, personne ne me voit.

— Quand ? chuchota Inger Johanne.

— Sulamit, sulamat, sulatullamit est tout plat.

— C'est au mariage de Marie que personne ne te voyait ?

— Encore. Chatouille encore, maman.

— Et toi, tu as vu quelqu'un ? Même si personne ne t'a vue ? »

Inger Johanne essayait en vain de se rappeler ce que Kristiane avait dit cette nuit-là à l'hôtel, tandis qu'elle-même était terrorisée, furieuse et incapable de rien comprendre.

« Une dame a été tuée là-bas, répondit Kristiane en s'asseyant tout à coup à côté de sa mère. Marianne Kleive. Institutrice. Mariée avec la célèbre réalisatrice de documentaires maintes fois primée Synnøve Hessel ! Les femmes peuvent se marier entre elles en Norvège. Les hommes aussi. »

Sa voix était soudain redevenue une monotone psalmodie.

« Tu lis trop les journaux, sourit Inger Johanne en attirant l'adolescente dans le creux de son bras.

— Très aimée, douloureusement regrettée.

— Tu lis aussi les avis de décès ?

— Une croix indique que le défunt était chrétien. Une étoile de David indique que le mort était juif. Que signifie l'oiseau, maman ? »

Kristiane leva enfin les yeux et croisa le regard de sa mère.

« Qu'on souhaite la paix au défunt, murmura Inger Johanne.

— Je veux un oiseau dans mon annonce de décès.

— Tu ne vas pas mourir.

— Un jour, si.

— C'est notre lot à tous.

— Toi aussi, maman.

— Oui. Moi aussi. Mais il reste pas mal de temps.

— Tu n'en sais rien. »

Le silence revint. Elles chuchotaient tout juste, serrées l'une contre l'autre dans le canapé. La mère avait passé un bras comme une ceinture de sécurité autour de la frêle enfant de quatorze ans, et la lumière qui déferlait dans le salon les aveuglait presque. Elle sentait la poitrine naissante de ce petit personnage, les signes inévitables que Kristiane aussi allait être adulte, même si la puberté s'était fait attendre.

« Non, admit enfin Inger Johanne. Je n'en sais rien. Mais je crois qu'il reste pas mal de temps. Je suis en bonne santé, et pas très vieille. Tu as déjà vu une personne morte, Kristiane ? »

— Tu vas mourir avant moi, maman.

— Oui, je l'espère. Aucun parent ne souhaiterait mourir après ses enfants.

— Qui veillera sur moi ? »

Depuis que Kristiane n'avait que quelques heures, et qu'Inger Johanne était la seule à comprendre que quelque chose n'allait pas chez ce petit enfant, elle s'était posé la même question. Encore et encore.

« Tu seras adulte, chérie. Tu pourras veiller sur toi.

— Je ne pourrai jamais veiller sur moi. Je ne suis pas comme les autres enfants. Je vais dans une école spécialisée. Je suis autiste.

— Tu n'es pas autiste, tu es... »

Inger Johanne se redressa d'un bond dans le canapé et glissa une main sous le menton de Kristiane.

« Tu n'es pas comme les autres enfants. C'est vrai, ça. Tu es juste toi, et rien que toi. Je t'aime beaucoup, parce que tu es celle que tu es. Et tu sais quoi ? »

Kristiane lui rendit son sourire, et posa son regard.

« Moi non plus, je ne suis pas tout à fait comme les autres. En fait, je crois que c'est quelque chose que nous ressentons tous. Aucun de nous ne se sent tout à fait comme les autres. Et il y aura toujours quelqu'un pour veiller sur toi. Ragnhild, par exemple. Amund aussi. C'est ton neveu, quand même ! »

Kristiane éclata de son rire fluët, cristallin.

« Ils sont plus jeunes que moi ! »

— Oui, mais quand je mourrai, ils seront grands. Et ils pourront veiller sur toi.

— J'ai vu une personne morte. L'âme pèse vingt et un grammes. Mais on ne la voit pas disparaître. »

Inger Johanne ne répondit pas. Elle tenait toujours sa fille sous le menton, mais le regard de Kristiane était de nouveau tourné vers l'intérieur, vers un endroit où personne n'accédait jamais pour de bon,

et c'est d'une voix à nouveau monocorde et mécanique qu'elle poursuivit :

« Marianne Kleive, quarante-deux ans, est morte le 19 décembre 2008. L'évêque Eva Karin Lysgaard, très aimée, douloureusement regrettée, nous a quittés le 24 décembre 2008. Les obsèques auront lieu ultérieurement. La croix indique qu'elle était chrétienne.

— Stop, chuchota Inger Johanne en l'attirant contre elle. Arrête, maintenant. »

Il était midi pile, et un nuage passait devant le soleil acéré de janvier. Une agréable pénombre s'installa dans le salon. Inger Johanne ferma les yeux en étreignant sa fille et en la berçant.

« Je suis l'enfant invisible », murmura Kristiane.

Peur

Il n'aurait peut-être pas dû avoir d'enfant.

Rien que cette idée fit affluer les sucs gastriques dans son duodénum. Il leva les genoux et posa les mains à l'endroit où il sentait quand il était plus jeune où s'arrêtaient les côtes et où commençait l'abdomen. A présent, tout était souple même s'il était allongé sur le dos, un ventre flasque et bien trop gros et une douleur vive derrière une couche de graisse.

La vie entière de Marcus Koll gravitait autour de son fils.

Le boulot, la société, la famille : plus rien n'aurait de valeur sans le petit Marcus. Quand Rolf était entré dans leur vie, c'était dans l'existence d'un couple qu'il prenait place. Malgré tout, ils étaient bientôt devenus une famille, eux trois, une famille que Marcus protégerait à n'importe quel prix. Mais le gamin était et restait l'axe de la roue familiale de Marcus Koll.

Le petit Marcus avait très vite accepté Rolf. L'affection était réciproque. Au bout d'un moment, Rolf avait émis l'idée qu'il pouvait sans problème adopter son beau-fils.

Au fur et à mesure, il avait laissé tomber le sujet.

Marcus n'avait jamais raconté à personne les rêves qu'il avait quand il était jeune.

Il voulait des enfants.

Il avait été un jeune homme fort ; la lutte avec son père avait réclamé beaucoup d'énergie. Il lui en avait coûté étonnamment peu de s'affirmer comme celui qu'il était. Adolescent, il pouvait paraître provocateur par son entêtement ; adulte, il était devenu plus malin, plus flexible. La bravade s'était changée en détermination. L'arrogance en fierté. Il désamorçait sa différence avec une bonne dose d'autodérision, et n'avait jamais ressenti le besoin de s'acoquiner avec le milieu homosexuel qu'il était certain de trouver à Bergen, où il étudiait, et à Oslo où il était rentré après avoir obtenu son examen à la NHH. Au contraire, il avait toujours vu comme un défi de séduire les gens par qui il devait se sentir attiré. Jusqu'à ce qu'il rencontre Rolf, il n'avait conquis que des hommes hétérosexuels. Qu'ils s'en soient tenus à des femmes avant lui, c'était quelque chose dont il s'enorgueillissait. Il n'éprouvait pas la même fierté en constatant qu'ils s'en retournaient ensuite à leur existence hétérosexuelle.

Marcus Koll Jr. avait été un homosexuel atypique pour son époque.

De plus, il désirait plus que toute autre chose un enfant. La seule peine qu'il avait ressentie lorsqu'il avait décidé de ne plus jouer la comédie, vers seize ou dix-sept ans, c'était que l'avenir ne lui apporterait pas de descendance. Il n'avait jamais partagé cette peine avec quiconque. D'accord, sa mère l'avait vue, comme les mères lisent parfois leurs enfants mieux qu'eux-mêmes. Mais ils n'avaient jamais discuté de ce petit vide dans le cœur de Marcus : l'absence d'un enfant à aimer.

Pendant de nombreuses années, Marcus Koll avait pourtant été un jeune homme comblé.

Ça lui seyait, et il n'avait jamais senti que ses orientations étaient retournées contre lui. Ni dans le cadre professionnel ni parmi ses amis ou collègues. Dans une grande mesure, il était devenu leur alibi politiquement correct. Dans la deuxième moitié des années quatre-vingt et au début des années quatre-vingt-dix, l'homosexualité avérée était tout à fait exceptionnelle, et sa présence dans la vie d'autres personnes leur apportait d'une certaine façon un sujet de conversation.

Il était si content de sa vie qu'il ne se rendit même pas compte qu'il commençait à se lasser. Il était si apprécié qu'il ne comprit pas qu'il employait une grande énergie à gérer sa différence. Dans la vie hétérosexuelle qu'il menait, à la petite exception qu'il couchait avec des hommes sans mentir sur la question, son âme s'était craquelée petit à petit, pour aller vers un accès de fatigue qu'il n'avait pas vu venir.

Puis ses amis avaient commencé à avoir des enfants.

Marcus Koll aussi en voulait.

Il en avait toujours voulu.

Il prit une décision.

Quand il partit pour la Californie pour conclure un accord avec une mère porteuse et une donneuse d'ovules, il venait de reprendre les rênes des vieilles sociétés de son père. Il avait son avenir devant lui, il ne manquait pas d'argent et put donc justifier ses nombreux voyages aux États-Unis de l'année suivante par les affaires qui s'imposaient.

Tard un soir de janvier, il était passé chez sa mère, le gamin dans les bras. Elle comprit tout en ouvrant la porte et se mit à pleurer. Elle saisit en douceur son nouveau petit-fils, le pressa contre son sein et entra dans l'énorme appartement offert par ses fils et sa fille lorsqu'ils étaient soudain devenus riches. Elle ne s'était jamais faite à cet endroit, mais à l'arrivée de Marcus et de son petit, elle s'installa en plein milieu du vaste canapé dans lequel personne ne s'était jamais assis. Le nez contre la joue du petit garçon, elle chuchota :

« Mémé est à la maison, mon petit. Mémé est enfin à la maison. Et

chez mémé, tu es chez toi.

— Il s'appelle Marc us, avait expliqué Marcus à sa mère qui pleurait sans discontinuer. Pas comme moi, mais comme son arrière-grand-père. »

Il était impensable qu'il puisse perdre le petit Marcus.

Il n'aurait peut-être jamais dû aller le chercher.

« Tu es réveillé ? grommela Rolf en se retournant dans le lit. Quelle heure est-il ?

— Dors, chuchota Marcus.

— Mais pourquoi tu ne dors pas, toi ? »

Il bascula sur le côté, la tête dans une main.

« Tu fais des insomnies presque chaque nuit, poursuivit-il avant un long bâillement.

— Mais non. Dors, va. »

Seule la lumière des chiffres digitaux du réveil permettait d'y voir quelque chose dans la pièce. Marcus regarda ses mains. La peau avait un reflet verdâtre dans l'obscurité. Il essaya de sourire.

La peur était arrivée avec son fils. La différence, le fait incontestable qu'il n'était pas comme les autres et ne le serait jamais, se firent plus nets. C'était simple de se protéger soi-même, avait-il toujours cru. A l'entrée de son fils dans sa vie, il remarqua combien il pouvait parfois se sentir démuni au contact des préjugés auxquels il avait tourné le dos jusqu'alors et qu'il avait considérés comme les vestiges d'une époque révolue. Il avait toujours pensé que le monde avançait. A l'arrivée du petit Marcus, il eut de temps à autre la sensation que l'évolution de la société décrivait plutôt une courbe asymétrique et imprévisible qu'il avait du mal à suivre. La joie et l'amour qu'il éprouvait vis-à-vis de son fils étaient omniprésents. La peur de ne pas réussir à le protéger contre la méchanceté du monde extérieur et les préjugés finit par le tailler en pièces. Rolf arriva alors, et beaucoup de choses s'arrangèrent. Jamais tout à fait ; Marcus se sentait toujours comme un homme marqué, à tous les sens du terme. Pourtant, Rolf n'était que force et joie, et le petit Marcus avait une vie fantastique. C'était le plus important, et Marcus choisit petit à petit de garder pour lui ses périodes de lassitude et de dépression. Elles se raréfiaient.

Jusqu'à ce que Georg Koll, feu son maudit père, lui joue un tout dernier tour.

« Qu'est-ce qui se passe ? » voulut savoir Rolf, mieux réveillé.

L'édredon avait un peu glissé. Rolf était nu et n'avait pas changé de position, allongé sur le côté, une jambe pliée et l'autre tendue. Même dans la faible lumière, le dessin de ses abdominaux était net.

« Rien.

— Mais si, il y a un problème ! »

La couette froufrouta quand il la remonta d'un geste impatient sur son corps athlétique.

« Tu ne veux pas me le raconter, enfin ? Depuis quelque temps, tu n'es plus toi-même. Si ça concerne le boulot et si tu ne peux pas en parler, alors dis-le ! On ne va pas continuer à...

— Il n'y a rien, je te dis, l'interrompit Marcus en se tournant sur le côté. Dormons. »

Il entendit que Rolf ne bougeait pas, et sentit son regard brûlant dans son dos.

Il aurait dû en parler à Rolf dès que le problème était apparu. À présent, de nombreux mois d'inquiétude plus tard, il se rendait compte qu'il n'avait même pas envisagé la possibilité de tout partager avec son mari. Il en était choqué ; Rolf était l'une des personnes les plus avisées qu'il connaisse. Rolf aurait sans doute trouvé une solution. Il aurait analysé la situation dans le calme et aurait trouvé une solution par le dialogue. Rolf était positif, optimiste, et il croyait dur comme fer que tout, même la tragédie la plus sinistre, avait un bon côté. Il suffisait de prendre le temps pour le trouver.

Bien sûr qu'il aurait dû discuter avec Rolf.

C'était la première chose qu'il aurait dû faire.

Ensemble, ils pouvaient tout réussir.

Rolf n'avait toujours pas bougé. Marcus avait les yeux rivés sur le réveil. Il cilla quand les chiffres passèrent de 03 : 07 à 03 : 08. Il prit soudain son inspiration et chercha les mots capables de porter cette histoire pénible qu'ils auraient dû partager depuis longtemps.

Avant qu'il les ait trouvés, Rolf se retourna.

Ils étaient couchés dos à dos.

Quelques petites minutes plus tard, la respiration de Rolf était lourde et régulière.

Tout à coup, Marcus comprit pourquoi il était trop tard pour parler à Rolf : il ne lui pardonnerait jamais.

Jamais.

S'il se confiait à son compagnon, la vie telle que la connaissait et l'aimait Marcus serait terminée. Il perdrait non seulement Rolf, mais aussi le petit Marcus. La peur le submergea, et il resta éveillé jusqu'à ce que les chiffres passent de 06 : 59 à 07 : 00.

* * *

Inger Johanne se réveilla en sursaut, trempée de sueur. Les draps collaient à sa peau. Elle essaya de se libérer de l'étreinte moite, mais ne fit que s'emmêler les pieds dans l'ouverture de la housse de couette. Elle se sentait prisonnière, et donna des coups de pieds désespérés pour se dégager. La housse se déchira. Elle s'extirpa enfin, et essaya de

se rappeler son cauchemar.

Son cerveau était complètement vide.

Elle saisit d'une main tremblante son verre d'eau sur la table de chevet et le vida. Quand elle voulut le remettre à sa place, il tomba par terre. Elle ferma très fort les yeux en une espèce de grimace protectrice, mais se souvint que Kristiane était chez Isak. Ragnhild ne se réveillait jamais à cette heure.

Elle se renversa sur son oreiller et essaya de se détendre, mais sa respiration était toujours lourde.

Bien qu'elle ait discuté plus de vingt minutes au téléphone avec Yngvar la veille au soir, elle n'avait pas évoqué sa conversation avec Kristiane. Elle n'en avait rien dit non plus à Isak, quand il était arrivé de mauvaise humeur après l'école. Elle avait oublié de lui dire qu'elle était allée chercher Kristiane, en dépit de tous leurs accords et du planning. En le voyant arriver en haut des marches, le regard sombre, elle se contenta d'expliquer qu'elle avait pris un jour de congé et avait saisi l'opportunité d'être seule avec Kristiane, pour une fois.

Bien entendu, elle était désolée de ne pas avoir prévenu.

Comme d'habitude, Isak accepta tout, et au moment de rentrer chez lui avec la gosse, il était de bonne humeur.

Kristiane avait été le témoin de choses en lien avec le meurtre de Marianne Kleive. Ça, on en était sûr. En tout cas, elle avait dû voir la défunte le soir de sa mort. Malgré tout, Inger Johanne n'avait pas très bien su quoi raconter à Isak et Yngvar. Sa fille n'avait pas dit ce qui s'était passé. C'était le langage corporel et les mimiques de Kristiane, sa voix et les mots employés, qui avaient été déterminants.

Exactement le genre de choses qui faisaient qu'Isak se moquait d'elle, et qu'Yngvar essayait de ne pas montrer à quel point il était découragé.

Et si l'un ou les deux avaient admis contre toute attente qu'elle avait raison, Yngvar aurait insisté pour contacter la police sur-le-champ. Isak aussi, sans aucun doute. C'était par bien des aspects un bon papa, mais il n'avait jamais compris combien Kristiane était vulnérable.

S'il y avait une chose que l'adolescente ne supporterait pas, c'était que des inconnus entrent au pas de charge dans son univers pour lui poser des questions sur un événement qu'elle semblait avoir réussi à refouler, d'une façon ou d'une autre. Elucider un meurtre, c'était important, évidemment. Mais moins que Kristiane.

Ça, Inger Johanne devrait le gérer seule.

Son pouls s'était calmé. Elle se mit à grelotter dans sa transpiration et décida de changer le linge de lit. Elle en sortit du propre, et il ne lui fallut que cinq minutes pour faire la manipulation en gestes maintes fois répétés. Elle n'avait pas eu le courage de changer la housse de

couette d'Yngvar. La différence entre les deux était étrange, mais ça attendrait bien jusqu'à demain.

Elle se rallongea et ferma les yeux.

Elle ne dormait plus du tout. Elle se retourna. Essayait de penser à autre chose.

Kristiane avait vu des choses épouvantables. Un crime ou son résultat.

Quelqu'un surveillait Kristiane.

Elle se retourna derechef. Son pouls accélérail.

Elle s'assit brusquement. Ça ne pouvait pas continuer ainsi. Elle ne pouvait rien faire pour le moment. Elle ne pouvait appeler personne à cette heure, et Kristiane était bien en sécurité chez Isak. Elle devait trouver un moyen de passer la nuit.

Demain, elle en parlerait à Yngvar.

La décision l'apaisa.

Elle lui demanderait de rentrer. Elle n'aurait pas besoin de dire pourquoi, il entendrait à sa voix qu'il devait rentrer. Yngvar rentrerait de Bergen, et elle lui raconterait tout.

Elle ne pouvait rien lui dire pour l'instant.

S'il pensait qu'elle avait raison, Kristiane serait fichue.

C'était insupportable. Elle saisit l'oreiller d'Yngvar, le posa sur son ventre et le serra comme si c'était sa progéniture.

Elle pouvait se lever, et travailler.

Non.

Elle avait trois livres sur sa table de nuit. Elle en prit un. Tourna les pages jusqu'à celle qu'elle avait cornée et se mit à lire. *The Road*, de Cormac McCarthy, ne la tranquillisa pas le moins du monde. Trois pages plus loin, elle ferma le livre et les yeux.

Son cerveau tournait à plein régime, et elle se sentait physiquement mal.

Yngvar avait longtemps souhaité une télévision dans leur chambre. A présent, elle regrettait de ne pas avoir cédé. Non qu'elle aurait réussi à suivre quoi que ce soit, mais elle éprouvait un besoin intense d'entendre des voix. Un bref instant d'égarement, elle fut tentée de réveiller Ragnhild. Elle alluma plutôt le radio-réveil. Il était réglé sur NRK P2, et de la musique classique emplait la pièce – une musique d'une tristesse aussi intense que le roman post-apocalyptique de McCarthy. Elle joua avec les réglages jusqu'à tomber sur une radio de proximité qui diffusait de la pop toute la nuit, et poussa le volume aussi fort qu'elle l'osa ; la chambre des voisins était juste en dessous de la sienne.

Dagens Næringsliv était tombé.

Elle se pencha et ramassa le journal. C'était l'édition du jour, qu'elle n'avait pas lue. Il n'y avait d'ailleurs pas grand-chose à lire : la

une et les autres appels de une en première page parlaient tous de la crise financière. Jusqu'à présent, l'effondrement des marchés financiers à travers le monde ne l'avait pas concernée, même si elle ne l'admettait pas volontiers. Yngvar et elle travaillaient dans le public, ni l'un ni l'autre ne perdrait son emploi, et les taux d'intérêt étaient en chute libre. Cela faisait longtemps qu'ils ne s'étaient pas sentis aussi à l'aise.

Elle attaqua par la dernière page, comme à son habitude.

La une d'*Etter børs* traitait du défunt artiste Niclas Winter. Inger Johanne avait vu plusieurs de ses œuvres, et c'est surtout *Vanity Fair, reconstruction* qui l'avait impressionnée quand toute la famille était descendue en centre-ville un dimanche et avait passé une heure entre les trois installations de Niclas Winter sur Rådhuskaia. Kristiane avait été fascinée au plus haut point, Ragnhild plus occupée par les mouettes et les fontaines, tandis qu'Yngvar avait pouffé de rire et secoué la tête à l'idée qu'on pût appeler ça de l'art.

Le bonhomme n'avait pas d'héritier, était-il apparu.

Sa mère et ses grands-parents étaient morts. Il n'avait ni frère ni sœur, et sa mère était fille unique. Il n'y avait tout simplement personne pour hériter de la petite fortune que Niclas Winter avait laissée sans s'en douter. En plus d'*I was thinking of something blue and maybe grey, Darling*, qui était terminée, on avait trouvé quatre autres grandes installations dans l'atelier de l'artiste mort.

Les experts surenchérisaient dans le panégyrique à propos de *CockPitt*, un hommage homo-érotique au mari d'Angelina Jolie. Une offre anonyme de quatre millions de couronnes serait parvenue pour cette œuvre. Les sources de DN croyaient savoir que c'était le comédien lui-même qui désirait l'acquérir.

En dépit de la crise, l'argent affluait donc autour de l'art de Niclas Winter, maintenant qu'il était mort. Statoil Hydro avait déjà réclamé la sculpture décommandée et ne déposerait pas les armes avant que le syndic ne revoie le contrat annulé. Son estimation large et toute provisoire de l'œuvre frisait les quinze ou vingt millions. Peut-être plus. L'article soulignait à l'envi que Niclas avait vécu de prêts sordides et au bon vouloir de ses mécènes, et n'avait atteint l'aisance qu'à travers la mort. Un destin pas si exceptionnel pour les artistes, précisait l'homme d'affaires et collectionneur Christen Sveaas, qui possédait deux installations assez modestes de Niclas Winter dans sa vaste collection de Kistefos, et pouvait constater avec satisfaction une hausse radicale de leur valeur à toutes les deux.

Un encart indiquait que Niclas avait eu ses bêtes noires. Il vivait avec le VIH, que les médicaments tenaient bien en échec. Il avait fait trois cures de désintoxication depuis ses dix-huit ans. Son dernier séjour, remontant à quatre ans, avait été une réussite. Ses meilleures

œuvres avaient été créées après cette période, et deux de ses collaborateurs exprimaient la plus grande surprise en apprenant que Niclas aurait recommencé à consommer de l'héroïne. Il était à la veille d'une grande percée internationale, et en particulier les dernières semaines de sa vie, il avait été content, presque heureux. Étant donné que les rechutes précédentes avaient été des conséquences de revers artistiques, il était difficile de comprendre qu'il soit retombé dans les stupéfiants.

Inger Johanne sentit qu'elle respirait plus calmement, et que la fatigue s'emparait d'elle. S'informer sur les malheurs des autres mettait parfois les choses en perspective. Elle laissa tomber le journal sur l'édredon, et ses yeux se fermèrent.

Kristiane est en sécurité, songea-t-elle en sentant enfin le sommeil arriver.

Elle ne se donna même pas la peine de s'allonger ou d'éteindre la lumière. Elle voulait juste glisser dans les ténèbres derrière ses paupières. Dormir. Voulait juste dormir.

Kristiane est en sécurité chez Isak, et demain, je parlerai à Yngvar. Tout ira bien pour nous tous.

Quand elle se réveilla quatre heures plus tard, le journal était toujours sur la couette devant elle, ouvert sur l'histoire du défunt artiste Niclas Winter.

* * *

« Vous avez vu cet article ? »

Maître Kristen Faber leva à contrecœur les yeux de ses papiers et prit le journal que lui tendait sa secrétaire.

« De quoi s'agit-il ? » murmura-t-il en essayant d'avaler le reste de sa viennoiserie sans faire trop de miettes.

Une fine pluie de graisse et de pâte d'amandes se déposa sur sa chemise, et il se pencha en avant pour essayer de l'en épousseter sans faire de taches.

« Ce n'est pas le journal d'hier ? »

— Si. Je l'ai emporté à la maison après le travail, comme d'habitude, et j'ai trouvé ça. Pas étonnant que votre client ne se soit pas présenté ! Il est mort.

— Qui ? »

Il mâcha de son mieux, en levant le journal devant lui de sa main libre.

« Ah, lança-t-il la bouche pleine. Lui, là. Zut. Il était assez jeune, non ? »

— Si vous lisez l'article... commença sa secrétaire avec un sourire indulgent.

— Je ne lis jamais *Etter børs*. Faites voir. Niclas Winter, oui. D'accord. Overdose, je vois. Pauvre gars. On dirait que... »

Il cessa de mâcher.

« Merde ! Il était connu. Je n'ai jamais entendu parler de ce type, moi. Sauf comme un client potentiel, je veux dire. »

Il posa le journal sur la table devant lui, et sa secrétaire partit chercher un balai et une pelle. Il lut sans se démonter l'article pendant qu'elle balayait autour de lui, et il n'avait pas encore terminé lorsqu'elle revint avec un thermos plein de café frais après avoir remporté le balai.

« Vos petits-déjeuners, là, ne sont pas très sains, attaqua-t-elle d'une voix gaie en remplissant sa tasse. Vous devriez manger avant de partir de chez vous. Du pain complet ou des céréales. Pas des viennoiseries, doux Jésus. À quand remonte votre dernier verre de lait, par exemple ?

— Si j'avais besoin d'une mère ici, j'aurais engagé la mienne. Où est cette saleté de papier ? »

Il avait commencé à passer en revue sa pile d'affaires en cours. Il était certain d'avoir posé l'enveloppe brune cachetée à gauche de son bureau avant de rentrer se doucher à son retour laborieux de la Barbade. Il ne le retrouvait plus.

« Merde ! Je dois être en audience dans un quart d'heure. Vous ne pouvez pas essayer de trouver son dossier ? C'est une enveloppe cachetée. Il y a juste écrit "Concerne Niclas Winter" dessus, en plus d'un numéro de naissance. »

Il se leva, mit sa veste et attrapa sa serviette en sortant.

« Et Vera ! Ne l'ouvrez pas ! Je veux avoir ce plaisir moi-même ! »

La porte claqua derrière lui, et le silence revint sur le bureau de maître Kristen Faber.

* * *

Astrid Tomte Lysgaard ne savait pas trop si elle appréciait que la maison soit aussi silencieuse quand Lukas était au travail et les gosses au jardin d'enfants ou à l'école. Aucune de ses amies n'était femme au foyer, hormis durant les douze mois obligatoires consécutifs à chaque naissance, mais elle avait l'impression que la plupart lui enviaient le calme qui selon elles devait tomber sur la maison chaque jour entre huit heures et demie et quatre heures et quart.

Elle l'avait longtemps ressenti comme ça, elle aussi.

Les tâches ménagères lui prenaient rarement plus de trois heures, souvent moins. Même si elle se chargeait de déposer les enfants et d'aller les récupérer, en plus de tous les achats pour la maison, il lui restait beaucoup de temps. Elle lisait. Elle aimait se promener. Deux

fois par semaine, elle faisait du sport au Nautilus, dans Idrettsveien. À de rares occasions, elle pouvait ressentir un souffle d'ennui, mais qui ne durait jamais longtemps. Tout était fait et le dîner était prêt sur la table quand Lukas rentrait ; les après-midi étaient calmes. La compagnie agréable. La vie de famille bien meilleure. Ils pouvaient consacrer du temps aux enfants plutôt qu'à la maison, et Lukas lui démontrait chaque jour sa reconnaissance d'avoir choisi de faire les choses comme elle les faisait.

Après la mort de sa belle-mère, tout avait changé.

Lukas portait le deuil d'une façon qui la terrifiait.

Il était si distant.

Mécanique.

Il parlait peu et pouvait se braquer, même avec les enfants. D'habitude, c'était toujours lui qui faisait faire ses devoirs à leur aîné, mais il avait maintenant du mal à se concentrer sur des exercices de CP. En revanche, il avait commencé à ranger dans le garage, dans le but de monter de nouvelles étagères contre le mur court du fond. Il devait y faire un froid glacial chaque soir quand il y était, et quand il finissait par rentrer, il dînait en silence et allait se coucher sans même la toucher.

La maison était silencieuse, et elle n'aimait pas ça.

Elle posa le fer à repasser et alluma la radio. Une autre journée démoralisante appuyait sur les carreaux mouillés. Il allait bientôt falloir qu'il cesse de pleuvoir. Janvier était toujours un mois d'une tristesse infinie, mais celui-là battait tous les autres. Les basses pressions avaient un effet physique incontestable sur elle, et une légère céphalée la tourmentait depuis plusieurs jours.

Elle s'était aggravée. La douleur était vive derrière chaque tempe, et elle essaya de les masser. En pure perte. Elle voulut aller dans la salle de bains se chercher deux Paracet avant de terminer son repassage.

Il n'y avait plus d'antalgiques dans l'armoire à pharmacie verrouillée. Elle chercha désespérément entre les pansements Astérix et le Flux, les flacons de Pyrisept et de Vademecum. Rien contre les douleurs hormis des comprimés pour enfant.

Elle eut l'impression que cet échec faisait empirer son mal de tête.

Les cachets de Lukas contre la migraine, songea-t-elle.

Ça, ça aiderait.

Le problème, c'est qu'ils n'étaient pas dans l'armoire à pharmacie. Lukas trouvait que la serrure était trop légère, et les médicaments puissants pouvaient être dangereux s'ils tombaient entre les mains d'un petit débrouillard de huit ans. Il conservait donc une boîte fermée à clé dans un tiroir de son énorme bureau. Astrid savait où était la clé ; derrière une édition originale du *Tour du monde en quatre-*

vingts jours que les parents de Lukas lui avaient offerte pour son vingtième anniversaire.

Elle n'avait jamais ouvert le tiroir de Lukas, et hésita avant de glisser la clé dans la serrure.

Ils ne se cachaient rien, Lukas et elle.

Elle devait peut-être l'appeler pour lui demander.

C'était son mari, songea-t-elle avec lassitude, et elle voulait juste un cachet. Lukas ne lui avait jamais interdit de regarder dans ce tiroir. Ça ne leur ressemblait pas du tout de s'interdire des choses.

La serrure joua avec un déclic à peine audible. Elle ouvrit le tiroir et son regard tomba sur une photographie. Une femme, et le cliché devait être ancien. Elle passa tout d'abord plusieurs secondes à regarder la photo, avant de la saisir avec délicatesse et de la porter sous la lumière plus forte de la lampe de bureau.

Ce visage ne lui était pas inconnu. Mais Astrid n'arrivait pas à dire d'où elle le connaissait. D'une certaine façon, sa forme et le nez droit rappelaient ceux de Lukas, mais ce devait être un hasard. La femme sur la photo avait en outre cette dentition bizarre, où une incisive du haut recouvrait à peine l'autre, mais beaucoup de gens étaient dans ce cas. Lill Lindfors, par exemple, disait-elle souvent quand ils étaient encore jeunots et qu'elle était amoureuse de tout en lui.

Même si elle n'avait pas la moindre idée de qui était la femme sur la photo, elle comprit que, pour aussi étrange que ça puisse paraître, elle avait déjà vu ce portrait. Sans savoir où. Tout en contemplant cette femme, elle se rendit compte que son mal de tête était passé. Elle rangea rapidement le cliché, referma et verrouilla le tiroir avant de remettre la clé à sa place.

En ressortant du bureau de Lukas, elle tira sans bruit la porte derrière elle, comme si elle avait fait quelque chose de mal.

* * *

Silje Sørensen était déprimée par la pile sordide de crimes non élucidés sur son bureau. Il n'y avait presque plus la place de poser une tasse de café sur sa table surchargée, bien que tout soit rangé avec soin dans des dossiers. Elle s'assit dans son fauteuil, repoussa un tas de coupures de journaux et posa sa tasse avant de tout reprendre.

Elle devait redéfinir ses priorités.

Les affaires s'accumulaient.

Les actions plus ou moins légales et les protestations du syndicat unifié de la police contre les mauvaises conditions de travail, les salaires trop bas, le manque d'effectif et les menaces qui pesaient sur les retraites dégradaient depuis un an les relations entre l'État et la police. Les fonctionnaires n'étaient plus d'accord pour faire des heures

supplémentaires. Les choses n'allaient plus aussi vite qu'avant. Les membres de l'organisation, un peu plus de onze mille, commençaient à redéfinir leurs priorités. Même si les chiffres n'avaient pas encore été revus, il semblait que les chiffres de janvier concernant le pourcentage d'affaires résolues avaient fait un joli plongeon par rapport à l'année précédente. Les policiers faisaient valoir leur droit au temps libre et étaient de plus en plus souvent malades. Parfois avec une simultanéité frappante, et souvent à la veille de week-ends où les défenseurs de l'ordre savaient qu'ils seraient encore plus sollicités que de coutume.

Ce qui facilitait beaucoup les choses aux criminels.

Le public se sentait de moins en moins en sécurité. La police, qui avait toujours joui d'une bonne cote de confiance, était en train de perdre la sympathie de la population. Les journaux servaient à un rythme toujours plus effréné des histoires de victimes de violences qui ne pouvaient déposer plainte parce que leur commissariat de quartier était en sous-effectif, de bureaux de police de proximité fermés pour le week-end et de victimes de cambriolages qui devaient attendre plusieurs jours que la police vienne relever les empreintes. Quand ils venaient.

Silje Sørensen était membre du syndicat, mais elle avait renoncé depuis longtemps à tenir le compte de ses heures supplémentaires. Son seul étalon, c'étaient les réactions à la maison. Quand ses fils devenaient presque incontrôlables et quand son mari versait dans le taciturne, elle essayait de passer plus de temps à la maison. Sinon, elle venait au bureau en dehors des horaires normaux aussi souvent qu'elle le pouvait.

En tant que fille unique d'un armateur, il n'avait pas été évident qu'elle ferait l'école de police. Sa mère était entrée dans un état de choc hystérique en apprenant quelle voie sa fille avait choisie, et n'en était pas sortie avant la fin de la première année. Ils avaient dépensé une fortune en pensionnats en Suisse et en Angleterre, se plaignait-elle, et voilà que sa fille gaspillait son avenir dans la fonction publique ! Et quitte à s'abaisser à fréquenter des criminels ou pire encore, pourquoi diable ne pouvait-elle pas devenir avocat à la place ? Ou juriste dans la police, au besoin ?

C'était exactement le genre de réaction que Silje avait espéré.

Son père avait souri de toutes ses dents et l'avait embrassée sur le front en apprenant qu'elle était admise à l'école supérieure de police. Ce n'était pas le but recherché.

Enfant et adolescente, Silje Sørensen n'avait jamais rué dans les brancards. Jamais protesté. Même pas quand elle avait dû quitter le pays à dix ans, en sachant qu'elle ne reverrait ses parents que pendant les vacances. Ni cinq ans plus tard, quand elle dut passer deux mois d'été dans une école de langue française en Suisse, où la journée

commençait à six heures et demie et où les sœurs catholiques ne rechignaient pas à user de punitions sans nul doute condamnées par la convention de Genève. Silje ne se dressa même pas contre son père lorsqu'il décida qu'elle expédierait cinq années d'études en deux ans et demi ; elle eut le temps de passer un *bachelor* en anglais avant d'avoir dix-neuf ans. À sa majorité, et en récompense de sa patience silencieuse et de son application extrême, son père avait transmis plus de la moitié de sa fortune à sa fille unique.

L'école supérieure de police devint la première protestation consciente de Silje Sørensen.

Pendant sa première année d'exercice, elle fut placée sous les ordres de la légendaire Hanne Wilhelmsen, et admit bientôt que ce choix de carrière contestataire et plein de défi ferait son bonheur. Elle était très satisfaite de son sort. C'était son mentor récalcitrant et renfermé qui lui avait appris presque tout ce qu'elle savait du travail de policier. Même si Hanne Wilhelmsen savait sans relâche sa cote de popularité à travers son style entêté, Silje n'avait jamais cessé de l'admirer. Lorsque l'inspectrice principale Wilhelmsen reçut une balle dans le dos au cours d'une intervention dramatique dans les Nordmarka, qui la laissa paralysée au-dessous de la ceinture, Silje éprouva le même chagrin que s'il s'était agi d'une sœur. Elle ne s'était jamais bien remise après que Hanne avait tourné le dos au peu d'amis qu'il lui restait dans ce grand hôtel de police fatigué de Grønlandsleiret,

Silje Sørensen était fière de son métier, mais découragée par les cadres à l'intérieur desquels elle était contrainte de travailler.

Elle décida de trier tout d'abord les affaires par ordre de gravité. Les batailles au couteau minables et les bagarres insignifiantes dans les bars n'ayant pas occasionné de blessures graves atterrirent dans une pile à part.

Vous vous en sortirez sûrement, songea-t-elle en essayant d'oublier que dans plusieurs cas, il s'agissait d'auteurs connus. Un non-lieu sonnerait comme une provocation grossière aux oreilles des victimes. Il en était ainsi, malgré tout, et en accord avec toutes les directives du parquet comme de la direction des services de police, elle n'avait pas de souci à se faire en laissant passer ce qui était grave devant ce qui l'était moins. Le commun des mortels aurait peut-être du mal à comprendre ce que la police qualifiait de grave, mais peu importait.

Une grosse heure plus tard, les dossiers étaient répartis en cinq piles.

Silje vida les dernières gorgées de café tiède avant de ranger trois piles dans l'armoire derrière elle.

Plus que deux.

La plus petite comprenait les meurtres. Trois dossiers. Le premier

assez mince, le second presque aussi pauvre. Le troisième était si énorme qu'elle l'avait entouré de deux gros élastiques en croix pour éviter qu'il ne se disloque.

Elle se leva tout à coup et alla au tableau en liège juste en face de son bureau. Elle passa en revue toutes les notes punaisées là, avant d'en poser une sur sa table et de flanquer toutes les autres dans la grosse corbeille à papiers juste à côté. Elle sortit trois feuilles A4 de son placard. Il y avait tout juste la place de les aligner en haut du tableau.

Runar Hansen, écrivit-elle au feutre rouge sur la première.

19.11.08.

Sur la suivante, elle inscrivit Hawre Ghani.

24.11.08.

Elle mordit le bouchon et réfléchit, avant d'ajouter un point d'interrogation.

24.11.08 ?

Il n'était pas encore possible de dire avec précision quand Hawre Ghani avait été tué, mais son meurtre ne faisait plus aucun doute. La médecine légale avait trouvé des traces incontestables de garrot, en plus de l'état lamentable du cadavre. Il paraissait assez peu plausible que ce jeune homme se soit pendu avec un fil de fer jusqu'à ce que sa tête se détache presque du reste du corps, pour ensuite se jeter à la mer. L'institut ne faisait que sous-entendre la date de décès, mais l'enquête avait montré que la victime n'avait pas donné signe de vie après avoir disparu avec un client le lundi 24 novembre devant la gare centrale d'Oslo. On avait bien sûr vérifié toutes les caméras de vidéosurveillance. Sans résultat.

Ce qui correspondait aux explications du prostitué Martin Setre : le type les avait cueillis juste devant l'entrée.

Un mec futé, pensa Silje avec un gros soupir las.

Marianne Kleive, inscrivit-elle sur la dernière page.

19.12.08.

Elle reboucha son feutre et recula de deux pas. Elle sentit le coin de son bureau contre sa fesse et s'assit.

Trois meurtres. Aucun d'élucidé.

Runar Hansen, c'était sa mauvaise conscience. Elle n'osait même pas regarder le fin dossier. Elle garda donc les yeux rivés sur le nom, ce nom inconnu d'un junkie passé à tabac et détroussé dans le parc de Sofienberg sans que personne paraisse s'en émouvoir. Tout ce qu'on avait accordé à Runar Hansen, c'était un examen rapide de la scène de crime durant les heures qui avaient suivi sa découverte, un rapport d'autopsie et un entrefilet dans *Aftenposten*. Ainsi que deux auditions de témoins qui n'avaient rien d'autre à raconter que Runar Hansen était sans domicile fixe, sans emploi stable et qu'il avait une sœur

prénommée Trude.

Dans l'enquête sur le meurtre de Hawre Ghani, au moins, il se passait quelque chose. Le portrait-robot avait été distribué en interne. On s'accordait pour dire que l'heure n'était pas encore venue de publier le dessin. L'expérience leur avait appris que ça impliquerait une marée de renseignements. L'homme avait une allure si banale qu'ils seraient submergés de témoignages catégoriques. Knut Bork travaillait donc toujours sur le milieu de la prostitution. Elle avait demandé un nouveau récit aussi complet que possible de la vie du jeune homme depuis son arrivée en Norvège, dans l'espoir de se constituer une image encore plus précise du triste sort de Hawre Ghani.

L'enquête sur le meurtre de Marianne Kleive battait son plein.

Le meurtre de cette institutrice de quarante-deux ans avait tous les ingrédients pour faire un tabac dans les médias. Les photos personnelles sur lesquelles VG avait mis la main deux heures seulement après la révélation de cette affaire montraient une femme d'une beauté rare. Epaisse chevelure blonde un peu bouclée, silhouette mince et jambes longues, avec un côté athlétique. Le genre de gouine que les médias adoraient. Elle avait un côté Gro Hammerseng, songea Silje en punaisant sous le nom inscrit au tableau une première page arrachée quelques jours plus tôt à VG. Et si son épouse Synnøve Hessel n'était pas une célébrité, elle occupait quand même une place assez prépondérante dans le milieu cinématographique norvégien pour que les journaux puissent justifier les formules racoleuses « célèbre et mainte fois récompensée » à propos de la veuve en deuil. Qui n'avait d'ailleurs pas si mauvaise mine sur les photos, même en doudoune et avec les cheveux emmêlés à 5 208 mètres d'altitude, au North Base Camp, Népal.

Que le meurtre ait eu lieu au vénérable hôtel Continental, ça aidait aussi. Deux jours après la découverte du corps, VG consacrait une page entière à un reportage chez un dénommé Fritjof Hansen, selon toute vraisemblance une âme simple que l'hôtel employait comme homme à tout faire. C'était lui qui avait trouvé le corps, et grâce à son enthousiasme pour la série télévisée *Les Experts*, il avait tenu tout le monde à distance jusqu'à ce que la police vienne relever les indices. La photo le représentait installé dans un bon fauteuil, avec une boîte d'un demi-litre de bière et un petit paquet de chips, et il paraissait porter tous les tourments du monde sur ses épaules.

Il arrivait parfois à Silje Sørensen de regretter que les médias existent. De vouloir tirer un trait sur la liberté de la presse.

Elle saisit sa tasse de café.

Vide.

Elle fronça les sourcils et regarda les noms un par un. Elle chercha

son feutre à tâtons à côté d'elle, sans quitter le tableau des yeux. Elle arracha le capuchon du feutre avec les dents, et alla écrire « PARC DE SOFIENBERG » sous le nom de Runar Hansen et la date de son décès. Sous celui de Hawre Ghani, elle nota « PROSTITUÉ », et pour finir, juste au-dessus de la photo de Marianne Kleive sous le soleil sur Gaustatoppen, vêtue d'un haut de bikini, d'un jean coupé et de grosses chaussures de randonnée, elle écrivit « PACS ».

Au moment où elle reposait son derrière sur le bureau, on frappa à la porte.

Elle ôta de sa bouche le capuchon de son feutre et cria :

« Entrez ! »

Knut Bork obéit.

« Salut, je me disais que je pouvais... commença-t-il en essayant de reprendre son souffle.

— Viens ici, l'interrompt Silje Sørensen. Viens à côté de moi. »

L'inspecteur Bork haussa les épaules et s'exécuta.

« Qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il avec un signe de tête vers le tableau.

— Ce sont les trois enquêtes dont je suis responsable pour l'instant.

— Trois, c'est trop.

— J'en avais quatre. J'en ai cédé une. Tu vois quelque chose d'étonnant ?

— D'étonnant ? Il faudrait que j'aie vu dans les dossiers et...

— Non. Tu connais ces affaires, Knut. Mais regarde juste ce qu'il y a sur le tableau. »

Il plissa le front, sans rien dire.

« Mais regarde ce que j'ai écrit sous les noms, enfin !

— Parc de Sofienberg, lut-il. Prostitué. PACS. »

Il ne voyait toujours pas le lien entre les mots.

« Pour quoi le parc de Sofienberg est-il célèbre ? F aida-t-elle.

— Mmm... Si ! Les ambulanciers qui...

— Non. Si, ça aussi, mais quoi d'autre ? Je ne fais pas allusion à la partie du parc qui est près de l'église de Sofienberg, mais celle qui est derrière. A l'est.

— Les homos, répondit-il du tac au tac. Offre, demande, échanges. Pas un endroit où j'irais traîner la nuit.

— Gagné, souffla Silje avec un sourire las. C'est là qu'on a retrouvé Runar Hansen. Il a été tué entre minuit et minuit et demi au cours d'une soirée froide et pluvieuse de novembre. C'est à peu près tout ce qu'on a fait dans cette affaire. Trouver quand il avait été tabassé, je veux dire.

— Il était pédé ?

— Sais pas. Mais en attendant : concentre-toi sur la renommée de

l'endroit. Tu vois où je veux en venir ?»

Elle le regarda. Une ombre de surprise passa sur ses yeux quand il comprit.

« Merde ! souffla-t-il en passant une main sur ses poils de barbe blonds. C'est curieux que l'ANGL n'ait pas hurlé ! »

L'association nationale des gays et lesbiennes essayait depuis longtemps de pousser le ministère de la Justice à prendre au sérieux les violences contre la communauté homosexuelle. Silje Sørensen avait toujours pensé que le problème était que les attaques contre les homosexuels ne se démarquaient presque jamais pour de bon de toutes les autres agressions commises sous l'emprise de la boisson. Contre les femmes. Contre les hommes. Contre les hétérosexuels et les homosexuels. Les gens buvaient. Devenaient agressifs. Frappaient, poignardaient, violaient et tuaient. Pour chaque victime homosexuelle, Silje pouvait citer cent hétéros, sans réfléchir. Elle ne comprenait pas pourquoi on leur rebattait autant les oreilles avec ça.

Mais c'était surprenant.

« Runar Hansen est dans un parc réputé pour son offre homosexuelle, commença-t-elle. Hawre Ghani disparaît avec un client. Marianne Kleive est mariée à une femme. Ils ont été assassinés selon des méthodes différentes, à des endroits distincts, et aucun d'entre eux n'avait le moindre rapport avec les autres de son vivant. A ce qu'on en sait, en tout cas. Mais... »

Ses yeux se plissèrent.

« Je suis donc responsable de trois enquêtes criminelles déconnectées, et elles ont toutes les trois un lien possible avec l'homosexualité. Quelles sont les probabilités pour que ça arrive ?

— Très fortes, répondit Knut Bork en mordant l'ongle de son pouce. À quoi tu joues ? Et sérieusement, Silje, pourquoi personne n'avait encore vu ce genre de rapport possible ? »

Elle ne répondit pas. Ils contemplèrent le tableau en silence. Longtemps.

« Tout le monde se moque de la première affaire, déclara-t-elle tout à coup. La seconde, personne ne sait rien dessus. C'est-à-dire, les gens ont lu dans le journal qu'on avait repêché un cadavre dans un bassin du port, et il a dû y avoir quelques lignes indiquant qu'il s'agissait d'un demandeur d'asile. Mais pas davantage. En ce qui concerne Marianne Kleive... »

Elle hésita si longtemps qu'il termina la phrase pour elle.

« Cette affaire est si particulière et absurde que personne ne la rattache aux orientations sexuelles de la victime. »

Silje avança jusqu'au tableau. En décrocha les trois feuilles blanches et les coupures de journaux, les froissa et les jeta dans la corbeille à papiers. Knut Bork resta immobile, les bras croisés, tandis

qu'elle allait s'asseoir de l'autre côté de son bureau.

« Ça, lança-t-elle sur un ton ferme. Ça, on va le garder pour nous. Pour le moment. C'est peut-être une coïncidence, comme tous les rapports peuvent être un pur hasard, ou c'est peut-être...

— Une chose assez sordide », compléta Knut Bork. Son pouce s'était mis à saigner.

* * *

Pour la seconde fois en trois semaines, Inger Johanne était seule à la maison, et c'était presque effrayant. L'appartement était toujours très différent sans les bruits familiers des enfants. Elle se surprit à passer à pas feutrés de pièce en pièce pour ne pas faire de bruit.

« Ressaisis-toi », se murmura-t-elle avant de mettre un CD que Line Skytter lui avait compilé, gravé et offert pour Noël.

Kristiane resterait chez Isak jusqu'au vendredi, et Ragnhild était chez ses grands-parents maternels un mercredi sur deux, pour y passer la nuit.

Ça faisait plusieurs heures qu'elle essayait de joindre Yngvar, mais elle était renvoyée chaque fois sur la messagerie. Il devait être en réunion. Quand le jour était enfin arrivé après cette nuit agitée et angoissée, elle avait reconnu qu'elle devait lui parler. Le doute n'avait plus sa place, comme cette nuit, quand elle n'avait cessé de changer d'avis. Elle avait pris sa décision, et ce simple fait lui permettait de voir l'ensemble avec un peu plus d'optimisme.

Si seulement elle savait ce que Kristiane avait vu.

Elle comprenait qu'il devait y avoir quelque chose, mais quoi ? Il ne paraissait pas opportun de contraindre un peu plus sa fille. Plus tard, peut-être, songea-t-elle en déambulant en chaussettes sans savoir quoi faire.

La musique compilée par Line ne correspondait pas à ce qu'Inger Johanne appréciait. Elle alla baisser la voix de Kurt Nilsen au beau milieu du refrain de sa ballade.

Elle devait manger, mais elle n'avait pas faim.

La réunion d'Yngvar devait s'éterniser : il y avait trois heures qu'elle avait laissé le premier message lui demandant de rappeler.

Bien sûr, elle pouvait travailler.

Ou lire.

Regarder un film, peut-être.

Elle empoigna le téléphone et composa le numéro d'Isak sans réfléchir. Il décrocha sur-le-champ.

« Salut, c'est Inger Johanne.

— Salut, l'entendit-elle sourire à l'autre bout du fil.

— J'appelais juste pour...

— Pour demander comment allait Kristiane, compléta-t-il. Superbien. On est allés à la piscine de Bislett, même si les enfants n'y sont pas admis en dehors des week-ends. Elle est si calme que la caissière la laisse entrer.

— Tu la laisses aller seule dans les vestiaires dames ?

— Oui, bien sûr ; elle est trop grande pour m'accompagner chez les messieurs ! Ses seins poussent, tu avais remarqué ? Un peu de poils sur le pubis, aussi ! Notre fille grandit, Inger Johanne, et c'est normal que je l'envoie seule chez les dames. »

Elle ne répondit pas.

« Inger Johanne, soupira-t-il. Elle s'en sort très bien ! On est en train de faire des tacos, et elle a fait cuire toute la viande hachée sans que je l'aide. Elle est occupée à couper les légumes. Quand elle est à la maison, on fait toujours le dîner ensemble. Elle va avoir quatorze ans, Inger Johanne. Tu ne peux pas la traiter en bébé toute sa vie. »

C'est un bébé.

Le petit bébé le plus vulnérable du monde.

« Allô ?

— Oui, oui, bougonna Inger Johanne. Je suis là. C'est chouette que vous alliez bien. Je voulais juste savoir si...

— Tu veux lui parler ? Elle est là. »

Un vacarme assourdissant éclata en arrière-plan.

« Ouups... gémit Isak. Quelque chose vient de tomber. Je lui demande de te rappeler un peu plus tard ?

— Non, non. Ce n'est pas nécessaire. Salut. À vendredi.

— Salut ! »

Il disparut, et elle renvoya un peu. sèchement le téléphone sur la table basse. Quand elle alla à la grande fenêtre, elle n'étouffait plus ses pas. Elle traversa la pièce lourdement sans trop savoir si cette agressivité était tournée vers elle ou vers Isak.

Elle n'avait pas encore accroché de rideaux.

La neige était si épaisse que la clôture sur Hauges vei n'était plus visible. Les congères étaient énormes. Les gens commençaient à avoir des problèmes pour trouver la place où mettre la neige qu'ils déblayaient de leurs allées. Faute d'autres endroits, ils la répandaient au beau milieu de la rue, en conséquence de quoi une bonne partie revenait à son point de départ chaque fois que le chasse-neige passait en grondant.

On ne voyait personne. Le froid de la vitre la fit frissonner. L'énorme bonhomme de neige que les gamins de la maison d'en face avaient fait le week-end passé la dévisageait de ses yeux noir de jais. Il avait perdu son nez. Ses bras en branches de bouleau pointaient de part et d'autre comme des griffes de sorcière. Il avait une vieille casquette sur la tête, et son écharpe rouge pompier lui couvrait la

moitié du visage.

Il lui faisait penser au type près de la clôture.

Elle fit un pas de côté.

Demain, elle achèterait des rideaux.

Soudain, elle se rendit compte qu'elle s'était trompée.

L'angoisse qui la taraudait depuis Noël n'était pas apparue avec le type près de la clôture. La sensation que quelqu'un surveillait Kristiane n'était pas née quand un inconnu lui avait demandé ce qu'elle avait eu pour Noël. Si sa réaction avait été aussi vive, à l'époque, c'est parce que cette angoisse était déjà là. La traque de ces foutues côtes de porc et toute l'agitation en vue de composer un réveillon dont sa mère pourrait être contente n'avaient fait que la mettre de côté, pour un temps.

Ce n'était pas l'homme près de la clôture qui avait fait naître sa peur. Elle avait été là depuis le mariage. Depuis qu'Inger Johanne avait vu sa fille entre les rails du tramway et avait été certaine de la perdre, elle avait senti que son trouble concernait autre chose, de plus grand, que la certitude que sa fille était en danger de mort. En fin de compte, ça s'était bien passé, et même si elle était un peu anxieuse sur les bords, elle ne se rappelait pas avoir été dans un tel état depuis que Wenche Bencke l'avait subtilement menacée presque cinq ans plus tôt.

Inger Johanne courut à son PC et le connecta.

Une éternité parut s'écouler avant que la page de démarrage ne s'affiche, et en tapant le nom de la célèbre écrivaine, elle se trompa quatre fois avant de pouvoir lire ce que lui retournait Google. 26 900 résultats. Elle essaya de limiter sa recherche. Tout ce qu'elle voulait savoir sur cette femme, c'était si elle vivait toujours en Nouvelle-Zélande.

Wenche Bencke n'avait pas été condamnée pour meurtre. Froidement, et sans qu'Inger Johanne comprenne jamais tout à fait le mobile, elle avait assassiné toute une série de célébrités durant l'hiver 2003 et le printemps 2004. Inger Johanne avait assisté Yngvar et Sigmund dans cette grosse enquête, qui n'avait débouché que sur leur certitude que Bencke était coupable. Ils n'avaient rien pu prouver. Cette écrivaine très appréciée était venue l'avoir par une belle journée de printemps, quand il n'avait plus fait de doute que l'assassin ne serait jamais pris. Inger Johanne promenait Ragnhild, née peu de temps plus tôt, quand Wenche Bencke avait avoué avec un sourire calme. Pas de telle sorte que ça ait pu avoir une valeur devant la justice, mais sans trop d'ambiguïté pour Inger Johanne. La sourde menace qu'elle avait laissée planer entre elles au moment de s'en aller sous le soleil printanier était aussi sous-entendue, mais assez univoque pour terrifier Inger Johanne. Son angoisse ne s'était apaisée pour de bon qu'un an plus tard, quand l'écrivaine s'était mariée avec un Maori

de quinze ans de moins qu'elle et avait émigré en Nouvelle-Zélande. Elle ne venait en Norvège que pour le lancement de ses livres, en conséquence de quoi Inger Johanne évitait autant que possible les pages culturelles des journaux la majeure partie de l'automne.

Là.

Un article dans VG, en septembre.

Wenche Bencke au soleil, au milieu des moutons. Elle et son ami avaient acheté une ferme à Te Anau. L'automne précédent, elle n'était même pas venue faire la promotion de son dernier livre. Alors VG était allé la voir.

C'est ceci, chez moi, à présent, déclare la célèbre écrivaine en nous montrant fièrement son énorme troupeau de moutons. J'écris mieux ici. Je vis mieux. Je reste ici.

Inger Johanne respira un peu mieux.

Cette histoire n'avait rien à voir avec Wenche Bencke.

La peur qui la tenaillait maintenant était apparue le 19 décembre, le soir où Marianne Kleive avait été tuée. Inger Johanne cilla, et vit le nombre 19 comme une gravure vert luisant à l'intérieur de ses paupières.

Ce maudit nombre 19.

Elle rouvrit les yeux et se mit à regarder droit devant elle.

Le téléphone sonna.

Eva Karin Lysgaard avait été tuée le 24 décembre.

Niclas Winter, sur qui elle s'était renseignée cette nuit, était mort le 27.

Il était mort. Il n'avait pas été assassiné. Il était mort d'une overdose.

Le téléphone ne renonçait pas. Elle le saisit. C'était Yngvar.

19, 24 et 27. La somme de leurs chiffres faisait 25.

Administrer une overdose à un toxicomane était un moyen bien connu de déguiser un meurtre.

Le téléphone se tut. Et sonna de nouveau quelques secondes plus tard.

« Allô, murmura-t-elle sans force en prenant l'appel et en collant le mobile contre son oreille.

— Salut, trésor. Je vois que tu m'as appelé des tas de fois. Désolé de ne pas avoir pu répondre. J'ai passé tout l'après-midi en réunion. On n'avance pas et...

— Pas de problème, l'interrompit-elle. Il n'y avait rien d'important.

— Tout va bien ? Tu as l'air un peu... bizarre.

— Mais non. Mais oui. Tout va bien, chéri. Je... dormais, rien d'autre. C'est le téléphone qui m'a réveillée. Je crois que je vais aller me coucher.

— Déjà ?

— Sommeil à rattraper. Tu es d'accord pour raccrocher ? Je ne voudrais pas me réveiller tout à fait.

— Bien sûr... »

Sa déception était si manifeste qu'elle changea presque d'avis.

« Dors bien, conclut-il enfin.

— Salut, trésor. On s'appelle demain, hein ? Bonne nuit. »

Elle garda longtemps le combiné muet dans la main. Toni Braxton gémissait *Un-Break My Heart* depuis la chaîne stéréo. Un moteur hurla au point mort dans Hauges vei. Le vent avait dû tourner, car le sempiternel ronronnement de Maridalsveien et de l'importante circulation sur Ringveien était si net qu'elle eut l'impression qu'une conduite avait lâché dans la salle de bains.

Même si les penchants sexuels de Niclas Winter n'avaient pas été mentionnés dans l'article de *Dagens Næringsliv*, il y avait eu pas mal à lire entre les lignes. Il était séropositif. Ça pouvait découler de sa consommation d'héroïne, mais aussi de rapports non protégés avec d'autres hommes. Son œuvre *CockPitt* allait dans ce sens, en tout cas.

Eva Karin Lysgaard était hétérosexuelle, mariée et mère, mais elle s'était distinguée en défendant avec fougue les droits des homosexuels.

Marianne Kleive était mariée avec une autre femme.

Inger Johanne se leva du canapé et sentit qu'elle mourait de faim.

Mais elle n'avait plus peur.

Piste

« J'ai peur que l'enveloppe de Niclas Winter ait disparu, avoua la secrétaire de maître Kristen Faber en entrant dans son bureau le matin du jeudi 15 janvier. J'ai cherché partout sans la trouver.

— Disparue ? Vous avez égaré le dossier d'un client ? » Maître Faber parlait la bouche pleine de croissant.

La viennoiserie était saturée de chocolat, qui faisait une couche brune sur sa lèvre supérieure.

« Je n'ai pas touché cette enveloppe depuis lundi, répondit-elle avec calme. Et c'était pour vous la donner. Ici.

— Bordel de merde, gronda Kristen Faber. C'est difficile, de trouver une enveloppe énorme ?

— Je n'ai pas regardé dans vos tiroirs, bien entendu, répliqua-t-elle aussi imperturbablement. Il faudra que vous vérifiez vous-même. »

Il se mit à ouvrir ses tiroirs en gestes pleins de colère. « J'ai posé l'enveloppe sur la pile dans le coin, grommela-t-il. Vous avez dû l'égarer. »

Au lieu de répondre, elle partit en emportant l'assiette. « Hé ! lui cria-t-il avant qu'elle n'atteigne la porte. Celui-là, il est coincé ! Vous avez bousillé mon bureau ?

— Non. Encore une fois, je n'ai pas touché à vos tiroirs. Mais je peux essayer de vous aider. »

Elle posa l'assiette et essaya de lui venir en aide. Au lieu de secouer le tiroir comme il l'avait fait, elle essaya de décroincer la serrure. En constatant que ça ne fonctionnait pas, elle proposa de la crocheter.

« Avec un coupe-papier, murmura-t-elle tout en réfléchissant. Ou un tournevis. On a une boîte à outils aux archives.

— Vous êtes folle ? »

Il la repoussa et essaya une fois encore d'ouvrir le tiroir récalcitrant.

« Vous avez conscience de ce que coûte ce bureau ? Il faut que vous fassiez venir un menuisier. Ou un serrurier. Je ne sais pas qui il faut appeler pour arranger ça, mais arrangez-moi ça avant mon retour cet après-midi, OK ? »

Sans même la regarder, il fourra le dossier dans son attaché-case. Il

dépendit son manteau et une robe d'avocat d'une patère près de la porte.

« On n'aura sans doute pas terminé aujourd'hui, mais le juge voudra peut-être faire traîner les choses. Ça peut nous emmener assez tard. Vous m'attendez, hein ? J'aurai tout un tas de choses à vous faire chercher après l'audience d'aujourd'hui, et vous devez avoir assez à faire en attendant. »

La secrétaire sourit et fit un très léger hochement de tête.

La porte claqua. La secrétaire s'installa confortablement et prit tout son temps pour profiter de son café et des journaux. Quand elle eut enfin terminé, elle se connecta sur la page Internet de *Vers le permis de conduire*. Son mari commençait à y voir très mal, et il était temps pour elle de passer cet examen avant que son fidèle chauffeur n'y voie plus rien du tout.

On n'était jamais trop vieux pour rien, songea-t-elle, et elle avait tout son temps.

* * *

Inger Johanne attendit patiemment huit heures. La dernière demi-heure avait semblé longue, et elle n'était pas assez calme pour lire les journaux. Son orgueil lui interdisait d'appeler plus tôt le matin. Elle était tout à fait réveillée dès cinq heures, après sept heures d'un sommeil profond et ininterrompu. Sur un coup de tête, elle avait ressorti son matériel de ski et était allée en voiture à Grinda pour une petite promenade matinale. Elle fit demi-tour au bout de cinq cents mètres. Les pistes étaient de nouveau couvertes de neige, et les super skis ultrafins offerts par Yngvar à Noël ne valaient pas tripette sur ce genre de neige. Elle aurait voulu des skis de randonnée, mais le vendeur avait persuadé Yngvar que c'était le ska-ting qui prévalait pour l'instant dans les Nordmarka. En arrivant enfin à son point de départ, elle s'était demandé s'il lui serait possible d'échanger ces cochonneries de baguettes chinoises. Sans parler des chaussures ; elles lui enserraient la cheville et faisaient davantage penser à des bottes de ski alpin. Elle n'avait jamais bien su faire le pas du patineur, et n'ambitionnait pas d'apprendre. Malgré tout, ces péripéties lui avaient fait du bien.

Elle avait fait griller des œufs et du bacon pour son petit-déjeuner, et ne se rappelait pas avoir un jour pris un meilleur premier repas de la journée. Sa tasse de café à la main, elle alla dans le canapé. Le téléphone rechargeait à même le sol. Elle le ramassa, le débrancha et chercha le numéro dans son répertoire.

On décrocha après une seule sonnerie.

« Wilhelmsen, répondit une voix sans timbre.

— Salut Hanne. Ici Inger Johanne. Tout baigne ? »

De toutes les façons lamentables de démarrer une conversation avec Hanne Wilhelmsen, la question visant à savoir si tout allait bien devait tenir la première place sur la liste.

« Ça va », répondit la voix, et Inger Johanne manqua de s'étrangler avec son café.

« Quoi ? toussa-t-elle.

— J'ai dit que ça allait. Merci pour ton cadeau de Noël à Ida, en passant. Ça lui a beaucoup plu. Et toi ? Comment vas-tu ? »

On avait dû offrir des cours intensifs de bienséance standard à Hanne Wilhelmsen pour son petit Noël, se dit Inger Johanne.

« Pas mal, en fait. Mais tu sais. Plein de choses à faire. Yngvar est à Bergen presque toute la semaine, en ce moment, alors je suis seule à me débattre avec les mêmes. »

Hanne n'avait pas dû aller bien loin dans sa formation, car il planait maintenant un silence total à l'autre bout du fil.

« Je serai brève, embraya Inger Johanne. Je me demandais juste si tu pouvais m'aider pour une petite chose.

— Quoi donc ?

— J'ai besoin... J'ai besoin de parler à quelqu'un de fiable dans la police d'Oslo. De préférence quelqu'un qui travaille à la Crim' ou aux Mœurs. Plutôt pas trop bas dans la hiérarchie.

— Ma pomme il y a six ans, en d'autres termes.

— Oui, on peut le dire, mais je...

— Pourquoi me le demandes-tu à moi ? Yngvar peut t'aider, quand même ? »

Inger Johanne gagna un peu de temps en buvant une gorgée de café.

« Il est à Bergen, comme je te l'ai dit.

— Il y a le téléphone.

— Oui, mais...

— Il y a un problème avec Kristiane ? »

Hanne éclata de rire. Elle *ria*it, pensa Inger Johanne avec une perplexité croissante.

« Pas vraiment, mais... »

Si, songea-t-elle.

Je ne veux pas en parler à Yngvar pour le moment. Je ne veux pas qu'on me pose de question critique. Je refuse de rencontrer toutes les objections, les contradictions. Il faut protéger Kristiane, dans la mesure du possible. Je veux en avoir le cœur net d'abord.

« Il pense tout de suite que je suis...

— ... un peu hystérique ? »

De nouveau ce rire léger, inhabituel.

« Un peu trop prompte à croire que quelque chose ne va pas,

approfondit Hanne. C'est là que le bât blesse ?

— Peut-être.

— Silje Sørensen.

— Quoi ? Qui ?

— Vois Silje Sørensen. Si quelqu'un est susceptible de t'aider, c'est elle. Mais il faut que je raccroche. J'ai à faire.

— À faire ? »

L'idée que Hanne Wilhelmsen soit occupée dans l'appartement luxueux du Vestkant où elle vivait dans un exil souhaité était absurde.

« J'ai recommencé à bosser un peu, expliqua-t-elle.

— Bosser ?

— Tu as une façon curieuse de parler dans le téléphone, Inger Johanne. Des mots tout seuls suivis d'un point d'interrogation. Oui, je me suis remise à travailler. Pour moi. En douce.

— Mais... que fais-tu ?

— Passe un de ces quatre, on en parlera. Mais il faut que je raccroche. Appelle Silje Sørensen. Salut. »

Le téléphone se tut. Inger Johanne n'arrivait pas à en croire ses oreilles.

Son amitié avec Hanne Wilhelmsen était née d'une coïncidence. Inger Johanne avait eu besoin d'aide pour l'un de ses projets et était allée voir la taciturne inspectrice principale en retraite. Curieusement, elle s'était sentie la bienvenue. Elles ne se voyaient pas souvent, mais une amitié silencieuse et durable s'était tissée avec les années, sans actes ni obligations.

Inger Johanne n'avait jamais entendu Hanne comme quelques instants plus tôt.

Elle avait été si surprise qu'elle n'avait même pas cherché à savoir qui était cette Silje Sørensen. Ça l'agaçait, mais elle se souvint avoir vu son nom dans le journal. Elle était responsable de l'enquête sur le meurtre de Marianne Kleive.

Ça n'aurait pas pu mieux tomber.

Il était sans doute encore trop tôt pour l'appeler. Yngvar n'était presque jamais à son poste avant huit heures et demie, et elle se disait qu'il en allait de même pour les gradés de la police d'Oslo.

Elle resta donc assise, les deux mains autour de sa tasse de café, en attendant le lever du jour, et en gambergeant sur ce qui avait pu arriver à Hanne Wilhelmsen.

* * *

« Que s'est-il passé ? » murmura Astrid Tomte Lysgaard en ouvrant la porte et en voyant Lukas de l'autre côté.

Il n'était que onze heures, et il aurait dû être au boulot. Il avait

l'air d'avoir appris un autre décès.

« Je suis malade, tu n'as pas idée, répondit Lukas en faisant un pas chancelant dans l'entrée. Mal à la gorge. De la fièvre. Je vais me coucher.

— Tu m'as fait peur, souffla Astrid en levant une main maigre à son cœur, avant de tendre le bras pour lui caresser la joue. On dirait que tu as vu un fantôme.

— Je suis juste malade, répliqua-t-il avec mauvaise humeur en s'esquivant. Je ne me sens pas bien du tout.

— C'est ce qui se passe quand tu ne rentres pas de la soirée. Par ce temps. Il fallait que tu attrapes quelque chose. »

Il ne la regarda même pas en poursuivant dans le salon. Il ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'elle pense que son état était dû à ses activités vespérales dans le garage froid et humide. Il ne brûlait pas d'envie de lui raconter ses prouesses idiotes sur le toit de son père sous la pluie glaciale de janvier. Encore moins de lui expliquer qu'il avait passé plus d'un quart d'heure dans une voiture tiédasse pour se faire remonter les bretelles par Yngvar Stubø, trempé et gelé jusqu'aux os.

« On a des Paracet ? se plaignit-il. Et du Coca. On a du Coca ?

— Les deux. J'ai racheté du Paracet hier après... »

Elle s'interrompit.

« Le Coca est dans le réfrigérateur, continua-t-elle. Tu trouveras le Paracet dans l'armoire à pharmacie de la salle de bains. Je te remplis une bouillotte ?

— S'il te plaît. Je me sens vraiment... »

Il ne servait à rien de détailler davantage la description. Il avait les yeux rouges, et la peau plus pâle que de raison en cette saison. Son nez était meurtri et humide, ses lèvres couvertes de plaques sèches. Un dépôt blanchâtre s'était constitué aux coins de sa bouche, et en allant vers lui pour chercher un verre, elle sentit son haleine âcre, chargée.

« Tu n'es pas très doué pour jouer les malades, Lukas. »

Elle fit un sourire prudent.

Le dos de Lukas n'exprimait que défi quand il partit d'un pas traînant vers l'escalier.

Elle le suivit à la salle de bains. Pendant qu'il s'affairait avec la serrure de l'armoire à pharmacie, elle laissa l'eau couler pour qu'elle soit bien chaude au moment de remplir la bouillotte.

« Honnêtement... commença-t-elle. Tu n'es pas agonisant, Lukas. Reprends-toi. »

Sans répondre, il sortit trois comprimés de leur emballage, se les fourra dans la bouche et les fit descendre avec une demi-bouteille de Coca. Son visage se crispa en grimaces quand il dut avaler dans la douleur. Il se déshabilla sans cesser de marcher, en abandonnant ses

vêtements derrière lui en une espèce de piste dans le couloir et leur chambre fraîche. Il se laissa tomber sur le lit comme s'il venait de dépenser ses dernières forces, tira la couette sous son menton et roula sur le côté.

« Voici la bouillotte, murmura-t-elle. Où veux-tu que je la mette ? »

Il ne répondit pas.

« Lukas... hésita-t-elle. Je voulais te parler de quelque chose. »

La veille, elle avait été obsédée par la question de savoir qui était cette femme dont il avait un portrait dans un tiroir verrouillé de son bureau. Elle avait voulu lui poser plusieurs fois la question. Il s'était toujours passé quelque chose. Sans arrêt. Les gosses. Le dîner. Les devoirs. Le sempiternel garage. Ils s'étaient enfin retrouvés seuls vers dix heures et demie, et Lukas avait insisté pour regarder un reportage sur un tatoueur de Los Angeles. Elle était allée se coucher, et dormait avant qu'il l'ait rejointe.

Aujourd'hui, elle s'était dit qu'elle aurait dû lui demander malgré tout. Elle avait permis à d'autres éléments de s'interposer parce qu'elle avait honte d'avoir ouvert ce tiroir sans son autorisation. Aujourd'hui, elle s'en était voulu. Elle ne devait pas avoir honte : chercher des médicaments que le bon sens poussait à mettre sous clé, c'était une chose qu'elle pouvait parfaitement se permettre.

« Je suis malade ! gémit-on sous l'édredon.

— Je voulais juste te poser une question, rétorqua-t-elle sur un ton un peu plus assuré.

— Ah... Je n'aurai bientôt plus de voix, Astrid ! Je peux avoir un peu de lait avec du miel ? S'il te plaît ? »

Elle prit un instant pour analyser ce qu'elle ressentait.

Du découragement, songea-t-elle. De la colère, peut-être.

De l'inquiétude.

« Oui, répondit-elle d'une voix sans timbre. Bien sûr que je vais te donner du lait avec du miel. »

Elle referma sans bruit la porte derrière elle et redescendit dans la cuisine. Lukas s'était endormi avant qu'elle remonte avec la tasse.

* * *

« Tiens. » Silje Sørensen tendit une tasse de chocolat chaud à Inger Johanne. « Ça me rend dingue, tout ce café le matin, alors je me fais un peu de ça à la place.

— Merci. Ça sent bon. Et merci beaucoup de m'avoir reçue aussi vite.

— J'étais curieuse, tu sais ! »

Le rire de Silje Sørensen ne cadrerait pas trop avec sa silhouette

frêle.

« Pour commencer, j'ai entendu parler de toi et j'ai lu des choses. En second lieu, j'aurais fait place nette pour n'importe qui venant de la part de Hanne Wilhelmsen. Comment va-t-elle, d'ailleurs ? »

Inger Johanne ouvrit la bouche pour répondre, mais se ravisa.

Hanne n'aimerait pas que l'on parle d'elle.

« Tu sais... » répondit-elle en haussant les épaules, dans l'espoir que cette réponse creuse inciterait Silje Sørensen à changer de sujet.

C'était plutôt à elle de le faire.

« Bon, toussota-t-elle. Je ne sais pas du tout par où commencer.

— Ah non ?

— Je suis criminologue, et je travaille...

— Comme je te l'ai dit, l'interrompit Silje, je sais qui tu es. Tu es d'accord pour que je t'appelle Inger Johanne ?

— Bien sûr. Je travaille sur un projet de recherche sur la haine.

— Intéressant. »

Elle avait presque l'air de le penser. Son regard était franc, et elle pencha la tête sur le côté, comme si elle mobilisait toute son attention.

« Les crimes haineux, se corrigea Inger Johanne. La direction de la police m'a chargée de dresser un état des lieux assez vaste sur les crimes haineux. »

Silje Sørensen cilla. Elle posa sa tasse sur le bureau et la repoussa un peu. Ses yeux se plissèrent, et une pointe de langue rose passa à toute vitesse sur ses lèvres.

« D'accord.

— Donc des agressions contre les personnes, quand le crime est motivé par...

— Je sais ce que sont les crimes haineux. »

La plus mauvaise habitude de Silje Sørensen, c'était qu'elle interrompait les gens, songea Inger Johanne.

« Évidemment, acquiesça-t-elle. Évidemment que tu le sais. »

Elles restèrent longtemps ainsi. En silence, pendant que l'une attendait que l'autre parle. Inger Johanne essaya de deviner l'âge de Silje Sørensen. Elle devait être plus jeune qu'elle, mais pas tant que ça. Trente-cinq ans, peut-être. Un peu moins, qui sait ? Elle était soignée et bien habillée, sans que ça paraisse surprenant dans un endroit comme celui-là.

Délicate, pensa Inger Johanne.

Pas un seul jour de sa vie Inger Johanne ne s'était sentie délicate.

Les mains de Silje étaient fines, et ses ongles si bien entretenus qu'Inger Johanne cacha les siens en posant sa tasse et en fourrant les deux mains sous ses fesses.

« C'est de crimes haineux en général que tu dois t'occuper, ou de ceux qui sont dirigés contre un groupe en particulier ? »

Silje s'était penchée en avant, les coudes posés sur le bureau.

« Tu sais, commença Inger Johanne avant de reprendre son souffle. Je crois que je vais commencer par le commencement. Tu as une demi-heure pour écouter une histoire tout à fait particulière ? »

Un diamant énorme scintilla à l'annulaire gauche de Silje Sørensen, sous la lumière crue de la pièce, quand elle l'invita à poursuivre d'un ample geste de la main.

« Vas-y. Je suis tout ouïe. »

Inger Johanne but son reste de chocolat et commença son récit sans se douter qu'elle avait maintenant une grosse moustache brune peu seyante.

* * *

Yngvar n'avait pas encore eu de nouvelles d'Inger Johanne, et ça l'inquiétait. Il était revenu à sa chambre d'hôtel chercher des notes qu'il avait oubliées quand la tentation de s'allonger un instant se fit trop forte. Il pensait avoir omis de prendre ses papiers à dessein. Le dîner à l'hôtel avait été bien plus raffiné que ce que la police berguënoise avait à proposer, et puisque ça faisait partie de sa pension complète, il n'avait même pas eu mauvaise conscience.

Hormis pour le gâteau au chocolat.

Il s'était servi deux fois, et une légère nausée l'avait convaincu de céder au besoin d'un petit instant de repos. Il se défit de ses chaussures et se laissa tomber sur le lit. Il était un peu trop souple, surtout avec l'édredon et le couvre-lit sur le matelas, mais s'il trouvait une position plus confortable, il allait s'endormir.

Il ne voulait pas dormir.

Il voulait choper Lukas.

Depuis la séance d'escalade sur le toit, c'était comme si ce type jouait au chat et à la souris avec lui. Yngvar avait décidé de ne pas déranger Astrid sans raison après leur entrevue lugubre à Os. Il avait donc plutôt appelé Lukas sur son mobile, en n'accédant qu'à la boîte vocale. Le propriétaire n'avait jamais rappelé. Yngvar avait fini par appeler à l'université, mais on savait très mal où était Lukas Lysgaard. Il faisait vraisemblablement l'objet d'une grande indulgence après les événements qu'il avait connus.

Les yeux d'Yngvar se fermèrent.

Ça l'inquiétait qu'Inger Johanne n'ait pas appelé.

Elle avait été très bizarre, la veille au soir, au téléphone.

Soudain, il sursauta.

Il n'avait pas de temps à perdre à ça.

La colère à l'encontre du fils buté de l'évêque l'avait bien réveillé.

« Tu le feras, que tu le veuilles ou non. »

Il trouva le numéro du domicile d'Os en grommelant nerveusement. Composa le numéro et plaqua le téléphone contre sa joue. Il y eut tant de sonneries qu'Yngvar faillit renoncer.

« Famille Lysgaard, répondit enfin une voix féminine sans force.

— Bonjour. Ici Yngvar Stubø. Je suis désolé de vous déranger chez vous un mardi, j'espère que...

— Pas de problème. Pas de quoi être désolé. Vous avez fini par trouver Lukas, j'imagine.

— Bien sûr. Mais il *faut* que je lui parle de nouveau. Son mobile ne répond pas, alors je me demandais si vous aviez une idée de l'endroit où il est ?

— Il est ici.

— À la maison ? À cette heure ?

— Oui. Il est tombé malade. Juste un mal de gorge, mais il a de la fièvre et... Il ne va pas bien du tout.

— Ah. »

Yngvar revit furtivement Lukas Lysgaard tel que deux jours plus tôt, trempé et grelottant.

« Est-ce que je peux vous aider ? voulut savoir Astrid.

— Non, je ne crois pas. »

Il entendait de l'eau couler, et une porte de placard claqua.

« Si, reprit-il tout à coup. C'est juste un petit détail. Rien d'important, en fait, mais pour m'éviter d'embêter un malade, vous allez sans doute pouvoir m'aider. C'est au sujet de... l'abri de votre belle-mère. »

Il rit de bon cœur. Le silence était complet à l'autre bout de la ligne.

« Vous savez, la chambre au rez-de-chaussée où elle allait quand elle n'arrivait pas à dormir. Là où...

— Je sais de quelle chambre vous parlez. Je n'y suis presque jamais entrée. Ou quelques rares fois. C'est à quel sujet ?

— Il y a quatre photos dedans, répondit Yngvar sur un ton badin. Deux ou trois photos de famille, et un portrait, si ma mémoire est bonne. Je me demandais juste de qui était ce portrait.

— La femme qui... »

Sa voix disparut soudain, comme coupée aux ciseaux.

« Allô ? Vous êtes toujours là ? s'enquit Yngvar.

— Oui. Non, je ne sais pas qui c'est. Je peux demander à Lukas quand il se réveillera.

— Non, non. Ne l'ennuyez pas avec des broutilles. Je l'appellerai dans quelques jours.

— C'était tout ?

— Oui. Souhaitez-lui un bon rétablissement.

— Merci, je transmettrai. Au revoir. »

La communication fut interrompue avant qu'il ait eu le temps de répondre. Il posa son téléphone et se renversa en arrière dans son lit, les mains jointes dans la nuque.

Il savait au moins que la photo représentait une femme.

Un soupçon de mauvaise conscience l'assaillit quand il pensa qu'en réalité, il avait roulé Astrid dans la farine. Mais la sensation disparut aussi vite quand il comprit qu'Astrid lui avait menti en retour. Sa façon de s'arrêter au beau milieu d'une phrase indiquait qu'elle avait pensé à quelque chose.

Qu'elle ne souhaitait pas partager avec lui.

Ça pouvait vouloir dire qu'il était sur la bonne piste.

Détective malgré elle

Son caleçon était par terre. Les traces de merde apparaissaient avec une netteté répugnante, même sur le coton sombre. Elle saisit la doublure entre le pouce et l'index et alla dans la salle de bains fourrer le vêtement dans le panier à linge sale. Puisqu'il avait été mal fichu, le pantalon suivrait. Il était juste devant la porte close de la chambre. Elle avait ramassé les chaussettes sur le trajet. Son ballot de vêtements sous un bras, elle ouvrit la porte sans bruit et entra.

Ça sentait le malade.

Haleine fétide, sommeil et gaz intestinaux se mêlaient à une odeur qui lui fit ouvrir la porte du balcon en grand. Elle emplît plusieurs fois ses poumons d'air pur avant de se retourner vers lui.

Son sommeil était si profond qu'il ne sembla remarquer ni le vacarme de la porte récalcitrante ni le courant d'air glacial. L'édredon se soulevait et s'abaissait sur un rythme régulier, et elle voyait à peine le haut de son crâne. Il commençait à se dégarnir. Sa plantation de cheveux n'avait cessé de reculer ces dernières années, mais c'était la première fois qu'elle remarquait un début de calvitie. Elle en fut émue : il avait l'air vulnérable, dans son lit.

« Lukas », appela-t-elle à voix basse en allant vers lui.

Il continua à dormir.

Elle s'assit sur le bord du lit et lui passa une main légère dans les cheveux.

« Lukas, répéta-t-elle un peu plus fort. Réveille-toi. »

Il grogna et essaya de tirer la couette par-dessus sa tête.

« Je veux dormir, grommela-t-il avec un claquement de lèvres. Va-t'en.

— Non, Lukas. Je ne vais pas tarder à aller chercher les gosses, et je veux te parler de quelque chose en tête à tête. C'est important.

— Ça attendra. J'ai trop mal à... »

Il déglutit bruyamment et gémit.

« ... à la gorge !

— Yngvar Stubø a appelé. »

La couette ne se soulevait plus. Elle remarqua qu'il se raidissait, et lui passa de nouveau la main sur la tête.

« Il avait une question très étrange, reprit-elle à mi-voix. Et il faut que je t'en pose une.

— Ma gorge. Ça brûle.

— Hier, commença-t-elle avant de toussoter. Hier matin, j'avais mal à la tête. On n'avait plus de Paracet, alors j'ai voulu prendre un de tes comprimés. »

Il s'assit d'un coup.

« Tu es folle ! feula-t-il. Ces comprimés sont sur ordonnance, et rien que pour moi ! Je ne sais même pas s'ils sont efficaces contre autre chose que la migraine !

— Relax, répondit-elle d'une voix calme. Je n'en ai pas pris. Mais je dois avouer que j'ai ouvert ton tiroir, et...

— Qu'est-ce que tu as fait ? »

Sa voix dérapa.

« Oui, je voulais juste...

— On fait tout notre possible pour apprendre à nos enfants à laisser tranquilles les affaires des autres, l'interrompit-il d'une voix rauque, qui commençait à le trahir pour de bon. Ne pas ouvrir le courrier des autres.

Ne pas fouiller dans leur table de nuit. Et voilà que... voilà que toi, tu... »

Un poing s'abattit sur la couette.

« Lukas. Lukas, regarde-moi », ordonna-t-elle.

Il finit par lever les yeux, et elle ressentit un coup au cœur.

« Il faut qu'on parle, murmura-t-elle. Tu commences à me cacher des choses, Lukas.

— Je n'ai pas le choix.

— Si. On a toujours le choix. Qui est cette femme, qui était dans la chambre de ta mère ? Et pourquoi as-tu enlevé la photo de son cadre pour la cacher dans le tiroir de ton bureau ? »

Elle posa une main sur la sienne. Elle était froide et moite, même sur le dessus. Il ne l'enleva pas, mais l'ouvrit au contraire pour saisir la sienne.

« Je crois que j'ai une sœur », chuchota-t-il.

Astrid ne comprit pas ce qu'il disait.

« Je crois que j'ai peut-être une sœur, répéta-t-il d'une voix éraillée. Une sœur aînée, du côté de ma mère en tout cas. De papa aussi, peut-être. De l'époque où ils étaient très jeunes.

— J'ai l'impression que tu es en train de perdre la raison, murmura Astrid en retour.

— Non. Je suis sérieux. Ça faisait une éternité que la photo était là, et je n'ai jamais su qui c'était. Un jour, j'ai demandé à maman... »

Une quinte de toux le contraignit à se pencher en avant. Astrid lui lâcha la main, mais ne se leva pas.

« J'ai demandé à maman qui c'était. Elle n'a pas répondu. Juste que c'était une amie que je ne connaissais pas.

— Ça devait être vrai...

— Pourquoi maman aurait-elle eu près de son lit la photo d'une personne que je n'ai jamais rencontrée, si ce n'est pas ma sœur ? C'est moi et papa qui sommes sur les autres photos.

— J'ai connu ta mère douze ans, Lukas. Eva Karin est la personne la plus intègre, belle et fondamentalement correcte que j'aie jamais rencontrée. Elle n'aurait jamais, jamais caché un enfant. Jamais.

— Elle a pu le faire adopter ! Ce n'est pas condamnable. Au contraire, ça expliquerait les positions intransigeantes de maman sur l'avortement et... »

Sa voix l'abandonna pour de bon, et il leva une main à sa gorge.

« Que t'a demandé Stubø ? chuchota-t-il.

— Qui était sur la photo.

— Qu'as-tu répondu ?

— Rien.

— Rien ?

— J'ai dit que je ne savais pas. C'est vrai. Je ne sais pas qui c'est. Mais si ça peut avoir une importance pour l'enquête, il faut que tu en discutes avec Stubø.

— Ça ne peut pas avoir d'importance pour l'enquête ! Je ne veux pas que ce soit ébruité. C'est la dernière chose qu'aurait souhaitée maman !

— Mais Lukas, murmura-t-elle en serrant de nouveau sa main. Pourquoi crois-tu que Stubø s'intéresse tant à cette photo, alors ? Il doit de toute évidence penser que c'est important. Et nous voulons que cette affaire soit résolue, non ? Hein, Lukas ? »

Il ne répondit pas. Sa mine butée et le regard baissé lui rappelèrent tant son fils aîné qu'elle ne put s'empêcher de sourire.

« Papa l'avait planquée, bougonna-t-il.

— Quand ?

— Le lendemain du meurtre. Elle était là la première fois que Stubø est venu. Il est entré par erreur dans la chambre de maman, et a sans aucun doute remarqué que le cadre avait disparu, quelques jours plus tard. »

Il attrapa une poignée de serviettes en papier dans une petite boîte qu'elle avait posée sur la table de nuit, et se moucha avec soin.

« Où l'as-tu trouvée ? demanda-t-elle. Si c'était Erik qui l'avait subtilisée ?

— Longue histoire, répondit-il en agitant le mouchoir sale. Mais il faut que je dorme, Astrid. Je suis sérieux. Je ne me sens pas du tout dans mon assiette. »

Elle ne bougea pas. Le courant d'air par la fenêtre était si violent que le journal froufrouta sur la table de chevet. Il s'était remis à pleuvoir, et le boucan de grosses gouttes sur le balcon la força à

hausser le ton quand elle donna deux petites tapes sur l'édredon et répondit :

« OK. Mais on n'a pas fini. »

Il se glissa sous sa couette et lui tourna le dos.

« Ça t'ennuierait de fermer la porte ?

— Non. »

Le bois avait joué pendant cette très longue période pluvieuse, et il lui fut impossible de fermer complètement la porte. Elle la laissa entrebâillée et sortit de la chambre, les chaussettes et le pantalon sales de Lukas sous le bras.

Le téléphone sonnait au rez-de-chaussée.

Elle espéra presque que ce serait Yngvar Stubø.

* * *

« Tu as parlé à ton mari de... Est-ce qu'Yngvar Stubø est au courant ? »

Ça faisait presque trois quarts d'heure que Silje Sørensen écoutait Inger Johanne. Elle avait pris quelques notes, et à deux ou trois occasions, elle avait glissé une ou deux questions. Le reste du temps, elle avait écouté, de plus en plus tendue. A un certain stade du récit aussi incroyable que rigoureux d'Inger Johanne, une légère rougeur était apparue dans le cou de l'inspectrice principale. Inger Johanne voyait à présent le poulx battre entre ses clavicules.

« Non, reconnut Inger Johanne après une pause quasi imperceptible. Il est à Bergen en ce moment.

— Ça, j'avais compris, mais c'est quand même... »

Silje démêla ses cheveux mi-longs avec ses doigts.

Le diamant scintilla.

« On va voir si j'arrive à résumer comme il faut. »

Un stylo bleu se balançait entre son majeur et son index.

« “The 25'ers”, commença-t-elle, est donc une organisation sur laquelle on sait fort peu de choses. Tu penses qu'ils sont venus en Norvège, pour des raisons inconnues, et se sont mis à tuer des homosexuels ou des sympathisants selon un calendrier prédéfini basé sur les nombres 19, 24 et 27. Qui seraient des nombres mystérieux en relation avec le Coran pour le premier, et deux vers de l'Épître de Paul aux Romains pour les deux autres. »

Elle leva à peine les yeux de sa feuille.

« Oui, répondit Inger Johanne d'une voix éteinte.

— Tu as conscience que ça a l'air pour le moins délirant ?

— Oui.

— Tu ne te demandes pas pourquoi j'écoute ça depuis presque... »

Elle jeta un coup d'œil à une montre Omega en or et acier.

« ... une heure ?

— Si. »

Inger Johanne glissa de nouveau ses mains sous ses fesses. Elle regrettait amèrement ; c'était à Yngvar qu'elle aurait dû parler. Yngvar qui la connaissait el savait comment elle pensait, de quoi elle était capable. À présent, elle transpirait et se sentait plus mal à l'aise que depuis longtemps en compagnie de cette inspectrice principale aux longs doigts et aux cheveux qui avaient été arrangés par le coiffeur le matin même.

Silje Sørensen s'était levée.

Elle ouvrit un tiroir de son bureau. Elle était si petite qu'elle n'eut presque pas à se pencher. Inger Johanne comprit que ça n'avait pas dû être évident pour elle de satisfaire les impératifs physiques de l'école supérieure de police. Elle resta un instant immobile, à observer. Depuis sa place, Inger Johanne ne voyait pas ce que c'était. Puis le tiroir claqua, et Silje Sørensen alla à la fenêtre.

« Et le 27 décembre, tu n'as pas de meurtre du tout, reprit-elle, le dos tourné. Ce n'est qu'une supposition, que ce... »

La pause dura si longtemps qu'Inger Johanne murmura :

« Niclas Winter.

— Que ce Niclas Winter aurait été assassiné, et ne serait pas mort d'une overdose. »

Inger Johanne se demanda si elle ne devait pas prendre congé. Elle avait sa besace à moitié ouverte à ses pieds, et elle vit qu'elle avait raté trois appels sur son mobile.

« En plus, reprit Silje Sørensen si fort et à brûle-pourpoint qu'Inger Johanne sursauta, les expériences des Américains indiquent qu'ils ne tuent que des homosexuels, et pas leurs sympathisants, c'est bien ça ?

— Mais ils ne savent presque rien sur eux, ils ont...

— Tu sais s'ils se préoccupent des dates ?

— Oui ! cria presque Inger Johanne. J'ai appelé mon... »

Elle s'interrompt. Sa crédibilité était déjà assez mauvaise comme ça sans qu'elle doive en plus mentionner une amie.

« J'ai appelé maître Winslow, à l'APLC, se corrigea-t-elle. Le cabinet dont je t'ai parlé. »

C'était vrai. En venant à l'hôtel de police, Inger Johanne avait ressenti le besoin d'étoffer un peu son maigre récit, et avait appelé Karen aux Etats-Unis. Elle n'avait pas compris qu'il faisait encore nuit en Alabama avant que son amie ne décroche. Ça n'avait aucune importance, lui avait assuré Karen, elle était encore sous le coup du décalage horaire de toute façon.

« Comme je te l'ai dit, ce sont des numérologues qui ont trouvé d'où vient le nom "The 25'ers". Ils ont bien sûr des éléments sur lesquels se baser. Fonder leur théorie. Les six meurtres qu'ils relient

pour l'instant à cette organisation ont été commis le 19, le 24 ou le 27, à ce que m'a raconté maître Winslow. »

Elle s'essuya sous le nez et ajouta avec une certaine gêne :

« Là. Ce matin. »

Silje Sørensen retourna derrière son bureau. Ouvrit un tiroir, regarda dedans.

Tout à coup, elle s'assit. Sans refermer le tiroir.

« Tu serais venue il y a une semaine, je t'aurais poliment éconduite au bout de cinq minutes. Si je ne l'ai pas fait, c'est parce que... »

Elles se regardèrent. Inger Johanne se mordit la lèvre. « Je ne sais pas si je fais bien de te dire ça, reprit Silje sans la quitter des yeux. Rien ne te lie à la police. D'un point de vue formel, je veux dire. »

Inger Johanne ne répondit pas.

« D'un autre côté, je crois que tu as plus ou moins obtenu des autorités compétentes les pleins pouvoirs pour ton projet de recherche. Je considère comme une évidence que tu as toutes les autorisations nécessaires pour accéder à nos dossiers pénaux, en tout cas quand on les soupçonne d'être en rapport avec les crimes haineux. »

Inger Johanne ouvrit la bouche pour protester. Silje leva une main.

« Je crois, j'ai dit ! Je n'ai pas prévu de te poser la question. Je te dis juste ce que je crois. Pour pouvoir te montrer ça. »

Elle tira une feuille simple du tiroir ouvert. Elle la regarda un instant avant de la tendre à Inger Johanne, par-dessus son bureau surchargé mais bien rangé.

Inger Johanne prit la feuille et rajusta ses lunettes.

Il y avait trois noms et trois dates.

« Je reconnais le nom de Marianne Kleive. Mais les deux autres, je...

— Runar Hansen, l'interrompt Silje. Passé à tabac dans le parc de Sofienberg le 19 novembre. Hawre Ghani. Demandeur d'asile mineur qui...

— Le parc de Sofienberg, l'interrompt Inger Johanne. Côté est ou ouest ?

— Est, répondit Silje avec un sourire presque imperceptible. Tu as peut-être entendu parler de Hawre Ghani ; c'est le corps que nous avons repêché dans un bassin du port le dernier dimanche de l'avent. »

Inger Johanne avait la bouche sèche. Elle chercha autour d'elle quelque chose à boire, mais il ne restait qu'une couche sèche au fond de sa tasse de chocolat.

« Il était... commença Silje avant d'inspirer et de ménager ses effets. Entre plein d'autres choses, il était prostitué.

— Il me faut quelque chose à boire.

— Nous ne connaissons pas le moment exact de son assassinat,

mais il y a de fortes chances pour que ça se soit passé le 24 novembre. Une source digne de foi l'a vu disparaître avec un client. Depuis, personne ne l'a revu. La date correspond aux hypothèses de la médecine légale.

— Je passe juste aux toilettes. Il faut que je boive un peu.

— Tiens, répondit Silje en attrapant une bouteille de Farris dans l'armoire derrière elle. Je comprends que ça te fasse un certain effet. Tu as été un peu plus rapide que nous à recoller les morceaux. C'est toujours...

— Il vous manque un meurtre pour le 27 novembre », fit observer Inger Johanne.

Elle avait de plus en plus chaud. Le bouchon de la bouteille refusait de se laisser dévisser.

« Ce ne sont peut-être que des hasards, poursuivit-elle d'une voix un peu trop perçante.

— Tu n'y crois pas toi-même. Et tu te trompes. Il ne nous manque pas de meurtre pour le 27 novembre. Mardi dernier, quand mon collègue et moi avons vu un lien frappant entre les trois affaires dont je suis responsable... »

Elle se pencha tout à coup en avant et agita une main vers la bouteille. Inger Johanne la lui donna, et d'un geste énergique, Silje la déboucha.

« La situation est assez précaire quand un inspecteur principal se voit confier trois enquêtes de meurtre, reprit-elle après lui avoir rendu la bouteille. En fait, j'en avais quatre, mais la dernière a été transmise à un collègue. Je ne m'étais pas impliquée plus que ça dedans avant de la refiler. Il s'agit du sabotage présumé d'une voiture. Elle a fait une sortie de route dans le Maridal, et comme personne ne respecte les limitations de vitesse sur cette route hyper dangereuse, le conducteur a été tué. Au début, on a traité ce cas comme un accident de la route classique. Et puis il est apparu que les freins avaient pu être... trafiqués. D'ailleurs, je le savais déjà, mais ce dont je ne me doutais pas, c'est que la victime, une certaine Sophie Eklund, une Suédoise, était la concubine de Katie Rasmussen. »

Il fallut plusieurs secondes à Inger Johanne pour faire le rapprochement. Elle avait déjà bu la moitié de sa bouteille.

« La députée, souffla-t-elle enfin. La porte-parole lesbienne du Parti travailliste. Tu crois que... le sabotage était dirigé contre elle ? Est-ce que... elle a payé par erreur pour sa concubine ?

— Je ne sais rien, je ne crois rien. Je dis juste que ta théorie absurde vient trop facilement à l'idée pour que j'en fasse litière.

— Il peut bien sûr s'agir de quelqu'un d'autre. Une autre organisation. Ou un copycat. Ou...

— Ecoute, l'interrompit l'inspectrice principale. Écoute bien, à

présent. »

Elle posa les coudes sur la table et joignit les mains entre elles.

« Tu as bonne réputation, Inger Johanne. Pas mal de gens dans la maison ont bien conscience du travail que tu as fait pour Kripos, sans rien recevoir en retour. Pour ma part, je t'ai remarquée quand Kripos a résolu l'affaire des assassinats d'enfants il y a quelques années. Personne chez nous n'ignore que ce sont tes efforts qui ont permis de sauver la vie de cette petite fille kidnappée. »

Inger Johanne la toisa d'un œil vide. Elle ne voyait pas où l'inspectrice principale voulait en venir.

« Mais on dit aussi que tu es plutôt... »

Elle se redressa, et ses yeux se plissèrent avant qu'elle trouve un terme à sa convenance.

« Récalcitrante, compléta-t-elle. Tu sais comment on t'appelle, chez Kripos ? »

Inger Johanne leva la bouteille à sa bouche et but. Longtemps.

« *The reluctant detective.* »

Le rire de Silje était énorme, chaud et contagieux.

Inger Johanne sourit et finit par reboucher la bouteille.

« Je ne savais pas, reconnut-elle en toute honnêteté. Yngvar ne m'en a jamais rien dit.

— Il ne le sait peut-être pas. Ce que je veux dire, en tout cas, c'est que tu me montres en ce moment même que ton surnom n'est pas usurpé. Tu commences par balancer une théorie qui a l'air de sortir tout droit d'une série B américaine, pour essayer de t'en dégager quand je te dis qu'elle n'est pas si idiote malgré tout. On doit pouvoir... »

De grands cris résonnèrent dans le couloir. Un homme beugla, et des pas précipités suivirent un hurlement de femme. Inger Johanne tourna un visage terrorisé vers la porte close.

« Quelqu'un qui essaie de se carapater, l'informa Silje avec calme. Il n'y arrivera sans doute pas.

— On ne devrait pas aider ? Ou...

— Toi et moi ? Que nenni ! »

On avait dû rattraper et neutraliser le fugitif, car un silence absolu retomba tout à coup dans le couloir. Inger Johanne jouait avec le bord de son pull-over, quand elle vit un calendrier au mur juste derrière Silje. Un cercle rouge magnétique entourait le jeudi 15 janvier.

« Indépendamment de ma théorie, commença-t-elle, il faut bien reconnaître que pour novembre et décembre, nous avons six meurtres liés... d'une façon ou d'une autre... aux homosexuels, doit-on pouvoir dire. Les 19, 24 et 27 novembre. Les mêmes jours de décembre. Aujourd'hui, on est le 15 janvier. »

Elle n'avait pas quitté le cercle rouge des yeux. Quand elle cilla, il

s'était gravé sur sa rétine comme un o vert.

« Oui, accorda Silje Sørensen. Dans quatre jours, ce sera le 19 janvier. Il se pourrait que le temps presse. »

Inger Johanne n'y avait pas encore pensé. Elle en eut la chair de poule sur les bras, et baissa ses manches.

« Vous avez des pistes ? Ne serait-ce qu'une ? Yngvar donne l'impression qu'ils sont plutôt bloqués, à Bergen, en tout cas. »

Silje Sørensen fit la moue et pencha un peu la tête d'un côté, puis de l'autre, comme si elle hésitait à qualifier de piste ce qu'elle cherchait. Elle ouvrit trois tiroirs avant de trouver le bon, et en sortit une pile de dessins. Le tiroir claqua quand elle se leva pour aller au tableau en liège nu.

« Nous avons ça. Des portraits-robots de l'homme qui payait une passe à Hawre Ghani la dernière fois qu'on l'a vu vivant. »

Elle accrocha chaque dessin au tableau à l'aide de punaises rouge vif. Inger Johanne se leva et attendit que les quatre feuilles aient trouvé leur place. Un portrait entier, un visage de face, un de profil et le dessin curieux de ce qui ressemblait à un revers de manteau orné d'un insigne.

« Tout va bien ? »

La voix de Silje paraissait venir de très, très loin.

« Inger Johanne ! »

On la saisit par le bras. Sa tête était si légère qu'elle ne demandait qu'à s'envoler vers le plafond comme un ballon gonflé à l'hélium si elle ne se ressaisissait pas.

« Assieds-toi ! Au nom du Ciel, assieds-toi !

— Non. Je veux rester debout. »

Même sa propre voix lui semblait lointaine.

« Tu as... tu sais qui c'est, Inger Johanne ?

— Qui l'a fait ?

— Notre dessinateur attitré, il s'appelle...

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Sur quel témoin cette esquisse se base-t-elle ?

— Un gamin. Enfant des rues. Prostitué. Tu sais qui c'est ? »

Elle n'avait pas lâché le bras d'Inger Johanne. La prise se durcit.

« J'ai giflé cet homme, répondit Inger Johanne.

— Quoi ?

— Ou ton témoin me fait une blague, ou c'est la personne la plus observatrice qui soit. Je n'oublierai jamais cet homme. Il... »

Le sang était revenu dans sa tête. Cela faisait longtemps qu'elle ne s'était pas sentie l'esprit aussi clair. Un calme étrange s'empara d'elle, comme si elle venait enfin de décider ce qu'elle voulait et ce en quoi elle croyait.

« Il a sauvé la vie de ma fille. Il a évité à Kristiane d'être tuée par

le tramway, et c'est avec une gifle que je l'ai remercié. »

* * *

La secrétaire de maître Faber avait enfin pris le temps de crocheter le tiroir de son patron. Bien sûr que ni un serrurier ni un menuisier n'avaient été nécessaires. Tout ce qu'il fallait, c'était une manipulation déterminée dans la serrure à l'aide d'un canif qui décorait son propre bureau. Clic, fit la serrure, et le tiroir s'ouvrit.

L'enveloppe y était. Grande, brune, marquée du nom de Niclas Winter au-dessus d'un numéro d'identité. Elle était scellée à l'ancienne, à la cire cachetée. Comme une garantie supplémentaire contre les importuns, quelqu'un avait gribouillé une signature illisible sur le rabat collé.

Quand Kristen Faber avait repris le cabinet à la suite du vieil avocat Skrøder, il y avait eu pas mal de boulot. Ulrik Skrøder était complètement sénile sur les six derniers mois avant que son fils ne parvienne enfin à le faire mettre sous tutelle, et que le cabinet puisse être revendu. C'était en tout cas la version officielle. Elle qui avait eu la tâche de mettre de l'ordre dans les dossiers et de recenser tous les délais de prescriptions dépassés ou sur le point de l'être, pensait que le vieux devait pédaler dans la semoule depuis un bon bout de temps. C'était le désordre partout, et il lui avait fallu plusieurs mois pour trier le plus gros.

Une fois cette besogne accomplie, Kristen avait compris qu'il avait payé ce cabinet trop cher. Les affaires en cours étaient beaucoup moins nombreuses que ce qu'on lui avait fait miroiter, et l'essentiel des clients avaient à peu près le même âge que leur avocat. Ils mouraient tout simplement, les uns après les autres, à des âges fort avancés, leurs affaires bien en ordre et sans le moindre besoin d'un avocat. Dix-huit mois plus tard, Kristen obtint par décision de justice le remboursement de la moitié de ce qu'il avait dépensé.

La secrétaire n'avait aucune difficulté à comprendre la frustration de Kristen d'avoir acheté chat en poche. Elle ne pouvait pourtant pas s'empêcher de lui rappeler de temps en temps toutes les enveloppes scellées dans une armoire des archives. Certaines paraissaient antédiluviennes, et le fils de maître Skrøder avait laissé entendre qu'elles pouvaient renfermer des choses de grande valeur. Elles avaient été confiées par certaines des familles les plus riches et les plus anciennes de la ville, expliqua-t-il. Son père avait toujours dit que la grosse armoire en chêne renfermant ces papiers était la preuve de sa bonne réputation. Elles étaient toutes cachetées, et marquées du nom du propriétaire de leur contenu, et Kristen Faber s'était contenté d'en ouvrir dix ou douze à l'époque où son désespoir d'avoir acheté un

portefeuille qui ne valait pas un clou était le plus grand.

Hormis des actions dans des compagnies qui n'existaient plus, des contrats de mariage entre des époux décédés et un paquet de billets qui n'avaient plus cours depuis longtemps, il trouva le premier jet d'un roman écrit par un inconnu, dont il put constater après seulement dix pages l'inintérêt flagrant. Il avait alors claqué les portes de l'armoire et décidé d'oublier cette défaite cuisante et de repartir de zéro par ses propres moyens.

L'armoire n'avait pas bougé.

C'était sa secrétaire qui l'avait ouverte pour la première fois en presque dix ans quand le jeune Niclas Winter avait téléphoné. Il avait l'air frustré et était assez incorrect, et il se demandait s'ils avaient pu classer une enveloppe à son nom. Puisque ses journées étaient longues et qu'elle était curieuse de nature, elle avait jeté un coup d'œil. Et l'avait trouvée. En y regardant de plus près, elle avait l'air plus récente que beaucoup d'autres choses dans cette armoire.

Elle leva l'enveloppe vers la lumière.

Impossible de voir ce qu'il y avait à l'intérieur. Niclas Winter ne lui en avait d'ailleurs rien dit en la couvrant de baisers sonores dans le téléphone juste avant Noël, quand elle l'avait appelé pour l'avertir de sa découverte.

La tentation de faire sauter le cachet dépassait presque ce qu'elle pouvait endurer. Elle posa une main sur le papier épais. Ce genre d'enveloppe pouvait être ouverte à la vapeur, mais le cachet posait un problème.

Avec un soupir, elle la déposa sur le bureau de Kristen Faber et s'en retourna à ses affaires.

En tout cas, elle serait là quand il l'ouvrirait.

* * *

« On ne peut pas diffuser ça, déclara Silje Sørensen en posant une main sur le dessin de l'inconnu. En tout cas pas encore. Si nous publions ce dessin, il perdra une bonne partie de sa valeur. Tout le monde se fera un avis et une idée, les renseignements afflueront, et l'expérience nous montre qu'on s'embourbera sérieusement avant de tirer quelque chose d'essentiel de cette façon de faire. En revanche... »

Elle contempla le dessin encore quelques secondes avant de retourner s'asseoir.

« Maintenant, on a un atout dans notre manche. Et personne ne le sait. »

Inger Johanne hocha la tête. Une fois remise après avoir reconnu le type du portrait-robot, elles avaient revu toute cette affaire point par point. Elle en était à la moitié d'une autre bouteille de Farris, et

essaya de réprimer un rot.

« Et tu es tout à fait sûre ? »

Ce devait être la troisième fois que Silje lui posait la question.

« Je suis tout à fait sûre que ce dessin présente des ressemblances incompréhensibles avec l'homme qui a sauvé Kristiane, oui. C'est comme s'il avait servi de modèle. Qu'il soit question de la même personne, je ne peux pas l'affirmer, encore une fois. Ce qui compte, c'est que... »

L'air se força un passage dans son œsophage, et elle eut un renvoi.

« Excuse-moi, murmura-t-elle en levant un poing devant sa bouche. Ce qui compte, c'est qu'il commence à y avoir tant de points communs dans cette histoire qu'on ne parle plus de simples coïncidences. Réussir à mettre sur les lieux du meurtre de Marianne Kleive l'homme avec qui Hawre Ghani a été vu avant de disparaître, on doit pouvoir dire que c'est une avancée. Dans les deux affaires, oserais-je même ajouter.

— Tu pourrais bosser ici, toi. »

Silje fit un sourire imperceptible, avant que la ride ne réapparaisse entre ses sourcils.

« Et puisque tu es en forme, tu peux m'expliquer cet insigne, là ? »

Elle tendit un doigt vers le dessin.

« Ça nous a pas mal déboussolés.

— C'était bien le but, répliqua Inger Johanne. L'heure n'est plus aux postiches et aux cheveux teints. Tu as vu *L'Inconnu du Nord-Express, de Hitchcock* ? »

La ride de Silje se creusa.

« Où deux inconnus se rencontrent dans un train, lui rappela Inger Johanne. Ils veulent chacun descendre quelqu'un. L'un propose qu'ils échangent leurs contrats, pour bénéficier d'un alibi à toute épreuve. A ce moment-là, l'assassin n'aurait aucun mobile, et comme on le sait, le mobile est l'une des toutes premières choses que la police essaie de définir. »

Pour la seconde fois en peu de temps, elle pensa à Wenche Bencke. Elle rejeta l'idée et essaya de sourire.

« Je... Je ne regarde pas trop ce genre de chose, reconnut Silje.

— Tu devrais. En tout cas : cet insigne est là parce qu'il n'a rien à voir dans cette affaire. Regarde le reste de son accoutrement : des vêtements neutres, sombres, sans le moindre signe distinctif. N'importe qui d'un peu observateur aurait remarqué l'insigne rouge vif. Alors vous gaspillez un beau paquet d'énergie en...

— Mais d'où le tient-il ?

— De n'importe où. Et ça peut être n'importe quoi. Une chose qu'il a prise Dieu sait où. Si nous avons vu juste dans nos suppositions, c'est un tueur des plus professionnels. Ses cheveux, par exemple. Est-il

chauve, ou s'est-il rasé la tête ? Je parierais pour la seconde possibilité.

— On dirait que tu as lu ça, glissa Silje en agitant l'annexe du dessinateur. Martin Setre n'en était pas sûr.

— Mais il y a pensé, alors ? Je n'ai pas eu le temps, si on peut dire. Si je devais travailler dans la police, il serait témoin professionnel ! Je parie que ce gars-là... »

Elle fit un signe de tête vers le tableau.

« ... a en fait des cheveux tout à fait normaux. Au lieu d'une perruque ou d'une couleur, qui ne font pas toujours authentiques, il se rase la tête. »

Silje secoua légèrement la tête.

« Nous nous sommes demandé... si ce type se moquait de nous. »

Le silence se fit entre elles. Inger Johanne sentit que ses doigts s'endormaient, et elle les retira de sous ses fesses. Un coup d'œil rapide lui apprit qu'ils n'étaient plus seulement mal soignés, ils étaient blanc craie tachés de rouge.

« Il ne peut pas opérer tout seul, reprit Silje, plus comme une question que comme une affirmation.

— Non. Je ne crois pas. Ils sont un groupe, et opèrent en tant que tel. Mais rien n'est sûr, bien entendu. »

Elle haussa à peine les épaules.

« Il faut que je m'y mette ! lança Silje en abattant ses deux paumes sur la table. Nous devons mettre en place une collaboration formelle avec Kripos aussi vite que possible. Et avec la police de Bergen. Et... »

Elle inspira et souffla entre des lèvres presque pincées.

« C'est un tel putain de boulot que je ne sais pas trop par où commencer. »

Inger Johanne fut surprise d'entendre cette femme fluette employer des mots pareils.

« Je me trompe peut-être, murmura-t-elle.

— Oui. Mais on ne peut pas prendre de risque. »

Elles se levèrent en même temps, comme sur ordre. Inger Johanne ramassa sa grande besace, la jeta sur son épaule, empoigna son duffle-coat et alla vers la porte.

Elle n'avait rien dit de son impression que Kristiane était surveillée. Au moment où elle serra la main de Silje, elle se rendit compte qu'elle aurait dû le faire. Silje Sørensen était une inconnue, dépourvue des réactions réflexes d'Isak et Yngvar quant à l'anxiété excessive d'Inger Johanne. Silje avait des enfants, à ce qu'elle en voyait des jolies photos de famille sur l'appui de fenêtre. Elle l'aurait peut-être crue.

Tout ça pouvait avoir une importance dans cette affaire.

« Merci de bien avoir voulu m'écouter. »

Elle lâcha la main de Silje.

« C'est nous qui te remercions, répondit Silje avec un sourire sans joie. Et à très bientôt. »

Quand Inger Johanne se retrouva au volant deux minutes plus tard, elle comprit pourquoi elle n'avait pas mentionné le dossier égaré, l'homme près de la clôture et une sensation aussi effrayante qu'indéfinissable que quelqu'un ne voulait peut-être pas le bien de sa fille.

Ce serait trahir Yngvar que de ne pas lui en parler en premier.

Maintenant que la police d'Oslo la prenait au sérieux, il serait peut-être plus disposé à écouter.

Espérait-elle.

* * *

Astrid Tomte Lysgaard avait souhaité de toute son âme que Lukas répondrait autre chose. Elle ne doutait pas qu'il ait dit la vérité, ils se connaissaient trop bien. Malgré tout, il y avait quelque chose de nouveau chez lui, qu'elle ne comprenait pas. Depuis qu'ils allaient ensemble en classe, en seconde, et qu'ils sortaient ensemble, elle avait toujours admiré Lukas. En premier lieu parce qu'il était beau garçon, studieux et gentil. Le temps aidant, il avait été question d'impératifs économiques, de vie quotidienne et de trois enfants. Lukas prenait tout au sérieux. Ils ne laissaient jamais tramer les factures. Il n'avait jamais raté une réunion de parents d'élèves depuis que leur aîné était entré au jardin d'enfants, et il s'était porté volontaire pour être représentant du conseil des parents d'élèves dès que le gosse était entré à l'école. Lukas était adroit de ses mains et travailleur, il avait construit l'annexe et le garage tout seul. Il ne lui viendrait jamais à l'idée de payer quelqu'un au noir. Il condamnait toujours avec fermeté toute forme de racisme ou de calomnie.

Ses amies pouvaient parfois laisser échapper qu'elles trouvaient Lukas ennuyeux.

Elles ne le connaissaient pas aussi bien qu'elle.

Lukas était tout sauf ennuyeux, mais à présent, elle ne le comprenait plus.

Le choc consécutif au meurtre d'Eva Karin avait dû faire plus que lui causer un profond chagrin. C'était incompréhensible qu'il ne fasse pas tout son possible pour aider la police.

Lukas ne faisait jamais rien de mal, c'était aussi simple que ça.

Ne pas aider la police, c'était mal.

Elle se resservit en café et s'assit sur le canapé. Leva la tasse contre son visage et sentit la vapeur mouillée se déposer sur sa peau et

refroidir.

Lukas n'avait pas de sœur. Bien sûr que non. Si Eva Karin avait eu une fille dans une vie antérieure, avec ou sans Erik, elle l'aurait assumé. Si elle avait donné l'enfant en adoption, elle l'aurait dit à ses proches. D'accord, dans certaines occasions, Eva Karin pouvait paraître distante, presque renfermée. Pourtant, Astrid avait toujours attribué ces absences passagères au fait que l'évêque portait les secrets d'une foule de gens. Eva Karin suscitait la confiance. Elle parlait bas, même depuis la chaire, son langage sobre et chantant incitait aux confidences. Et jamais, pas une seule fois durant toutes ces années, Astrid n'avait vu ou entendu Eva Karin dire des choses qu'elle ne pensait pas.

En revanche, sur elle-même, Eva Karin était généreuse.

Elle parlait ouvertement de ses erreurs et de la folie qu'elle avait rejetée. Elle avait un respect énorme pour la vie, en dépit de ses circonvolutions et du poids qu'elle représentait pour certains. Sa foi fervente en Jésus confinait au fanatisme, mais sans jamais basculer du mauvais côté. Quelques années plus tôt, elle avait dépensé une petite fortune pour acheter l'étrange portrait du Messie suspendu depuis au mur du salon de la maison de Nubbebakken, et ses yeux débordaient de joie. Ce devait être l'ébauche d'un retable pour une église quelque part dans l'Østland, mais Eva Karin avait précisé qu'il n'y avait que sur cette esquisse que l'artiste avait fait des yeux bleu glacier au Sauveur. A plusieurs reprises, Astrid avait cru tomber en pleine conversation entre sa belle-mère et ce Jésus aux courts cheveux blonds en bataille. Eva Karin avait souri de toutes ses dents et ri d'elle-même, avant de détourner la conversation grâce à un commentaire anodin sur la météo.

À ce qu'Astrid en comprenait, dans la réalité, Jésus avait dû être plutôt bronzé, avec des yeux noirs et des cheveux longs.

Jésus, c'était le pardon, disait souvent sa belle-mère.

Jésus considère que toute vie est sacrée.

Cacher un enfant, ça aurait été déshonorer la vie.

Astrid reposa sa tasse.

S'il était question d'une fille adoptée, elle n'aurait eu qu'une photo la représentant bébé.

Lukas n'était plus lui-même. D'habitude, c'était lui qui arrangeait les choses pour elle quand le monde s'emballait et quand elle était submergée. À présent, c'était elle. Elle devait l'aider.

Elle emporta sa tasse dans la cuisine et la posa sur le lave-vaisselle.

Si elle attendait, elle risquait de changer d'avis. Elle décrocha le téléphone en remarquant que sa main tremblait. Le numéro de Stubø était toujours en tête de liste des appels reçus.

« Bonjour, murmura-t-elle quand il décrocha, après une seule sonnerie. Je crois que vous devriez venir sans tarder. »

* * *

« Tu aurais dû le dire tout de suite ! »

Rolf n'était peut-être pas furieux, mais il montrait en tout cas une colère peu coutumière. En arrière-plan,

Marcus entendit un chien pousser un jappement plaintif, et une voix de femme essayant de tranquilliser l'animal.

« J'ai oublié, répondit Marcus d'une voix morte. On devait sortir au restaurant, et j'ai oublié, c'est tout.

— Quand la police me demande de les rappeler à propos d'une grave affaire criminelle il y a presque une semaine, je me retrouve dans une situation plutôt délicate si je donne l'impression de m'en foutre en ne les rappelant pas.

— Je comprends, Rolf. Encore une fois, je suis désolé.

— Ça ne suffit pas. Qu'est-ce qui t'arrive, en ce moment ? »

La voix de Rolf avait pris une nuance agressive que Marcus n'avait encore jamais entendue. Il inspira à fond et allait débiter une autre tirade d'excuse quand Rolf le devança :

« Tu es absent, bougon, irritable. Tu oublies les choses les plus habituelles. Hier, tu n'avais même pas préparé son casse-croûte au petit Marcus, même si c'était ton tour de le faire. Je l'ai découvert par le plus grand des hasards, et il a fallu que je lui bricole quelque chose à toute vitesse.

— Je ne peux que te prier de m'en excuser. Il y a... beaucoup de choses à faire. Tu sais, la crise financière et... »

Marcus entendit des pas rapides à l'autre bout du fil.

« Attends, gronda Rolf. Je vais m'isoler. »

Raclements. Claquement d'une porte. Marcus ferma les yeux et essaya de respirer à fond.

« Il y a trois semaines, tu t'estimais heureux de la crise financière, reprit enfin Rolf, sans décolérer. Tu as dit que tu étais le seul à ta connaissance à avoir bénéficié de la crise financière ! Tu as dit que la société pouvait hisser la grand-voile, bordel !

— Mais tu sais que...

— Je ne sais rien, Marcus ! Je ne sais pas du tout pourquoi tu fais des insomnies. Pourquoi tu es devenu aussi impatient. Pas seulement vis-à-vis de moi, mais aussi vis-à-vis du petit Marcus et de ta mère et...

— Désolé, j'ai dit ! »

Marcus élevait la voix. Il se leva et alla à la fenêtre. Un soleil rouge orangé flottait bas au-dessus de l'horizon. Les bateaux avaient creusé des crevasses dans tous les sens à travers la glace du fjord. Le

bassin portuaire juste devant lui était couvert de neige fondue sur l'eau noire. Le bac de Nesodden venait d'arriver à quai, et quelques personnes en descendaient en frissonnant dans ce bel après-midi glacial.

« Ce n'est plus possible, soupira Rolf avec résignation. Tu travailles presque tout le temps. Il ne doit quand même pas être indispensable de... »

Il avait raison.

Marcus avait toujours été fier de s'en tenir plus ou moins aux horaires habituels de bureau. Il avait pour philosophie que si on n'arrivait pas à faire son travail entre huit et seize heures, cela signifiait qu'il y avait un problème au niveau de son efficacité. Il lui arrivait bien sûr de devoir donner un coup de collier de temps à autre, comme tout le monde. Puisque rien n'était plus important que la famille, il essayait pourtant d'être à la maison à une heure normale chaque jour, et de ne pas travailler durant le week-end.

Il passait de plus en plus d'après-midi et de soirées au travail. Sans rien faire de spécial. Son bureau d'Aker brygge était devenu un refuge. Une protection contre les regards scrutateurs et les reproches de Rolf. Une fois tout le monde parti, il s'installait dans le confortable fauteuil près de la fenêtre pour regarder les ténèbres envahir la ville. Il écoutait de la musique. Il lisait un peu, ou essayait, mais il avait du mal à se concentrer.

« Et merde, soupira Rolf. Tu es tout sauf un homme d'affaires, Marcus ! Tu as toujours dit que l'argent devait être là pour nous, et pas l'inverse ! Si la société doit t'engloutir, on peut aussi bien se débarrasser de tout le bazar et vivre plus simplement qu'on le fait pour l'instant.

— On est le 15 janvier, protesta Marcus sans force. Deux semaines de stress au boulot, c'est assez peu, je crois, pour que tu doives tirer des conclusions radicales. En toute honnêteté, je trouve aussi que tu manques pas mal de pondération. Je ne compte plus les soirées et les week-ends où tu as dû décarrer pour poser une éclisse à la patte d'une bestiole ou faire naître les petits d'une chienne si dégénérée qu'elle n'est même plus capable de mettre bas toute seule. »

Silence à l'autre bout du fil.

« C'est autre chose, répondit Rolf au bout d'un moment. Il s'agit d'être vivants, Marcus, et j'aime mon travail. Je n'ai jamais dit que les animaux ne signifiaient rien pour moi. Tu prétends sans arrêt que l'argent ne signifie rien pour toi. En plus, on a toujours été d'accord : parce que je dois partir à l'improviste, de temps en temps, tu dois rester à la maison pour le petit Marcus. Nous avons... on est d'accord là-dessus, Marcus. Mais honnêtement, je ne crois pas qu'on avancera beaucoup. Pas au téléphone, en tout cas. »

La froideur dans la voix de Rolf terrifia Marcus.

« Je rentrerai de bonne heure, ce soir, glissa-t-il. Tu as pu régler les choses avec la police ?

— Si on veut. Ils enverront une patrouille inspecter les mégots ce soir. Je leur ai déjà mailé les photos des traces de pneus. Je ne crois pas que ça les aidera, mais bon... A plus tard. »

Il n'ajouta même pas « salut ».

Marcus fixa le téléphone muet, avant d'aller s'asseoir dans son fauteuil. Il y resta jusqu'à ce que le ciel soit noir et que les lumières de la ville s'allument lentement, l'une après l'autre, changeant la vue derrière la grande fenêtre en illustration de plaquette publicitaire.

Le pire de tout, c'était que Rolf l'avait qualifié d'homme d'affaires.

S'il savait, songea Marcus, qui ne savait pas comment il mobiliserait assez de forces pour se lever.

* * *

« Vous savez ce que c'est, ça ? » demanda de façon assez superflue maître Faber à sa secrétaire.

Le sceau était intact.

« Bien sûr que non, répondit-elle d'une voix douce. Vous avez dit vous-même que je devais la laisser tranquille jusqu'à ce que vous puissiez l'ouvrir. Mais... Ce ne serait pas une rupture de scellé ? Il y a une adresse bien nette sur l'enveloppe, et même s'il est mort...

— Une rupture de scellé ! grommela Kristen Faber avec dédain en fouillant dans le désordre de son bureau pour y trouver un coupe-papier. Ce n'est quand même pas une rupture de scellé que de décacheter une lettre trouvée dans mon bureau à moi, payé à prix d'or ! Comment avez-vous réussi à ouvrir le tiroir, d'ailleurs ?

— Tenez. » Elle lui tendit un long couteau bien aiguisé. « Grâce à la ruse féminine. »

Il ouvrit l'enveloppe. Plongea deux doigts dans le papier béant et en tira un document. Il était sur deux pages, et la première était titrée TESTAMENT en capitales.

« C'est un testament », constata-t-il, dépité, et encore une fois de façon assez superflue.

La secrétaire, debout à côté de lui, voyait la même chose. Il lui tourna le dos dans un mouvement plein de colère, et lui demanda de lui faire sans tarder plein de thé. Elle hocha sèchement la tête et sortit dans le premier bureau.

Le nom du testamentaire n'était pas inconnu à Kristen Faber, même s'il n'arrivait pas à très bien savoir d'où il le connaissait. Niclas Winter était légataire universel. Une lecture rapide laissait entrevoir un vaste patrimoine, même si les formules du type « tout le

portefeuille » et « toute la masse immobilière » n'étaient pas transparentes.

Le document satisfaisait à toutes les exigences de forme. Il était paginé et signé du testamentaire et de deux témoins que son contenu ne concernait pas. En voyant la date d'élaboration, l'avocat fronça les sourcils un instant avant de noter quelques mots sur un Post-it.

Sa secrétaire revint avec une tasse. Agaçant, se dit maître Faber, elle devait être déjà prête quand il avait demandé. Il glissa le document dans son enveloppe et la referma à l'aide d'un morceau de ruban adhésif large. Puis il colla le Post-it sur le recto.

« Mettez ça au coffre. Il faut que je vérifie ce qu'on va en faire. Niclas Winter est mort, mais il avait peut-être des héritiers.

— Non. Les journaux ont dit qu'il n'en avait aucun. À ce que j'en ai compris, c'est l'État qui met la main sur tout ce qu'il avait.

— Bon, admit Kristen Faber avec un haussement d'épaules. Alors ce n'est pas très important. L'État pompe suffisamment la plupart des gens. Mais en tout cas, je crois que ce document doit passer au tribunal des successions. Je verrai ça demain.

— Demain, vous êtes au tribunal pour une nouvelle affaire, lui rappela-t-elle. Je pourrais peut-être...

— Oui, l'interrompit-il. Faites-le. Appelez le tribunal des successions et demandez-leur ce que nous devons faire.

— Bien sûr, sourit-elle. Je m'en occuperai demain matin. Le thé vous a plu ? »

Il ne se donna même pas la peine de répondre.

* * *

« Merci d'avoir pris la peine de venir jusqu'ici encore une fois, murmura-t-elle avec un sourire fade à l'adresse de l'imposant policier. J'ai envoyé les deux aînés chez la voisine, et William est en train de s'endormir. Lukas, le pauvre, il a dormi toute la journée. »

Yngvar Stubø se défit de ses chaussures et lui donna son manteau avant d'entrer dans l'agréable salon bien éclairé. Des jouets et des livres pour enfants étaient jetés çà et là, et un pull-over en laine séchait sur un dossier de chaise du salon. Pourtant, la pièce donnait l'impression d'être rangée. Sympathique, songea Yngvar en remarquant le gigantesque dessin d'enfant encadré au-dessus d'un canapé beige noyé sous les coussins multicolores.

« Qui est l'artiste ? sourit-il en faisant un signe de tête vers le dessin.

— La seconde. Andrea.

— Quel âge a-t-elle ?

— Six ans.

— Six ans ? Mazette, elle a du talent ! »

Astrid leva une main vers le canapé.

« Je vous en prie, asseyez-vous. Café ?

— Non merci. Plus à cette heure. »

Elle lança un coup d'œil vers une horloge murale au-dessus du plan de travail de la cuisine ouverte. Il était sept heures passées de quelques minutes.

« De l'eau ? Autre chose ?

— Non merci. »

Il déplaça quelques coussins avant de s'asseoir. Il flottait une odeur de beignets et, plus légère, de citron, et un peu de bois bien sec crépitait joyeusement dans la cheminée. Cette maison avait une âme tout à fait particulière. D'une certaine façon, l'atmosphère y était plus paisible que ce qu'il connaissait par ailleurs dans les foyers où vivaient de jeunes enfants, et en dépit du léger désordre, tout semblait à sa place. Il leva les yeux en voyant arriver une tasse de café malgré son refus, un pichet de lait et un plat de beignets.

« Ce n'est pas bon pour moi, ça », ronchonna-t-il en prenant l'un des beignets.

Elle sourit et alla vers des étagères à côté de la fenêtre sur le jardin. En revenant, elle hésita un instant avant de s'asseoir à côté de lui dans le grand et profond canapé. Yngvar avait déjà avalé la moitié de sa pâtisserie.

« C'est exquis, complimenta-t-il la bouche pleine. Qu'est-ce que vous mettez dedans ?

— De la confiture tout ce qu'il y a de plus banale. De la confiture de fraise. Tenez. »

Elle lui tendit une photographie. Troublé, il posa le restant de beignet dans une petite assiette et s'essuya avec soin les doigts sur ses jambes de pantalon avant de prendre la photo et de la poser délicatement sur son genou droit.

Le papier était gras et écrit, le cadrage assez serré.

« J'espère que je fais ce qu'il faut, souffla-t-elle d'une voix presque inaudible.

— Oui. »

Il examina la photo. Si on ne pouvait pas qualifier de belle cette femme, il y avait quelque chose de séduisant dans son visage jeune. Ses yeux étaient grands, et il aurait parié qu'ils étaient bleus. Elle avait un bon sourire, et une très légère fossette dans une joue. L'une de ses incisives du haut recouvrait à peine sa voisine, et il fronça un moment les sourcils, en proie à une profonde concentration.

« J'ai l'impression de l'avoir déjà vue », murmura-t-il.

Astrid ne répondit pas. Elle le regardait, la bouche entrouverte et

sans respirer, comme si elle prenait son élan pour parler contre son gré.

Il la devança.

« Elle ressemble un peu à Lukas, non ? »

Elle hocha la tête.

« Lukas pense que c'est une sœur, répondit-elle. C'est pour ça qu'il n'a pas voulu vous montrer cette photo. Il veut la retrouver par ses propres moyens et ne veut pas ébruiter la chose. Il doit penser que sa famille va assez mal comme ça, sans braquer là-dessus les lumières crues du public. En premier lieu, c'est à son père qu'il doit penser. Mais aussi à sa mère, à titre posthume. Et à lui, je crois.

— Une sœur, répéta Yngvar, plongé dans ses réflexions. Une sœur inconnue, ça ne déparerait pas dans cette histoire, mais elle est...

— Ce n'est pas possible », le coupa Astrid en se redressant.

Elle avait une posture très digne à côté de lui, en biais sur le canapé, tendue et le dos décollé du dossier, genoux serrés.

« Eva Karin n'aurait jamais caché à Lukas qu'il avait une sœur.

— Je vous crois, répondit Yngvar sans quitter la photo des yeux. Car cette femme est trop vieille aujourd'hui, si elle est encore vivante, pour être la sœur de Lukas.

— Trop vieille ? Comment le savez-vous ? Il n'y a pas d'année sur le cliché, et... »

Ce fut à Yngvar de l'interrompre.

« Nous avons pensé à la possibilité d'un enfant. Sa rencontre avec Jésus quand elle avait seize ans a sans nul doute été déterminante dans la vie d'Eva Karin. On peut sans mal imaginer qu'elle était enceinte à cette époque, et qu'elle a connu le salut dans ce contexte. L'usage à ce moment-là, c'était de confier l'enfant à de jeunes mères célibataires. Mais... »

Il fit la grimace et secoua légèrement la tête.

« Je me suis fait une assez bonne représentation de l'évêque, ces dernières semaines. Et je reconnais que je suis d'accord avec vous. Si elle avait eu un enfant en ce temps-là, elle en aurait parlé à Lukas. En tout cas quand il a été adulte. Aujourd'hui, elle n'en pâtirait en rien. Au contraire, une histoire pareille soulignerait tout ce qu'elle dit... tout ce qu'elle disait sur la question de l'interruption volontaire de grossesse. »

Astrid prit la photo et la leva.

« La ressemblance peut être fortuite. J'ai toujours pensé que Lukas ressemblait à Lill Lindfors, et ils ne sont pas de la même famille, eux.

— Lill Lindfors ? »

Yngvar sourit de toutes ses dents et pencha la tête sur le côté en examinant le cliché encore une fois.

« Elle aussi, s'étonna-t-il. Et maintenant que vous le dites, c'est le

cas de Lukas aussi ! Une version brune, masculine, de Lill Lindfors.

— Et vous, vous ressemblez à Brian Dennehy, sourit Astrid. Cet acteur américain, vous savez. Même si je ne crois pas que ce soit votre frère.

— Vous n'êtes pas la première personne à dire ça, ricana Yngvar en se redressant. Mais il est un petit peu plus gros que moi, non ? »

Elle ne répondit pas. Il reprit un beignet.

« Comment pouvez-vous affirmer qu'elle est trop vieille ? voulut-elle savoir.

— Une femme née en 1962 ou 1963 aurait aujourd'hui... »

Il calcula à toute vitesse.

« Environ quarante-six ans. Quarante-six ans. Quel âge avait-elle quand la photo a été prise, à votre avis ? »

Un mouvement de tête vers la photo poussa Astrid à la lever de nouveau devant son visage.

« Je ne sais pas trop, hésita-t-elle. Vingt-trois ans ? Vingt-cinq ?

— Moins que ça, probablement. Peut-être pas plus de dix-huit. Ils avaient l'air un peu plus âgés, dans le temps, sur les photos prises par un photographe. Ça doit jouer sur les vêtements et les coiffures, ces choses-là. Je suis né en 1956, et je jurerais que cette femme est plus âgée que moi.

— Mais comment... Vous ne pouvez pas...

— Il y a d'abord la qualité du papier, expliqua-t-il en saisissant le cliché par un bord. Si cette femme est née au début des années soixante, cette photo a dû être prise... »

Il fit un nouveau calcul mental.

« Vers 1980. Vous trouvez qu'il y a la moindre trace dans ce cliché qui indique qu'il a été pris aussi tard ? »

Astrid secoua vaguement la tête.

« Moi non plus, poursuivit Yngvar. Je crois qu'elle date du début des années 1960. Peut-être 1965, mais pas plus tard. Regardez ses vêtements ! Sa coiffure !

— Je suis née en 1980, répondit-elle à mi-voix. Je ne suis pas très calée en matière de mode des années 1960. Mais ça veut dire que cette femme... cette fille... elle a l'âge d'Eva Karin !

— Oui, acquiesça Yngvar en réfrénant l'envie de reprendre un beignet. Et à ce moment-là... »

Il reposa la photo sur son genou. Se pencha dessus et examina chaque élément. Le nez fin et droit. Le front, haut et sans la moindre ride. Les joues étaient lisses, et ses cheveux donnaient l'impression d'avoir été peints sur le crâne, en jolies vagues rebiquant sur les tempes.

« Pourrait-il s'agir d'une sœur ? murmura Yngvar en se redressant. Elle ne ressemble pas à Eva Karin, mais d'une certaine façon, ça

pourrait expliquer sa ressemblance avec Lukas. Ces gènes font parfois des détours surprenants, et... »

Astrid le regarda, épouvantée.

« Une sœur ? Eva Karin a un frère et une sœur, plus jeunes qu'elle. Einar Olav, qui doit avoir dans les cinquante-cinq ans, et Anne Turid, qui a eu cinquante ans l'année dernière. Non, l'année précédente. Ce n'est pas elle ! »

Un vacarme soudain éclata dans l'entrée. De claires voix d'enfants. Quelqu'un rit, et la porte claqua.

Astrid glissa la photo dans l'enveloppe d'où elle l'avait sortie. Elle n'hésita qu'une seconde avant de la tendre à Yngvar.

« Du calme, les enfants. »

Elle ne lâchait pas son regard.

« Papa et William dorment. Soyez sage, OK ? »

Yngvar se leva. Il alla vers l'entrée et manqua d'être renversé par les deux gamins qui arrivaient en courant. Ils le dévisagèrent avec curiosité.

« Qui es-tu ? voulut savoir la plus jeune.

— Je suis Yngvar. Et toi, tu es Andréa, le nouveau Picasso. »

La petite fille éclata de rire.

« Non, je mets les oreilles et les pieds au bon endroit.

— C'est bien, approuva Yngvar en lui ébouriffant les cheveux. C'est toujours bien d'avoir ces choses-là au bon endroit.

— Merci d'être venu », intervint Astrid.

Elle s'appuya au chambranle, bras croisés. Elle avait l'air soulagée. Son sourire n'était plus aussi réservé que quand il était arrivé, et elle rit quand son fils de huit ans lui montra un faux tatouage du logo de l'équipe de football locale qui lui couvrait tout l'avant-bras.

« C'est moi qui vous remercie », répondit-il. Il leva l'enveloppe en guise de salut et sortit sur le perron.

La porte claqua derrière lui, et il se dépêcha de rejoindre sa voiture. Astrid le rattrapa en courant avant qu'il n'ait eu le temps de s'installer au volant et de démarrer. Il baissa sa vitre et leva les yeux.

« Je me suis dit que vous les voudriez, expliqua-t-elle en lui glissant le reste des beignets dans un sachet en plastique. Ils sont meilleurs frais, et vous avez eu l'air de les apprécier. »

Avant qu'il se soit assez ressaisi pour la remercier, elle remontait l'allée au pas de course. Il resta un instant immobile avant de sortir l'un de ces merveilleux beignets. Au moment où il s'apprêtait à planter les dents dans la pâtisserie, la mauvaise conscience l'assaillit. Mais une brioche fraîche, c'était unique.

Et la confiture de fraise était la meilleure qu'il ait jamais mangée.

La honte

Marcus essayait de penser aux bons côtés de la vie. Tout ce qui était beau et agréable, et qui avait valu jusqu'à présent qu'il se batte pour cette existence. Ce qu'il y avait naguère, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive tout à coup que cette vie était basée sur une méprise. Une erreur.

Un vol.

C'était un vol, tout ça, et il couvrait tout ce à quoi il voulait penser pour qu'il lui soit possible de fermer l'œil.

Rolf ronflait légèrement.

Marcus s'assit dans le lit. En marquant de petits temps d'arrêt entre chaque mouvement. Il finit par être debout, et alla à petits pas prudents vers la salle de bains. La porte sur l'entrée grinçait, et il voulut donc passer par l'espèce de spa qui jouxtait la chambre. Il y arriva et put refermer la porte derrière lui sans réveiller Rolf.

Une lumière douce était toujours allumée. Le petit Marcus avait sa propre salle de bains, mais préférait celle de ses parents quand il devait se lever la nuit.

Même dans cette lumière tamisée, Marcus faisait peur. Il eut un coup au cœur en se regardant dans le miroir. Les cercles autour de ses yeux se changeaient en poches lourdes, et sa peau était si blafarde qu'elle paraissait presque bleutée. Il ne cessait de maigrir, et n'avait pas tenu sa bonne résolution de début d'année un seul des quinze jours qui s'étaient écoulés jusque-là. Son odeur était infecte : transpiration nocturne, pyjama sale et peur. Il se détourna de ce reflet fantomatique et alla dans le hall.

La porte du petit Marcus était entrebâillée. Marcus pouvait se déplacer plus librement ici. La maison pouvait s'écrouler autour du gamin à cette heure de la nuit sans qu'il se réveille. Marcus s'arrêta à la porte et regarda l'enfant endormi.

La veilleuse au-dessus du lit, un vaisseau spatial en plein périple à travers la galaxie, jetait une douce lueur bleu froid. Jouets et livres remplissaient des étagères le long d'un des murs, et les étoiles d'un écran de veille que le gosse avait téléchargé scintillaient sur le PC. L'ours usé sans lequel son fils n'arrivait pas à dormir gisait sur le sol. L'un de ses yeux avait disparu depuis longtemps. L'autre fixait le plafond sans le voir. Marcus se glissa dans la pièce sans marcher sur le

fouillis qui jonchait le sol et ramassa la peluche. La tint quelques secondes contre son nez, inspirant le parfum de tout ce qui avait un sens.

Il se pencha sans bruit sur l'enfant, déposa Freddie dans le creux de son bras et rajusta l'édredon sur lui. Le petit Marcus grogna, ouvrit et ferma la bouche, et se retourna soudain en enserrant l'ours contre lui.

Un besoin quasi irréprensible de grimper dans le lit s'empara de Marcus avec une telle soudaineté qu'il en eut un hoquet. Il voulait redevenir fort. Il voulait être le papa qui consolait son fils les rares fois où celui-ci faisait un cauchemar et avait besoin de lui. Il voulait s'allonger avec son fils contre lui et lui raconter à voix basse des histoires sur l'ancien temps et le monde extérieur. Le gosse se blottirait contre lui et sourirait, ses cheveux lui chatouilleraient le nez. Il n'y aurait qu'eux deux au monde, comme avant Rolf, comme avant qu'ils ne soient trois.

Comme avant que ces choses épouvantables ne s'immiscent chez lui.

Il ressortit de la pièce.

Il n'avait aucune idée de ce qu'il devait faire.

De sa vie, et de ses nuits. De cette nuit-là. Les ' ténèbres le narguaient, et il sentit son pouls s'accélérer. Il partit à pas rapides vers l'escalier. Il voulait descendre au bureau. Fermer la porte. Regarder la télé. Allumer toutes les lumières et faire comme si c'était le jour.

Il manqua de claquer la porte derrière lui en arrivant enfin. À bout de souffle, il abattit la main sur le panneau de contrôle de l'éclairage, sans succès. Il se ressaisit et appuya d'un seul doigt sur les capteurs. La lumière baigna enfin le bureau, et le téléviseur s'alluma. La NRK diffusait des retransmissions, l'émission musicale Dansefot jukeboks. Il ramassa la télécommande sur son bureau et baissa le son avant de chercher CNN. Se laissa tomber dans son large et lourd fauteuil de bureau et se renversa. Son ulcère le brûlait, et il avait un goût acide dans la bouche. La douleur irradiait de sous son sternum, son corps entier le faisait souffrir. Son cerveau tournait dans le vide, et il avait si peur que sa vessie lui paraissait pleine à craquer, bien qu'il soit passé aux toilettes moins d'une demi-heure plus tôt.

Ce n'était plus une vie.

Tout à coup, il s'assit et sortit la clé de la lourde armoire d'angle qu'ils avaient récupérée avec la maison. Il avait appris à apprécier sa décoration en rosemaling, qu'il considérait au départ comme étrange et assez vulgaire. Surtout puisque l'armoire datait du dix-huitième siècle, était en plutôt bon état et valait une fortune. Il avait maintenant l'impression que les vrilles de fleurs grasses et grotesques essayaient de l'attraper au moment où il glissa la vieille clé dans la

serrure et la fit tourner.

Derrière la porte, il y avait cinq petits tiroirs. Il ouvrit celui du haut. Ils étaient là, les cachets dont il n'avait jamais parlé à Rolf. Ça n'avait pas été nécessaire. Eux et la boîte dans son bureau n'avaient pas servi depuis des années. Il en versa dans sa main et rejoignit son fauteuil. Puis les laissa tomber sur le sous-main en cuir de veau.

Marcus ne savait toujours pas si ces médicaments perdaient leur effet en dépassant leur date de péremption. Non. Pas complètement, en tout cas. S'il les prenait tous, la dose serait sans doute suffisante. Il en saisit un et le déposa sur sa langue, pour voir.

Le goût était le même qu'avant. Fade, un peu salé.

Ce serait mieux pour le petit Marcus qu'il disparaisse.

Rolf s'occuperait de lui.

Rolf était meilleur père que lui. En agissant comme il l'avait fait, Marcus ne s'était pas seulement rendu coupable d'un crime. Il n'était plus un père digne de ce nom. Sa vie, c'était d'être père, et sa vie de père était terminée.

Les larmes coulaient lorsqu'il fourra un autre comprimé dans sa bouche.

Et un autre.

La légère torpeur le fit se renverser dans son fauteuil et fermer les yeux. Il humecta un index et l'appuya à l'aveugle sur le bureau. Un autre comprimé remonta avec, et il le posa sur le bout de sa langue.

La dernière chose qu'il fit avant de s'endormir fut d'ouvrir le tiroir de son bureau et d'y faire tomber le reste des médicaments d'un revers de main.

Il n'avait même pas les tripes de se suicider, pensa-t-il avec difficulté avant qu'un sommeil béni ne s'empare enfin de lui.

* * *

Yngvar Stubø se réveilla à sept heures moins vingt en ce vendredi 16 janvier, avec la sensation de ne pas avoir dormi du tout. Chaque fois qu'il menaçait de basculer dans le sommeil, l'image de la femme dans la chambre d'Eva Karin ressurgissait. L'idée qu'ils puissent avoir raison dans leurs suppositions voulant qu'il s'agisse d'une enfant disparue ou rejetée, mais qu'ils aient dû repousser l'écheveau d'une génération, l'avait sans cesse empêché de dormir. La théorie était de plus en plus solide à mesure que les heures passaient. C'était plus vraisemblable que l'évêque veuille protéger la mémoire de ses parents plutôt que de se prémunir elle-même de la honte qu'aurait représentée un enfant chez une adolescente de seize ans célibataire.

Hormis que ce n'était plus une honte, et que la photo ne pouvait pas représenter une femme née au début des années soixante.

Il devait s'agir d'une sœur, songea Yngvar en se levant. La dernière fois qu'il avait regardé le réveil, il était un peu plus de cinq heures. Il avait bénéficié d'une heure et demie de sommeil en plus, en fin de compte.

S'il n'avait pas dormi, c'était aussi parce qu'Inger Johanne n'avait pas appelé. Il ne l'avait pas eue au téléphone depuis trente-six heures. La veille au soir, il avait essayé trois fois, sans rien entendre d'autre que le son mécanique de sa voix qui lui demandait de laisser un message après le signal sonore. Lors de sa première tentative, il avait obéi. Malgré tout, elle n'avait pas rappelé. C'est avec une colère vive mêlée d'une sourde angoisse qu'il gagna la salle de bains à pas traînants.

Il en avait assez de loger à l'hôtel.

Le lit était trop mou.

Le savon lui desséchait les mains et il saturait de leur cuisine.

Yngvar voulait rentrer chez lui.

On tambourina à la porte. Il tira la chasse avec mauvaise humeur, enrroula une serviette autour de sa taille et alla vers l'entrée. L'odeur âcre de l'urine matinale le suivit. Il entrouvrit la porte et regarda dehors.

« Qu'est-ce qu'il a, ton téléphone, nom d'un chien ? s'indigna Sigmund Berli en poussant la porte d'une main et en brandissant VG de l'autre. Tu as vu ça ? On rentre au bercail, d'ailleurs, par le premier avion. Fringue-toi et fais tes valoches.

— Bonjour, bonjour, grommela Yngvar en laissant entrer son collègue. Je vais te prier de bien vouloir prendre les choses dans l'ordre, s'il te plaît. Commence par le téléphone.

— J'ai essayé de t'appeler cinq fois depuis hier au soir. Tu n'es pas censé être inaccessible, tu sais.

— Et je ne cherche pas à l'être. Essaie de m'appeler encore une fois. »

Il ramassa son mobile sur la table de nuit pendant que Sigmund composait le numéro d'Yngvar sur son propre téléphone.

« Ça sonne, déclara Sigmund, le téléphone contre l'oreille. Tu l'as mis en mode silencieux ?

— Non. »

Yngvar avait les yeux rivés sur l'écran. Il ne se passait rien.

Inger Johanne avait pu essayer, malgré tout.

« Pourquoi ne m'as-tu pas appelé sur celui-là ? demanda Yngvar en montrant le téléphone de la chambre, sur le petit bureau près de la fenêtre.

— Pas pensé, répondit Sigmund d'une voix gaie. Mais peu importe. On se taille. Maintenant. Regarde-moi ça ! »

Yngvar prit l'exemplaire de VG avec les mêmes gestes que si le

journal pouvait mordre.

Des groupes haineux derrière six meurtres, clamait la première page. C'était sous-titré La police a une théorie effrayante – l'évêque Lysgaard serait l'une des victimes.

« Qu'est-ce que... commença Yngvar avant de hausser encore un peu le ton. *Qu'est-ce que c'est que cette merde ?!*

— Lis. Tu verras que la police d'Oslo a découvert un lien possible entre les meurtres de Marianne Kleive et je ne sais quel jeune Kurde qu'on a repêché juste avant Noël dans un bassin du port, complètement mort et à moitié décomposé.

— Hein ? ! Mais qu'est-ce qu'Eva Karin vient faire dans cette histoire ? »

Yngvar se laissa tomber sur le lit et ouvrit le journal aux pages 5 et 6. Il avait du mal à faire la mise au point. Ses yeux filèrent sur le texte. Au bout d'une trentaine de secondes, il leva les yeux, lança le journal contre le mur et hurla :

« *Comment VG a fait pour le savoir avant moi, ça ?!* Qu'ils en sachent trop, beaucoup trop tôt, j'ai fini par l'admettre, mais que je... »

Il se leva avec une telle fougue que la serviette se détacha.

« Dorénavant, on va se tenir au courant de ce qui se passe dans notre boulot en lisant la presse tous les matins, peut-être ? ! feula-t-il à Sigmund, poings serrés, sans paraître remarquer qu'il était nu comme un ver. C'est complètement... C'est... Bordel de merde, Sigmund, c'est un pur scandale ! »

Sigmund pouffa de rire.

« Tu es à poil, Yngvar. Tu commences à prendre du bide, bonhomme.

— *Et je m'en contrefous ! »*

Il partit au pas de charge dans la salle de bains. Sigmund s'assit dans le fauteuil près du bureau et alluma la télé. Il zappa sur TV2, pendant qu'Yngvar s'activait derrière la porte fermée. Trente secondes plus tard, il sortit, tira des vêtements propres de sa valise et s'habilla à une vitesse impensable chez cet homme énorme.

« Il y a les infos dans cinq minutes. On les regarde avant de partir.

— Une bande venue tout droit des États-Unis, grinça Yngvar en essayant de nouer sa cravate. C'est la plus belle connerie que j'aie entendue.

— Pas une bande, le corrigea Sigmund. Un groupe. Un groupe haineux.

— Encore plus délirant. Qui a pu avoir une idée aussi... débile ! »

Il ramassa un sac à linge sale par terre et le fourra dans sa valise après avoir jeté l'éponge avec sa cravate.

« Inger Johanne, répondit Sigmund Berli en éclatant de rire. C'est la théorie d'Inger Johanne !

— Quoi ? ! *Qu'est-ce que tu racontes ?* »

Yngvar se rua sur le journal à moitié disloqué sur le lit. Ses yeux coururent de nouveau sur l'article.

« Elle n'est pas mentionnée, constata-t-il sans lever les yeux du reportage illustré des photos de Marianne Kleive et de l'évêque Lysgaard. Rien ne dit que c'est Inger Johanne. »

Il soupira et laissa tomber le quotidien.

« J'ai parlé à une... Silje Sørensen, expliqua Sigmund. De la police d'Oslo. Elle m'a appelé à six heures. Elle avait essayé de te joindre, en vain.

— Les gens sont complètement cons, ou quoi ?! Je loge à l'hôtel, nom de Dieu. Ça, là... »

En trois pas, Yngvar était près du téléphone blanc démodé. Il saisit le combiné dans une main et le reste de l'appareil dans l'autre, et leva le tout à cinq centimètres du visage de Sigmund.

« C'est un téléphone !

— Relax, Yngvar. Relax, bon sang.

— Relax ! Pas question ! Je veux savoir ce que c'est que toutes ces âneries, et pourquoi...

— Alors écoute-moi, merde ! Écoute ce que j'ai à dire, au lieu de tourner en rond comme un dingue ! La direction ne va pas tarder à nous jeter dehors, si tu ne te calmes pas. »

Yngvar inspira, hocha la tête et se rassit lourdement sur le lit.

« Parle », souffla-t-il.

Sigmund applaudit presque sans bruit.

« Là, comme ça. Je ne sais pas grand-chose. Silje Sørensen était presque aussi furibarde que toi en voyant que VG avait eu vent de la chose, et l'hôtel de police tout entier est sur les dents pour trouver d'où la fuite a pu venir. Ce qu'elle a pu dire, c'est qu'il s'agit bien de six meurtres. Un artiste mort à Noël, selon toute vraisemblance d'une overdose d'héroïne, avait en réalité de petites doses de curare dans le sang. On a eu de la chance. Le curare se décompose très vite, et ce mec est passé au crématoire en début de semaine. Comme la routine a voulu que ce soit considéré comme un décès suspect, ils avaient congelé son sang au labo, et le curare...

— Hein ?

— Le curare. Tu sais, un poison qui paralyse la respiration et...

— Je sais ce que c'est, merci ! Je me demandais juste si...

— Attends, Yngvar. Écoute-moi. Cet artiste a été assassiné, donc. Et lui aussi est... était pédé. Et puis il y a cette épave qui a été butée dans le parc de Sofien-berg en novembre, et tout le monde sait ce qu'on fait dans le parc de Sofienberg en pleine nuit, hein ? »

Il ne laissa pas à Yngvar le temps de répondre avant de poursuivre :

« En plus de cette bonne femme dont tout le monde pensait qu'elle était morte dans un accident de voiture, mais un examen plus attentif des freins a montré qu'ils avaient été bidouillés. Je te laisse deviner ses préférences au pucier ! »

Yngvar ne fit que le regarder avec lassitude.

« Cette Silje Sørensen était en pleine crise de paranoïa ! Elle m'a appelé de chez elle. Depuis le mobile de son fils. Mais même si ces journalistes ont de bonnes sources, ou ont mis la police sur écoute, ou Dieu sait quoi, VG n'a que trois noms. L'évêque, Marianne Kleive et le jeune dans le port. J'oublie toujours ces noms de métèques, là. »

Yngvar était si atterré qu'il ne protesta pas contre son attitude.

« En tout cas, Sørensen a pu me dire qu'Inger Johanne était venue la voir pour lui poser quelques questions et lui faire part d'une théorie en rapport avec son projet de recherche. Ces histoires de haine. Un truc qui... je ne sais pas. En tout cas, sa théorie correspondait assez bien avec les éléments qu'a la police d'Oslo, pour qu'on mette sur pied une enquête à plus grande échelle en collaboration avec Kripos. C'est là qu'on va. Voilà ce que j'en sais. Chut ! Ce sont les infos !

— Chut, le singea Yngvar. Je n'ai rien dit ! »

Sigmund monta le son.

TV2 couronnait son émission avec les révélations de VG.

Ils avaient dû avoir des difficultés à tenir les délais, car le reportage était un patchwork de photos d'archives. Ils n'avaient même pas eu le temps de trouver des photos prises en hiver : le grand hôtel de police était représenté sous le soleil, et les gens qui entraient ou sortaient allaient court vêtus. Le commentaire n'apprenait rien d'autre que ce que le journal avait écrit.

« Chut », répéta Sigmund quand la caméra montra une petite femme en uniforme à col doré et deux étoiles sur ses épaulettes.

« Nous ne pouvons faire aucun commentaire sur cette affaire pour l'instant », asséna-t-elle en s'écartant du micro.

Qui la poursuivit.

« Confirmez-vous les informations que donne VG aujourd'hui ? demanda le journaliste.

— Encore une fois, je n'ai rien à dire à ce sujet.

— Quand informerez-vous le public sur cette affaire, qui a l'air très grave et de très grande ampleur ?

— Encore une fois : Je ne peux rien dire de... » Sigmund appuya sur le bouton marche/arrêt de la télécommande.

« On y va, déclara-t-il en se levant. Je commence à être sacrément curieux sur cette histoire. Je vais chercher mes bagages, on se retrouve en bas dans deux minutes. Qu'est-ce que c'est que ça, d'ailleurs ? »

Il fit un signe de tête vers la table de chevet, où Yngvar avait posé

le portrait de l'inconnue.

« C'est la photo dont je t'ai parlé.

— Quelle photo ?

— Celle qui était dans la chambre d'Eva Karin. On doit passer la déposer à la police. Je veux savoir qui c'est. Ils sont sans doute les plus à même de s'en dépêtrer.

— Comment l'as-tu trouvée ?

— C'est une longue histoire.

— Evite. On se retrouve en bas ? »

Yngvar hocha la tête. Il était toujours assis sur le lit. Il avait du mal à digérer tout ce qu'il avait appris cette dernière petite demi-heure, et il avait le tournis. Il ne se rappelait pas avoir jamais été pris aussi au dépourvu. La lassitude l'obligea à faire un pas de côté pour conserver son équilibre au moment où il se leva.

VG en savait beaucoup plus que lui sur une enquête dont il était le responsable, c'était déjà un dur revers. Pourtant, c'était bien pire qu'Inger Johanne soit allée voir la police d'Oslo avec des éléments dont il ignorait tout.

Yngvar ramassa sa petite valise et son manteau, et alla vers la porte. En la claquant derrière lui, il comprit que cette sensation bouillonnante dans son ventre n'était pas due à la faim.

Il se sentait humilié par sa propre épouse, et il n'arrivait même plus à en être furieux. Ça lui donnait juste mal au ventre.

Un peu comme quand il était petit, et avait honte.

* * *

La secrétaire de Kristen Faber n'avait pas du tout honte de photocopier de temps en temps des documents pour les emporter chez elle. Son mari adorait l'entendre parler des affaires sur lesquelles elle travaillait, et ils pouvaient parfois s'amuser comme des fous d'un interrogatoire de police où la personne incriminée essayait de fuir une culpabilité flagrante, ou la procédure lamentable d'un de ces pauvres diables qui n'avaient pas les moyens de se payer un avocat. Elle ne gardait jamais très longtemps ces documents ; ils finissaient dans la cheminée dès qu'ils perdaient leur intérêt.

Concernant le testament dans la grande armoire en chêne des archives, ce n'était pas pour s'amuser qu'elle en avait glissé une copie dans son sac à main. Au contraire, le visage de son mari s'était bien assombri quand elle lui avait parlé de cette affaire, au dîner. Il ne connaissait pas du tout le pauvre Niclas Winter, mais il avait entendu parler du testateur. Il brûlait de jeter un coup d'œil à ce document, et ce matin, elle en avait donc fait deux copies. Une seule était restée dans les archives de maître Faber.

Ça ne pouvait quand même pas être si grave si son mari le voyait.

Elle agrafa l'annexe au testament original et glissa l'ensemble dans une enveloppe. Il lui avait fallu à peine deux minutes pour trouver que le tribunal des successions était le bon endroit où envoyer ce genre de chose, et pour être certaine de ne rien faire de travers, elle voulait aller au bureau de poste et l'envoyer en recommandé. Il valait mieux ne pas prendre de risque. À une occasion, le tribunal avait affirmé que maître Faber avait laissé filer un délai de pourvoi, bien qu'elle soit sûre à cent pour cent d'avoir posté le recours à temps.

Non que ce testament soit aussi important qu'un pourvoi, mais la tirade de son chef à ce moment-là avait fait son impression. En tout cas, il ne devait y avoir aucun doute que la lettre avait été envoyée. Elle enfila son manteau, glissa la lettre dans son sac à main et entonna une petite comptine au moment de verrouiller la porte et de sortir dans cette matinée éblouissante et ensoleillée.

Raison et sentiments

Dossier retrouvé ce matin. Emprunté par un instituteur spécialisé et remis au mauvais endroit. Désolée pour les tracas J Live Smith.

Inger Johanne lut deux fois le SMS, sans savoir si elle ressentait du soulagement ou de l'irritation. D'un côté, il était bien sûr positif que le dossier de Kristiane ait fait sa réapparition. Pourtant, elle était effrayée par la désinvolture dont l'école faisait preuve vis-à-vis d'informations sensibles. En refermant la porte du bureau derrière elle, elle se dit qu'elle aurait dû être folle de joie. Si le dossier de Kristiane n'avait été qu'égaré, cela devrait tempérer un peu cette sensation désagréable que quelqu'un tenait Kristiane à l'œil.

Elle fourra son mobile dans sa besace et se glissa hors du bâtiment sans être vue. Il n'était que deux heures, et tout ce à quoi elle pensait, c'était qu'elle devait réussir à joindre Yngvar. Il n'avait toujours pas donné de nouvelles, et il ne décrochait pas quand elle appelait.

Elle avait perdu le compte de ses tentatives.

* * *

La secrétaire de maître Faber décida d'appeler et de passer commande, pour plus de sécurité. Le traiteur Laksen, à Bjølsen, était le meilleur endroit pour se fournir en foie de veau, et son mari appréciait un bon ragoût de foie pour le déjeuner dominical. Ce devait être du veau, ou le goût était trop fort. Le traiteur proposait peut-être encore du lutefisk, bien que la saison soit passée. Ça ferait du poisson le samedi et de la viande le dimanche, songea-t-elle avec satisfaction. Au moment où elle allait attraper le combiné, le téléphone sonna. Elle décrocha et débita son refrain habituel :

« Cabinet de maître Faber, que puis-je pour vous ? »

Kristen avait essayé de la dissuader d'employer le vouvoiement, qui selon lui conférait une touche archaïque au cabinet. Elle n'en démordait pourtant pas, il ne lui serait pas venu à l'idée de tutoyer des gens dont elle ignorait absolument tout[9].

« Salut, chérie !

— Salut, répondit-elle gaiement. J'allais appeler Laksen pour commander du lutefisk et du foie de veau. Comme ça, on se ferait plaisir ce week-end.

— Chouette. C'est une bonne nouvelle. Est-ce que maître Faber est dans le coin ?

— Kristen ? Tu veux parler à Kristen ? »

Il n'aurait pu la surprendre davantage qu'en apparaissant tout à coup devant elle. Son mari n'avait jamais mis les pieds au cabinet, et n'avait jamais rencontré Kristen Faber. Le bureau, c'était son domaine. Quand la vue de son mari avait commencé à baisser, lui valant d'être en retraite avant l'heure, il lui avait proposé à deux ou trois reprises de descendre en centre-ville voir comment elle passait ses journées. Il n'en était pas question, avait-elle répondu. La maison, c'était une chose, le bureau une autre. Même si elle parlait sans problème de ce qui l'occupait, et s'ils s'amusaient beaucoup en lisant les documents qu'elle se permettait de lui montrer de temps à autre, elle ne voulait à aucun prix que son mari n'entre en relation avec son supérieur aussi impoli que tapageur.

« Que lui veux-tu ?

— Ah, tu comprends... Il y a quelque chose de louche dans le testament que tu as rapporté hier.

— De louche ? Que veux-tu dire... »

Elle lui en avait fait la lecture la veille au soir. Son mari pouvait toujours lire, mais l'hémianopsie poussait de plus en plus souvent le malheureux à la prier de le faire pour lui. C'était agréable, en fait. Après les informations télévisées, elle lui lisait souvent des articles de journaux, en intercalant des discussions de tout ordre sur les événements de la journée.

« Il y a quelque chose... »

Maître Faber passa à toute vitesse la porte donnant sur l'escalier.

« Il faut que je mange, lança-t-il à bout de souffle. La pause déjeuner est terminée dans une petite demi-heure, et j'ai fait le con avec quelques documents. Un sandwich ou une connerie dans le genre, OK ? »

Sa secrétaire hocha la tête en posant une main sur le micro.

« J'y vais tout de suite », répondit-elle.

Dès que la porte du bureau fut fermée, elle s'adressa de nouveau à son époux.

« C'est tout à fait superflu de parler à Kristen, chéri.

— Mais je dois...

— Dis voir, on en parle quand je rentre, OK ? Il faut que je me sauve. Il y a tout un tas de choses à faire ici, aujourd'hui. À cet après-midi, alors ? »

Elle raccrocha sans attendre de réponse.

En enfilant son manteau aussi vite qu'elle le pouvait, un petit cas de conscience lui tomba dessus. Ce n'était peut-être pas très homologué d'emporter chez soi des papiers protégés par le secret

professionnel. Elle n'y avait jamais pensé en ces termes ; elle pouvait accéder en toute liberté à tous ces documents, et son mari faisait pour ainsi dire partie d'elle-même, après toutes ces années.

Malgré tout, ce n'était pas tout à fait correct, se dit-elle en ramassant son sac à main avant de filer à la boulangerie Hansen. En tout cas, elle ne voulait pas que son mari et Kristen Faber aient le moindre contact.

Bjame avait toujours beaucoup de mal à tenir sa langue.

* * *

« Tu as couru, ma chérie ? Tu es en nage ! »

Inger Johanne serra sa fille, qui l'entoura de ses bras et ne voulut plus lâcher.

« Depuis le centre de Tåsen, répondit-elle. Et j'ai passé une super semaine chez papa. Tu ne t'en es pas trop mal sortie sans moi ? »

— Pas trop mal, admit Inger Johanne en embrassant ses cheveux. Et toi ? »

La question était adressée à Isak. Il avait posé le sac de Kristiane dans le couloir, et avait les mains dans ses poches de blouson. Il avait l'air fatigué. Son sourire n'atteignait pas les yeux, et il semblait ne pas réussir à décider s'il restait ou s'il repartait tout de suite.

« Oh, oui, hésita-t-il.

— Tu veux entrer un peu ?

— Merci, mais... »

Il sortit les mains de ses poches et prit Kristiane dans ses bras.

« Monte vite retrouver Ragnhild, mon trésor, que je puisse parler un peu avec maman. OK ? Je t'aime. A plus tard. »

Kristiane sourit, ramassa son sac et le traîna derrière elle dans l'escalier de meunier.

« Je pars en montagne ce week-end, reprit Isak. Je peux garder Jack ?

— Bien sûr. »

Le corniaud jaune, assis sur les marches, pencha la tête sur le côté.

« Mais qu'y a-t-il ? voulut savoir Inger Johanne. Il y a un problème ?

— Non, mais... »

Il inspira et recommença.

« Je ne veux surtout pas t'inquiéter, mais... »

Inger Johanne lui saisit la main. Elle était glaciale.

« Kristiane a un problème ? demanda-t-elle très vite.

— Non. Ou... pas vraiment. Elle a passé une super semaine. C'est juste que... »

Il changea de pied d'appui, et s'appuya contre l'autre côté du chambranle.

« Il fait un froid de canard, fit observer Inger Johanne. Entre, va. Reste où tu es, Jack. Reste là ! »

Le chien et Isak obéirent. Il s'adossa au mur. Inger Johanne s'assit sur les marches juste en face.

« Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle à mi-voix. Allez, dis-le.

— Je crois... »

Il s'arrêta de nouveau.

« Allez, dis-le, murmura Inger Johanne.

— J'ai eu la curieuse impression que quelqu'un me surveillait. C'est-à-dire... que quelqu'un surveille... »

Il faisait penser à un gosse. Il était dépenaillé, et ne parvenait pas à se tenir tranquille. Son regard mit un moment à croiser celui d'Inger Johanne. Elle s'attendait à ce qu'il se mette à racler le sol avec un pied.

« En tout cas, tu ne repars pas », répondit-elle en se levant.

Il tira les mains de ses poches et fit un large geste d'impuissance.

« Mais je ne sais pas très bien comment l'expliquer, poursuivit-il d'une petite voix. C'est tellement...

— Tu restes ici », l'interrompit-elle en laissant entrer Jack et en refermant la porte.

Elle secoua la poignée pour s'assurer que le pêne était en place.

« Tu vas discuter avec Yngvar.

— Inger Johanne... répondit-il en lui prenant le bras. Ça veut dire que j'ai raison ? Tu sais quelque chose que...

— Ça ne veut rien dire d'autre que ce que je dis, le coupa-t-elle sans chercher à se libérer de sa prise. Tu vas raconter ça à Yngvar, parce que moi, il ne veut pas me croire. »

Il la lâcha, et elle se retourna pour le précéder dans l'escalier.

Je ne lui en ai d'ailleurs pas donné l'occasion, songea-t-elle en décidant de l'appeler pour la sixième fois en trois heures.

Il devait être fou de rage.

Elle avait si peur qu'elle éprouvait des difficultés à marcher droit.

* * *

L'homme dans la voiture de location n'avait rencontré aucune difficulté avec la carte. En fin de compte, il n'y avait qu'à suivre une seule et unique route entre Oslo et Malmö, avant de tourner à droite par-dessus le bras de mer en direction du Danemark.

Même s'il faisait nuit incroyablement tôt dans ce pays, et bien qu'il soit tombé d'énormes quantités de neige depuis Noël, il arrivait à maintenir un bon rythme. Pas trop vite, bien sûr : deux ou trois

kilomètres par heure au-dessus de la limite autorisée, c'était ce qu'il y avait de moins suspect. La circulation avait été dense pour sortir d'Oslo, même à trois heures, mais à peine eut-il fait quelques dizaines de kilomètres sur l'E6 que le trafic se clairsema. La carte montrait qu'en principe, il suivait la côte, et il se douta que les vendredis après-midi devaient être plutôt chargés sur cette route à la belle saison. La tentation n'était de toute évidence pas aussi forte quand il faisait moins huit et que le vent soufflait.

Il approchait de Svinesund, et il était cinq heures moins dix.

Il voulait aller jusqu'à Copenhague, rendre la voiture à l'agence Avis de Kampmannsgade. Il ferait ensuite quelques centaines de mètres à pied et demanderait à un chauffeur de taxi de le conduire à un hôtel pas cher en périphérie du centre. Il arrivait trop tard pour prendre le dernier avion pour Londres, de toute façon. Il s'était débarrassé de ses vêtements sombres. Il lui avait fallu un peu plus de deux heures pour les tailler en lambeaux, qu'il avait répartis en petits paquets fourrés dans les poches de son ample anorak rouge. Ça lui donnait l'air plus gros, ce qui n'était pas mal. En une petite heure, il avait lâché une poignée de lambeaux ici et là, dans des poubelles rencontrées sur son trajet à travers la capitale.

Le départ s'était décidé à toute vitesse.

Il ne parlait pas très bien norvégien, guère plus que le strict nécessaire pour envoyer des SMS simples. Un coup d'œil sur le présentoir de la petite réception ce matin-là lui avait tout de même permis de comprendre qu'il y avait péril en la demeure. Non qu'il agisse dans la précipitation, mais les instructions ne laissaient aucune place au doute.

Les autres devaient être sur le point de quitter le pays eux aussi. Il ne savait pas comment, mais histoire de faire passer le temps, le soir, il avait élaboré des itinéraires de substitution. Mentalement, bien sûr, il n'y avait pas le moindre morceau de papier en Norvège sur lequel il ait écrit. Hormis les signatures gribouillées sur les reçus de carte VISA, qui étaient authentiques d'une certaine façon, mais renvoyaient à de faux noms. Le froid norvégien avait été une bénédiction. Il avait veillé à ne signer que vêtu de son manteau, pour pouvoir garder ses gants étroits en peau de porc sans éveiller l'attention.

Celui ou ceux qui se trouvaient à Bergen devaient par exemple se rendre à Stavanger, pensait-il, et prendre l'avion de là-bas pour Amsterdam. Mais il était aussi peu concerné par l'identité des autres que par les chemins qu'ils prendraient pour repartir.

Il avait opéré seul, tout en sachant qu'il ne l'était pas. Il avait appris à laisser de fausses pistes tout en dissimulant les siennes. Il se tenait à distance des caméras de surveillance, dans la mesure du possible. Les rares fois où il se voyait contraint de s'aventurer dans

une zone surveillée, il faisait de son mieux pour modifier sa démarche, pointer un peu les lèvres en avant, dilater ses narines. En baissant les yeux.

De plus, il avait été gratifié d'une apparence banale. C'était comme s'il n'était jamais venu en Norvège. Le pont sur le Svinesund apparut devant lui. Il n'y avait pas de péage, pas de contrôle. Il y avait bien un poste de douane de l'autre côté de la route, où un camion était en cours d'inspection, mais personne ne lui demanda quoi que ce soit. Au milieu du haut pont, en passant la ligne imaginaire qui sépare la Suède de la Norvège, il ne put s'empêcher de sourire.

Quels naïfs, ces Scandinaves. Quels idiots et quels naïfs, ces Européens. Il s'était vu confier cette mission entre autres parce qu'il avait étudié le Scandinave à l'école militaire, mais il n'était jamais venu. Sa visite ne l'incitait d'ailleurs pas à revenir.

Il poursuivit un bon quart d'heure. Arrivé à une patte-d'oie, il tourna. La route était étroite et peu fréquentée, et il n'eut pas à attendre longtemps pour voir un petit chemin forestier partir sur la droite. Il roula à petite vitesse sur cent mètres environ entre les sapins avant de s'arrêter et de couper le contact. Même si la végétation était dense, la neige était assez profonde, et sans les traces laissées moins de vingt-quatre heures plus tôt par un tracteur, il n'aurait pas pu s'engager sur ce petit tronçon.

Il sortit.

Il faisait froid, mais il n'y avait presque pas de vent.

Il inspira cet air frais et pur, et sourit. En levant les yeux, il vit des étoiles et un bout de la lune, sur son décroît entre deux cimes oscillant faiblement.

Il ferma les yeux et posa les avant-bras sur le toit de la voiture, avant d'appuyer sa tête sur ses mains jointes.

Dear Lord, chuchota-t-il. Thank You for ail Your blessings.

La chaleur bien connue monta dans son corps, enivrante, et il chuchota sa prière :

Merci de me donner la force de suivre ton commandement, cher Seigneur. Merci de me donner l'énergie et le courage d'exécuter tes ordres. Merci de me laisser être un instrument dans le combat contre les ténèbres de Satan. Merci de me donner la clairvoyance pour distinguer le vrai du faux, le bien du mal, l'authentique de l'artificiel. Merci de me punir comme je le mérite et de me récompenser quand je l'ai mérité. Merci de...

Il hésita un instant. Serra encore un peu plus les mains, et ferma très fort les yeux dans sa ferveur.

Merci de m'avoir laissé épargner la jolie petite fille, cet ange innocent. Merci, Seigneur, de me rendre capable de sentir la présence de Jésus. Car tout t'appartient, et le but, c'est la pureté. Amen.

Il leva la tête vers le ciel. La force qui déferlait en lui le fit

frissonner, il avait l'impression de ne plus rien peser. Un oiseau s'envola d'une branche lourde de neige qui passait au-dessus de la route, et poussa un vilain cri en disparaissant vers le ciel noir. L'homme se redressa, inspira l'odeur vivifiante de froid et de sapin, avant de sortir un petit trèfle à trois feuilles en métal émaillé. Il enfila une paire de moufles trouvées à la station de Nationaltheater, et frotta l'insigne avec soin avant de prendre son élan et de le lancer entre les arbres. En se rasseyant au volant, il était heureux. Purifié.

Il dut parcourir les cent mètres jusqu'à la route en marche arrière, mais ce fut facile. Un quart d'heure plus tard, il était de retour sur l'E6, en direction de Göteborg. Encore deux jours et il serait rentré aux Etats-Unis, et il n'y aurait pas la moindre trace de lui en Norvège.

Il en était convaincu.

* * *

« La piste la plus sûre que nous ayons, c'est celle-ci. »

Yngvar se renversa dans le canapé et plongea le regard dans celui du sauveur de Kristiane.

« Mais ce n'est pas rien. »

Inger Johanne se serra un peu plus contre lui. Il sentait une longue journée de travail, et elle inspira à fond, le nez contre la manche d'Yngvar.

« Merci de ne plus être en colère. »

Il ne répondit pas.

« Tu l'es encore ? »

Elle fit un petit sourire et leva les yeux vers lui.

« Oh non. Je suis seulement... déçu. Surtout déçu.

— On dirait que tu grondes un petit enfant.

— D'une certaine façon, c'est bien ce que je fais. »

Elle s'assit d'un seul coup.

« Non, Yngvar, enfin ! J'ai dit que j'étais désolée. J'aurais dû t'en parler en premier. C'est juste que tu... tu es tellement... *sceptique*, tout le temps ! J'ai compris que tu douterais de toute ma théorie, et je...

— Laisse tomber, l'interrompt-il avec un vif geste de la main. Ce qui est fait est fait.

— Ça a plutôt été une bonne chose, alors, de prendre contact avec Silje Sørensen. »

Elle s'efforça d'afficher un sourire encourageant, dans l'espoir de se le voir retourner.

En vain. Yngvar se gratta l'arrière du crâne avec les deux mains et poussa un gros soupir découragé. Puis il reprit le dessin du chauve en vêtements sombres. L'examina longuement, avant de déclarer :

« Tu sais que j'entretiens une bonne relation avec Isak. Il n'y a pas

de problème à ce qu'il soit ici. En revanche, je n'accepterai pas que tu t'en serves comme d'un bouclier contre moi, et qu'il attende ici quand je rentre après plusieurs jours de boulot hors de la ville, alors qu'on n'a pas parlé ensemble depuis presque trois jours et qu'il reste pas mal de... non-dits entre nous, c'est le moins que l'on puisse dire. Ça ne doit pas se reproduire.

— Mais tu ne m'aurais pas crue ! Je me traîne une sale impression depuis le 19 décembre, et je n'ai osé en parler ni à Isak ni à toi ! La conversation que j'ai eue lundi avec Kristiane, quand j'ai compris qu'elle avait été témoin de quelque chose, était si vague, si peu... verbale, que j'ai... Quand Isak m'a dit que lui aussi... Tu ne m'aurais pas crue, Yngvar !

— Ce n'est pas une question de croire ou ne pas croire, Inger Johanne. Bien sûr que toi ou Isak, avez eu l'impression que quelqu'un surveillait Kristiane. Ou même que Kristiane avait vu des choses importantes pour celui ou ceux qui ont tué Marianne Kleive. Mais que vous ayez ce genre de sensation, ce n'est pas pareil que si *ça arrivait pour de bon* ! Surtout puisqu'aucun d'entre vous ne peut rien affirmer de plus concret que cette... "sensation". »

Il s'était redressé, et dessinait des guillemets en recourbant l'index et le majeur de chaque main vers les joues d'Inger Johanne.

« Le dossier avait disparu, et le type près de...

— Il a été retrouvé, as-tu dit. C'était pure inadvertance.

— Mais...

— Écoute, on laisse tomber, d'accord ? Pour plus de sécurité, j'ai demandé à une voiture de patrouille de passer devant la maison plusieurs fois par jour. Il n'y a pas grand-chose d'autre à faire de toute façon. À moins que tu ne veuilles exposer Kristiane à un véritable entretien avec un juge, avec tous les désagréments que ça lui apportera. Oublie, OK ? En tout cas pour le moment. *Please* ! »

Sa main enserra son verre de vin.

« Non. Je ne peux pas. Je comprends que tu sois blessé. Je comprends que j'aurais dû t'en parler, de tout ça, tout de suite. Mais quoi qu'il en soit, Yngvar, je me suis fait une opinion sur...

— Non ! l'interrompit-il sans ménagement. Maintenant, tu vas m'écouter ! Si Kristiane a réellement été témoin de quelque chose dans le cadre du meurtre de Marianne Kleive, *pourquoi personne ne l'a seringuée, merde* ? ! »

Il prononça si fort ces derniers mots qu'ils en furent choqués tous les deux. Instinctivement, ils se turent, dans l'attente de signes que Kristiane s'était réveillée. Tout ce qu'ils entendaient, c'était que le voisin du dessous regardait le DVD de Mamma Mia. Pour la dixième fois depuis Noël, songea Inger Johanne.

« Parce qu'ils sont croyants, répondit-elle. Parce qu'ils croient en

Dieu.

— Quoi ?

— Ou en Allah.

— Parce qu'ils sont croyants, et alors ? »

Il avait l'air plus intéressé. Ou désorienté, peut-être.

« Parce qu'ils sont croyants... ils ne tuent pas au hasard. Ils croient avec une ferveur inconnue pour beaucoup de gens. Ils sont fanatiques, mais très croyants. Tuer des adultes qu'ils considèrent comme des pécheurs devant être punis de mort pour obéir à un impératif divin, c'est tout autre chose que de tuer un enfant innocent. »

Elle parlait très lentement, comme si c'étaient des pensées non formulées jusque-là, et des mots qui devaient donc être choisis avec le plus grand soin. Le regard d'Yngvar n'était plus aussi défiant.

« Mais ces gens, ces groupes, est-ce qu'ils sont vraiment... religieux ? Ce ne sont pas que les déséquilibrés qui se servent de Dieu ou d'Allah comme une sorte de... prétexte ?

— Non, répondit Inger Johanne en secouant la tête. Ne sous-estime jamais la force de la foi. Et d'une certaine façon, ma théorie est d'autant plus crédible que... »

Elle remonta les pieds sur le canapé et prit l'un dans une main, comme si elle avait froid.

« ... que Kristiane a vu quelque chose. Celui qui a tué Marianne Kleive a dû comprendre tout de suite qu'elle n'est pas comme les autres. Si le type qui a sauvé Kristiane du tramway est le véritable meurtrier, il a eu toutes les preuves de... sa différence. Et si une chose caractérise ma fille plus qu'une autre, c'est justement... »

Ses yeux menaçaient de déborder quand elle regarda Yngvar.

« L'innocence, termina-t-il. Elle est l'innocence personnifiée. Un véritable petit ange de Dieu.

— La dame m'a aidée », murmura Kristiane depuis la porte.

Yngvar se figea. Inger Johanne tourna la tête vers elle et la regarda.

« Tiens donc, chuchota-t-elle.

— Albertine dormait, expliqua Kristiane. Et je voulais te retrouver, maman. »

Yngvar n'osait presque plus respirer.

« Il fallait que je me cache de tous ces gens, parce que je ne voulais pas me coucher sans toi. Tout à coup, je suis arrivée à une porte ouverte. Il y avait un escalier. Je l'ai descendu, parce que tu étais peut-être là, et il n'y avait personne d'autre. On n'entendait rien. C'était le sous-sol, en fait, et ce n'était pas bien. Et puis la femme est apparue en haut de l'escalier, et a dit "Bonjour". »

Kristiane portait un nouveau pyjama. Il était trop grand, et ses mains disparaissaient dans les manches. Elle se mit à tirer dessus.

« Je dois aller dormir, déclara-t-elle.

— Qu’as-tu fait quand la dame t’a dit bonjour ?

— Je dois aller dormir. Dam-di-rum-ram.

— Viens ici, ma petite fille. »

Yngvar se tourna enfin vers elle et agita légèrement une main.

« Je suis la petite fille de papa, répondit-elle. En plus, je ne suis plus une petite fille. Je suis une jeune femme. C’est papa qui le dit.

— Tu peux très bien être ma petite fille et celle de papa, répliqua Yngvar avec un petit rire. Tu le seras toujours. Quel que soit ton âge. Tu n’as jamais entendu papy appeler maman sa petite fille ?

— Papy appelle toutes les dames “ma petite fille”. C’est une mauvaise habitude qu’il a. D’après mamie.

— Viens ici, chuchota Inger Johanne. Viens voir maman. »

Kristiane traversa la pièce en hésitant.

« Elle m’a appelée, répondit-elle en grimpant dans le canapé entre eux. Elle ne savait pas comment je m’appelais, parce qu’elle ne me connaît pas. Elle a juste crié “Viens”, et elle a souri.

— Et puis ? sourit Inger Johanne.

— Yngvar, commença Kristiane, très sérieuse. Tu pèses sûrement... »

Elle réfléchit un court instant.

« Environ deux cent trente pour cent de plus que moi.

— Je crois que c’est ce que je pèse, au gramme près, répondit-il avec un coup d’œil penaud à Inger Johanne. Mais j’aimerais que ça reste mon petit secret, si tu veux.

— Je pèse trente et un kilos, maman. Alors tu peux faire le calcul.

— Je préférerais que tu me dises ce qui s’est passé, ma chérie.

— La dame a crié, et je suis remontée. Elle avait des mains très chaudes. Mais j’avais perdu un chausson.

— Un chausson ? répéta Yngvar en haussant les sourcils. Mais tu n’avais pas...

— Est-ce que la dame est allée les chercher ? l’interrompt Inger Johanne.

— Oui.

— Qu’as-tu fait pendant ce temps ?

— Dam-di-rum-ram. Où est Sulamit ?

— Sulamit est mort, ma chérie. Tu le sais très bien.

— La dame aussi était morte. Dam-di-rum-ram. »

Yngvar la serra contre lui et posa le visage sur sa tête.

« Je suis vraiment désolé d’avoir écrasé Sulamit, chuchota-t-il. Mais ça fait longtemps, maintenant.

— Dam-di-rum-ram. »

Elle avait remonté les genoux sous son menton, et enserrait ses deux jambes en se berçant d’un côté et de l’autre. Heurtant Inger

Johanne, attendant un instant, se penchant vers Yngvar. Encore et encore.

« Je vais te coucher, annonça enfin Inger Johanne.

— Dam-di-rum-ram.

— Viens. »

Elle se leva et prit la main de sa fille. Kristiane la suivit sans protester. Yngvar tendit une main vers elle, mais elle ne le vit pas. Il se mit à écouter Inger Johanne et Kristiane, leur étrange dialogue.

La certitude qu'Inger Johanne avait eu raison était presque pire que l'événement traumatisant auquel Kristiane avait assisté, se dit-il. Il soupira et se renversa sur les coussins.

Il avait cru ce que racontait Inger Johanne, mais pas ce qu'elle pensait que cela impliquait. Jadis, c'était justement sa capacité d'évaluation qu'il s'était adjointe par la ruse. Parce qu'il en avait besoin. Il l'avait attirée dans une enquête à laquelle elle n'avait pas envie de participer en l'obligeant à mettre en perspective les cauchemars de tous les autres parents. Quelqu'un kidnappait et tuait des enfants, et il était bloqué. C'était l'expérience unique d'Inger Johanne au sein du FBI et sa clairvoyance en matière de comportements humains qui avait résolu l'affaire et sauvé la vie d'une petite fille. Il était tombé amoureux d'Inger Johanne pour bien des raisons, mais quand il lui arrivait de repenser à la période qui avait suivi la traque dramatique de ces enfants disparus, c'était le talent d'Inger Johanne à combiner le raisonnement et l'intuition, le rationnel et l'émotif, qui l'avait attiré vers elle avec une force inconnue jusque-là.

Inger Johanne était le mélange parfait de raison et de sentiments.

Mais cette fois, de nombreuses années épuisantes plus tard, il ne l'avait pas crue, tout simplement.

La honte lui fit fermer les yeux.

« Tu me crois, à présent ? »

Le ton n'était pas agressif. Pas même réprobateur. Au contraire, elle avait l'air soulagée. Il s'en sentit encore plus médiocre.

« Je t'ai toujours crue, murmura-t-il. Je pensais juste que...

— Oublie, va, l'interrompt Inger Johanne en se rasseyant. Qu'est-ce qu'on en fait ?

— Je ne sais pas. Je n'en ai aucune idée. Le mieux, c'est peut-être d'attendre. Elle t'a parlé lundi, et à nous aujourd'hui. On devrait attendre qu'elle trouve opportun de nous en dire davantage.

— Pas sûr qu'elle le fasse un jour.

— Non. Mais veux-tu l'exposer à un entretien avec un juge ? »

Elle posa une main sur sa cuisse et leva le verre d'Yngvar de l'autre.

« Pas encore. Pas tant que ça ne devient pas *absolument*

indispensable.

— Alors on est d'accord. »

Elle ressentit une bouffée inhabituelle de tendresse pour lui. Une profonde reconnaissance parce qu'il acceptait sans discuter de protéger sa belle-fille dans une affaire où elle pouvait détenir des informations cruciales à propos d'un meurtre non résolu.

« Merci, murmura-t-elle.

— Pourquoi sont-ils ici ? répéta-t-il. “The 25’ers”. Ici. En Norvège. »

Elle fit tourner le vin dans le verre. Le rythme de « Money, money, money » tapait dans le sol sous leurs pieds. Pendant quelques secondes, elle faillit taper à son tour. Si Kristiane ne dormait pas pour de bon maintenant, ils allaient au-devant d'une longue nuit sans sommeil.

« Je ne sais pas, répondit-elle. Mais ils sont peut-être ailleurs aussi.

— Non. »

Il lui prit le verre et but une gorgée.

« Interpol n'a aucune information indiquant d'autres affaires similaires dans le reste de l'Europe. Aux Etats-Unis, en revanche, le FBI travaille sur une enquête où...

— ... six homosexuels ont été assassinés, et il apparaît qu'il y a une espèce de rapport entre eux, compléta-t-elle pour lui. Et ce n'est pas une petite affaire. »

Il émit un petit rire.

« Tu sais tout ce qui se passe dans ce putain de pays, sans exception ?

— Les Etats-Unis ne sont pas un putain de pays. Un bien beau pays que les Etats-Unis. »

Il rit de plus belle, de tout cœur. Et la serra contre lui. Elle sourit. Il y avait longtemps qu'elle ne l'avait pas entendu rire de cette façon.

« Bien sûr, c'est peut-être fortuit », reprit-elle.

Puis, voyant qu'il ne répondait pas :

« Mais je n'en crois rien.

— Pourquoi ? S'ils ont décidé de... d'exporter leur haine, ils peuvent tout aussi bien commencer par notre pays que par un autre. En y réfléchissant... »

Il essaya de trouver une position plus confortable.

« ... il vaut peut-être mieux commencer par notre pays. Nous avons la législation la plus libérale en matière de droit des homosexuels, nous avons...

— Quelques autres aussi, l'interrompit-elle. En plus de quelques Etats des États-Unis. Aucune raison de venir jusqu'ici, de ce point de vue. Je ne crois pas... »

Yngvar s'agitait tant qu'elle se redressa et défit sa ceinture.

« Je t'aime quel que soit ton poids, déclara-t-elle. Mais tu es un rien ridicule quand tu te serres la ceinture, au sens propre. Tu ne peux pas t'acheter des vêtements plus grands, chéri ? »

Elle aurait pu jurer qu'il rougit.

Mais il ne reboucla pas sa ceinture.

« Je crois qu'ils sont ici pour une raison bien précise, reprit-elle.

— Laquelle ?

— Va savoir. Mais il y en a une.

— Et merde ! gronda Yngvar en se levant.

— Où vas-tu ? »

Il grommela quelques mots qu'elle ne comprit pas, et alla vers le couloir. « Super Trouper » passait au rez-de-chaussée, et elle se mit à fredonner sur la musique. Pour se sortir cette mélodie énervante de la tête, elle attrapa un stylo sur la table basse et un journal dans le panier par terre. En marge de la première page d'*Aftenposten*, elle griffonna quelques notes. Quand elle eut terminé, elle passa un moment à réfléchir si intensément qu'elle ne remarqua pas Yngvar avant qu'il se laisse tomber à côté d'elle. Il portait un ample pantalon de pyjama et un énorme maillot de football américain.

« Regarde. »

Elle fit claquer le stylo contre le journal.

« Je n'y comprends rien, avoua-t-il en plissant le nez après avoir observé ces gribouillis incompréhensibles.

— Modus.

— Oui ?

— Sophie Eklund a été assassinée par le sabotage de sa voiture. Donc une tentative de camouflage d'un meurtre.

— Oui...

— Niclas Winter a été déclaré mort d'une overdose. Ce n'était pas faux, mais tout indique que c'est le curare qui l'a tué. Autrement dit, encore une tentative pour camoufler un meurtre.

— Comment est-il possible d'administrer une injection de curare à un adulte en bonne santé ? grommela Yngvar en essayant toujours de déchiffrer ce qu'elle avait écrit. Je me serais débattu comme pas permis...

— La première chose à laquelle je pense, c'est qu'on peut lui faire croire qu'il s'agit d'autre chose. De l'héroïne, par exemple.

— Oui...

— Ou le prendre par surprise. Le curare agit à une vitesse incroyable. Si ça a lieu dans la bouche, où il y a beaucoup de vaisseaux sanguins, c'est une question de secondes avant que l'effet ne se fasse sentir.

— La bouche ? On ne peut pas forcer quelqu'un à ouvrir tout

grand la bouche pour y glisser un peu de curare, quand même ?

— Je crains que nous n'ayons jamais la réponse. Il a été incinéré. Mais écoute encore, trésor. L'important, c'est que c'était un assassinat déguisé, comme ceux dont je viens de parler. »

Elle remonta les jambes en position du lotus et mordit le stylo.

« Runar Hansen, le pauvre, personne ne s'en est inquiété. Les toxicos qui sont passés à tabac et décèdent de leurs blessures, ça n'intéresse plus grand monde. En ce qui concerne Hawre Ghani, il a été jeté à la mer et rendu méconnaissable. Honnêtement, je crois que son dossier n'aurait pas été traité avant un bon bout de temps si Silje Sørensen n'avait pas ressenti quelque chose de... spécial pour ce jeune.

— Où veux-tu en venir, Inger Johanne ?

— Je veux mon vin à moi. Tu irais me chercher un verre ? »

Il se leva sans piper.

Inger Johanne observa ses notes. Six assassinats. Deux déguisés, deux rendus insignifiants. Parce que les victimes étaient tout en bas de n'importe quelle échelle humaine. Inger Johanne traça tout à coup un gros cercle autour des deux derniers noms.

« Tiens. » Yngvar lui tendit un verre à moitié plein. « Pas un vendredi soir ordinaire, ça. En plus du vin, je veux dire.

— Ce qu'on peut affirmer avec presque cent pour cent de certitude, commença Inger Johanne en prenant le verre sans lever les yeux, c'est qu'il y a eu un imprévu quand Marianne Kleive a été tuée. L'assassin a été surpris par Kristiane, d'une façon ou d'une autre. En d'autres termes, on ne saura jamais si ce meurtre devait être camouflé comme les autres. Un accident. La maladie. Que sais-je. Pour que le tocsin ne sonne pas trop vite, le meurtrier a envoyé des messages depuis le mobile de Marianne. Il a eu toute une semaine pour.

— Ça veut juste dire qu'ils ne veulent pas se faire prendre, qu'ils veulent gagner du temps, ou bien...

— Mais regarde l'évêque », l'interrompit Inger Johanne, et elle s'aperçut au même moment que la page sur laquelle elle avait écrit était ornée d'une photo d'Eva Karin Lysgaard dans la colonne de droite.

Elle fit pivoter de quatre-vingt-dix degrés le vieux journal et dessina un carré autour du petit portrait en appel de une.

« On n'a pas essayé de camoufler ce meurtre », murmura-t-elle, plus pour elle-même.

Yngvar eut la présence d'esprit de ne pas intervenir. « Au contraire, poursuivit-elle. Meurtre à l'arme blanche, en pleine rue. D'accord, ça s'est produit le seul jour de l'année où on peut être presque sûr qu'il n'y aura personne dehors, mais quand même... C'était voulu, qu'elle soit retrouvée très vite. C'était voulu que le meurtre de... »

Elle retint sa respiration si longtemps qu'Yngvar commença à se demander si tout allait bien.

« Bien sûr ! s'exclama-t-elle en se tournant vers Yngvar. Supposons que ma théorie soit correcte. Les autres meurtres devaient d'une façon ou d'une autre être perçus d'une autre façon. Leur intérêt, ça a été... »

Elle le dévisagea comme si elle venait seulement de s'apercevoir de sa présence.

« ... qu'ils meurent, rien de plus, s'étonna-t-elle. Le seul intérêt, c'était leur mort ! C'est la mort en elle-même, le but ! »

Yngvar trouvait assez évident qu'on puisse tuer pour que quelqu'un en meure, mais il continua à la boucler.

« Ce sont des pécheurs, poursuivit Inger Johanne, presque avec enthousiasme. Et ils doivent être punis en conséquence ! Ça n'a aucune importance pour les "25'ers" que nous voyions le lien ou non, ou que nous découvrions qu'ils ont été assassinés. L'important, c'est qu'ils meurent, et que les assassins, les hommes de main de Dieu, si on peut dire, ne tombent pas sous le coup de lois humaines.

— Oui, tenta Yngvar, à défaut de mieux.

— Une seule de ces victimes était très connue. Eva Karin Lysgaard. Elle est la seule à avoir été tuée d'une façon qui réclame haut et fort l'attention du public. Quelle pourrait en être la raison, Yngvar ? »

Elle s'agenouilla et le regarda. Son visage était en feu. Ses yeux scintillaient, et elle avait la bouche entrouverte. Elle prit l'une de ses mains et serra si fort qu'il en eut presque mal.

« Pourquoi, Yngvar ?

— Parce que... Parce que...

— Parce qu'ils veulent qu'on creuse dans sa vie ! L'enquête sur le meurtre d'Eva Karin Lysgaard est une enquête *souhaitée*, Yngvar ! C'est le *but* que nous mettions sa vie sens dessus dessous, comme toutes les autres victimes de meurtre voient leur vie retournée pour être taillée en pièces ensuite, dans l'espoir que quelque chose en tombe !

— Dans l'espoir que quelque chose en tombe, répéta-t-il à voix basse. Attends un peu. »

Inger Johanne le regarda sortir à pas traînants dans le couloir. Elle avait le souffle court, et des fourmis dans les mains quand il revint et lui tendit une photo avant de se rasseoir.

« Qui est-ce ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas qui c'est. Mais c'est la copie d'une photo qui avait été perdue. »

Il lui parla de la chambre où Eva Karin Lysgaard se réfugiait la nuit. De la photo, qui était là au lendemain du meurtre, mais qui avait disparu quand il était revenu quelques jours plus tard. En arrivant aux acrobaties de Lukas sur le toit de la maison sous la pluie de janvier, il se mit à rire. Il reprit la photo et la posa sur son genou.

« Lukas pensait que c'était une sœur disparue. Mais la qualité de la photo et les vêtements qu'elle porte montrent bien qu'elle n'a pas été prise en 1980. La coiffure n'est pas non plus des années quatre-vingt.

— Qu'est-ce que tu en penses ? voulut savoir Inger Johanne sans lâcher le portrait des yeux.

— Je me suis demandé si ça ne pouvait pas être une tante inconnue, plutôt que la sœur de Lukas. Une demi-sœur d'Eva Karin. Ça expliquerait qu'elle ressemble un peu à Lukas.

— Ah oui ? Je trouve qu'elle ressemble à Lill Lindfors. »

Yngvar sourit de toutes ses dents.

« Tu n'es pas la seule. En tout cas, il ne faudra pas beaucoup de temps pour que nous sachions qui c'est. La police de Bergen et Kripas sont sur le coup. Si cette femme est toujours vivante, nous connaissons son identité dans quelques jours. Voire avant.

— Et qu'est-ce que ça vous apportera ?

— De quoi ? De savoir qui c'est ?

— Oui. Comment sais-tu que ça a le moindre rapport avec cette affaire ?

— Je ne le sais pas, admit Yngvar, déconfit. Mais admetts quand même que c'est curieux qu'Erik Lysgaard l'ait fait disparaître dès qu'il en a eu la possibilité.

— Tu lui as posé la question ?

— Non... Je préfère garder l'ascendant que ça me procure qu'il ne sache même pas que j'ai remarqué cette photo. »

En dessous, le film en était à *Knowing me, knowing you*. On avait enfin baissé le volume, mais les basses vibraient toujours dans le sol. Inger Johanne reprit la photo.

« Un visage très intéressant, murmura-t-elle. Fort, en quelque sorte. »

Il se pencha en avant et saisit une poignée de chips. Jusqu'à présent, il avait réussi à résister à la tentation.

« Tu peux enlever ce saladier ? bafouilla-t-il entre les tranches de pommes de terre frites. Les chips, c'est l'œuvre du démon. »

Au lieu de faire ce qu'il lui demandait, elle se leva et se mit à marcher dans la pièce, la photo dans la main gauche.

« Yngvar, commença-t-elle d'une voix morte, presque absente. Le meurtre d'Eva Karin est différent sous l'angle de la méthode. Qu'est-ce qui change, aussi ?

— Par rapport à quoi ?

— L'évêque était la seule personne publique de ces victimes. Elle a été tuée de façon plus spectaculaire que les autres. Qu'est-ce qui distingue cette affaire des autres, par ailleurs ?

— Je... Je ne sais pas trop.

— Il y a des raisons de croire que les autres étaient homosexuels.

Qu'ils étaient liés à un mode de vie homosexuelle, en tout cas. »

Yngvar cessa de mâcher. Les chips avaient tout à coup une saveur désagréable de bombe calorique dans sa bouche. Soudain, il saisit une serviette en papier usagée sur la table, cracha la masse brun-jaune écœurante dans le papier et essaya de l'y enfermer. Il en tomba un peu par terre, et il se baissa pour ramasser, l'air penaud.

Inger Johanne ne parut pas le remarquer. Elle s'était arrêtée près de la fenêtre. Elle resta longtemps le dos tourné, avant de lui faire de nouveau face et de laisser tomber la main qui tenait la photo.

« Eva Karin est la seule hétérosexuelle. En tout cas la seule personne *en apparence* hétérosexuelle.

— Qu'est-ce que tu veux dire par... Qu'est-ce que tu entends par *en apparence* ?

— Ceci, répondit Inger Johanne en braquant la photo vers lui, n'est la sœur ni de Lukas ni d'Eva Karin. C'est l'amante de l'évêque. »

La maison plongea dans le silence. Plus personne ne regardait de film à l'étage inférieur. Le vent était tombé. Les lattes de parquet ne grincèrent même pas quand elle retourna vers le canapé et se rassit en douceur à côté de lui, comme pour ne pas laisser filer un raisonnement compliqué.

« Ce n'est pas possible, répondit enfin Yngvar. Nous n'avons pas entendu la moindre rumeur. Ça finit par se savoir, ce genre de choses, Inger Johanne. On en parle. C'est impossible de... »

Il lui arracha la photo des mains, en un geste un peu plus vif qu'il l'aurait souhaité.

« Pourquoi ressemble-t-elle autant à Lukas, alors ?

— Un hasard, c'est tout. Toi, et Lukas aussi, sans aucun doute, vous avez d'ailleurs examiné ce cliché assez intensément dans l'espoir d'y trouver une clé que même une vague ressemblance vous aurait frappés. Ça arrive. Les gens se ressemblent parfois. Toi, par exemple, tu es presque le sosie de...

— Mais quand on ne se doutait même pas qu'Eva Karin puisse avoir une double vie, comment "The 25'ers" Font-ils su, eux ? En admettant que tu aies raison dans cette absurdité... si tu as raison... »

Il déglutit et se passa les mains dans les cheveux, en un geste mal assuré, découragé.

« Personne ne le savait, dans ce cas ! Comment "The 25'ers" sont-ils au courant d'une... amante lesbienne... »

Il cracha les mots, comme s'ils avaient mauvais goût.

« ... alors que personne d'autre ne le savait ?

— Quelqu'un le savait. Une personne.

— Qui ?

— Erik Lysgaard. Son mari. Il a dû le savoir. On ne vit pas quarante ans avec quelqu'un sans finir par savoir ces choses-là. Ils

devaient avoir... une espèce d'accord.

— Et puis il aurait... comme ça... raconté... il aurait... s'il s'est douté de... »

On eût presque dit que ce colosse était au bord des larmes. Inger Johanne ne remarquait toujours rien.

« Il a dû en parler à quelqu'un, reprit-elle. Pas à "The 25'ers", bien sûr, mais à un de leurs proches. Voilà pourquoi ils voulaient une enquête à grande échelle, Yngvar. Ils voulaient que nous découvriions... le péché d'Eva Karin. Et c'est ce que nous venons de faire. »

Yngvar se plaqua les mains sur le visage. Il respirait en courtes saccades. Inger Johanne n'avait jamais remarqué que son alliance était si enfoncée dans la chair de son annulaire gauche qu'il aurait eu du mal à la quitter.

« Il faut que tu trouves cette femme, murmura-t-elle en s'asseyant si près de lui que ses lèvres touchèrent son oreille. Et que tu persuades Erik de dire à qui il a raconté ce gros secret.

— Le premier point ne posera pas de problème, répondit-il d'une voix étranglée derrière ses mains. Le second, je crois qu'il sera impossible.

— Mais tu dois essayer. Tu dois essayer de parler à Erik Lysgaard. »

* * *

Assis dans son fauteuil, le veuf de l'évêque braquait un regard mort sur le salon presque entièrement plongé dans l'obscurité. Seules une petite lampe près du téléviseur et une bougie sur la table basse lançaient leur lumière jaune tiède dans la pièce. Lukas s'était installé dans le fauteuil de sa mère. Il lui semblait encore sentir la chaleur du dos d'Eva Karin ; les contours de sa mère qui lui manquait avec une intensité qu'il n'aurait pu imaginer avant qu'elle ne meure.

« On connaît au moins la raison, commença-t-il d'une voix douce. Maman est morte parce qu'elle a pris position. Elle est morte pour sa générosité, papa. Pour sa foi en Jésus. »

Erik ne répondait toujours pas. Il n'avait pour ainsi dire pas parlé depuis l'arrivée de son fils trois heures plus tôt, et avait refusé de manger ce que Lukas lui apportait. Une tasse de thé, voilà tout ce qu'il avait accepté.

Au moins, il avait bien voulu lire le journal.

D'une certaine façon, c'était un signe de vie, pensait Lukas.

« Pourquoi personne ne m'a appelé ? demanda le père de façon si abrupte que Lukas renversa un peu de son propre thé. Je n'aurais pas dû l'apprendre par le journal, il me semble.

— C'est moi qu'ils ont appelé. L'inspecteur principal Stubø a téléphoné ce matin, depuis Flesland. Il devait rentrer à Oslo de toute urgence, et j'ai trouvé que ce n'était pas une bonne idée d'envoyer quelqu'un d'autre que lui pour te parler. Lui, tu... tu t'y es habitué. Je savais que tu n'écoutais pas la radio et que tu ne regardais pas la télé. Tu ne réponds pas au téléphone non plus, alors je me suis dit que le mieux, c'était que je vienne. Je suis venu aussi vite que j'ai pu, papa. »

Erik l'observa. Il avait les yeux cernés de rouge, et une ride profonde partait de chaque côté de sa bouche en descendant de part et d'autre du menton. Son nez était plus mince, et semblait plus gros. Dans la lumière vacillante de la bougie, il ressemblait à un mort vivant.

« Tu as l'air malade, lâcha-t-il. Enrhumé.

— Oui. »

Lukas fit un petit sourire.

« Je ne suis pas en grande forme. Mais c'est une bonne nouvelle, ça, papa. Que maman a été tuée pour une raison bien particulière. Nous pouvons être fiers de ce que... »

Son père sanglota. Un ronflement, un gros soupir méprisant, et il se passa un revers de main sur les yeux.

« Je ne veux pas en parler, déclara-t-il d'une voix forte.

— Mais papa, ça va être plus facile, maintenant. Stubø pensait que c'est une avancée importante, et qu'ils sont presque certains de démêler cette affaire. Ce sera plus facile pour nous deux de vivre quand nous saurons ce que...

— Tu as entendu ? Tu as entendu ce que j'ai dit ? ! »

Le père essaya de crier, mais sa voix ne suivit pas.

« Je ne veux pas en parler ! Pas maintenant. Jamais. »

Lukas prit une inspiration pour répondre, mais se ravisa.

Il n'y avait plus rien à dire.

A un moment ou à un autre, son père parviendrait à un tournant dans son deuil. Lukas en était persuadé. De la même façon que lui-même avait senti un étrange soulagement quand Stubø l'avait appelé en plein change matinal de William, son père trouverait aussi le réconfort, le temps aidant, à l'idée qu'Eva Karin était morte pour quelque chose en quoi elle croyait.

Ça n'avait plus aucun intérêt de continuer à tanner son père avec la photographie.

La veille au soir, quand Astrid lui avait dit avoir donné la photo à Yngvar Stubø, il avait hurlé, fulminé et juré. Au plus fort de sa crise, il avait lancé un vase en verre sur le sol de la cuisine. Il avait explosé en mille morceaux, et Lukas n'avait réussi à se calmer qu'en voyant le regard terrorisé de son épouse qui avait peur qu'il s'en prenne à elle.

À présent, ça n'avait plus grande importance.

Le meurtre de sa mère était en voie de résolution, et ça n'avait apparemment rien à voir avec une sœur disparue. Yngvar lui avait promis au téléphone que la photo leur serait rendue dès qu'ils en auraient fait des copies, et que ce n'était peut-être pas aussi important dans cette histoire qu'il l'avait cru de prime abord. Le corps allait leur être rendu, et l'enterrement pourrait avoir lieu dans les cinq jours.

Ça les aiderait tous.

Son père aussi, songea-t-il. C'était plus important pour son père que pour n'importe qui d'autre qu'un point final tombe au plus vite.

Quand tout serait terminé, Lukas pourrait chercher sa sœur dans le calme. En dépit de ce que pensait Astrid. En tout cas, il n'aurait plus besoin de torturer son père encore une fois pour savoir pourquoi la photo avait été subtilisée dans la chambre de sa mère et cachée au grenier.

Il avait toujours mal à la gorge. Le thé était âcre, et il reposa sa tasse.

Son père dormait. En tout cas, il en donnait l'impression : il avait les yeux fermés, et sa poitrine maigre se soulevait et s'abaissait à un rythme lent et régulier.

Lukas décida de rester. Il ferma les yeux, tira la vieille couverture de sa mère sur lui et s'endormit.

Le long voyage vers la nuit

Lorsque le téléphone sonna, ce fut comme si quelqu'un le tirait. Yngvar grogna, se retourna et essaya de faire lâcher prise à celui qui lui avait attrapé la jambe. Il donna un coup de pied dans le vide, tira la couette à lui et gémit de nouveau. Le son du mobile enfla, et Inger Johanne se plaqua l'oreiller sur la tête.

« C'est le tien, grommela-t-elle d'une voix ensommeillée. Décroche. Ou coupe-le. »

Yngvar s'assit d'un coup et essaya de comprendre où il était.

Il chercha à tâtons sur la table de chevet, pas encore très bien réveillé. Il était apparu que l'ancien mobile était fichu, et il n'était pas habitué à la sonnerie du nouveau.

« Allô ? bougonna-t-il en lisant 05 : 24 sur le réveil.

— Salut ! Ici Sigmund. Tu dormais ? Tu as lu VG ?

— Je ne lis pas les journaux en pleine nuit.

— Tu sais ce qu'ils écrivent ?

— Bien sûr que non. Mais j'imagine que tu avais le vague projet de m'en faire part.

— Va-t'en », gémit Inger Johanne.

Yngvar posa les pieds par terre et se frictionna le visage avec une main pour se réveiller.

« Attends une minute », chuchota-t-il en glissant les pieds dans une paire de Crocs bleu marine.

Inger Johanne et Yngvar ne s'étaient pas couchés avant trois heures du matin.

Quand ils avaient enfin décidé de laisser tomber cette histoire, ils s'étaient détendus avec un vieil épisode de *NYPD Blue*. Les séries policières avaient le don de le faire somnoler.

Il était à présent aussi mal réveillé que faire se pouvait.

Il gagna la salle de bains en titubant, et le jet d'urine résonna dans la cuvette des toilettes au moment où il plaqua le téléphone contre son oreille.

« Je t'écoute.

— Tu pisses ? *Tu pisses pendant qu'on se parle au téléphone ?*

— Qu'est-ce qui leur arrive, à VG ?

— Ils ont tous les noms, bordel ! Les noms des victimes. »

Yngvar ferma les yeux et proféra un juron muet.

« Comprends pas comment ils y sont arrivés, poursuivit Sigmund. Mais les chiens sont lâchés, tu sais. Il y a des journalistes partout, Yngvar ! Ils m'appellent sans arrêt, et les autres aussi, et...

— Personne ne m'a appelé.

— Ça va venir, va ! »

Yngvar passa d'un pas tramant dans la cuisine. Il essaya de ne pas faire trop de bruit en remplissant d'une main la bouilloire.

« Je comprends qu'on est dans une *deep shit* en ce qui concerne les fuites, bâilla-t-il. Mais était-il à ce point crucial de me réveiller avant cinq heures et demie un samedi matin pour autant ?

— Ce n'est pas pour ça que j'appelle. J'appelle parce que... »

La cafetière était pleine de vieux marc de café. Quand il la présenta sous le robinet grand ouvert, le jet tapa si fort contre le verre qu'il ne comprit pas bien ce que disait Sigmund.

« Là, je n'ai pas tout pigé », bougonna-t-il en serrant le téléphone entre son oreille et son épaule.

Il plongea la dosette dans la boîte de café.

« On a trouvé la fille de la photo. »

Ce fut comme si la seule odeur du café avait complètement réveillé Yngvar.

« Que dis-tu ?

— La police de Bergen a trouvé la bonne femme sur ta photo. Ça n'est peut-être pas aussi important que tu le voudrais, mais tu as tellement bataillé pour...

— Comment l'ont-ils retrouvée ? l'interrompit Yngvar. Et en si peu de temps ?

— L'un des employés Fa reconnue, comme ça ! On a tout un tas de bases de données, une collaboration internationale et j'en passe et des meilleurs, et c'est la bonne vieille méthode de...

— Qui est au courant ?

— Qui est au courant de quoi ?

— Qu'on Fa retrouvée, nom d'un chien !

— Quelques personnes dans la police berguënoise, j'imagine. Et moi, bien sûr. Et toi, maintenant.

— On en reste là, s'exclama Yngvar. Au nom du ciel : fais en sorte que personne de l'hôtel de police ne l'apprenne ! Kripos non plus. Appelle ton gars à Bergen et demande-lui de la boucler !

— C'était une gonzesse. Tu es si bourré de préjugés que je...

— On s'en tape ! Je ne veux pas voir ça dans le journal, OK ? »

L'eau bouillait. Yngvar versa quatre mesures de café, hésita, et en rajouta une cinquième. Versa l'eau bouillante par-dessus et partit vers la salle de bains.

« Et qui est-ce, cette femme ? demanda-t-il à mi-voix.

— Elle s'appelle... »

Yngvar entendit froufrouter des papiers.

« Martine Brække, répondit Sigmund. Elle s'appelle Martine Brække, et elle est vivante. Elle habite Bergen. »

Yngvar pila au beau milieu du salon. La bouteille de vin qu'ils avaient presque vidée la veille au soir était toujours sur la table. Le journal couvert des gribouillis d'Inger Johanne avait atterri par terre, à côté du saladier de chips. Renversé.

« Quel âge a-t-elle ? demanda-t-il en sentant son pouls accélérer.

— Je n'en sais rien. Si, attends ! Née en 1947, c'est écrit là. Elle habite à...

— Soixante-deux ans cette année. Inger Johanne avait raison. Inger Johanne pourrait bien avoir raison, bon Dieu !

— En quoi ?

— Je dois retourner à Bergen. Tu m'accompagnes ?

— Maintenant ? Aujourd'hui ?

— Aussi vite que possible. Passe me chercher, Sigmund. Tout de suite. On doit retourner à Bergen. »

Il avait mis un terme à la conversation avant que Sigmund ait eu le temps de répondre. Il réussit à se doucher, s'habiller et boire une tasse de café hyper fort sans réveiller ni Inger Johanne ni les enfants. Quand la voiture de Sigmund arriva comme convenu du haut de Hauges vei et se gara devant la maison une petite demi-heure plus tard, Yngvar attendait près du portail.

Le samedi 17 janvier avait commencé, et il n'avait pas le moindre bagage.

* * *

L'homme qui avait empêché une petite fille de passer sous les roues du tramway vingt-neuf jours plus tôt dans Stortingsgaten, à Oslo, buvait de l'eau raffinée dans un verre à pied, et se demandait si sa valise avait suivi avec l'avion. Il était arrivé en retard. Il était maintenant à bord du vol BA0117 de la British Airways entre Heathrow et l'aéroport Kennedy de New York, où il se partageait la première classe avec seulement deux autres passagers. Alors que les deux autres avaient déjà bien entamé leur troisième ravitaillement en champagne, il déclina quand le steward lui proposa de le resservir en eau.

Il appréciait sa place spacieuse et le calme tout à l'avant de la cabine. Le rideau qui les séparait du reste des passagers transformait le vacarme de l'arrière en grondement sourd qui se superposait au ronronnement régulier des moteurs et lui donnait envie de dormir.

Sur la dernière partie du trajet, il voyageait sous son propre nom. Les mesures draconiennes de sécurité dans les vols en provenance ou à

destination des États-Unis et les contrôles douaniers après le 11 septembre 2001 rendaient périlleux l'entrée dans le pays avec de faux papiers. Il n'avait pas réservé et tout était complet hormis la première classe, et il avait donc dû déboursier plus de sept mille dollars pour un aller simple vers les États-Unis. Ça irait. Il rentrait à la maison. Il le fallait, et il voyageait sous son vrai nom : Richard Anthony Forrester.

Durant les deux mois qu'il avait passés en Norvège, il n'avait pas appelé une seule fois aux États-Unis. La National Security Agency, la NSA, surveillait toute circulation électronique entrant ou sortant du pays, et de tels risques étaient superflus. Les instructions étaient claires depuis le début. S'il devait joindre l'organisation pour une raison imprévue, il pouvait appeler un numéro d'urgence en Suisse. Ça n'avait jamais été nécessaire.

Pendant son séjour en Norvège, il y avait quand même eu pas mal d'activité sur son PC portable. Il se trouvait en Grande-Bretagne, où s'en occupait un type trapu et costaud avec de belles dents et une crew eut sombre et dense. Il avait sillonné la campagne dans le cadre d'une nouvelle proposition touristique pour Forrester Travelling. La société était à Richard. Elle avait été montée deux ans après la mort de son épouse et de leur petit garçon, renversés par un chauffard ivre qui avait pris la fuite et s'était tué au volant quelques kilomètres plus loin.

Pour des raisons pratiques, Richard A. Forrester s'était trouvé en Angleterre depuis le 15 novembre. Juste une mesure de précaution, bien entendu ; personne ne poserait jamais la question.

Il pencha le dossier de son siège en arrière, et rajusta la douce couverture sur lui. Il n'était que neuf heures du matin, mais il avait peu dormi la nuit précédente. Ça faisait du bien de fermer les yeux.

A la mort de Susan et du petit Anthony, sa vie avait pris fin.

Il essaya de les suivre dans le ciel à travers une tentative de suicide. Qui n'eut qu'une seule conséquence : il ne pouvait plus se considérer comme un membre des US Marines. Ils n'avaient pas besoin de soldats suicidaires, et Richard devait affronter l'avenir sans travail, sans femme ni enfant. Il ne lui restait plus qu'une maigre retraite, une valise de vêtements et une rente d'assurance consécutive à l'accident, dont il ne voulait en fait pas.

« Puis-je vous proposer autre chose ? demanda la belle hôtesse de l'air à voix basse en se penchant pardessus le siège libre à côté de lui, le sourire aux lèvres. Café ? Thé ? Quelque chose à manger ? »

Il lui rendit son sourire et secoua la tête.

Pendant trois mois après la catastrophe, il avait plus ou moins vagabondé. Le plus souvent ivre mort et toujours possédé par une fureur étincelante et généralisée. Un soir, il avait été jeté à la porte d'un bar de Dallas. Il était resté étendu à moitié inconscient dans une petite rue, jusqu'à ce qu'un homme sorte de nulle part pour lui

proposer de rencontrer Dieu. Richard, qui n'avait rien d'autre de prévu, s'était laissé relever et conduire jusqu'à une petite chapelle à deux pâtés de maisons de là.

Il rencontra le Seigneur ce soir-là, comme l'inconnu le lui avait promis. Richard Forrester passa une main sur ses cheveux. Ça faisait du bien de pouvoir les laisser repousser, même s'il n'avait encore que quelques millimètres sur le crâne. Il avait été gratifié d'une chevelure dense, sans trace de calvitie, et il les coupait toujours court. Malgré tout, quand il les rasait, son apparence changeait de façon significative.

Il s'installa plus confortablement, éteignit la lumière au-dessus de sa tête et baissa le petit store devant le hublot.

Le Dieu qu'il avait rencontré à Dallas par une soirée de novembre 2002 était tout différent de celui qu'il avait connu à la maison. Ses parents étaient méthodistes, comme la plupart des habitants de la petite ville dans laquelle il avait grandi. Enfant, Richard avait davantage considéré sa religion comme une présence sociale dans une paroisse accueillante que comme une relation personnelle avec Dieu. Il y avait la messe tous les dimanches, et une vente de charité de temps à autre. Il y avait une équipe de football et des réunions de mères, des barbecues et des fêtes de Noël. Richard avait grandi avec un Dieu *sympathique* qui ne lui avait jamais laissé une grosse impression.

Quand l'inconnu l'avait emmené dans cette chapelle, Richard avait rencontré le Tout-Puissant. Il eut une révélation ce soir-là. Dieu vint à lui avec une violence qui lui fit d'abord croire sa dernière heure arrivée, mais qui le laissa ensuite dans un état de paix et d'abandon total. La nuit dans la chapelle fut la catharsis de Richard Forrester. Quand le matin finit par arriver, il était né à nouveau.

Sa vie en tant que soldat de la patrie, époux et père, était terminée.

Sa vie en tant que soldat de Dieu venait de commencer.

Il ne toucha plus une goutte d'alcool.

Richard Forrester écouta le ronronnement sourd des moteurs et repensa à ce bel enfant.

Elle l'avait vu. Quand la femme qui allait mourir avait disparu seule au sous-sol, il y avait vu une occasion à saisir. Quand l'enfant était apparue, il s'était demandé pendant un instant ce qu'il devait faire.

Avant de comprendre que c'était une enfant naïve.

Comme Anthony, né trop tôt et avec une malformation cérébrale qui l'empêcherait toujours d'être moralement adulte. La fille était une enfant comme ça. Il ne lui fallut que quelques secondes pour le comprendre.

Il la laissa s'enfuir du sous-sol.

Pour ne prendre aucun risque, il l'avait surveillée. Une fois qu'elle avait été sauvée du tramway, il avait été facile de faire parler l'un des spectateurs choqués et endimanchés pour savoir comment elle s'appelait. Richard était resté là, sur le trottoir opposé, jusqu'à ce que sa mère la fasse rentrer. Un type qui se faisait un devoir d'informer tous ceux qui sortaient fumer en les abreuvant de son témoignage dramatique lui avait volontiers donné le nom de la mère quand il avait déclaré vouloir lui faire envoyer des fleurs. Il avait trouvé son adresse sur Internet.

La fille l'avait malgré tout empêché de tuer la femme comme prévu : déguisé en accident. Mais ce n'était pas la faute de l'enfant. Heureusement, il avait eu la présence d'esprit de fouiller la femme et son sac à main, et il avait trouvé son billet pour l'Australie et emporté son téléphone mobile. Il s'était ensuite enfermé dans sa chambre, avait pris la valise et payé la note. Le chaos à la réception lui convenait à merveille, et il s'était noyé dans la foule de fêtards et de gens soûls. Il avait dissimulé sa valise au fond d'un placard à balais, sous un carton énorme et si poussiéreux qu'il n'avait pas dû être déplacé depuis des années. La disparition ne devait pas être découverte tout de suite, et en tapant quelques courts messages insignifiants les jours suivants, il avait réussi à repousser assez l'échéance. Chaque minute qui s'écoulait entre un meurtre et le début de l'enquête réduisait sa probabilité d'être élucidé.

« Je peux vous apporter un oreiller ? » chuchota soudain l'hôtesse de l'air.

Il secoua très légèrement la tête, sans ouvrir les yeux.

La mère de l'enfant était hystérique. Qu'elle l'ait giflé quand l'enfant avait été sauvé, c'était une chose. Entre Noël et le jour de l'an, il s'était d'ailleurs retrouvé à quelques centaines de mètres de la maison blanche où habitait la petite famille. Un homme était sorti d'une maison voisine et s'était approché de la clôture pour discuter avec les deux filles qui jouaient dans le jardin. Leur mère les regardait depuis une fenêtre. Elle avait été terrorisée, et elle avait l'air choquée au moment de les faire rentrer.

Un peu comme Susan, songea-t-il, même s'il ne s'autorisait pas beaucoup à penser à Susan. Elle aussi s'en faisait toujours pour Anthony.

Il avait déjà remarqué que ceux qu'il surveillait avaient soudain l'effrayante sensation d'être observés. Bien sûr, ils ne le voyaient jamais, et la mère de la jolie jeune fille ne l'avait pas vu quand il l'avait suivie jusqu'à l'école dans sa voiture de location banale, où il avait eu la confirmation que cette enfant était spéciale. Il était trop bien entraîné pour être vu. Mais elle le sentait. Le père de la jeune

filles, et il avait fallu un certain temps à Richard pour comprendre qu'il c'était, avait été nerveux dès la première fois. Richard devait savoir si l'enfant avait un autre comportement quand elle n'était pas chez sa mère, et il avait observé ces deux-là à trois occasions. Le bonhomme avait commencé très tôt à jeter des coups d'œil par-dessus son épaule.

Le type qui habitait sur les hauteurs de la ville avec la parodie faussée d'une famille était dans la même situation. Il se sentait traqué. Son amant avait l'air complètement hystérique quand il était sorti prendre des photos des traces de pneu le lundi, presque deux semaines plus tôt. À bonne distance, Richard avait tout observé. Deux jeunes basanés étaient arrivés au volant d'une grosse BMW. Des Pakistanais, avait-il deviné, il y en avait tout plein à Oslo. Ils n'avaient pas l'air d'accord, car ils s'étaient garés devant le portail de cette famille débauchée et y étaient restés longtemps. Ils s'étaient démenés comme des fous et avaient dû fumer pas mal de cigarettes avant de repartir enfin.

Le sodomite l'avait senti, mais pas vu. Comme les autres.

Ils ne voyaient pas Richard, et en y réfléchissant, ils ne le sentaient pas non plus.

Ce qu'ils ressentaient, c'était la présence du Seigneur, songea Richard Forrester. Et si cette copie perversifiée de père de famille s'en tirait pour cette fois, son heure viendrait.

Richard Forrester fit un petit sourire et s'endormit.

* * *

La maison semblait somnoler sur la pente raide. Les fenêtres étaient petites, et leurs meneaux divisaient la vitre en quatre. La bâtisse en bois était coincée entre deux maisons similaires quoique plus grandes, et paraissait timide. Presque gênée. Un portail étroit ouvrait sur une cour minuscule. Un vélo de femme était appuyé à un haut mur en pierre, et quelques cruches en céramique multicolores étaient rassemblées dans un coin pour l'hiver. Un escalier de pierre conduisait à une petite porte verte. Un panonceau nominatif était fixé sur la porte. Les intempéries et le vent avaient fait bleuir le nom et les fleurs des champs qui l'entouraient.

M. Brække, lisait-on en caractères tarabiscotés.

Yngvar Stubø hésita. Debout sur les marches, dos à la rambarde en fer forgé toute simple, il essayait de tout revoir encore une fois.

Il était sur le point de prendre à une femme un secret qu'elle avait gardé pendant presque un demi-siècle. En posant le doigt sur le bouton en laiton sous le panonceau, il s'immiscerait dans une vie qui avait déjà été assez compliquée comme ça. La femme qui habitait cette petite maison blanche avait fait ses choix et vécu toute sa vie dans

l'ombre du couple de quelqu'un d'autre.

La fonctionnaire de la police de Bergen qui avait reconnu le portrait l'avait renseigné sur le trajet depuis Flesland. Martine Brække était professeur à la katedralskole de Bergen, célibataire et sans enfant. Elle menait une vie tranquille, à l'écart de bien des choses, mais c'était une enseignante respectée et elle donnait en outre des leçons de piano. Elle avait jadis été une concertiste pleine de promesses, mais elle avait développé à dix-neuf ans une forme de rhumatismes qui avaient torpillé la brillante carrière à laquelle elle était destinée.

Des notes fragiles, prudentes, résonnèrent soudain quelque part à l'intérieur.

Yngvar pencha la tête sur le côté et écouta le morceau de piano. Il ne le connaissait pas. C'était léger et dansant, et il se prit à penser au printemps.

Il leva la main et sonna.

La musique s'arrêta.

Lorsque la porte s'ouvrit, il la reconnut sur-le-champ. Elle était encore belle, mais ses yeux étaient cernés de rouge, et sa bouche un peu gonflée par les larmes.

« Je m'appelle Yngvar Stubø, commença-t-il en tendant la main. Je suis de la police. Je dois malheureusement vous parler d'Eva Karin Lysgaard. »

La peur dans le regard de la femme lui fit tourner la tête, comme s'il pouvait encore changer d'avis et disparaître.

« Je suis venu seul, poursuivit-il à voix basse. Comme vous le voyez, je suis venu tout seul. »

Elle le laissa entrer.

* * *

« Je préférerais ne plus entendre parler de ce testament pour l'instant, déclara la secrétaire de maître Faber à son mari tout en préparant les tartines du déjeuner. Ça ne te regarde pas. »

Assis à la table de la cuisine, Bjarne avait la copie dans la main et plissait des yeux myopes vers les petites lettres.

« Mais tu dois bien comprendre, s'emporta-t-il de façon peu coutumière, que ça pourrait vouloir dire que ce type s'est vu privé d'un héritage colossal !

— Niclas Winter est mort. Il n'avait pas d'héritier. C'était dans le journal. Un mort ne se voit pas privé de quoi que ce soit. Hormis la vie, bien sûr. »

Elle poussa un soupir et déposa une généreuse portion de saumon sur la montagne d'œufs brouillés.

« Là. On passe à table.

— Enfin, Vera ! »

Il abattit son poing sur la table.

« C'est peut-être un crime, tout ça ! Il est écrit ici... »

Il fit claquer son autre main contre le numéro de VG du jour, ouvert sur un article de deux pages sur une épouvantable bande venue des Etats-Unis qui avait tué six personnes dans sa haine insensée des homosexuels. Bjarne Isaksen était choqué. Non qu'il ait quelque sympathie pour les cochonneries auxquelles se livraient ces gens-là, mais il y avait des limites. On ne pouvait pas supprimer des gens au nom de Dieu rien que parce qu'on n'était pas enthousiasmé par leurs choix sentimentaux.

« Niclas Winter a été tué, c'est écrit ici ! »

Vera se tourna vers lui, posa une main sur chaque hanche et se racla la gorge, comme pour prendre son élan.

« Ce testament n'a rien à voir avec la mort de Niclas Winter. Ça fait trois fois que je te lis cet article, et il n'est nulle part question d'argent, d'héritage ou de testament. Ces meurtriers fous venus des États-Unis ont juste tué sans merci, Bjarne ! Ils ne sont quand même pas au courant de l'existence d'un morceau de papier dans une vieille armoire en chêne poussiéreuse dans le bureau de maître Faber ! »

Elle s'animait tout en parlant.

« Quelles âneries, s'énerva-t-elle avant de se retourner vers le plan de travail.

— J'appelle la police, s'entêta Bjarne. Je peux appeler sans dire qui je suis, et leur demander de prendre contact avec Faber pour qu'ils lui posent des questions sur un testament en faveur de Niclas Winter. Ils reçoivent ce genre de tuyaux, tu sais, quand on appelle sans dire qui on est. C'est ce que je vais faire, Vera. Maintenant. »

Vera poussa un gémissement ostensible et passa une main frêle dans ses cheveux.

« Tu n'appelleras *pas* la police. Si quelqu'un doit parler aux forces de l'ordre dans cette maison, c'est moi. Moi, au moins, je peux expliquer comment je... »

Nouveau passage nerveux dans ses cheveux bien coiffés.

« ... peux accéder en toute légalité au testament, termina-t-elle.

— Alors vas-y, répliqua Bjarne. Appelle-les ! »

Elle posa son couteau avec fracas. Regarda son mari avec la plus grande sévérité qu'elle le put, mais il ne renonça ! pas. Borné comme un gosse, il la regardait sans ciller.

« Très bien », grinça-t-elle en allant téléphoner.

« C'était Yngvar Stubø, expliqua Lukas un peu abasourdi en reposant le téléphone sur la table basse. Il arrive.

— Pourquoi ça ? Je croyais t'avoir entendu dire qu'il était rentré à Oslo. »

Au moins, son père avait recommencé à parler. Un peu.

« Il a dû revenir aujourd'hui.

— Pourquoi appelait-il ?

— Il voulait te parler. En personne.

— A moi ? Pourquoi ?

— Ça... Je ne sais pas. Mais il a dit que c'était important. Il a dit qu'il avait essayé de t'appeler. Tu as débranché le téléphone fixe ? »

Lukas se pencha et jeta un coup d'œil derrière le fauteuil de son père.

« Il ne faut pas faire ça, papa. C'est important qu'on puisse te joindre.

— J'ai le droit de vouloir être tranquille. »

Lukas ne répondit pas. Une sourde agitation lui fit faire des allers et retours dans la pièce. Il n'avait pas encore remarqué que la maison n'avait pas été nettoyée depuis Noël. Hormis une pile d'un mètre de vieux journaux près de la télé, c'était en ordre. Son père rangeait, mais rien de plus. Lukas passa un doigt sur la surface lisse du buffet, et y laissa une trace brillante. La crèche n'avait pas été remisee. L'ampoule dans la grande caisse en verre était morte, et ce tableau naguère si pittoresque était réduit au souvenir triste d'un Noël qu'il ne demandait qu'à oublier. Il alla jusqu'au canapé au coin du salon en L, et des moutons filèrent sans bruit le long des plinthes. Il s'arrêta, à peu près hors de vue de son père, et renifla.

Ça sentait le vieil homme. La vieille maison. Pas mauvais à proprement parler, mais renfermé et douceâtre.

Lukas décida de faire le ménage et alla vers le couloir pour y trouver seau et détergent dans le placard. Si sa mémoire était bonne, l'aspirateur y était aussi. En se souvenant qu'Yngvar Stubø n'allait pas tarder, il changea d'avis.

« Je crois qu'on devrait aérer un peu », déclara-t-il en allant vers la fenêtre du salon.

Il se battit avec le crochet et se coupa le pouce lorsqu'il parvint à le faire jouer.

« Bordel ! » articula-t-il avant de se fourrer le pouce dans la bouche.

Ce pouvait être un bon signe qu'Yngvar Stubø soit déjà de retour. L'enquête avait peut-être décollé. Lukas n'avait pas écouté la radio ni lu les derniers journaux, mais Stubø avait l'air optimiste quand il avait appelé ce matin-là.

Lukas sentit le goût métallique du sang contre sa langue et

examina son pouce douloureux. Au moment où il partait chercher des pansements dans l'armoire à pharmacie de sa mère, on sonna à la porte.

Le pouce dans la bouche, il alla ouvrir.

* * *

« Entrez ! », cria Silje Sørensen en jetant un coup d'œil vers la porte.

Inger Johanne entrouvrit et passa la tête à l'intérieur.

« Entre, répéta l'inspectrice principale en faisant signe à la visiteuse. C'est chouette que tu aies pu venir. Les histoires de VG me rendent complètement parano, et Yngvar pensait que tu devais me mettre au courant sans plus tarder. Je n'ose même plus faire confiance à mon mobile.

— C'est bien la dernière chose à laquelle il faut faire confiance, répondit Inger Johanne en s'asseyant dans le fauteuil invité. Vous savez qui a pu être à l'origine de la fuite ?

— Non. Ça a toujours été un problème pour nous que la presse en sache trop, mais c'est l'exemple le plus désastreux dont je me souviens. Je me demande parfois si les journalistes ne se livrent pas au chantage... S'ils n'ont pas des moyens de nous faire chanter, je veux dire. »

Elle fit un sourire brusque et posa une bouteille d'eau minérale et un verre devant Inger Johanne.

« Tu as toujours soif. Et je suis curieuse. Yngvar a dit que l'affaire de Bergen avait sans doute pris une tout autre orientation.

— Eh bien, je ne suis pas... »

Le téléphone sonna.

Silje hésita un instant avant de faire un geste d'excuse et de décrocher.

« Ici Sørensen », annonça-t-elle d'une voix sèche.

Quelqu'un avait beaucoup de choses à raconter. Inger Johanne se sentit bientôt mal à l'aise. L'inspectrice principale répondit très peu, et elle la regarda à deux ou trois reprises d'un air neutre, presque absent. Inger Johanne finit par décider de sortir dans le couloir. Le désagrément d'assister à une conversation à laquelle elle n'était pas appelée à prendre part la faisait transpirer. Au moment où elle se leva, Silje Sørensen secoua la tête et leva une main.

« Elle arrive avec ? demanda-t-elle dans le combiné. Maintenant ? »

Nouveau silence.

« Super. Tout de suite, s'il te plaît. Je reste dans mon bureau jusqu'à ce que tu arrives. »

Elle raccrocha. Une ride perplexe courait au-dessus de son nez fin, en biais vers le sourcil gauche.

« Un testament, lâcha-t-elle.

— Quoi ?

— Une femme qui se prétend secrétaire d'un avocat d'Oslo a appelé pour dire qu'elle est en possession d'un testament en faveur de Niclas Winter, et qui pourrait avoir une importance dans l'enquête sur son meurtre.

— Oui... ah bon ?

— Heureusement, le tuyau a été noté assez vite, et l'un de mes gars a trouvé cette femme. Elle arrive avec.

— Mais qu'est-ce que... Si la théorie de "The 25'ers" est exacte, que vient faire le testament dans cette histoire ? »

Silje haussa les épaules.

« Aucune idée. Mais il arrive, alors on verra. Que voulais-tu me dire ? Yngvar a attisé ma curiosité comme pas permis, je dois l'avouer. »

Inger Johanne déboucha la bouteille et remplit le verre. Les bulles qui crépitaient lui piquèrent les lèvres quand elle but.

« Eva Karin Lysgaard n'était pas juste bienveillante à l'égard des homosexuels, répondit-elle enfin en reposant son verre. Selon toute probabilité, elle était elle-même lesbienne. De ce point de vue, la théorie sur "The 25'ers" est renforcée. »

A voir la tête de Silje Sørensen, elle aurait tout aussi bien pu déclarer que Jésus était revenu sur terre et s'était installé dans un lit dans la chambre de Kristiane.

* * *

Marcus Koll s'assit dans le lit, désorienté, et grommela quelques mots que ni Rolf ni le petit Marcus ne comprirent.

« Paresseux ! ricana Rolf en déposant sur la table de chevet un plateau comprenant café, jus de fruit et deux tranches de pain grillé garnies de fromage et de jambon. Il est une heure passée !

— Pourquoi vous ne m'avez pas réveillé plus tôt ? »

Marcus esquiva l'embrassade, il était en nage et essaya de se débarrasser de l'odeur forte du sommeil.

« J'avais l'impression que tu n'avais pas fermé l'œil de la nuit, répondit Rolf. Alors quand tu dormais enfin, je n'ai pas eu le cœur de te réveiller.

— On a fait voler l'hélicoptère, s'enthousiasma le petit Marcus. C'est super génial !

— Avec le froid qu'il fait ! gémit Marcus. Les instructions disent bien qu'il doit faire une température positive pour pouvoir l'utiliser.

L'huile va geler.

— On ne pouvait quand même pas attendre le printemps, sourit Rolf. Et ça s'est très bien passé. Je contrôlais tout, Marcus.

— Moi aussi, renchérit le gamin. J'ai réussi à le faire voler tout seul !

— En tout cas une fois en l'air, ajouta Rolf. Voici les tabloïdes de ce matin. Salle histoire, cette bande d'assassins ! On a aussi fait quelques courses. Plein de bonnes choses à manger pour ce soir. Tu te rappelles que nous recevons ? »

Marcus n'avait pas le moindre souvenir d'une quelconque visite.

Il attrapa VG. Un hoquet lui échappa lorsqu'il vit la première page.

« Tu es malade, papa ? C'est pour ça que tu as dormi aussi longtemps ?

— Oh non. Un peu enrhumé, c'est tout. Merci beaucoup pour le petit-déjeuner, alors. J'ai peut-être le droit d'en profiter et de lire le journal, et je vous rejoins ensuite ? »

Il ne regarda même pas Rolf.

« D'accord, répondit le gamin avant de filer.

— Tout va bien ? s'enquit Rolf. Tu veux autre chose ?

— Tout va bien. Très gentil, ça. Je descends dans une demi-heure, OK ? »

Rolf hésita. L'observa. Marcus se força à prendre une expression indifférente, et lécha ostensiblement ses doigts pour tourner la page.

« Profites-en », conclut Rolf en emboîtant le pas au gosse.

Il n'avait pas l'air de le penser.

* * *

« Le but, en fait, c'était de vous parler en tête à tête, commença Yngvar Stubø en regardant à tour de rôle Erik et Lukas. Pour être parfaitement honnête, je me sentirais plus à l'aise comme ça.

— Pour être parfaitement honnête, répondit Erik, ce n'est pas ce qui vous ferait vous sentir le plus à l'aise le plus important pour l'instant.

— Fichtre », murmura Yngvar.

Erik était revenu à la vie. L'indifférence de leurs rencontres précédentes avait confiné à l'apathie. A présent, ce veuf maigre avait un côté agressif, presque hostile. Yngvar hésita ; il s'était attendu à parler à un homme dans un tout autre état d'esprit que celui dans lequel se trouvait pour l'heure Erik.

« J'en ai assez, reprit Erik. Assez que vous débarquiez ici à tout bout de champ sans avoir rien à proposer. Si j'ai bien compris ce que Lukas m'a dit, vous avez avancé dans l'enquête. J'aurais donc cru que vous aviez mieux à faire que de venir ici. Si vous comptez me

rabâcher la promenade nocturne de ma femme... »

Ce fut comme si toute son énergie était consommée. Il se ratatina, ses épaules se tournèrent vers l'avant, et sa tête se pencha vers son buste plat et décharné.

« Je ne veux rien dire, ai-je dit. Je ne veux pas.

— Ce n'est pas nécessaire, répondit Yngvar. Je sais où allait Eva Karin. »

Erik releva lentement la tête. Ses yeux n'avaient plus de couleur. Le blanc avait bleui, et les larmes semblaient avoir délavé les iris. Yngvar n'avait jamais vu de regard plus vide. Il ne savait pas quoi dire.

« Lukas, commença Erik d'une voix très calme. J'aimerais que tu sortes. »

* * *

Le temps pouvait enfin redémarrer, songea Martine Brække en craquant une allumette.

Le portrait d'Eva Karin, posé d'habitude sur la table de chevet de la chambre où personne ne venait jamais, était maintenant dans le salon. C'était la proposition du policier. Il lui avait demandé, tout à la fin, si elle n'avait pas une photo. Elle était allée la chercher sans un mot, et le colosse l'avait prise entre ses mains. Longtemps. Il avait l'air au bord des larmes. Elle approcha l'allumette de la mèche de la grande bougie blanche. La flamme était pâle, presque invisible, et elle alla allumer le plafonnier. Elle resta un instant immobile avant de saisir une petite étoile de Noël rouge et de la poser à côté de la photo sur l'appui de fenêtre. Les paillettes des branches scintillaient dans la lueur claire.

Eva Karin lui souriait.

Martine tira une chaise près de la fenêtre et s'assit.

Un soulagement énorme s'empara d'elle. Elle avait l'impression d'avoir accédé à une forme de reconnaissance, après toutes ces années. Jusqu'à présent, elle avait porté le deuil d'Eva Karin toute seule, de la même façon qu'elle avait porté dans la solitude sa vie avec Eva Karin pendant presque cinquante ans. Quand Erik était venu au lendemain du meurtre, elle l'avait laissé entrer. Et l'avait aussitôt regretté. Il venait pour être en compagnie. Il voulait porter le deuil avec la seule autre personne qui connaissait Eva Karin telle qu'elle était réellement, mais elle avait très vite compris qu'ils n'avaient rien à partager. Ils avaient partagé Eva Karin, mais il ne la concernait pas, et elle l'avait éconduit sans verser une seule larme.

Le grand policier, ça avait été autre chose.

Il la considérait avec respect. Avec admiration, presque, tandis

qu'il déambulait dans le petit salon en parlant à voix basse avec elle en s'arrêtant devant les choses qu'il trouvait fascinantes. La seule chose qu'il avait voulu savoir, en admettant que ça ait été le motif de sa visite, c'était si elle avait parlé à quelqu'un d'autre de sa relation avec Eva Karin Lysgaard.

Bien sûr qu'elle ne l'avait pas fait. C'était sa promesse de ce jour ensoleillé de mai 1962, quand Eva Karin avait promis de ne jamais l'abandonner. A la condition que leur amour serait leur secret à elles deux.

Martine n'aurait jamais violé une promesse.

Le policier la croyait.

Il avait expliqué que les obsèques auraient lieu le mercredi, elle avait répondu vouloir y assister, et il lui avait proposé de passer une fois la cérémonie terminée. Pour en parler. Pour être auprès d'elle.

Elle avait décliné, mais l'idée était belle.

Martine rapprocha sa chaise de la fenêtre et passa un index sur la bouche d'Eva Karin. Le verre était froid contre le bout de son doigt. La peau de son visage avait toujours été très douce, d'une douceur incroyable, et accueillante.

Le policier avait dit qu'ils feraient tout pour éviter que cette histoire ne soit révélée. Il ne serait pas nécessaire pour cette affaire de publier ce genre de détail, avait-il dit, bien qu'il ne puisse rien garantir.

À présent, assise à sa fenêtre pour regarder la ville derrière le portrait de l'unique amour de sa vie, elle sentait que ce n'était pas si important. Bien sûr, il vaudrait mieux pour Erik que ce secret ne soit pas divulgué. Pour Lukas aussi. Elle se rendit compte que pour elle, ça ne changeait pas grand-chose. Surprise, elle se redressa et inspira à fond.

Elle ne ressentait aucune honte.

Elle avait aimé Eva Karin de la façon la plus pure qui soit.

Elle, et rien qu'elle.

Elle se leva lentement, et souffla la bougie.

Prit la photo entre ses mains.

Martine aurait bientôt soixante-deux ans. Sa vie telle qu'elle avait été était terminée. Il pouvait malgré tout y avoir autre chose à attendre : une toute nouvelle vie de vieille sage.

L'idée la fit sourire.

Vieille, sage et libre.

Martine était enfin libre, et elle reposa la photo sur sa table de nuit. Yngvar Stubø lui avait parlé de son propre chagrin quand il avait retrouvé son épouse et sa fille mortes à la suite d'un affreux accident dont il se sentait coupable. D'une voix tremblante mais douce, il avait expliqué que la vie s'était mise à faire des cercles, une ronde sans fin

dans une douleur d'où il ne voyait aucune issue.

Elle ferma la porte de la chambre.

Le temps pouvait redémarrer, et elle récita une prière muette pour le bon policier qui lui avait fait comprendre qu'il n'était jamais, jamais trop tard pour repartir à zéro.

* * *

L'inspecteur Knut Bork serra la main d'Inger Johanne avant de tendre un document à Silje Sørensen.

« Tiens. Je n'ai pas eu le temps de l'étudier de plus près. »

Silje Sørensen ouvrit un tiroir et en tira une paire de lunettes de lecture.

« A en croire la dame qui l'a apporté, il est question d'une fortune assez colossale, poursuivit Knut Bork. Le testamentaire serait mort il y a longtemps, sans que Niclas Winter ne voie l'héritage auquel le testament stipule qu'il adroit.

— Je peux le voir ? demanda prudemment Inger Johanne.

— Il nous faut un juriste, répondit Silje Sørensen sans lever les yeux. C'est pour le moins remarquable.

— Je suis juriste. »

Knut Bork et sa supérieure la regardèrent avec surprise.

« Je suis juriste, répéta Inger Johanne. Même si j'ai passé un doctorat de criminologie, j'ai une maîtrise de droit. Je n'ai pas des souvenirs très précis du droit des successions, mais si vous avez un code, on arrivera à défricher la plus grande partie.

— Tu m'étonneras toujours, sourit Silje Sørensen en lui tendant le testament avant d'aller aux étagères près de la fenêtre chercher l'énorme recueil de lois rouge. Mais si tu en sais autant que moi sur le défunt, tu seras sans doute d'accord avec moi : il va nous falloir toute une batterie d'avocats. »

Inger Johanne parcourut la première page avant de passer à la seconde.

« Non. Ça me rappelle quelque chose, mais je ne sais pas qui c'est. Malgré tout, ce que je peux dire, c'est que ce testament sera caduque dans... »

Elle leva les yeux.

« Dans trois mois, termina-t-elle. Dans trois mois, il ne vaudra même plus le papier sur lequel il est rédigé. Enfin, il me semble.

— Bon sang ! gronda Silje en posant les mains sur ses hanches. Là, je ne comprends plus. Plus rien du tout. »

* * *

Richard Forrester comprit qu'un repas approchait. Le parfum de

nourriture chaude l'avait réveillé. Ça ne le dérangeait pas. Bien qu'il soit encore un peu embrumé après ce long somme, il avait faim. Le menu que l'hôtesse de l'air avait obligeamment posé sur le siège libre voisin du sien au lieu de le réveiller était appétissant. Il l'étudia en détail et choisit une cuisse de canard à l'orange, du riz sauvage et une salade. En entrée, il demanda des asperges fraîches au moment où l'hôtesse blonde se penchait pour reprendre le menu.

« *Water, please.* »

Il leva une main en signe de refus pour le vin blanc qu'elle lui proposait.

Il remonta le petit store, et une lumière forte déferla par le hublot. Il était midi et demi, heure norvégienne. Il se haussa un peu dans son siège pour voir l'océan Atlantique en contrebas, mais une couche de nuages blanc-gris sous eux simulait un édredon sans fin et rendait la vue plate et inintéressante. Seul un autre avion, allant dans la direction opposée et bien plus au sud, rompait la monotonie dans tout ce blanc. La lumière était gênante, et il redescendit à moitié le store.

Il ressentait un calme béni.

Il en était toujours ainsi après une mission.

Il détestait les pervers avec une intensité qui l'avait renvoyé à la vie au moment où il se soûlait à mort. Il en avait rencontré quelques-uns dans l'armée, des chiens lâches qui essayaient de cacher qu'ils faisaient des choses innommables entre eux tout en se figurant qu'ils étaient assez valables pour défendre la patrie. À l'époque, avant sa rédemption, il s'était contenté de tout rapporter. Trois affaires avaient disparu dans la bureaucratie militaire, sans qu'il en perde le sommeil pour autant. Il leur avait au moins causé le désagrément d'être observés. Le quatrième sodomite n'y avait pas coupé. Il avait été viré dans le déshonneur. D'accord, c'était à cause des avances qu'il avait faites à un jeune majeur qui avait menacé de traîner l'ensemble du corps des Marines devant les tribunaux, mais un rapport sur des faits de pornographie déplacée à son sujet n'avait pas nui.

L'odeur de nourriture se fit plus forte.

Il sortit sa Bible de sa sacoche.

Elle était douce et usée, ornée d'une infinité de notes minuscules en marge des fines pages. Ça et là, le texte était surligné au stylo fluorescent. À certains endroits, l'écriture était si indistincte qu'elle était difficile à lire, mais ça n'avait aucune importance. Richard Forrester connaissait sa Bible, et il connaissait par cœur les principaux passages.

Quand il avait douze ans, l'un d'entre eux avait tenté sa chance sur lui.

Il ferma les yeux et posa une main sur la Bible.

La vie après sa rédemption l'avait convaincu que la mort de Susan

et Anthony avait eu un but. Ils devaient retourner auprès de Dieu pour que le Seigneur puisse l'atteindre lui. Avec une femme et un enfant, il était sourd à Ses cris et devait être purifié pour devenir un serviteur digne dans le combat pour la justice.

Quelques mois plus tard, lorsque l'homme qui l'avait ramassé dans la petite rue de Dallas l'avait présenté à Jacob, il était prêt. Jacob s'appelait juste Jacob, et Richard n'avait jamais rencontré personne d'autre de « The 25'ers ». A ce qu'il en savait, il pouvait y en avoir d'autres dans cet avion, et il se mit à lancer des regards furtifs à la femme assise de l'autre côté de l'allée centrale.

Il avait dû attendre encore un an avant de pouvoir connaître le nom de cette organisation et sa signification. En se rendant compte qu'il faisait cause commune avec des musulmans, il avait été pris de fureur. Jacob avait essayé de le convaincre que la collaboration était juste et nécessaire. Ils avaient un objectif commun, et ils étaient tributaires de l'expérience des musulmans. L'argumentaire n'eut aucun effet sur Richard. Pas plus que l'information sur l'importance du soutien économique de la part de groupes musulmans extérieurs. Richard Forrester avait bien conscience qu'ils s'autofinançaient en grande partie, et ne concevait pas qu'ils puissent recevoir de l'argent de terroristes. À ce moment-là, il avait déjà tué deux personnes au nom de Dieu, mais il ne lui serait pas venu à l'idée de tuer des innocents. Comme tous les autres, il avait été choqué quand les avions s'étaient abattus sur le World Trade Center, et détestait les musulmans avec une haine aussi intense que celle qu'il vouait aux sodomites. Il n'avait cédé que quand la présence intense de Dieu l'avait réveillé, une nuit, et que le Seigneur en personne lui en avait donné l'ordre.

Après chaque mission, une jolie somme était créditée sur son compte légitime. L'argent devait être une rémunération pour des voyages et des réunions, et il le déclarait en tant que tel aux services fiscaux. Au début, il avait ressenti un certain malaise.

Ces généreuses donations le faisaient passer pour un mercenaire.

Il fit claquer sa Bible à côté de lui.

L'hôtesse de l'air abaissa la tablette devant lui et lui servit son entrée.

Il était payé, songea-t-il en observant les mains prestes et habituées de la femme. Mais ce n'était pas pour ça qu'il tuait.

Richard Forrester tuait sur les ordres du Seigneur. L'argent était nécessaire pour accomplir les missions qu'on lui donnait et qu'il acceptait. Comme maintenant, quand ce n'était pas possible de rentrer assez vite sans voyager en première classe.

A de rares occasions, il se demandait d'où venaient les fonds. Ça l'avait empêché de dormir quelques heures une nuit ou deux, mais sa confiance en Dieu n'avait pas de limite. Il se remettait très vite de ce

petit malaise en voyant avec surprise l'importance de la somme versée sur son compte.

« Merci », murmura-t-il quand l'hôtesse le resservit en eau.

Il commença à manger et décida de penser à tout autre chose.

* * *

« Il faut que vous réfléchissiez bien. C'est tout à fait déterminant, Erik. »

Yngvar avait choisi de s'installer dans le fauteuil d'Eva Karin, cette fois. Le tissu mordoré dégageait un parfum ; le souvenir à moitié effacé d'une femme d'un certain âge qui n'existait plus. Le tissu était doux, et de fins cheveux gris foncé adhéraient encore à la têtère. Yngvar n'avait encore jamais appelé le veuf par son prénom, mais compte tenu des circonstances, il lui paraissait inconvenant de s'adresser à lui de façon plus formelle.

Presque sans respect, pensa-t-il en essayant de lui faire lever les yeux.

« Eva Karin pensait qu'elle avait la bénédiction de Jésus, pleurerait Erik. Je n'ai jamais pu me faire complètement à l'idée que c'était juste, mais...

— Ecoutez-moi, commença Yngvar en se penchant vers lui. Je n'ai ni envie, ni besoin ni le droit de juger de votre vie, à vous et Eva Karin. Je n'ai même pas besoin d'en entendre parler. Mon boulot, c'est de découvrir qui a tué Eva Karin. Alors je dois vous poser la question encore une fois : qui d'autre que vous, Martine et Eva Karin était au courant de cette... relation ? »

Erik se leva d'un bond. Il porta les mains à sa tête et tituba.

Yngvar était déjà presque debout pour l'aider quand Erik donna un coup de pied vers lui, le faisant se rasseoir.

« Ne me touchez pas ! Ça ne pouvait pas être juste ! Elle ne voulait pas m'écouter. Je me suis laissé convaincre, jadis, c'était tellement... »

Il y avait trente-deux ans qu'Yngvar Stubø était entré à l'école de police, supérieure comme elle s'appelait à l'époque. Il en avait vu des vertes et des pas mûres durant toutes ces années. Fait l'expérience de choses sur lesquelles il n'aurait jamais pensé tomber. Sa tragédie personnelle avait été assez dévastatrice. Raconter à d'autres parents que leur enfant avait été tué, que des conjoints avaient été assassinés ou des parents écrabouillés par une voiture de police pendant une course poursuite, c'était pourtant encore pire par de nombreux aspects. On pouvait gérer ses propres souffrances, en fin de compte. Face au chagrin des autres, Yngvar se sentait beaucoup trop souvent démuné. Au fil des années, il avait malgré tout trouvé une espèce de stratégie au contact d'un trouble sans fond ; une méthode qui lui

permettait de faire son travail. A présent, il n'y arrivait plus.

Un peu plus d'une demi-heure plus tôt, il avait déclaré à Erik qu'il savait. Il avait essayé d'expliquer pourquoi il venait. Il n'avait cessé d'interrompre les histoires aussi longues qu'incohérentes du veuf à propos d'une vie fondée sur un secret si énorme qu'il n'avait jamais su le gérer comme il fallait. C'était le secret d'Eva Karin, la décision d'Eva Karin.

Erik Lysgaard poussa un cri. Au milieu de la pièce, dans ses vêtements trop grands et plus très propres, il hurlait ses accusations. Contre Dieu. Contre Eva Karin. Contre Martine.

Mais surtout contre lui-même.

« Comment ai-je pu le croire ? gémit-il en cherchant à reprendre son souffle. Comment ai-je pu... Je ne voulais pas être comme eux... pas comme le professeur Berstad, pas comme... Vous devez bien comprendre que... » Soudain, il se tut. Il fit deux pas vers le fauteuil d'Yngvar. Des touffes de cheveux gris et gras partaient tous azimuts, et ses lèvres étaient rouge sang. Humides. Ses yeux étaient tournés en dedans, et son menton tremblait.

« Le professeur Berstad s'est suicidé, chuchota-t-il d'une voix rauque. Au début de l'été 1962. Nous étions en 1^{re} S, Eva Karin et moi. Je ne pouvais pas devenir comme lui. *Je ne pouvais pas vivre comme lui !* »

De lourdes gouttes visqueuses de salive malade jaillissaient de sa bouche. Certaines coulaient sur son menton, mais il ne s'en souciait pas.

« J'avais vu les regards. J'avais entendu les gros mots, ils m'atteignaient comme... des verges ! »

Il avait l'écume à la bouche. Yngvar retenait son souffle. Erik avait l'air d'un gringalet, maigre et voûté, et il cherchait sa respiration.

« Nous sommes tombés d'accord, haleta-t-il. Nous sommes convenus de nous marier. Aucun de nous ne pouvait vivre avec cette honte, avec... J'aimais Eva Karin. Petit à petit, elle est devenue ma vie. Ma... sœur. Elle m'aimait aussi. Elle m'adorait, disait-elle, pas plus tard que le soir où... Alors que j'ai choisi de vivre... seul, tout le temps, elle a voulu garder Martine. C'était notre accord. C'était Martine et Eva Karin. »

Il retourna lentement à son fauteuil. S'assit. Pleura en silence, sans se couvrir le visage de ses mains.

« Il fallait que ce soit puni. Il fallait que ce soit puni, en fin de compte.

— À qui en avez-vous parlé ?

— C'est moi qui suis puni, murmura Erik. C'est moi qui vis un enfer. Tout le temps, chaque jour. Chaque nuit, chaque seconde.

— Il faut que je sache qui était au courant, Erik.

— Tenez. »

La main tendue d'Erik tenait un livre à la reliure en cuir fatiguée. Il était sur la table basse à l'arrivée d'Yngvar, usé, taché et sans titre. Il hésita, mais finit par le prendre quand Erik cria :

« Prenez-le. *Prenez-le !* C'est mon journal. Lisez les vingt dernières pages, et vous comprendrez. Il y a tout ce que vous voulez savoir. Lisez tout, d'ailleurs. Essayez de comprendre.

— Mais je ne peux pas, je ne peux quand même pas...

— Allez-vous-en, maintenant. Prenez le livre et allez-vous-en. »

Yngvar resta planté là, le livre dans la main, le livre contenant toutes les pensées d'Erik Lysgaard. Il ne savait pas du tout quoi faire, et il n'avait pas mis de l'ordre dans le chaos d'impressions laissées par l'accès de colère du veuf. Au moment où il allait demander s'il pouvait faire quelque chose pour lui, il finit par comprendre pour de bon : personne au monde ne pouvait quoi que ce soit pour Erik Lysgaard.

Yngvar prit la vie d'Erik Lysgaard sous le bras et quitta sans un mot la maison de Nubbebakken pour la toute dernière fois.

* * *

Rolf avait marché avec autant de légèreté que possible dans le couloir. Marcus s'était peut-être rendormi, le silence était complet. Compte tenu de toutes les nuits blanches qu'il avait connues, c'était extraordinaire qu'il puisse dormir. Rolf posa la main sur la poignée et appuya lentement. Il se souvint trop tard que les gonds grinçaient, et fit la grimace quand la porte s'ouvrit avec un son déchirant.

Marcus était éveillé. Il était assis dans le lit et regardait droit devant lui, à côté d'un paquet de journaux empilés avec soin. Il n'avait pas touché à la nourriture, son verre était toujours plein de jus d'orange.

« Tu n'avais pas faim ? s'étonna Rolf.

— Non. Il faut que je te parle.

— Alors parle ! »

Rolf sourit et s'assit au bord du lit.

« Qu'y a-t-il, mon amour ?

— Je veux que tu confies le petit Marcus. A maman ou à un copain. Peu importe où, mais quand il sera en sécurité, je veux que tu reviennes. Je dois te parler. Seul à seul. Sans personne d'autre dans la maison.

— L'heure est grave ! s'exclama Rolf avec un petit rire forcé. Qu'est-ce qui se passe, Marcus ? Tu es malade ? C'est grave ?

— Fais ce que je te dis, s'il te plaît. J'apprécierais beaucoup que tu le fasses tout de suite. S'il te plaît. »

Sa voix était très différente. Pas vraiment dure, songea Rolf, mais

mécanique, comme si ce n'était pas Marcus qui parlait.

« S'il te plaît, répéta Marcus, plus fort. Évacue mon fils de la maison, et reviens. »

Rolf se leva en hésitant. Il envisagea un instant de protester, mais en voyant l'expression étrangère dans les yeux de Marcus, il se dirigea vers la porte.

« Je vais essayer chez Mathias ou Johan, annonça-t-il d'un ton aussi badin qu'il le put. Ce sera plus simple de s'adresser à un copain de classe que d'aller jusque chez ta mère.

— Bien, approuva Marcus Koll Jr. Et reviens aussi vite que tu le pourras. »

* * *

« Mon père connaissait Georg Koll, déclara Silje Sørensen. Dans le cadre professionnel. Même si je ne l'ai rencontré que deux ou trois fois quand j'étais petite, ça m'a suffi pour comprendre que ce gars-là était un salopard. Mes parents ne l'aimaient pas, eux non plus. Mais vous savez ce que c'est. Dans ces milieux. »

Elle regarda les autres et haussa les épaules, comme pour s'excuser.

Ni Inger Johanne ni Knut Bork ne savaient ce que c'était, dans les milieux riches. Ils échangèrent un rapide coup d'œil, et Inger Johanne se plongea de nouveau dans le document apporté par la secrétaire de l'avocat.

« À ce que j'en vois, c'est un testament tout à fait valable. S'il n'y en a pas eu un à une date plus récente, c'est... »

Elle secoua la tête et leva les papiers.

« ... celui-là qui compte.

— Mais Georg Koll est mort il y a des années, s'exclama Silje, perdue. Ce sont ses enfants qui ont hérité de lui ! Ceux de son mariage, je veux dire. Je ne savais pas du tout que Georg avait un autre fils. C'est vraiment ce qui est écrit ? »

Inger Johanne hocha la tête.

« “Mon fils Niclas Winter”, cita-t-elle.

— Personne ne pouvait le connaître, lui, répondit Silje. Je me souviens que papa s'est bien marré quand le testament a été ouvert, parce que Georg avait perdu contact avec tous ses mômes après avoir quitté sa femme quand ils étaient petits. C'était une sale bête, ce type. Son ex-femme et les enfants vivaient sans faste à Vålerenga, pendant que Georg menait la grande vie. C'est Marcus Koll Jr., son fils aîné, qui gère toute la boutique, aujourd'hui. Je crois qu'ils ont un peu tout revu, mais... »

Elle se tourna vers son PC.

« Je le cherche sur Google, murmura-t-elle en observant son écran. Bingo. Il est mort... le 18 août 1999.

— Quatre mois jour pour jour après avoir rédigé ça, constata Inger Johanne, de plus en plus pensive. Peu probable qu'il en ait rédigé un autre par la suite. Je crois que notre ami Niclas Winter a été dépossédé de son héritage !

— Mais on ne peut quand même pas déshériter des enfants légitimes dans ce pays ! s'écria Knut Bork.

— Si la fortune est assez importante, si. »

Inger Johanne ouvrit l'énorme livre rouge.

« La réserve héréditaire pour les enfants se monte à un million de couronnes, expliqua-t-elle en cherchant le code des successions. Combien ce Marcus a-t-il de frères et sœurs ?

— Deux, répondit Silje. Un frère et une sœur, si ma mémoire est bonne.

— D'après ce testament, poursuivit-elle, ils auraient reçu un million chacun, et le reste serait revenu à Niclas. »

Silje poussa un long sifflement strident.

« On parle de beaucoup d'argent. Mais il doit... »

Knut Bork se leva d'un bond et prit le document.

« Il doit y avoir une espèce de délai de prescription, s'anima-t-il, comme si sa propre fortune était en jeu. Niclas ne pouvait quand même pas se pointer tant d'années après et réclamer... »

Il s'interrompit et se figea dans une position qui le fit ressembler à un conférencier enthousiaste.

« C'est con que j'aie laissé filer cette bonne femme, soupira-t-il. Elle a eu l'air de dire que Niclas Winter appelait presque au petit bonheur. Sa mère venait de mourir, expliquait-il, et juste avant, elle avait dit qu'un document important le concernait chez un avocat d'Oslo. Un document qui assurerait son avenir. Peut-être qu'il ne... »

Ils se regardèrent. Inger Johanne avait trouvé la partie sur les successions et avait la main entière coincée entre les pages du code.

« Il faut bien sûr vérifier tout un tas de choses... hésita-t-elle. Mais pour l'instant, j'ai l'impression qu'il n'était pas au courant de ce testament.

— Pourquoi sa mère aurait-elle caché à ce type qu'il pouvait devenir riche comme Crésus ? Est-ce qu'une mère n'aurait pas veillé à...

— Elle ne voulait peut-être pas qu'il connaisse l'identité de son père avant qu'elle ne soit morte, supposa Silje. Il y a plein de choses dont on ne sait rien. Ça ne sert pas à grand-chose de continuer à spéculer.

— Mais là-dessus, on en sait un peu plus, objecta Inger Johanne. C'était dans *Dagens Næringsliv* après la mort de Niclas Winter. Le prix

de ses installations a connu une hausse considérable, et ce à une époque où on ne vend presque plus aucune nouvelle œuvre. L'article mentionnait qu'il n'avait pas d'héritier. Qu'il était... orphelin de père. Sa mère était fille unique, et ses grands-parents morts.

— On peut donc conclure que Niclas ignorait complètement qui était son père, ou qu'il était l'héritier légitime, résuma Knut Bork en s'asseyant sur l'appui de fenêtre, un pied sur le siège d'Inger Johanne.

— En tout cas pour l'instant, admit-elle. Et dans ce cas, le délai de prescription ne vaut que... »

Le papier fragile froufrouta pendant qu'elle tournait les pages.

« Article 70, cita-t-elle d'une voix absente. Six mois. Il a six mois devant lui. À partir du moment où il apprend l'existence du testament, donc. Mais je suis d'accord avec toi, Knut. À ma connaissance, il y a une prescription finale pour... Je crois que c'est... »

Le reste disparut dans un grommellement pendant qu'elle lisait. Knut agita le pied avec impatience, et se pencha vers le livre.

« Article 75, s'écria soudain Inger Johanne. *Le droit de réclamer l'héritage tombe quand l'héritier ne fait pas le nécessaire dans les 10 ans après la mort du testateur*, lut-elle en laissant courir un index sous les lignes. C'est ce que je pensais.

— Le 15 avril de cette année, calcula Silje. Le délai serait expiré. »

L'écran de veille du PC éclata tout à coup en un feu d'artifice silencieux. Inger Johanne regardait le cercle magnétique rouge autour du 17 janvier, qui l'hypnotisait presque. Dans deux jours, on serait de nouveau le 19, et elle sentit la peau de ses bras se crispier. Knut posa brusquement les pieds par terre et se leva.

« Mais est-ce que Niclas pouvait débarquer pour réclamer ce que ses frères et sœurs ont possédé pendant presque dix ans ? s'écria-t-il. Ce n'est pas une belle injustice, ça, en réalité ? »

Inger Johanne s'était décomposée.

« Pourquoi s'est-il brouillé avec les gosses ? murmura-t-elle, le regard perdu dans le vague.

— Georg Koll ?

— Oui.

— Je te l'ai dit, c'était un salopard, en général. En plus, ça devait aussi être parce qu'il n'appréciait pas que Marcus soit pédé. Le frère et la sœur ont pris le parti du frère. Marcus Koll a été l'un des premiers à... Bon, ça a été le premier à ma connaissance à être ouvertement homosexuel. On en a pas mal parlé. Dans ces milieux. Vous savez. »

Knut en savait toujours très peu sur ces milieux, et Inger Johanne ne paraissait pas avoir entendu les derniers mots de l'inspectrice principale.

« Niclas aussi était homosexuel, lâcha-t-elle d'une voix de robot.

— Georg ne pouvait pas le savoir...

— Dans cette affaire aux États-Unis, il y avait un lien entre... »

Elle fit soudain la mise au point.

« Ces deux hommes sont donc frères, poursuivit-elle si bas que Knut Bork l'entendait à peine. Demi-frères. Dans une affaire similaire aux États-Unis, il est apparu qu'il y avait un lien curieux entre les victimes. Est-ce que... »

Elle regarda l'un, puis l'autre.

« Est-ce que Marcus Koll pourrait être la prochaine victime ? »

Son regard alla de Knut au calendrier.

« Le 19, c'est après-demain. C'est peut-être...

— Tu crois à ta théorie ? l'interrompit Knut avec mauvaise humeur. Ou est-ce que tu l'as déjà rejetée ? Si "The 25'ers" sont derrière ces meurtres, leurs membres ont dû quitter le pays il y a belle lurette ! VG a révélé presque tout ce que nous savons, et il faudrait que ces gars-là soient idiots pour... Bordel, ça fait vingt-quatre heures que Kripos est en contact permanent avec le FBI ! Même si les Américains sont tout sourires parce qu'on se donne à fond dans cette enquête, et envoient des agents demain pour nous assister, ils sont presque sûrs que les assassins sont sur le chemin du retour ! »

Inger Johanne referma le recueil de lois avec un claquement sourd.

« Si nous sommes convaincus qu'ils prévoient de continuer à tuer, reprit Knut avec fougue, nous devrions suivre le conseil de ce torchon, là... »

Il agita VG.

« ... et prévenir toutes les tapettes et les gouines de faire gaffe au lundi qui vient ! Et au 24. Et au 27. Ça va être...

— Ça ne coûte rien d'organiser une patrouille, l'interrompit Silje d'une voix stricte. Une voiture banalisée.

De policiers en civil. Dans le calme et le silence. On devrait avertir Marcus Koll de...

— On devrait l'avertir du moins de choses possibles, la coupa Inger Johanne. En tout cas, il ne doit pas entendre parler de ce testament. Je crois qu'il devrait y être confronté dans d'autres circonstances et par d'autres personnes que des policiers en civil. On ignore même s'il sait qu'il a un frère.

— On envoie une patrouille malgré tout, insista Silje. Ils ne parleront pas du testament, car pour l'instant, nous sommes les seuls à être au courant. Ils peuvent plutôt... montrer une certaine inquiétude générale pour les homosexuels renommés. Tout le monde est au courant de cette affaire, maintenant. Ça devrait aller. »

Elle fit un sourire rapide et se leva pour signifier que la réunion était terminée.

Inger Johanne resta plongée dans ses pensées jusqu'à ce que Knut Bork ait quitté la pièce, et que Silje pose la main sur l'interrupteur.

« Tu restes ici ? s'enquit-elle. Tu vas te sentir seule. »

* * *

Marcus Koll Jr. était tout seul dans la grande maison de Holmenkollen. Il n'y avait que les chiens qui dormaient dans leur panier près de la cheminée. Il s'était douché et avait passé des vêtements propres. Il ne savait pas combien de temps Rolf serait absent, et avait donc préféré son rasoir électrique à une séance complète avec mousse et rasoir à main. Une fois prêt, il avait passé quelques minutes dans son bureau avant de s'installer dans l'un des confortables fauteuils à oreilles devant les fenêtres panoramiques tournées sur la ville et le fjord.

Et d'attendre.

Il se sentait calme. Soulagé, d'une certaine façon. Un vague fourmillement dans tout son corps lui rappelait plus un émoi amoureux qu'un chagrin, et il inspira à fond par le nez.

Dans le temps, c'était pour la vue qu'il avait craqué.

Le jardin descendait en douceur vers les deux grands pins près de la clôture à claire-voie tout en bas du terrain. Les autres arbres en bordure de jardin les abritaient de la vue des maisons voisines, sans rien ôter au magnifique panorama. Vivre là-haut, c'était comme vivre très loin de la ville, et c'était la sensation d'isolement associée à la vue qui l'avait convaincu d'acheter.

« Tu restes dans le noir ? » entendit-il derrière lui.

Les lumières s'allumèrent petit à petit dans le salon.

« Marcus ? »

Rolf vint se planter devant lui, l'air un peu perplexe.

« Tu es déjà prêt ? Il n'est que deux heures et demie, et...

— Assieds-toi, s'il te plaît.

— Je ne te comprends plus, Marcus. J'espère que ce ne sera pas trop long, car nous avons pas mal à faire. Le petit Marcus a choisi de passer la nuit chez Johan, alors...

— Bien. Assieds-toi. S'il te plaît. »

Rolf s'installa dans le fauteuil jumeau à un mètre de celui de Marcus. Ils étaient à demi tournés vers la vue, à demi face à face.

« Qu'y a-t-il ?

— Tu te rappelles le disque dur que tu as trouvé ? demanda Marcus en toussotant.

— Quoi ?

— Tu te rappelles avoir trouvé un disque dur dans la Maserati ?

— Oui. Tu as dit que... Je ne me souviens pas de ce que tu as dit, mais... Eh bien ?

— Il n'était pas foutu. Je l'avais retiré de mon PC pour que

personne ne puisse voir sur quelles pages j'étais allé ce soir-là. Au cas où quelqu'un vérifierait, je veux dire. »

Rolf était assis tout au bord de son fauteuil, la bouche entrouverte. Marcus était renversé en arrière, les pieds sur un pouf assorti et les bras allongés sur les tendres accoudoirs.

— Du porno, sourit Rolf, un peu mal à l'aise. Tu avais... Tu as chargé des choses illégales qui...

— Non. J'avais lu un article dans *Dagbladet*. Tout à fait innocent, bien sûr, mais je ne voulais pas prendre de risque. Aucun risque. »

Il souffla d'un coup, entre le rire et le sanglot, et regarda Rolf :

« Tu aurais l'amabilité de t'asseoir un peu plus confortablement ? »

— Je m'assieds comme il me chante ! Qu'est-ce qui t'arrive, Marcus ? Tu as une voix bizarre, et tu es... bizarre ! En costume cravate un samedi après-midi, à parler de navigation illégale sur... *Dagbladet* ! Qu'y aurait-il d'illégal à... »

Marcus se leva d'un bond. Rolf ferma la bouche avec un petit claquement net quand les mâchoires se rejoignirent.

« Je te prie, commença Marcus en se passant les deux mains sur la tête en un geste désespéré, je te prie d'écouter ce que j'ai à dire. Sans m'interrompre. C'est assez difficile comme ça, et j'ai au moins trouvé un commencement. Laisse-moi terminer, OK ? »

— Bien sûr. Qu'est-ce qui... bien sûr. Parle. Raconte. »

Marcus regarda quelques secondes son fauteuil avant de se rasseoir.

« J'étais tombé sur l'histoire d'un artiste, Niclas Winter. Il était mort. D'une overdose, apparaissait-il.

— Niclas Winter, répéta Rolf, manifestement désorienté. Il a été victime de...

— Oui. Il a été l'une des victimes de ce groupe haineux américain dont VG a parlé ces derniers jours.

C'était aussi mon frère. Demi-frère. Le fils de mon père. »

Rolf se leva de son fauteuil.

« Assieds-toi, ordonna Marcus. *Assieds-toi, s'il te plaît !* »

Rolf obéit, mais se rassit tout au bord de son siège, une main sur un accoudoir, comme prêt à bondir.

« Je ne savais rien de lui, reprit Marcus. Jusqu'en octobre. Il est venu me voir. C'était un choc, bien sûr, mais c'était surtout assez sympa. Comme ça, là. Un frère. Sorti de nulle part. »

Le ciel s'assombrissait. À l'ouest, le soleil avait laissé une mince bande orange derrière lui. Dans une demi-heure, elle aussi aurait disparu.

« Ce n'est pas resté sympa très longtemps. Il m'a dit être le juste héritier de tout. Tout. »

Il reprit son souffle. Le silence était complet.

« Quoi, *tout* ? se risqua à demander Rolf.

— Ça, répondit Marcus avec un large geste du bras. Ce qui est à moi. À nous. Tout l'héritage de notre père commun. »

Rolf se mit à rire. Un rire sec, étrange.

« Il ne peut quand même pas débarquer comme ça et prétendre qu'il est un fils caché qui...

— Un testament, l'interrompit Marcus. Il avait un testament. D'accord, il n'était pas entré en sa possession, mais sa mère lui avait dit que quelque part, il y avait un document de ce genre. Il fallait juste qu'il le trouve d'abord. J'ai trouvé que ce gars était assez désagréable, et je ne pouvais pas vraiment le croire non plus, alors je l'ai mis à la porte. Il a piqué une colère pas possible et m'a promis une vengeance épouvantable une fois qu'il aurait mis la main sur ce testament. Il avait presque l'air... »

Marcus se posa la main droite sur les yeux.

« ... fou, murmura-t-il. Ce type avait l'air fou. J'ai décidé de l'oublier, mais il ne m'a pas fallu très longtemps pour commencer à m'en faire. »

Il retira sa main et regarda Rolf.

« Niclas Winter avait des côtés de papa, poursuivit-il d'une voix rauque. Quelque chose en lui m'a fait admettre son histoire. Par sécurité.

— Comment ? »

Rolf n'avait pas bougé du tout.

« En demandant à maman.

— Elsa ? Comment pouvait-elle... »

Marcus leva une main et secoua la tête.

« Dès l'instant où je lui ai expliqué que j'avais eu la visite d'un type qui prétendait être mon frère, mais qui pensait en plus avoir droit à la totalité de l'héritage de Georg, elle s'est complètement effondrée. Quand j'ai enfin pu la faire parler, elle m'a dit avoir vu mon père cinq jours avant sa mort. Elle était allée le voir pour lui demander... de l'argent pour Anine. Ma sœur avait rompu avec son concubin de l'époque, et ne voulait pas lâcher son petit appartement de Grünerløkka. En tant que vendeuse dans une librairie, elle n'avait pas les moyens, toute seule.

— Je crois que tu devrais arrêter, maintenant, répondit Rolf en déglutissant avec difficulté. Tu as l'air d'un mort vivant, Marcus. Tu devrais t'allonger, tu devrais...

— *Je devrais terminer mon histoire !* »

Il abattit un poing serré sur l'accoudoir. Le choc sourd fit retomber Rolf dans son fauteuil.

« *Et tu vas m'écouter !* » feula-t-il.

Rolf hocha très vite la tête.

« Mon père a fichu maman à la porte », poursuivit Marcus en reprenant son souffle.

Tranquille, songea-t-il. Raconte ton histoire, et fais ce que tu dois faire.

« Mais il a eu le temps de lui dire qu'il avait rédigé un testament en faveur de... du bâtard, comme l'appelle maman. Elle avait toujours su qu'il existait. Mon père ne voyait pas cet enfant non plus. Il voulait juste nous punir. Punir maman, je suppose. »

L'un des setters se leva du panier. L'osier grinça, et l'animal ouvrit la gueule en un long bâillement avant d'aller poser la tête-sur le genou de Marcus.

« Quand j'ai compris que ce type disait la vérité, je n'ai plus su quoi faire. »

Il posa la main sur la douce tête du chien.

Rolf respirait la bouche ouverte. Un raclement montait de sa gorge, comme s'il commençait à avoir de l'asthme.

« Je vais raconter brièvement une longue histoire », annonça Marcus en repoussant le chien.

Avec lenteur, comme un vieil homme, il se leva de son fauteuil. Il fit un pas en avant et s'arrêta, le dos à moitié tourné. Le chien s'assit à côté de lui, comme si ces deux-là cherchaient la même chose dans les ténèbres.

« Trois jours plus tard, j'étais aux États-Unis, continua Marcus d'une voix devenue métallique. C'était *business as usual*, mais je n'étais pas dans mon assiette. Je me suis soûlé, un soir, avec un des directeurs de la Lehman Brothers, qui venait de perdre son job. Le but, c'était de... »

La pause s'éternisa.

« Oublie. L'important, c'est que je lui ai raconté mon histoire. Il avait une solution. »

Une pause encore plus longue.

Le chien jappa, et le bout de sa queue balaya le sol.

Au sud, la lumière clignotante d'un avion au décollage s'élevait petit à petit dans le ciel.

« Quelle... »

Rolf dut s'éclaircir la gorge.

« Quelle solution, termina-t-il.

— Un tueur à gages.

— Un tueur à gages ?

— Oui, un tueur à gages. Je te l'ai dit, j'étais beurré.

— Et le lendemain, tu as dit que ce n'était qu'une plaisanterie, bien sûr. »

Le chien leva les yeux sur son maître. Il jappa encore une fois, avant de se lever et de retourner à son panier.

« Marcus. Réponds-moi. Le lendemain, vous aviez tous les deux la gueule de bois, et tu as dit que ce n'était qu'une plaisanterie. N'est-ce pas ? *Hein, Marcus ?!* »

Marcus ne répondit pas. Il restait planté là, les bras le long du corps et les épaules voûtées, apathique dans son costume cravate.

« J'ai libéré un monstre, chuchota-t-il d'une voix morte. Je ne pouvais pas me douter que je libérais un monstre. »

Rolf termina enfin son bond et saisit Marcus par le bras.

« Qu'est-ce que tu racontes ? » hurla-t-il en serrant.

Marcus ne sembla remarquer ni la douleur dans son bras ni l'éclat de voix de Rolf.

« *Tu n'as quand même pas ordonné un putain de meurtre, Marcus ?!* »

— Il allait tout me prendre. Niclas Winter allait me voler tout ce que j'ai fini par mériter. Tout. La fortune d'Anine. Celle de Mathias. La nôtre. Tout ce qui reviendra un jour au petit Marcus. »

Sa voix était tout à fait monotone, comme si les mots avaient été enregistrés un par un pour composer ensuite des phrases par copie et collage. Rolf leva l'autre main et serra le poing si fort que ses phalanges blanchirent. Il était plus grand que Marcus. Plus fort. En bien meilleure forme physique.

« Si tu me dis que tu as payé un mercenaire, je te tue ! Je te tue, Marcus, je le jure ! *Dis-moi que tu mens !* »

— Deux. Millions. De dollars. Pour deux millions de dollars, mon problème serait réglé. J'ai payé. Le type de la Lehman Brothers s'est occupé du reste. Tout a été si... impersonnel... Un virement aux îles Caïman, et ni l'argent ni... la commande ne me concernaient plus. »

Rolf lâcha tout à coup son bras.

« Cette nuit, poursuivit Marcus sans remarquer que les chiens s'étaient mis à leur tourner autour en gémissant et en jappant, j'ai eu la confirmation dont j'avais besoin. On écrit tout un tas de chose sur "The 25'ers", en ce moment, et une bonne partie ne doit pas être très fiable. Mais les pages Internet sérieuses m'ont donné la confirmation que je voulais.

— De quoi ? » sanglota Rolf. Marcus reculait lentement, comme s'il ne voulait ou n'osait plus rester à côté de Rolf. « De quoi as-tu eu la confirmation ? »

— "The 25'ers" se chargent de meurtres contre rémunération. Tout comme le Ku Klux Klan et The Order of... »

Il haleta.

« Ils gagnent de l'argent en tuant des gens qu'ils veulent éradiquer, murmura-t-il. C'est moi qui les ai fait venir ici. Mon contact, ou celui qu'il a contacté à son tour, a dû découvrir que celui que je voulais faire disparaître de la circulation était homosexuel, et il a mis "The 25'ers" sur le coup. C'est aussi simple. Aussi... clinique. C'est moi qui

ai financé les meurtres de six Norvégiens. Je ne savais même pas que Niclas Winter... mon frère... était homo aussi. J'ai libéré un monstre. Je... »

Il partit à la renverse quand l'énorme fenêtre panoramique explosa. Un vent glacial entra dans la pièce. Il y avait du verre partout, comme une grande plaque de verglas. Les chiens hurlaient. Rolf avait encore le lampadaire dans les mains, prêt à lever le lourd pied de lampe pour frapper de nouveau.

« Tu as payé quelqu'un pour ça ? brailla-t-il. Tu as choisi de commanditer un meurtre pour de l'argent ? Pour une saloperie de repaire de nazis à Holmenkollen ? Pour des voitures hors de prix et une cave à vins chichiteuse ? Tu es devenu comme ça, Marcus ? ! *Tu es devenu un putain de financier !* »

Il hurla et prit son élan, brandit le lampadaire long de deux mètres et lesté de six kilos de plomb et le lança de toutes ses forces dans la fenêtre voisine.

« On aurait pu s'en sortir sans tout ça ! Je suis vétérinaire, nom de Dieu ! Tu es instruit ! On aurait tout aussi bien pu... »

Il allait s'approcher de la fenêtre suivante quand on sonna à la porte.

Il se figea.

On sonna de nouveau.

Marcus n'entendait rien. Il s'était effondré dans son fauteuil, parmi les débris de verre et les morceaux d'abat-jour détruit. Les chiens couraient en aboyant à travers la pièce. L'un avait une vilaine coupure à la patte. Le sang dessina une ligne pointillée sur le sol lorsque l'animal terrorisé disparut vers l'entrée.

« J'ai libéré un monstre », chuchota Marcus en fermant les yeux.

Il enregistra des voix dans l'entrée, sans entendre ce qu'elles disaient.

« Un monstre, chuchota-t-il de nouveau avant de se mettre à marcher dans la pièce.

— C'est la police, pleura Rolf depuis la porte. Marcus ! La police est là. »

Mais Marcus n'était plus là. Il était entré dans son bureau et s'était assis dans son fauteuil en cuir de veau, derrière sa table en bouleau poli. La porte était fermée, mais pas verrouillée. En entendant Rolf crier derechef, il ouvrit le tiroir du haut, où il avait rangé la nuit même, un pistolet prêt à l'emploi.

Il ôta la sécurité et braqua le canon sur sa tempe.

« Raconte-leur toute mon histoire, lança-t-il sans que personne l'entende. Et prends bien soin de notre fils. »

La dernière chose que Marcus Koll Jr. entendit, ce fut le cri de Rolf, et le tout début d'une courte déflagration.

Un homme trapu accompagné d'un géant afro-américain se dirigea vers Richard Forrester au moment où il approcha du contrôle des passeports à l'aéroport international John F. Kennedy. La file d'attente paraissait sans fin, et un bref instant, il pensa qu'on allait peut-être lui proposer des services supplémentaires réservés aux passagers de première classe. Le faire passer devant tous les autres voyageurs, sans doute. Il fit un sourire accommodant lorsque le plus petit des deux s'adressa à lui :

« Richard Forrester ?

— Oui ? »

L'homme dégaina une plaque nominative aisément reconnaissable. Et se mit à parler. Sa voix disparut pour Richard ; elle bourdonnait dans ses oreilles, et il avait très chaud. Bien trop chaud. Il tira sur sa cravate, le souffle court.

« ... the right to remain silent. Anything you say *can and, will be used against you in...* »

Richard Forrester ferma les yeux et entendit le *Miranda warning* psalmodié comme s'il lui parvenait de très loin. Quelque chose avait mal tourné, et il ne comprenait pas quoi. Il n'avait laissé de trace nulle part. Aucune empreinte. Aucune image. Il était juste allé en Angleterre, pour son agence, petite, mais bien gérée.

« *Do you understand ?* »

Il rouvrit les yeux. C'était le géant qui lui posait la question. Il avait une voix rauque et profonde, et il le regarda d'en haut en répétant :

« *Do you understand ?*

— Non, répondit Richard Forrester en tendant les mains comme le lui demandait le petit homme. Je ne comprends rien. »

* * *

« Yngvar, chuchota Inger Johanne en se blottissant contre le corps endormi. On n'aurait rien pu faire pour empêcher ce suicide ?

— Non, grommela-t-il en se retournant. Qu'est-ce que ça aurait été ?

— Sais pas. »

Il était trois heures moins vingt-cinq, dans la nuit du samedi 17 au dimanche 18 janvier 2009. Yngvar claqua des lèvres et s'assit pour boire un peu d'eau.

« Je n'arrive pas à dormir, chuchota-t-elle.

— J'avais remarqué, sourit-il. Mais la journée n'a pas été pauvre en événements.

— Je suis heureuse que tu aies attrapé le dernier avion de Bergen.

— Et moi donc. »

Elle l'embrassa sur la joue et vint s'allonger dans le creux de son bras. Le vieux livre relié était toujours sur la table de nuit d'Yngvar. Il le lui avait montré sans qu'elle pût rien lire. Personne d'autre qu'elle n'était au courant de son existence. Le contenu des plus personnel l'avait beaucoup ému. Elucubrations religieuses, considérations philosophiques. Histoires du quotidien. Le récit d'un homosexuel qui avait fait un enfant avec une lesbienne, le bonheur, la douleur. La honte. Tout ça d'une petite écriture soignée aux allures presque féminines. Dès son arrivée à Gardermoen, Yngvar avait décidé de rédiger un rapport sur les informations les plus essentielles liées au meurtre d'Eva Karin, et de faire passer le tout pour des choses que lui aurait racontées Erik Lysgaard. Personne d'autre ne mettrait la main sur le livre.

« Il ne se convertira sûrement pas après ça », murmura Yngvar.

Dès leur seconde rencontre, Lukas avait parlé à Yngvar de la fascination d'Erik pour le catholicisme. Le jeune homme avait un peu souri en mentionnant le voyage de ses parents à Boston, l'automne dernier. Pendant qu'Eva Karin était déléguée dans un congrès œcuménique mondial, Erik visitait les églises catholiques de la ville. Ce que ni Eva Karin ni Lukas n'avaient su, c'est qu'il était allé se confesser. Il avait reçu un enseignement théologique, et pouvait se faire passer pour un catholique s'il le désirait. Sa conversation avec le prêtre catholique dans le confessionnal était restituée en détail dans le livre brun. Ça avait été la toute première fois qu'Erik confiait son gros et délicat mensonge de toute une vie.

« C'est le prêtre, tu crois ? Il est lié à "The 25'ers" ? »

Inger Johanne chuchotait, bien qu'elle ait laissé les enfants dormir chez ses parents. Ils s'étaient occupés d'elles pendant qu'Inger Johanne était avec Silje Sørensen, et les deux filles avaient refusé tout net quand leur mère était arrivée à bout de souffle pour les récupérer.

« Mouais. Le prêtre ou quelqu'un de son entourage. Les catholiques ont une certaine... tradition de l'illégalité, si on peut dire. En tout cas, il ne fait pas un pli qu'Erik n'avait jamais parlé à personne d'autre de ça. J'exclus qu'Eva Karin ait pu avoir une autre confidente que Martine. J'ai rencontré Martine. Eva Karin n'avait besoin de personne d'autre, crois-moi. Une femme délicieuse. Très avisée. Chaleureuse. »

Il sourit dans le noir.

« Quoi qu'il en soit, les Américains démèleront tout ça. Il est apparu que le FBI avait déjà pas mal d'informations. Ils avaient juste besoin de cette... clé, si on peut dire. On leur a donné assez d'informations pour dynamiter toute l'organisation, sans doute. Et ici, l'enquête bat son plein. On va dresser une liste de tous les

mouvements des citoyens américains ces derniers mois. On va recouper les infos des six meurtres, maintenant qu'on sait qu'ils étaient liés. On va...

— L'image, l'interrompit Inger Johanne. C'est le portrait-robot qui a lancé toute l'affaire. Aussi bien pour nous que pour les Américains. Silje m'a expliqué qu'il n'avait fallu que neuf heures au FBI pour découvrir l'identité d'un des assassins. Le fichier des permis de conduire associé aux informations sur les voyages entre l'Europe et les Etats-Unis ces derniers mois a suffi à remonter jusqu'au type. Le dessin a tout débloqué.

— Oui. En réalité, c'est effrayant, la façon dont la surveillance s'est faite. Ça apporterait de l'eau au moulin des adeptes de ces choses-là. »

Yngvar l'embrassa sur les cheveux.

« L'image était importante, poursuivit-il. Tu n'as pas tort. Mais le mérite de l'ensemble te revient, trésor. »

Ils se turent.

« Yngvar...

— Oui.

— S'ils font disparaître "The 25'ers", une autre organisation naîtra un jour ou l'autre, avec les mêmes revendications. Les mêmes opinions. Les mêmes actes.

— Pas impossible.

— En Norvège aussi ?

— D'une certaine façon, c'est à nous d'en décider. »

Le silence dura si longtemps que la respiration d'Yngvar tomba dans un rythme plus lent, plus profond.

« Yngvar...

— On devrait dormir, chérie.

— Tu n'as jamais cru en Dieu ? »

Elle l'entendit sourire.

« Non.

— Pourquoi ? Même pas quand Elisabeth et Trine sont mortes et... »

Il leva un bras et la repoussa en douceur.

« J'aimerais beaucoup dormir, maintenant. Et toi aussi. »

Le lit vibra quand il se rallongea sur le côté, en lui tournant le dos. Elle se blottit contre lui, et le sentit comme un grand mur chaud contre son corps nu. Il fallut moins d'une minute à Yngvar pour se rendormir.

« Yngvar, chuchota-t-elle aussi bas qu'elle le put. De temps en temps, je crois en Dieu. Un peu, en tout cas. »

Il rit, mais c'était dans son sommeil.

ÉPILOGUE/PROLOGUE

MAI 1962

La rencontre

Eva Karin vient d'avoir seize ans, et elle porte une robe de crêpe acrylique bleu clair.

Sa mère l'a cousue, comme elle a cousu toutes les robes qu'Eva Karin a possédées. Celle-ci est la plus belle et la première à avoir une coupe de robe d'adulte : une robe à la Jackie Kennedy qu'elle n'avait pas eu le temps de désirer. Elle n'a pas eu le temps de désirer quoi que ce soit. Elle n'a pas pensé à son anniversaire.

Il n'y a eu de place que pour cette chose colossale : l'épouvantable doit disparaître.

En ouvrant son cadeau, elle dut faire comme si elle était contente. Comme si elle avait encore la faculté d'être contente. Sa mère était si heureuse du beau tissu et du joli résultat qu'elle ne vit pas ce que ressentait Eva Karin.

Personne ne voit ce que ressent Eva Karin. Hormis Dieu, s'il existe.

Elle revêtit sa robe en s'habillant ce matin-là. Sa mère se mit en colère, elle devait rester cachée jusqu'au 17 mai. Eva Karin ne voulait pas être en retard au lycée, dit-elle, et elle n'avait pas le temps de se changer. Sa mère avait cédé. Elle était assez fière, aussi, Eva Karin le voyait. Eva Karin, ses cheveux noirs et ses yeux sombres, dans cette robe bleu glacier qui lui donnait l'air américain.

Elle avait caché ses ballerines dans son sac. Elle les préféra à ses bonnes chaussures de marche aussitôt qu'elle fut hors de vue de sa mère.

Eva Karin s'est faite belle pour mourir.

Elle ne veut pas que quelqu'un qu'elle connaît trouve ses restes. Elle monte en haut de Løvstakken, tout en haut, là où ses sœurs cadettes sont trop petites pour aller, et où ses parents ne mettent jamais le pied.

L'air est frais, clair. Il fait frisquet, et elle resserre un peu son blouson de golf sur elle. Elle doit faire attention. Il y a des racines et des pierres sur le sentier, et elle ne doit pas salir ses ballerines.

Son père ne croit pas en Dieu.

Eva Karin veut croire en Dieu.

Elle a prié intensément.

Elle a lu dans Son livre, qu'elle doit cacher dans son tiroir à sous-vêtements pour que son père ne le trouve pas. La religion est l'opium

du peuple, rabâche sans arrêt son père, et Eva Karin ne connaît personne d'autre qu'elle et ses sœurs qui ne soient ni baptisées ni confirmées. Elle a lu et cherché dans la Bible interdite, mais tout ce qu'elle trouve, ce sont des condamnations.

Dieu et son père ne sont d'accord que sur une chose : les gens comme elle n'ont pas le droit de vivre.

On doit parler des gens comme elle en une langue particulière. Une langue tout à fait à part faite de regards, de faits et de mots qui veulent dire autre chose en réalité, mais qui prennent pour parler de gens comme elle un sens sinistre avec lequel elle ne peut pas vivre.

Il n'y a que les hommes qui sont comme ça, a-t-elle toujours cru.

Il y en a, elle le sait, car ce sont eux les cibles des mots à double sens, des regards, des gestes obscènes que les garçons font dans le dos du professeur Berstad et qui font ricaner les filles. Toutes sauf Eva Karin, qui rougit.

Elle s'arrête sur le sentier. Le soleil luit entre les feuilles éparses. Le sol semble couvert d'or liquide qui faseye. Les arbres sont entourés d'une foule d'anémones des bois qui font comme des couvertures chauffantes autour de leurs racines. Les oiseaux chantent, et des nuages de beau temps blanc immaculé passent très haut au-dessus des arbres.

Ça fait six mois qu'elle fréquente Erik.

Erik est gentil. Il ne la touche jamais. Il ne veut pas l'embrasser, la griffer, comme le font les autres garçons, à ce que lui ont dit ses amies. Erik lit des livres et est studieux. Ils boivent du thé ensemble, et Erik peut lui montrer certains poèmes qu'il a écrits, et qui ne sont pas très bons. Eva Karin se sent bien en compagnie d'Erik. En sécurité. Avec Erik, elle est tranquille. Pas comme quand elle voit Martine.

Elle se remet soudain en marche.

Elle ne doit pas penser à Martine. Ne pas l'imaginer le soir, quand elles passent la nuit l'une chez l'autre et que leurs mères ne frappent même pas à la porte quand elles entrent pour leur souhaiter bonne nuit.

Eva Karin a prié sans relâche. Pour se détacher de Martine. Pour avoir la force de ne pas la vouloir. Eva Karin a passé des nuits entières à genoux devant son lit, les mains jointes et les yeux clos. Personne ne lui a répondu, pas même les fois où elle avait posé des tessons de verre sous ses genoux. Martine est auprès d'Eva Karin qu'elle soit là ou non, et ne disparaît jamais. Eva Karin prie jusqu'à s'évanouir de fatigue, mais personne ne répond, nulle part. Son père a peut-être raison malgré tout, comme quand il dit que les gens comme elle sont abominables.

Lui et maman ne doivent jamais l'apprendre, songe Eva Karin en poursuivant son ascension trébuchante. Son père, qui lui a chanté des

chansons, a joué avec elle et lui a fait un landau de poupée dans son usine quand elle avait cinq ans, son père qui la posait sur ses épaules en poussant des hourras et défilait chaque 1^{er} mai jusqu'à ce qu'elle soit trop lourde et puisse porter le pompon, le gauche, de la bannière syndicale, son père ne devait jamais apprendre que sa petite fille était ainsi.

Comme ça.

Eva Karin est comme ça.

Eva Karin veut mourir, et elle a une des lames de rasoir de son père dans son sac.

Un garçon arrive entre les arbres. Pas sur le sentier, comme elle. Il apparaît sur le côté, elle se détourne, personne ne doit voir ses larmes, et surtout pas maintenant, alors qu'elle va mourir. Eva Karin presse le pas.

Tout à coup, il est devant elle.

Il sourit.

C'est plus un homme qu'un garçon, elle le voit, à présent, et ses cheveux ne sont pas coiffés. Ça fait une éternité qu'il n'a pas dû se les faire couper, et elle recule.

« Ne crains rien, la rassure-t-il en écartant les bras, paumes vers elle. Je veux juste te parler. »

Il tend une main, et elle la saisit.

Elle ne sait pas pourquoi, mais elle prend la main de l'inconnu et le suit dans la forêt. Ils avancent entre les arbres, déambulent dans les sylvies jaunes et les anémones des bois jusqu'à une petite clairière chauffée par le soleil. Il s'assied dos à un tronc et tapote le sol à côté de lui.

Il porte un blue jeans américain et une chemise blanche sans col. Ses pieds sont nus dans une paire de sandales à talon plein, comme son père en a, et qui ne sortent jamais de leur placard avant les grandes vacances. L'inconnu parle le dialecte de Bergen, mais ne ressemble à personne qu'elle connaisse de près ou de loin.

Eva Karin s'assied. Le soleil déverse sa chaleur sur elle, et la lumière est intense. Elle plisse les yeux vers le ciel.

« Tu ne le feras pas, commence l'homme aux yeux bleu glacier.

— Il le faut, répond Eva Karin.

— Tu ne le feras pas », répète-t-il en ouvrant le sac à main d'Eva Karin.

Elle laisse un homme adulte inconnu ouvrir son sac et en sortir la lame de rasoir qu'elle a dissimulée dans une déchirure de la doublure. Il la pose sur une cicatrice sur sa paume, et referme la main.

« Regarde », sourit-il en rouvrant lentement le poing, paume vers le haut.

La lame de rasoir a disparu.

Son rire vient de partout à la fois, c'est le souffle du vent et le chant des oiseaux. Il rit tant et si bien qu'elle ne peut s'empêcher de sourire, et en voyant cela, il lui caresse les mains.

« J'adore mes petits tours de passe-passe », confie-t-il.

Eva Karin se repose. S'endort presque.

« La vie est inviolable, déclare-t-il. N'oublie jamais ça.

— Pas la mienne, répond-elle sans ouvrir les yeux. Je suis... une pécheresse. »

Elle hésite à employer ce mot. Il est trop solennel. Il n'a pas sa place dans sa bouche, il est trop gros et adulte, et elle n'a que seize ans.

— Nous sommes tous des pécheurs, réplique-t-il sur un ton badin. Mais je ne veux pas voir pour autant toute la population de la ville envahir les sept montagnes pour se suicider.

— Je... J'aime une autre fille. »

Encore un mot trop gros pour elle. Aimer, c'est un mot pour les ténèbres, il doit se murmurer, d'une voix presque inaudible.

« Et au-dessus de tout, il y a l'amour, sourit-il, et les bois autour d'eux se mettent à rire. En y réfléchissant, je n'ai jamais rien dit de plus vrai. »

Sa main lui caresse le genou. Elle est lourde et légère en même temps. Chaude et froide et quelque chose qu'elle ne sait pas décrire.

« Tu vas m'écouter, reprend-il, soudain grave. Moi, et pas tous ceux qui croient me connaître.

— J'ai lu, encore et encore, murmure Eva Karin. Mais je ne trouve aucun réconfort.

— Écoute ce que je dis. N'écoute pas ce qu'ils disent que j'ai dit. »

Il se met à genoux et lui fait face. Sa tête masque le soleil et devient une ombre noire entourée d'une lumière si forte qu'Eva Karin ferme les yeux. Elle sent de nouveau cette lourde légèreté dans les mains de l'homme quand il les referme autour des siennes.

« Je ne suis pas sévère, Eva Karin. D'accord, mon père peut être un peu étrange et impétueux, parfois, mais pour ma part, j'ai vécu trop de choses pour me poser en juge de l'amour. »

Elle ne le voit pas, mais entend son sourire.

« C'est la méchanceté que je condamne. Les ténèbres. Jamais la lumière et l'amour.

— Mais je...

— Sois vraie vis-à-vis de toi et vraie vis-à-vis de moi.

— Comment puis-je...

— Je ne donne pas de recette de la vie, Eva Karin. Mais tu trouveras une solution. Et si tu dois trébucher et tomber, douter et avoir peur, il n'y a qu'à prendre contact. Ça fait un certain temps que je t'entends, comprends-tu. Je devais juste attendre le bon moment. »

Il se relève complètement et fait un pas de côté. La chaleur du soleil tombe de nouveau sur Eva Karin. Elle pose la main droite en visière sur ses sourcils et lève les yeux.

« Ne trahis pas ta faculté d'aimer, reprend-il en se mettant à marcher. Et surtout : n'utilise pas l'étalon d'autres personnes pour ta propre vie. »

À mi-parcours de la petite clairière, il se retourne encore une fois.

« Tu ne dois tenir pour sacré et inviolable qu'une seule chose. C'est la vie.

— C'est la vie », murmure-t-elle, et il disparaît.

Il ne disparut jamais.

Postface de l'auteur

Ce livre est un roman, il n'est donc pas vrai. Écrire des romans, c'est mentir, raconter, inventer. C'est bien de créer son propre univers. On peut par exemple décrire une cave de l'hôtel Continental sans même savoir si elle existe. Je ne sais rien de la climatisation dans cet hôtel, et je ne sais même pas s'il a un système de vidéosurveillance obsolète. J'espère qu'on me pardonnera d'avoir utilisé ce bâtiment comme décor de mon histoire ; il allait à merveille.

Malgré tout, il est tout à fait vrai que dans bien des pays, il existe une série de groupes rattachés de près ou de loin à la haine ou le mépris envers des communautés distinctes. Il est aussi vrai que certains d'entre eux se livrent à une violence plus ou moins systématique contre les gens qu'ils détestent. Il est prouvé que certains se sont rendus coupables de crimes très graves pour financer leurs funestes projets. Par ailleurs, il est malheureusement vrai que dans le monde entier, jusqu'à des époques très reculées, des meurtres et des actes de terreur ont eu lieu au nom des différents dieux. L'ensemble des groupes haineux mentionnés dans ce roman existent dans la réalité, hormis « The 25'ers ».

L'APLC n'existe pas. Cette organisation a néanmoins un pendant réel, le Southern Poverty Law Center de Montgomery, Alabama. Leur page Internet (www.splcenter.org), à travers leurs liens et leur bibliographie, m'a été d'une grande utilité pour l'élaboration de ce livre.

Haine n'aurait pas pu être écrit sans la patience, les encouragements affectueux et la résistance tenace de ma compagne depuis dix ans, Tine Kjær. Merci à elle, et à notre fille Johanne, qui n'arrive pas à comprendre que je doive passer quatre mois par an, dans la dernière ligne droite de chaque roman, enfermée de si nombreuses heures dans mon bureau. Nous allons vers des temps plus cléments, mon trésor.

Merci aussi à Mariann Aalmo Fredin pour son aide en cours de route, à Berit Reiss-Andersen pour tout ce qu'elle sait en matière de droit, et que j'ai oublié depuis longtemps, et à mon frère Even Holt qui a toujours d'intéressantes petites finesses médicales à me proposer. Un

grand merci aussi à Kari Michelsen, qui m'a convaincue dans un bar de plage français en mai 2008 de renoncer à un projet mis en œuvre depuis longtemps pour écrire ce livre à la place.

Pour finir, un merci affectueux à Picasso. Elle me réchauffe les pieds quand j'écris, me fait sortir sous la pluie et le soleil et me montre un dévouement sans faille et immérité.

Nydalen, Oslo, 15 juin 2009

Anne Holt

[1]. Je te dois une fière chandelle.

[2]. Ateliers mécaniques de Bergen.

[3]. Je pensais à quelque chose de bleu et peut-être gris, chérie.

[4]. Allusion au personnage de Synnøve, emblème d'une compagnie laitière norvégienne du même nom.

[5]. Plats frais sous vide. (*N.d.T.*)

[6]. Ils devraient être traités, aimés et respectés en conséquence.

[7]. Il y a assez de haine dans ce monde.

[8]. Association d'aide sociale bénévole des Norvégiennes.

[9]. L'attitude peut surprendre, mais il faut préciser que le vouvoiement a pratiquement disparu en Norvège ; seules quelques personnes âgées l'emploient encore spontanément.